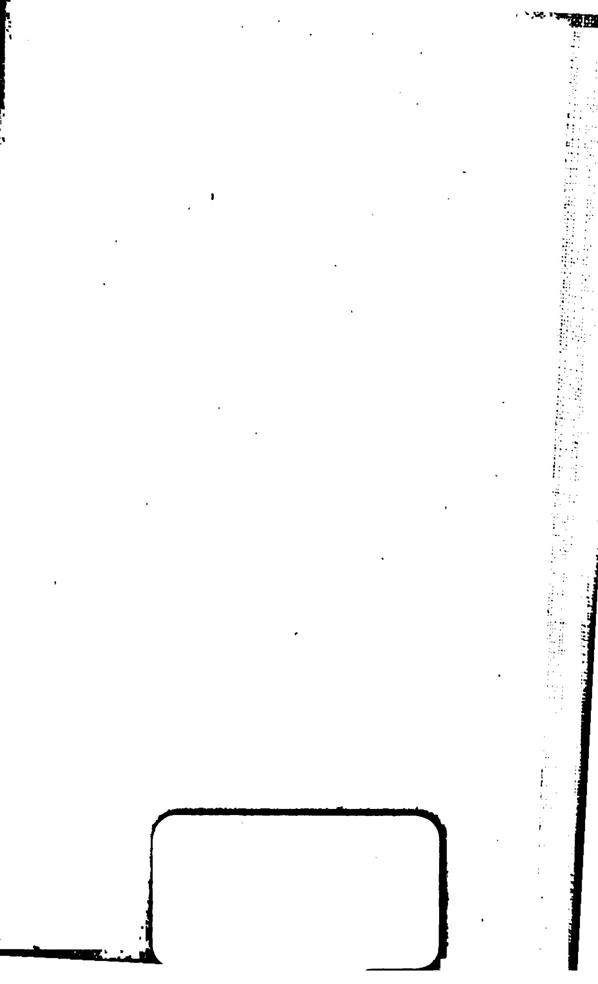




Plut[illegible]

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

DE PLUTARQUE.

VI.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.°

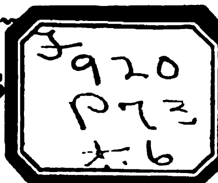
1811.

LES VIES



PYRRHUS.

Médaille du Cabinet Impérial.

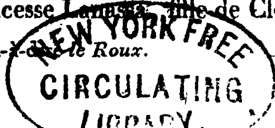


LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

PYRRHUS.

Quelques historiens racontent qu'après le déluge, Phaéton fut le premier qui régna sur les Thesprotiens et les Molosses, et que ce prince fut un de ceux qui vinrent en Epire avec Pélasge. D'autres rapportent que Deucalion et Pyrrha, ayant bâti le temple de Dodone [1], s'établirent dans ce pays des Molosses. Plusieurs siècles après [2], Néoptolème, fils d'Achille, y étant venu avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le pays, laissa après lui une longue succession de rois, qui furent appelés *les Pyrrhides*; car dans son enfance, il avoit eu le surnom de Pyrrhus (*a*), et il donna ce même nom à l'aîné de ses enfants, qu'il eut de la princesse Lanassa, fille de Cléodès, fils

(*a*) C'est-à-dire *le Roux*.



d'Hyllus. Et ce fut de là qu'Achille même eut en Epire les honneurs divins, ayant été surnommé, en langage du pays, *Aspetos*, (*inimitable.*)

Ceux qui succédèrent à ces premiers rois devinrent si barbares, et leur puissance et leurs actions tombèrent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'histoire [3]. Le premier dont elle fait mention, est *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs grecques, fit refleurir les lettres et les arts, établit des lois pleines d'humanité et de justice, et se rendit célèbre [4].

De ce Tarrutas naquit Alcétas; d'Alcétas, Arrubas; d'Arrubas et de la princesse Troïade, naquit Eacide. Cet Eacide épousa Phthia, fille de Ménon le Thessalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, et qui, après Léosthène, fut celui de tous les alliés qui eut le plus d'autorité. De sa femme Phthia il eut deux filles, Déïdamie et Troïade, et un fils nommé Pyrrhus. Les Molosses se soulevèrent (*a*), le chassèrent de son royaume, appelèrent les fils de Néoptolème, frère d'Arrubas; et s'étant rendus maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrhus encore à la mamelle fut sauvé des mains des

(*a*) Au commencement de l'olymp. cxiv.

meurtriers qui le cherchoient, par deux fidèles serviteurs de son père, nommés Androclide et Angelus, qui l'ayant enlevé assez à temps, prirent la fuite avec quelques esclaves, et quelques nourrices nécessaires à l'enfant.

Tout ce train rendoit leur fuite difficile et lente; aussi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrémité, ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias, et de Néander, trois jeunes gens fidèles et robustes, leur ordonnent de courir, sans s'arrêter pour gagner la ville de Mégare, qui étoit de la Macédoine (*a*), et alors ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, et moitié priant, moitié combattant, ils les amusent et les arrêtent jusqu'à la nuit. Après s'en être dégagés avec beaucoup de peine, ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune prince. Ceux-ci, vers le coucher du soleil, se croyoient déjà au but de leurs espérances; mais tout-à-coup ils s'en virent bien éloignés; car ils rencontrèrent devant eux une grande rivière qui baigne les murailles de la ville, et qui coule avec une rapidité effrayante. Ils voulurent la sonder pour chercher un gué, mais ils la trouvèrent impraticable; car outre qu'elle est naturellement roide et profonde, elle étoit alors ex-

(*a*) Car il y avoit une autre ville de ce nom près d'Eleusine.

trêmement enflée par les torrents dont les pluies avoient grossi son cours, et l'obscurité de la nuit rendoit tous les objets encore plus horribles. Ils désespéroient de pouvoir jamais, sans autre secours, passer l'enfant et ses nourrices, lorsque de l'autre côté de la rivière, ils entendirent le bruit de quelques gens du pays qui passoient : ils se mirent à les prier de leur aider à traverser; et leur montrant le jeune prince autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient et les conjuroient de les secourir. Mais ces gens ne les entendoient point, à cause du bruit causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtèrent donc tous, les uns criant, et les autres prêtant l'oreille sans pouvoir entendre.

Enfin, quelqu'un de la troupe de Pyrrhus s'avisa de prendre une écorce de chêne, où avec l'ardillon d'une agraffe, il écrivit la position du prince, et le pressant besoin qu'il avoit d'être secouru. Ensuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui servoit comme de lest à son jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant attachée au bout d'un javelot, il la darda de cette manière.

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lu ce qui étoit écrit sur l'écorce, et voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent

à couper des arbres qu'ils lièrent ensemble, et dont ils firent des radeaux, sur lesquels ils passèrent la rivière. Il arriva par hasard que celui qui aborda le premier, se nommoit Achille; il se chargea du prince et le passa, ses compagnons passèrent les autres comme ils se rencontrèrent.

Ce jeune prince et ceux de sa suite étant échappés par ce moyen à la poursuite de leurs ennemis, continuèrent leur route, traversèrent la Macédoine, et arrivèrent en Illyrie à la cour du roi Glaucias. Ils trouvèrent ce prince assis auprès de sa femme [5], dans son palais; ils approchent, et se prosternant, ils mettent l'enfant à terre au milieu de la salle, et implorent sa protection. Le roi qui craignoit Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, demeure pensif et garde le silence fort longtemps, pensant au parti qu'il avoit à prendre. Dans ce moment, Pyrrhus se traînant de lui-même, et avec ses petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, se leva sur ses pieds, et embrassa ses genoux. Cette action fit d'abord rire le prince, et ensuite le toucha de pitié; car il crut voir un suppliant qui se réfugioit chez lui, et qui le conjuroit avec larmes. D'autres disent qu'il ne se traîna pas vers Glaucias, mais vers l'autel des Dieux domestiques, qui étoit dans la salle, et que

se levant il étendit ses petits bras le long de l'autel comme pour l'embrasser; et que par là cette aventure parut à Glaucias une affaire de religion qui intéressoit les Dieux. C'est pourquoi prenant le petit Pyrrhus, il le remit entre les mains de la reine, et lui ordonna de l'élever (*a*) avec ses propres enfants. Peu de temps après, ses ennemis le redemandèrent; et Cassandre, pour le ravoir, offrit au roi deux cents talents; mais le roi refusa de le rendre; et dès que cet enfant eut atteint l'âge de douze ans [6], il le ramena lui-même en Epire avec une puissante armée, et le rétablit dans ses états.

Pyrrhus avoit dans ses traits un air de majesté plus terrible que vénérable. Ses dents de la mâchoire supérieure n'étoient point distinctes et séparées; ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit seulement de petites incisions dans les endroits où les dents devoient être divisées. Il passoit pour avoir la vertu de guérir les maladies de la rate, en sacrifiant un coq blanc, et en pressant doucement de son pied droit le viscère des malades couchés sur le dos. Il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fît ce remède quand il en étoit prié; et pour récompense, il ne prenoit que le coq même qui avoit été sacrifié, et

(*a*) Justin ajoute qu'il l'adopta.

ce présent lui étoit agréable. On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avoit une vertu divine, comme cela parut après sa mort; car son corps ayant été brûlé sur le bûcher et réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, et sans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la suite (*a*).

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa capitale, et alla faire un voyage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révoltèrent encore, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus ayant ainsi perdu son royaume, et se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frère Démétrius, fils d'Antigonus, qui avoit épousé sa sœur Déidamie. Cette princesse, encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane, et étoit déjà appelée sa femme. Mais toute cette maison ayant péri malheureusement, Démétrius épousa cette princesse qu'on regardoit comme veuve, et qui n'étoit plus dans la première jeunesse.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines

(*a*) Plutarque a oublié d'en parler.

d'Ipsus (*a*), et où tous les rois de la terre combattirent [7], Pyrrhus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Démétrius, renversa tout ce qui se trouva devant lui, et se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point; il lui conserva les villes grecques qui lui avoient été confiées; et après le traité de paix qu'il fit avec Ptolémée, il alla pour lui en otage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce prince, il donna, dans les chasses et dans tous les exercices, des preuves de sa force, de son adresse et de sa grande patience dans tous les travaux. Voyant que de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, et qui surpassoit toutes les autres en esprit et en sagesse, il s'attacha à elle particulièrement; car autant qu'il savoit mépriser ceux qui étoient au-dessous de lui, autant savoit-il faire sa cour à ses supérieurs, et s'insinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles; et comme il étoit sage et modéré dans ses mœurs et dans toute sa conduite, il fut préféré à beaucoup de jeunes princes, pour mari d'Antigone, que Bérénice avoit eue de Philippe, avant qu'elle épousât Ptolémée.

(*a*) Dans la Phrygie.

Après ses noces, il brilla encore davantage, et fut encore plus estimé; et par le secours de sa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes et de l'argent pour aller se rétablir dans son royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joie, à cause de la haine que l'on avoit pour Néoptolème, qui gouvernoit avec beaucoup de violence et de dureté. Mais Pyrrhus, craignant que ce prince n'allât solliciter le secours de quelques autres rois, aima mieux traiter avec lui, et l'associer à son royaume.

Quelque temps après, des courtisans cherchèrent à les aigrir l'un contre l'autre, et semèrent entre eux des jalousies et des soupçons. Ce qui anima et irrita davantage Pyrrhus, fut l'évènement suivant : de toute ancienneté, les rois d'Epire avoient coutume de tenir une assemblée dans un lieu de la Molosside, appelé *Passaron*. Là, après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prêtoient serment à leurs sujets, et recevoient le leur. Les rois juroient « de gouverner selon les lois », et les sujets juroient « de maintenir et de défendre selon les lois, leur royaume et leur couronne ». Les deux rois étant donc assemblés avec leurs sujets et leurs amis dans ce lieu pour cette cérémonie, et les serments prêtés de part et d'autre, ils se firent de grands

présents. Un des assistants, nommé Gélon, qui étoit un des meilleurs et des plus fidèles serviteurs de Néoptolème, en rendant ses respects à Pyrrhus, lui fit présent de deux paires de bœufs pour le labourage [8]. Myrtile, un des échansons de ce prince, demanda à son maître ces bœufs. Pyrrhus les lui ayant refusés, et les ayant donnés à un autre, Myrtile en fut au désespoir. Gélon, qui s'aperçut de sa douleur et de son ressentiment, le pria à souper. Il y a même des auteurs qui ajoutent qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infâme; car ce Myrtile étoit jeune, beau et bien fait. Après le souper, il lui tint quelques propos contre Pyrrhus, et le sollicita d'embrasser le parti de Néoptolème, et d'empoisonner Pyrrhus. Myrtile feignit d'entrer dans son dessein, et même de le louer, comme s'il étoit véritablement gagné; mais il ne fut pas plutôt sorti, qu'il alla tout découvrir à son maître. Pyrrhus lui ordonna de mener Alexicrate, chef des échansons, chez Gélon comme un homme prêt à entrer dans la conspiration, car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une si noire entreprise. Gélon étant trompé par ce moyen, Néoptolème, qui l'étoit comme lui, et qui pensoit que la conspiration étoit en bon chemin, ne put se retenir; l'excès de sa joie le porta à la découvrir à ses amis. Un

soir qu'il soupoit chez sa sœur Cadmie, il en lâcha quelques mots, croyant n'être entendu de personne, car il n'y avoit auprès d'eux que Phénarète, femme de Samon, intendant des troupeaux de Néoptolème. Cette Phénarète étoit couchée sur un petit lit, le visage tourné contre la muraille, et faisoit semblant de dormir. Ayant donc tout entendu sans qu'on s'en doutât, dès le lendemain matin elle alla chez Antigone, femme de Pyrrhus, et lui détailla tout ce que Néoptolème avoit dit à sa sœur en sa présence.

Pyrrhus en fut d'abord informé, et n'en fit rien paroître sur l'heure. Mais à un sacrifice qu'il fit aux Dieux, il pria Néoptolème de venir souper chez lui, et le tua. Il savoit bien que les principaux d'Épire étoient pour lui; car depuis long-temps ils le pressoient de se défaire de Néoptolème, de ne pas se contenter d'une partie du royaume qui lui appartenoit tout entier, et de suivre ses hautes destinées qui l'appeloient à une plus grande gloire. D'après les bonnes dispositions des principaux de son royaume, les projets de Néoptolème le déterminèrent; il ne balança plus, il le prévint, et s'en défit.

Le souvenir qu'il conservoit des obligations qu'il avoit à Bérénice et à Ptolémée, l'engagea à donner le nom de *Ptolémée* au premier

fils qu'il eut de sa femme Antigone, et à appeler *Bérénice* la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonèse d'Epire. Depuis ce temps, ne concevant que de grands et vastes desseins, et dévorant déjà par ses espérances tout ce qui étoit autour de lui, il se trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macédoniens dont voici le prétexte : Antipater, l'aîné des enfants de Cassandre, avoit tué sa mère Thessalonique, et chassé son frère Alexandre. Celui-ci envoya vers Démétrius, le prier de le secourir, et implora aussi le secours de Pyrrhus. Démétrius remettoit de jour à autre à cause des affaires qui l'occupoient, mais Pyrrhus fut plus diligent ; il se rendit auprès de lui, et lui demanda pour prix de son assistance, la ville de Nymphéa 9, toute la côte maritime de la Macédoine, et de tous les pays conquis qui n'étoient pas de l'ancien royaume de Macédoine. Il demanda encore l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places, il les retint pour lui, en y mettant de bonnes garnisons, et alloit conquérant les autres pour ce jeune prince, en chassant devant lui son frère Antipater.

Le roi Lysimachus auroit bien voulu marcher au secours d'Antipater : mais les affaires dans lesquelles il se trouvoit engagé ne lui

en donnoient pas le loisir. Comme il savoit que Pyrrhus conservoit chèrement le souvenir des obligations qu'il avoit à Ptolémée, et qu'il ne pouvoit ni ne vouloit lui rien refuser, il lui écrivit sous le nom de ce prince de fausses lettres, pour le presser de retirer ses troupes, et de recevoir pour prix de cette complaisance trois cents talents d'Antipater. Pyrrhus n'eut pas plutôt ouvert les lettres, qu'il reconnut la fourberie de Lysimachus; car la suscription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolémée avoit coutume de se servir quand il lui écrivoit; au lieu de ces mots: « A mon fils Pyrrhus, salut; il y avoit: Le « roi Ptolémée au roi Pyrrhus, salut». Irrité de cette fraude, il vomit d'abord mille injures contre le roi Lysimachus, mais bientôt après il écouta des propositions d'accommodement. On en vint jusque-là que les trois princes se réunirent pour jurer sur les sacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut amené les trois victimes, qui étoient un bouc, un taureau, et un bélier, le dernier animal mourut subitement, avant qu'on l'approchât de l'autel. Tous les assistants ne firent qu'en rire; mais le devin Théodotus empêcha Pyrrhus de jurer, en lui déclarant que, par ce signe, le Dieu prédisoit la mort à l'un des trois princes [10]. Ainsi Pyrrhus

se désista; mais les deux autres jurèrent la paix.

Quoique les affaires d'Alexandre fussent assez bien rétablies, Démétrius ne se rendit pas moins auprès de lui. Il parut bien d'abord qu'il venoit sans en avoir été prié, car sa présence inspira les plus vives alarmes à son hôte. A peine eurent-ils été quelques jours ensemble, que leurs soupçons augmentant et se défiant l'un de l'autre, ils se tendoient réciproquement des embûches; mais Démétrius, profitant d'un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, et se fit proclamer roi de Macédoine.

Il avoit déjà depuis assez long-temps quelques sujets de plaintes contre Pyrrhus; car il se souvenoit des courses qu'il avoit faites dans la Thessalie; d'ailleurs, la maladie naturelle des princes et des rois, le désir de s'étendre et de s'agrandir, rendoit leur voisinage suspect et redoutable à l'un et à l'autre. Cette défiance augmenta encore bien plus après la mort de Déïdamie (*a*). Enfin, ayant occupé chacun une partie de la Macédoine, comme ils eurent le même royaume à disputer, ils tirèrent de là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

Démétrius mena son armée contre les Eto-

(*a*) Femme de Démétrius et sœur de Pyrrhus.

liens, et les ayant soumis, il laissa Pantauchus dans le pays avec des troupes pour les contenir; et avec le reste de ses forces, il marcha contre Pyrrhus. Pyrrhus, averti de sa marche, se mit incontinent en campagne pour aller à sa rencontre; mais s'étant égarés dans le chemin, ils se manquèrent. Démétrius se jeta sur l'Epire, où il fit un grand butin, et Pyrrhus tombant sur Pantauchus en Etolie, lui livra bataille [11]; le combat fut très-rude et très-opiniâtre entre l'infanterie, et surtout entre les deux chefs. Car Pantauchus, qui, en courage, en force et en adresse, passoit, sans contredit, pour être au-dessus de tous les capitaines de Démétrius, et qui avoit beaucoup de fierté, d'ambition et d'audace, défioit Pyrrhus, et le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrhus qui, de son côté, en force, en courage et en désir d'acquérir de la gloire, ne cédoit à aucun prince, et qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille, par sa vertu, que de se l'arroger seulement par la naissance, fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

En s'abordant, ils commencent par lancer leurs javelots; et en étant venus aux coups de main, ils se servent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrhus reçoit une blessure, et en fait deux à son ennemi,

l'une près du cou, et l'autre à la cuisse, et l'ayant forcé de tourner la tête, il le renverse par terre; mais il ne put l'achever, car les amis de Pantauchus le lui arrachèrent et l'enlevèrent. Les Epirotes, fiers de cette victoire de leur roi, et pleins d'admiration pour son courage, firent de si grands efforts, qu'ils rompirent et taillèrent en pièces la phalange des Macédoniens, et se mettant à poursuivre les fuyards, ils en tuèrent encore un grand nombre, et firent environ cinq mille prisonniers.

Cette défaite n'inspira pas tant de colère et de haine aux Macédoniens contre Pyrrhus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, et l'admiration dont on étoit déjà pénétré pour sa valeur; elle fournit de nouveaux sujets de parler et de s'entretenir de son courage et de son audace avec tous ceux qui le virent dans l'action, et qui éprouvèrent dans le combat la force de ses armes. Ils avoient cru voir en lui le regard, la vitesse, et les mouvements d'Alexandre, et comme une imitation et une ombre de cette force, de cette violence et de cette impétuosité avec lesquelles il chargeoit les ennemis, et renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Les autres rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, le nombre de leurs

gardes, leur penchement de cou [12], et par une manière de parler fière et hautaine; Pyrrhus étoit le seul qui le représentât, par ses exploits, et par ses faits éclatants. A l'égard de sa science et de sa grande habileté dans l'art de conduire des troupes, et de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des traités mêmes qu'il a composés sur ce sujet. Aussi dit-on qu'Antigonus, interrogé qui étoit le plus grand capitaine, répondit : *Pyrrhus, pourvu qu'il vieillisse*; faisant entendre par là que de tous les capitaines de son temps, c'étoit le seul qui méritât ce nom; mais Annibal disoit que de tous les capitaines en général, Pyrrhus étoit le premier en expérience et en capacité; Scipion le second, et lui le troisième, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion [13]. Aussi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que celle de la guerre, regardant cette science comme la plus grande et la seule digne d'un roi, et toutes les autres comme des choses de pur agrément, dont il ne faisoit aucun cas. L'on dit à ce sujet, que quelqu'un lui ayant demandé dans un festin, lequel lui paroissoit le meilleur joueur de flûte, de Python, ou de Cæphisias, il répondit : *Polyperchon est meilleur capitaine*; voulant faire entendre

que c'étoient là les choses qu'il convenoit à un prince de connoître et de juger.

Il étoit doux et affable à ses amis, lent à se mettre en colère, mais très-prompt et très-ardent à reconnoître les plaisirs qu'on lui avoit faits. Aussi fut-il vivement affecté de la mort d'Æropus, qui lui avoit rendu de grands services. Ce n'étoit pas sa mort qui l'affligeoit, car il disoit, *qu'il avoit payé le tribut à la nature*; mais il se reprochoit d'avoir trop différé à lui marquer sa reconnoissance, et d'avoir par ces délais perdu l'occasion de lui rendre les plaisirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours se payer aux héritiers des créanciers; mais les plaisirs, si on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils vivent, chagrinent et affligent dans la suite celui qui les doit, s'il est honnête homme, et qu'il ait de la justice et de la générosité.

Un jour qu'il étoit en Ambracie, ses amis lui conseilloient d'en chasser un homme qui disoit beaucoup de mal de lui: « Laissons-le, « dit-il, plutôt ici parler mal de nous parmi « peu de gens, que de l'envoyer semer ses « médisances par tout le monde ». Une autre fois on lui amena des jeunes gens, qui, à table, avoient tenu contre lui des propos outrageants.

Il leur demanda, « s'il étoit vrai qu'ils eussent « dit toutes ces injures. Oui, seigneur, ré« pondit l'un d'eux, et nous en aurions bien « dit d'autres, si le vin ne nous eût manqué». Pyrrhus se mit à rire, et les renvoya.

Après la mort d'Antigone, il épousa plusieurs femmes, pour accommoder ses affaires, et augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit; car il épousa la fille d'Autoléon, roi des Péoniens; Bircenna, fille de Bardullis, roi des Illyriens, et Lanassa, fille d'Agathoclès de Syracuse, qui lui apporta en dot l'île de Corcyre, dont son père s'étoit emparé. De sa première femme Antigone, il eut un fils appelé Ptolémée; de Lanassa, il eut Alexandre; et de Bircenna, il eut Hélénus, qui fut le plus jeune. Tous ces princes étoient naturellement guerriers; mais il excita et augmenta encore en eux cette ardeur martiale, en les élevant dans les armes dès leur enfance, et en aiguisant de bonne heure leur courage. On dit qu'un de ces jeunes princes, encore enfant, lui ayant demandé auquel il laisseroit son royaume, il répondit : « A celui « qui aura l'épée la plus pointue ». Parole qui ne diffère pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce père, qui demande aux Dieux « que ses enfants fassent leurs partages avec

« l'épée[14] », tant l'ambition est une passion brutale et ennemie de toute société!

Après sa victoire sur Pantauchus, Pyrrhus, de retour chez lui, couvert de gloire, jouissoit avec plaisir de sa réputation, et de la grandeur où il s'étoit élevé par son courage. Les Epirotes lui ayant donné le surnom d'*Aetos* (*aigle*) : « C'est donc par vous que je le « suis, leur dit-il; car vos armes ont été les « ailes qui m'ont élevé, et qui m'ont soutenu « dans un vol si haut ».

Quelque temps après (*a*), informé que Démétrius étoit dangereusement malade, il se jeta tout d'un coup sur la Macédoine pour y faire une course, et en emmener du butin. Il fut bien près de se rendre maître de tout le royaume, et de s'emparer sans combat du palais du roi; car il poussa jusqu'à Edesse, qui étoit la capitale, sans trouver personne qui s'opposât à lui; et même plusieurs naturels du pays venoient se rendre dans son camp, et grossir ses troupes.

Ce pressant danger réveilla Démétrius, et le força de surmonter sa foiblesse. Ses amis et ses capitaines ayant ramassé une armée en très-peu de temps, marchèrent contre Pyr-

(*a*) La troisième année de l'olymp. cxxiij, deux cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne.

rhus avec autant d'ardeur que de diligence. Mais ce prince, qui étoit venu pour piller et non pour combattre, ne les attendit point, et se retira. Il perdit une grande partie de ses gens dans sa retraite, les Macédoniens ayant toujours été à ses trousses, et l'ayant continuellement chargé.

Démétrius ne crut pas devoir mépriser un ennemi qu'il avoit chassé de son pays avec tant de facilité. Mais comme il avoit formé de grands desseins, et qu'il songeoit à se remettre en possession du royaume (*a*) de son père, avec une armée de cent mille hommes et une flotte de cinq cents vaisseaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter et de faire la guerre à Pyrrhus, ni de laisser après son départ à la Macédoine, un ennemi si voisin et si dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de sûreté contre les autres rois (*b*).

Les grands préparatifs de Démétrius, et le traité qu'il venoit de conclure, ayant fait découvrir son véritable dessein, les autres rois fort alarmés, envoyèrent des courriers à Pyrrhus, avec des lettres par lesquelles ils lui témoignoient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occasion qui lui étoit si favorable, il la livroit à Démétrius, et qu'il

(*a*) Du royaume d'Asie.

(*b*) Contre Séleucus, Ptolémée et Lysimachus.

attendoit la commodité de son ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chasser de la Macédoine, pendant qu'il étoit occupé de vastes entreprises qui le jetoient dans de si grands embarras, il remettoit jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires, et qu'il se fût agrandi et fortifié, pour aller le combattre, et défendre contre lui dans le pays des Molosses, les temples des Dieux, et les tombeaux de ses pères; et cela, après s'être vu enlever tout récemment par ce prince sa femme avec l'île de Corcyre. Car la reine Lanassa, offensée de ce que Pyrrhus lui préféroit ses autres femmes, quoique barbares, s'étoit retirée à Corcyre; et voulant se remarier à quelque autre roi, elle avoit appelé Démétrius, bien informée que de tous les princes, c'étoit celui qui contractoit le plus facilement des mariages. Démétrius étant passé à Corcyre, l'avoit épousée, et avoit laissé une bonne garnison dans l'île.

Ces rois ne se contentèrent pas d'écrire ces lettres, ils se mirent en même temps en campagne, pour inquiéter par leurs divers mouvements Démétrius, qui différoit de jour à autre, et qui travailloit à ramasser tout ce qui étoit nécessaire pour son expédition. Ptolémée s'étant embarqué avec une flotte considérable, vint en Grèce où il fit révolter plu-

sieurs villes. Lysimachus traversant la Thrace, tomba sur la haute Macédoine, qu'il ravagea; et Pyrrhus de son côté ayant aussi pris les armes, marcha contre la ville de Béroé (a), s'attendant bien, comme cela arriva, que Démétrius iroit à la rencontre de Lysimachus, et laisseroit la basse Macédoine sans défense.

La nuit avant son départ, il lui sembla voir en songe Alexandre-le-Grand qui l'appeloit; étant allé à lui, il le trouva couché sur son lit; ce prince le reçut très-favorablement, lui tint les propos les plus obligeants, et lui promit qu'il le secourroit de très-bon cœur; Pyrrhus s'étant enhardi, lui avoit demandé: « Mais, seigneur, comment pourrez-vous « me secourir, malade comme vous êtes »? Alexandre répondit: « Je te secourrai de mon « seul nom »; et en même temps étant monté sur un cheval de Nisée [15], il avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Cette vision ne laissa pas de l'encourager et de le fortifier. Usant donc de diligence, et traversant la Thessalie, il arriva devant Béroé, s'en empara; et y ayant logé la plus grande partie de son armée, il soumettoit toutes les autres villes par ses lieutenants.

Démétrius ayant reçu ces nouvelles, et

(a) Ville de l'Emathie, province de la basse Macédoine.

s'apercevant qu'il y avoit quelque esprit de révolte dans le camp des Macédoniens, n'osa pas les mener plus avant, dans la crainte que se trouvant en présence d'un roi Macédonien (*a*), et qui avoit une grande réputation, ils ne se tournassent de son côté. C'est pourquoi renonçant au dessein de marcher contre Lysimachus, il tourna contre Pyrrhus, qui étoit étranger et haï des Macédoniens, et alla placer son camp près de Béroé. Ce voisinage fit que beaucoup de gens sortis de la place alloient dans son armée, où ils combloient d'éloges Pyrrhus, disant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime et le plus généreux de tous les hommes, et celui qui traitoit avec le plus d'humanité et de douceur ceux qui tomboient en son pouvoir. Outre ces habitants du pays, il y en avoit encore d'autres que Pyrrhus envoyoit sous main, et qui se donnant pour Macédoniens, disoient que c'étoit là le temps favorable pour se délivrer de la cruauté de Démétrius, et pour embrasser le parti de Pyrrhus, prince très-populaire, et qui aimoit particulièrement les soldats.

Ces discours ébranlèrent et excitèrent la plus grande partie de l'armée de Démétrius; de sorte que ses soldats cherchoient des yeux

(*a*) De Lysimachus.

Pyrrhus, pour aller se rendre à lui. Il avoit par hasard ôté son casque ; mais bientôt ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être remarqué, il le remit, et sur le moment, on le reconnut au panache éclatant qui l'ombrageoit, et aux cornes de bouc qui en faisoient le cimier [16]. Aussitôt on vit des Macédoniens courir à lui par troupes, et lui demander le mot comme à leur général, et d'autres se couronner de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que ses soldats avoient de semblables couronnes. Il y en eut qui eurent l'audace de dire à Démétrius lui-même, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de se retirer, et de céder tout à Pyrrhus. Démétrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces discours, fut si effrayé, qu'il se déroba du camp et prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, et la tête couverte d'un bonnet à la Macédonienne. Un moment après, Pyrrhus arrive dans son camp, s'en rend le maître sans coup férir, et se fait proclamer roi de Macédoine (*a*).

Sur ces entrefaites, survient le roi Lysimachus, qui prétend qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius ; que par conséquent il doit avoir sa part du

(*a*) La quatrième année de l'olympiade cxxiij, deux cent quatre-vingt-trois ans avant l'ère chrétienne.

royaume de Macédoine [17]. Pyrrhus, n'étant pas entièrement sûr de la fidélité des Macédoniens, et même la tenant pour suspecte, écouta les prétentions de Lysimachus, et partagea avec lui les villes et les provinces. Cet accord leur parut avantageux dans la conjoncture où ils se trouvoient; car il étouffa la guerre qui alloit s'élever entre eux. Mais bientôt après, ils s'aperçurent que ce partage, loin d'être la fin de leur haine, fut au contraire le commencement de leurs plaintes réciproques et de leurs divisions. Car ceux dont les mers, les montagnes, les déserts inhabitables ne sauroient arrêter l'avarice et l'ambition, et dont les limites qui séparent l'Europe et l'Asie, ne sauroient borner la cupidité, pourroient-ils, étant voisins et limitrophes, se tenir en repos, et s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux et si fort à leur convenance? Cela n'est pas possible; il faut qu'ils soient en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie et d'usurpation. La guerre et la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoies qui ont cours, dont ils se servent toujours pour leurs intérêts, et jamais pour la justice. Encore sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils

déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié et de paix, la trève momentanée qu'ils font avec l'injustice. Pyrrhus est une grande preuve de cette vérité. Car s'élevant encore contre Démétrius, qui avoit un peu rétabli ses affaires, et s'opposant à sa puissance, qui revenoit de son affoiblissement comme d'une grande maladie, il marche au secours des Grecs, et se rend à Athènes. Il monte à la citadelle, et après avoir fait un sacrifice à la Déesse, il redescend dans la ville le jour même; là il témoigne aux Athéniens, « qu'il « étoit très-satisfait de l'affection qu'ils lui « avoient marquée, et de la confiance qu'ils « avoient en lui; mais il ajouta que s'ils étoient « sages, ils ne permettroient plus à aucun roi « d'entrer dans leur ville, et qu'ils fermeroient leurs portes à tous ceux qui se pré« senteroient [18] ».

Depuis ce temps, il fit encore la paix avec Démétrius; et bientôt après, ce prince étant passé en Asie, Pyrrhus, à l'instigation de Lysimachus, fit soulever la Thessalie, et attaqua les garnisons grecques qu'il avoit dans les places, trouvant les Macédoniens plus souples et plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, et n'étant pas lui-même d'une nature fort tranquille, et qui pût longuement supporter la paix.

Enfin, Démétrius ayant été défait en Syrie, Lysimachus, qui se vit libre de toute crainte de ce côté-là et dans un grand repos d'ailleurs, marcha aussitôt contre Pyrrhus, qui étoit alors dans la ville d'Edesse. En arrivant, il rencontra les convois qu'on amenoit au roi, s'en rendit maître, et affama presque le prince dans sa place avec son armée. D'un autre côté, par ses lettres et par ses discours, il corrompit les principaux des Macédoniens; car il les accabloit de reproches, et leur faisoit honte de ce qu'ils s'étoient choisis pour maître un étranger, dont les ancêtres avoient toujours été soumis aux Macédoniens, et qu'ils tenoient éloignés de la Macédoine les amis et les familiers d'Alexandre. Ces reproches entraînèrent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites, se retira avec ses Epirotes et les troupes de ses alliés, et perdit la Macédoine de la même manière qu'il l'avoit gagnée. C'est pourquoi les rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts; car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, et pratiquer les leçons d'infidélité et de trahison qu'ils leur donnent par toute leur conduite, et en ne se montrant que trop souvent persuadés, que celui-là réussit le mieux, qui,

dans tous ses desseins, consulte et suit le moins la justice.

Pyrrhus s'étant donc retiré en Epire, et ayant absolument abandonné la Macédoine, la fortune lui laissoit les moyens de jouir de son état sans aucun trouble, et de vivre en paix en gouvernant justement ses peuples. Mais ce prince, qui pensoit que c'étoit mener une vie languissante et pleine de dégoût, que de ne pas tourmenter les autres, et de ne pas l'être lui-même, ne pouvoit supporter l'inaction, et semblable à Achille dans Homère: « Il dévoroit son cœur, demeurant dans son « quartier, et soupirant après les alarmes et « les combats (*a*) ». Pressé donc par cette humeur bouillante et inquiète, il embrassa la première occasion que la fortune lui offrit.

Les Romains faisoient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci ne pouvant ni la soutenir ni la terminer, à cause de l'audace et de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibérèrent d'appeler Pyrrhus, et de le mettre à leur tête, comme celui de tous les princes qui jouissoit d'un plus grand loisir, et qui étoit le plus capable de faire la guerre. Parmi les plus vieux des citoyens et les plus sensés, les uns s'opposèrent à cette délibération, mais ils furent vaincus par les cris et par la vio—

(*a*) **Passage du premier livre de l'Iliade, 491 et 492.**

lence du peuple; et les autres voyant ce désordre, se retirèrent, et renoncèrent à ces assemblées tumultueuses. Il y avoit alors dans la ville un citoyen fort honnête homme, et d'un esprit doux, appelé Méton. Le jour que l'on devoit faire passer le décret, le peuple étant assemblé, Méton ceignant sa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, et qui sont ivres, et faisant marcher devant lui une ménétrière, se rendit dans cet état jusqu'au lieu de l'assemblée. Là, comme cela arrive au milieu d'une populace qui est la maîtresse, et où la démocratie est mal réglée, les uns se mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force; personne ne s'oppose à lui, au contraire, on ordonne à la ménétrière de jouer de sa flûte, et à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'assemblée. Comme on croyoit qu'il se disposoit à obéir, il se fit un grand silence. Alors Méton éleva la voix, et dit: « Hommes « de Tarente, vous faites fort bien de ne pas « empêcher ceux qui veulent se réjouir et « aller en masque pendant qu'ils le peuvent « encore; et si vous étiez sages vous-mêmes, « vous vous réjouiriez aussi, et vous vous « hâteriez de jouir d'une liberté qui sera de « peu de durée; car je vous avertis que dès

« que Pyrrhus sera ici, vous aurez bien d'au-
« tres affaires ; il faudra changer de manières
« et de mœurs, et mener une autre vie ».

Ces paroles touchèrent la plupart des Tarentins, et un bruit d'approbation courut dans toute l'assemblée. Mais ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, si la paix venoit à se faire, s'emportoient contre le peuple, et l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si patiemment qu'on se moquât de lui avec tant de licence et d'indignité ; et se jetant tous sur Méton, ils le chassèrent de l'assemblée. Ainsi le décret étant passé, ils envoyèrent en Epire des ambassadeurs (*a*), non seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présents pour Pyrrhus. Ils eurent ordre de dire à ce prince « qu'ils n'avoient besoin que d'un ca-
« pitaine sage, expérimenté, et de réputa-
« tion ; qu'ils ne manquoient pas de bonnes
« troupes, et qu'en rassemblant seulement
« les forces des Lucaniens, des Messapiens,
« des Samnites et des Tarentins, ils met-
« troient sur pied une armée de vingt mille
« chevaux, et de trois cent cinquante mille
« hommes de pied ». Cette grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrhus,

(*a*) La quatrième année de l'olympiade cxxiv, deux cent soixante-dix-neuf ans avant l'ère chrétienne.

elle inspira encore aux Epirotes un violent désir de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la cour de Pyrrhus un Thessalien, nommé Cynéas, homme d'un grand sens, et qui ayant été disciple de Démosthène, passoit pour celui des orateurs de son temps, qui pouvoit mieux retracer dans l'esprit de ses auditeurs, l'image de la force et de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, et ce Prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois, Cynéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, que « l'é« loquence emporte tout ce que le fer ennemi « pourroit emporter (*a*) ». Aussi Pyrrhus disoit-il que l'éloquence de Cynéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis par les armes; c'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs et l'employoit dans les occasions les plus importantes.

Cynéas, voyant Pyrrhus se préparer à passer en Italie, et le trouvant un jour d'assez bonne humeur et dans un moment de loisir, il entra avec lui en conversation, et lui dit : « Seigneur, les Romains passent pour de « grands hommes de guerre, et ils comman-

(*a*) C'est un vers des *Phéniciennes* d'Euripide.

« dent à plusieurs nations très-belliqueuses « et très-aguerries ; si Dieu nous fait la grâce « de les vaincre, quel avantage tirerons-nous « de notre victoire ? Pyrrhus lui répondit : « Cynéas, tu me demandes là une chose qui « parle d'elle-même. Les Romains une fois « vaincus, il n'y aura dans leur pays ni ville « barbare, ni ville grecque qui ose nous ré- « sister ; nous serons d'abord maîtres de toute « l'Italie, dont personne moins que toi ne « peut ignorer la grandeur, la force et la « puissance ». A ces mots, Cynéas fut quelques moments sans parler ; enfin il continua : « Mais, seigneur, quand nous serons maîtres « de l'Italie, que ferons-nous » ? Pyrrhus qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : « Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous tend les « bras, île abondante en toutes sortes de « biens, très-peuplée et d'une conquête fa- « cile ; car depuis la mort d'Agathocle, tout y « est en désordre ; et il n'y a point de chef « dans leurs villes, qui sont gouvernées par « les orateurs, esprits remuants et vénaux. « Tout ce que vous dites là, répondit Cy- « néas, est très-vraisemblable ; mais la Sicile « prise, sera-ce la fin de nos expéditions ? Au « contraire, repartit vivement Pyrrhus, si « Dieu nous accorde la victoire et que nous « réussissions, ce ne seront là que les pré-

« ludes de plus grandes entreprises. En effet, « de la Sicile, qui est-ce qui pourroit s'em- « pêcher de passer en Afrique et à Carthage? « Il n'y a qu'un court trajet. Agathocle lui- « même étant parti secrètement de Syracuse, « et ayant traversé la mer avec peu de vais- « seaux, fut sur le point de s'en rendre maî- « tre [19]. Or l'Afrique soumise, quelqu'un « osera-t-il ni dire ni penser qu'aucun de « tous ces ennemis qui nous insultent aujour- « d'hui, et qui nous harcelent de toutes parts, « ose seulement lever la tête? Non certaine- « ment, répondit Cynéas en l'interrompant : « car, continua Pyrrhus, tu vois bien qu'avec « une si grande puissance, il nous sera facile « de recouvrer la Macédoine, et de régner « tranquillement sur toute la Grèce [20]. Cela « est évident, répondit Cynéas; mais quand « nous aurons tout conquis, que ferons-nous? « Ce que nous ferons, nous vivrons en repos, « nous passerons les jours entiers en ban- « quets, en conversations, en fêtes, nous ne « penserons qu'à nous réjouir. Alors Cynéas « l'arrêtant : Eh! Seigneur, lui dit-il, qu'est- « ce qui nous empêche dès aujourd'hui de « vivre en repos, de nous livrer aux plaisirs « de la table, de célébrer des fêtes, de nous « réjouir? N'avons-nous pas en notre pou- « voir, sans aucune peine, et sans aucun

« soin, ce que vous voulez aller acheter par « tant de travaux, par tant de périls et « par tant de maux que nous souffrirons, et « que nous ferons souffrir aux autres [21] ?

Ce discours de Cynéas affligea Pyrrhus sans le corriger : il voyoit bien qu'il abandonnoit une félicité sûre ; mais il n'avoit pas la force de renoncer à des espérances qui flattoient ses désirs et son ambition. Il envoya d'abord Cynéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied ; et bientôt après, quantité de vaisseaux plats, de galères et toutes sortes de bateaux de passage étant arrivés de Tarente, il embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers, et cinq cents frondeurs. Tout étant prêt, il mit à la voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de nord si impétueux, qu'il emporta son vaisseau. Ses pilotes et ses matelots firent de si grands efforts, qu'ils résistèrent à la violence du vent, et gagnèrent la côte d'Italie avec des peines infinies, et les plus grands dangers; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous les vaisseaux furent dispersés ; les uns furent poussés loin des rivages d'Italie dans les mers de Libye et de Sicile; les autres ne pouvant doubler le cap de Iapyx,

furent surpris par la nuit; et la mer, qui étoit haute et furieuse, les battant violemment de ses vagues amoncelées, les poussa contre la côte en des endroits difficiles et hérissés de rochers où ils furent fort maltraités. Tant que la galère où étoit Pyrrhus n'eut à combattre que les flots qui venoient de la haute mer, elle résista à tous leurs coups, parce qu'elle étoit grande et forte; mais un vent de terre s'étant levé, alors cette galère, battue par la proue, fut en danger de s'entr'ouvrir; l'exposer encore à une mer si furieuse, et à un vent qui changeoit à tout moment, de tous les maux dont on étoit menacé, celui-là paroissoit le plus terrible. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point; il se jeta à la mer; ses amis et ses gardes se jetèrent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le sauver. Mais la nuit qui étoit fort noire, et les vagues qui étoient poussées impétueusement contre la côte, et repoussées avec un grand mugissement, rendoient tout secours difficile. Enfin, après avoir lutté toute la nuit contre les vents et les vagues, le lendemain le jour étant déjà grand, et le vent considérablement baissé, ce prince fut jeté sur le rivage, le corps entièrement foible et abattu, mais le courage toujours grand, toujours su-

périeur aux plus grands obstacles. Les Messapiens (*a*), sur la côte desquels le flot l'avoit jeté, accoururent aussitôt pour lui donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir. Ils allèrent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étoient échappés, et dans lesquels il se trouva peu de cavalerie, mais deux mille hommes de pied et deux éléphants. Pyrrhus les ayant rassemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cynéas fut averti de son arrivée, il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, ne voulut d'abord rien faire par la force et malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût su que ses vaisseaux étoient sauvés, et que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ses troupes furent arrivées, voyant que les habitants de Tarente étoient si amollis qu'on ne pouvoit les obliger à se mettre en état, ni de se secourir eux-mêmes, ni de secourir les autres, qu'en leur faisant une très-grande violence, et qu'ils comptoient que, pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maisons à se baigner, à se parfumer et à se livrer aux plaisirs, il commença par fermer tous

(*a*) Habitants de la Calabre, appelée par les Grecs Messapie. *A. L. D.*

les lieux d'exercice et tous les parcs, où ils avoient coutume, en se promenant, de s'entretenir de nouvelles, et de régler toutes les affaires de la guerre; et il défendit les festins, les jeux et les assemblées pour ces conversations hors de saison. Il leur fit prendre les armes, et se montra très-sévère et très-inexorable pour tous ceux qui manquoient aux revues; de sorte qu'il y en eut plusieurs qui, n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quittèrent la ville, appelant une servitude insupportable, la privation d'une vie qu'ils passoient dans les délices et les voluptés.

Pyrrhus reçut alors (*a*) la nouvelle que le consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, et qu'il étoit déjà dans la Lucanie où il brûloit et saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore été rejoint par ses alliés, il trouvoit qu'il y avoit de la honte à souffrir que les ennemis s'approchassent davantage et vinssent faire le dégât jusqu'à sa vue, et se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il se fit précéder d'un héraut chargé de demander aux Romains si, avant de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'a-

(*a*) La première année de l'olymp. cxxv, deux cent soixante-dix-huit ans avant l'ère chrétienne.

miable les différents qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge et pour arbitre. Le consul Lévinus répondit au hérant, « que les Romains refusoient Pyr-« rhus pour arbitre, et ne le craignoient point « pour ennemi ».

Cette réponse reçue, Pyrrhus s'avance, va camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée; et sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, et qu'ils étoient campés de l'autre côté du fleuve de Siris [22], il monte à cheval, et s'approche de la rive pour reconnoître leur situation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, l'ordre qui régnoit partout, et la bonne assiette de leur camp, il en fut étonné; et s'adressant à un de ses amis qui se trouvoit près de lui : « Mé-« gaclès, lui dit-il, cette ordonnance des « Barbares n'est nullement barbare; nous « verrons si le reste y répondra ». Et déjà inquiet de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant de faire avancer un corps de troupes sur la rivière pour s'opposer aux Romains, s'ils vouloient tenter le passage. Mais les Romains qui vouloient prévenir les secours que Pyrrhus vouloit attendre, se hâtèrent de traverser. L'infanterie passa à gué, et la cavalerie partout où elle

pouvoit; de sorte que le corps avancé de Pyrrhus, craignant d'être enveloppé, se retira vers le gros de l'armée.

A cette nouvelle, Pyrrhus tout troublé ordonne aux capitaines de son infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, et d'attendre ses ordres sous les armes; et avec toute sa cavalerie qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança en diligence, espérant surprendre les Romains au passage, dispersés et en désordre. Mais quand il vit en-deçà de la rivière, briller quantité de boucliers romains, et leur cavalerie marcher contre lui dans le meilleur ordre, alors il serra ses rangs, et commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté et à l'éclat de ses armes qui étoient très-riches, et donnant à connoître par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au-dessus de sa vertu. Car se livrant et s'abandonnant au combat sans ménagement, et renversant tout ce qui se trouvoit devant lui, il ne perdoit pas un moment sa prudence ordinaire; et au milieu des plus grands dangers, il conservoit tout son sang-froid, donnant ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, et courant de tous côtés pour rétablir les affaires, et pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés. Dans le fort

de la mêlée, Léonatus de Macédoine vit un cavalier italien qui s'attachant à Pyrrhus, piquoit toujours à lui, changeoit de place quand le roi en changeoit lui-même, et régloit tous ses mouvements sur les siens. Il dit à ce prince : « Seigneur, voyez-vous ce « Barbare qui monte un cheval noir, aux « pieds blancs? Il paroît avoir quelque grand « dessein dans la tête; car il a toujours les « yeux sur vous, il n'en veut qu'à vous; et « plein d'ardeur, de fierté et de colère, il « néglige tous les autres pour ne s'attacher « qu'à vous. Donnez-vous de garde de cet « homme. Pyrrhus lui répondit : Léona-« tus, il n'y a personne qui puisse éviter sa « destinée; mais je t'assure que ni cet Italien « ni aucun autre ne se réjouiront aujourd'hui « de m'avoir approché ». Comme il finissoit ces mots, le cavalier italien, prenant sa pique par le milieu, et faisant tourner son cheval, poussa droit à Pyrrhus et lui porta un grand coup qui ne blessa que son cheval. En même temps, Léonatus perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enlevèrent, et qui tuèrent le cavalier italien qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville

de Farentum, commandoit une compagnie d'hommes d'armes, et se nommoit Oplacus.

Ce danger apprit à Pyrrhus à se précautionner davantage, et à se tenir sur ses gardes. Voyant sa cavalerie qui plioit, il envoya ordre à son infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, et après avoir donné ses armes et son manteau à un de ses amis, nommé Mégaclès, et s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut long-temps douteux; on dit que les uns et les autres plièrent sept fois, et revinrent sept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste et lui arracher la victoire; car les ennemis se jetèrent en foule sur Mégaclès qu'ils prenoient pour le roi. Le premier qui le blessa et qui le jeta par terre, fut un cavalier nommé Dexoüs. Cet homme lui arracha son casque et son manteau, et poussant à toute bride vers le consul Lévinus, il les montroit, en lui criant *qu'il avoit tué Pyrrhus*. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, ce fut une joie inexprimable dans toute l'armée des Romains; tout y retentit des cris de victoire; et

dans l'armée des Grècs, ce fut une consternation générale et un découragement universel. Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut toutes les lignes, la tête nue, tendant la main à ses soldats, et se faisant connoître à sa voix et à ses gestes. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille; car Pyrrhus voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantés, et que leurs chevaux, avant même de les approcher, en étoient effrayés et emportoient leurs cavaliers, les fit charger, dans ce désordre, par sa cavalerie thessalienne, qui les mit en fuite, et en fit un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il périt à cette bataille plus de quinze mille Romains, et Hiéronymus n'en met que sept mille. Et du côté de Pyrrhus, le même Denys compte treize mille morts, et Hiéronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis et des capitaines de Pyrrhus, et ceux auxquels il avoit le plus de confiance, et dont il se servoit dans les occasions les plus périlleuses.

Pyrrhus, sans perdre de temps, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays, et s'approcha jusqu'à

trois cents stades (*a*) de Rome. Les Lucaniens et les Samnites l'ayant joint après le combat, il leur reprocha leur lenteur; mais on voyoit bien à son air qu'il étoit ravi, et que sa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ses seules troupes et celles des Tarentins, cette armée romaine si nombreuse et si aguerrie.

Les Romains, de leur côté, eurent tant de courage et de magnanimité, qu'après une si grande perte, ils ne rappelèrent point le consul Lévinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occasion, « que les Epi-« rotes n'avoient pas vaincu les Romains, « mais que Pyrrhus avoit vaincu Lévinus »; voulant dire par là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand sens et de la bonne conduite du général, et non de la valeur et de la supériorité de ses troupes. Faisant donc de nouvelles levées pour compléter les légions, et tenant sur cette guerre des discours pleins de fierté et d'audace, ils causèrent quelque sorte d'étonnement et de surprise à Pyrrhus. Ce prince jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, et voir s'ils écouteroient des propositions de paix, pensant bien que de prendre la ville de Rome et de s'en rendre maître, ce n'étoit pas là une entreprise facile, ni qui pût être exécutée

(*a*) Quinze lieues.

avec les forces qu'il avoit; au lieu que s'il pouvoit les obliger à faire la paix, cela serviroit infiniment à augmenter sa réputation après une si grande victoire.

Cynéas, étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, et leur offrit ainsi qu'à leurs femmes des présents de la part du roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçut; ils répondirent tous et leurs femmes mêmes : « Que lorsque Rome auroit fait « publiquement un traité avec Pyrrhus, ils « seroient disposés à lui obéir et à lui donner « des marques de leur amitié et de leur re« connoissance ».

Cynéas, introduit dans le sénat pour son audience publique, fit une harangue, où avec beaucoup de douceur, il proposa des conditions très-avantageuses et très-capables de séduire et de persuader. Mais les sénateurs, sans paroître seulement ébranlés, les rejetèrent toutes, quoique Pyrrhus offrît de rendre sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits à cette bataille, promît d'aider les Romains à conquérir toute l'Italie, et ne demandât autre chose que leur amitié et une entière sûreté pour les Tarentins. Cependant plusieurs paroissoient incliner à la paix, disant qu'ils avoient été déjà vaincus dans un grand combat, et qu'ils étoient à la veille d'en éprouver

un plus grand, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie, ses confédérés.

Mais alors Appius Claudius, un des plus illustres personnages de Rome, que la vieillesse et la perte de la vue avoient forcé de se retirer des affaires, et de vivre en repos, ayant appris les offres qu'on faisoit au sénat de la part de Pyrrhus, et entendu le bruit sourd qui couroit, que le sénat étoit disposé à les accepter, ne put se contenir; mais plein d'impatience, il ordonna à ses esclaves de le prendre, et se fit porter à travers de la grande place au lieu où le sénat étoit assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils et ses gendres le prenant et le soutenant, l'introduisirent dans la salle. Le sénat le voyant entrer garda le silence pour marquer son respect, et pour faire honneur à un personnage si distingué.

Dès qu'il fut à sa place, sans se donner le temps de s'asseoir, il parla en ces termes : « Romains, jusqu'ici j'ai regardé comme un « malheur d'avoir perdu la vue, mais aujour-« d'hui je regarde comme un plus grand mal-« heur de n'avoir pas aussi perdu l'ouïe *, et « d'entendre vos honteuses résolutions et ces « malheureux traités, qui vont flétrir toute « la gloire que Rome s'est acquise par ses tra-« vaux. Que sont donc devenus ces discours

« pleins de fierté que vous teniez et qui ont « retenti par toute la terre? Vous disiez que, « si cet Alexandre le Grand étoit venu en Ita- « lie du temps de notre jeunesse et de la vi- « gueur de l'âge de nos pères, il ne conserve- « roit plus aujourd'hui la réputation d'invin- « cible; mais que, par sa fuite ou par sa mort, « il auroit ajouté un nouveau lustre à la gloire « de Rome. Vous faites bien voir mainte- « nant que tous ces grands discours n'étoient « que la suite d'une vaine et folle présomp- « tion, puisque vous craignez aujourd'hui « les Chaoniens et les Molosses qui ont tou- « jours été la proie des Macédoniens; que vous « tremblez au seul nom de Pyrrhus qui a passé « sa vie à faire la cour à un des gardes de « ce même Alexandre. Présentement il erre « dans l'Italie, bien moins pour secourir les « Grecs de cette contrée, que pour fuir les en- « nemis qu'il a dans son propre pays; et il « ose vous promettre la conquête de l'Italie « avec ces mêmes troupes qui n'ont pu le « mettre en état de conserver une petite par- « tie de la Macédoine. Ne vous flattez donc « pas qu'en faisant une alliance avec lui, « vous en serez débarrassé; vous ne ferez que « vous attirer tous ses alliés qui vous mé- « priseront et vous regarderont comme des « gens faciles à vaincre par quiconque vou-

« dra vous attaquer, si Pyrrhus se retire,
« non-seulement sans porter la peine de son
« audace, mais encore après avoir obtenu les
« Tarentins et les Samnites pour prix de ses
« insultes ».

Après qu'Appius eut cessé de parler, tous les vœux se déclarèrent pour la guerre, et on renvoya Cynéas avec cette réponse : « Que « Pyrrhus sortît promptement de l'Italie, et « que s'il vouloit ensuite, il envoyât de- « mander la paix ; mais que, tant qu'il se- « roit en armes dans leur pays, les Romains « lui feroient la guerre de toutes leurs forces, « eût-il même battu dix mille Lévinus ».

On dit que, pendant que Cynéas s'occupoit de ces négociations, il prit un soin particulier de s'instruire des mœurs et des coutumes des Romains, d'examiner leur manière de vivre, tant publique que particulière, et d'étudier la forme de leur gouvernement ; et qu'ayant été bien informé de tout dans les conversations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidèle rapport à Pyrrhus, et lui dit entr'autres choses, que « le sénat lui avoit « paru une assemblée de plusieurs rois ». Et sur la grande quantité de peuple qu'il avoit vue, il ajouta « qu'il craignoit qu'ils ne com- « battissent contre une autre hydre ». Car déjà le consul Lévinus avoit une armée deux

fois plus grande que la première, et il laissoit encore à Rome une infinité de gens capables de porter les armes, et de composer plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cynéas à Tarente fut suivi de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyoient à Pyrrhus, pour traiter de la rançon ou de l'échange des prisonniers. Au nombre de ces ambassadeurs se trouvoit Fabricius ; Cynéas dit au roi que les Romains en faisoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien et comme un grand capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrhus le traita avec une très-grande distinction, et le pressa de recevoir de l'or qu'il lui fit offrir, non pour le porter à aucune chose indigne de lui, mais comme un simple présent qui devoit être le gage de leur amitié et de leur hospitalité. Fabricius ayant refusé ses offres, il ne lui en parla pas davantage; mais le lendemain voulant le surprendre et l'étonner, sachant qu'il n'avoit jamais vu d'éléphant, il ordonna qu'on amenât le plus grand de tous dans le lieu où il s'entretiendroit avec Fabricius, et qu'on le tînt derrière une tapisserie pour le faire paroître quand il en seroit temps. Cela étant exécuté et le signal donné, on retira la tapisserie, et cet

animal énorme parut tout-à-coup levant sa trompe sur la tête de Fabricius, et jetant un cri horrible et épouvantable. Fabricius, s'étant tourné tranquillement sans témoigner ni crainte ni surprise, dit à Pyrrhus en souriant : « Seigneur, votre or ne m'a pas ému « hier, et votre éléphant ne m'émeut pas « davantage aujourd'hui ».

Le soir, quand ils furent à table, s'étant entretenus de différentes choses, et en particulier des affaires de la Grèce et des philosophes, Cynéas fit tomber la conversation sur Epicure (*a*), et développa l'opinion des Epicuriens sur les Dieux et le gouvernement des états. Il dit qu'ils faisoient consister la fin et le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuyoient les dignités et les charges comme la ruine et la perte du bonheur; qu'ils ne donnoient à la divinité ni amour, ni haine, ni bienveillance, ni colère : qu'ils soutenoient que les Dieux n'avoient aucun soin des hommes, et qu'ils les reléguoient dans une vie oisive où ils passoient tous les siècles, plongés dans toutes sortes de délices et de voluptés. Pendant que Cynéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria avec force : « O grand Her-

(*a*) Epicure vivoit encore, et il ne mourut que douze ans après cette conversation.

« cule! que Pyrrhus et les Samnites aient de « telles opinions pendant qu'ils feront la « guerre aux Romains [24] »!

Pyrrhus, admirant la grandeur d'âme et la sagesse de ce Romain, eut préféré faire un traité d'alliance avec sa ville, plutôt que de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura qu'après avoir négocié un accommodement entre lui et Rome, il voulût bien s'attacher à lui et venir vivre à sa cour, où il seroit le premier de tous ses amis et de tous ses capitaines. Fabricius lui répondit tout bas : « Seigneur, vous ne pen« sez pas à ce que vous me demandez; cela « ne vous seroit ni avantageux ni utile : car « ceux qui vous honorent et qui vous admi« rent présentement, ne m'auroient pas plu« tôt connu, qu'ils m'aimeroient beaucoup « plus pour leur roi que vous-même. » Tel étoit Fabricius

Pyrrhus ne s'offensa point de cette réponse, et ne la reçut pas en tyran; au contraire, il fit connoître à ses amis la magnanimité de ce Romain, et ne confia qu'à lui ses prisonniers, afin que, si le sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyés après qu'ils auroient embrassé leurs parents et leurs amis, et célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoyés en effet

après la fête, le sénat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient et qui ne se rendroient pas dans son camp.

L'année suivante (*a*), Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint le trouver dans son camp, et lui remit une lettre du médecin du roi, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si terrible guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, détestant l'injustice et l'atroce méchanceté de cet homme, et faisant entrer son collègue Emilius dans ses sentiments, écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner contre cette malheureuse trame. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, consuls,

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

« Il paroît que vous vous connoissez aussi « mal en amis qu'en ennemis, et vous en

(*a*) La troisième année de l'olymp. cxxv, deux cent soixante-dix-sept ans avant l'ère chrétienne.

« tomberez d'accord, quand vous aurez lu la
« lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez
« que vous faites la guerre à des gens de bien
« et d'honneur, et que vous donnez toute
« votre confiance à des méchants et à des
« perfides. Ce n'est pas pour l'amour de vous
« que nous vous donnons cet avis, c'est pour
« l'amour de nous-mêmes, afin que votre
« mort ne donne point une occasion de nous
« calomnier, et que l'on ne croie pas que
« nous avons eu recours à la trahison et à la
« fraude, parce que nous désespérions de
« terminer heureusement cette guerre par
« notre courage et par notre vertu ».

Pyrrhus, ayant lu cette lettre, et s'étant assuré de la vérité de la conspiration, fit punir son médecin; et pour témoigner à Fabricius et aux Romains sa reconnoissance, il lui renvoya tous ses prisonniers sans rançon, et lui dépêcha encore Cynéas pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grâce ni récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus grande des injustices, voulurent bien recevoir les prisonniers, mais ils lui renvoyèrent un pareil nombre de Tarentins et de Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié et de paix, ils ne permirent pas seulement à Cynéas

d'en parler avant que Pyrrhus n'eût quitté l'Italie avec son armée, et qu'il n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient porté. Mais comme ses affaires demandoient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, et attaqua les Romains près de la ville d'Asculum. Là il se trouva serré dans des lieux impraticables à la cavalerie, et contre une rivière dont le rivage étoit difficile et marécageux ; de sorte que ses éléphants n'ayant point de passage pour se joindre à son infanterie, il y eut de son côté beaucoup de blessés. La nuit seule, qui sépara les combattants, le sauva d'une entière défaite. Le lendemain, cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni et plus égal, où ses éléphants pussent charger les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes se saisir de ces postes difficiles où il avoit combattu le jour précédent, mit son armée en bataille, et plaça beaucoup de piquiers et d'archers parmi ses éléphants. En cet état, il s'ébranla et marcha avec beaucoup d'impétuosité et de roideur contre les Romains, ses rangs bien serrés et en bon ordre.

Les Romains n'ayant plus le secours de ces lieux favorables qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi et de l'enfermer sans qu'il

pût s'étendre, furent obligés d'en venir aux mains de front et sur un terrein uni. D'abord ils se hâtèrent de repousser et de renverser l'infanterie de Pyrrhus avant l'arrivée des éléphants ; et ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis, sans épargner leurs personnes, ne visant qu'à frapper, et ne se mettant point en peine de se couvrir et de parer les coups qu'on leur portoit. Mais enfin, après une longue résistance, ils furent obligés de plier, et la déroute commença par l'endroit que Pyrrhus attaquoit, tant fut grande l'impression qu'il fit avec sa phalange. Les éléphants achevèrent de renverser et de dissiper le reste, les Romains ne pouvant se servir de leur courage contre ces terribles animaux, mais étant forcés de céder comme à l'effort d'une vague impétueuse qui menace d'accabler, ou à la secousse d'un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écrasés, sans pouvoir combattre, ni se donner le moindre secours, et de mourir ainsi pour rien dans des tourments et des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue, car leur camp étoit fort proche.

Hiéronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille hommes, et que

du côté de Pyrrhus, dans les listes mêmes du roi, on ne comptoit que trois mille cinq cent cinq morts. Mais Denys d'Halicarnasse soutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum, et que la défaite des Romains ne fut pas bien avérée; qu'on ne livra qu'un seul combat qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; encore ne fût-ce qu'après que la nuit fut venue, que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, et que son bagage eut été pillé par les Samnites; il ajoute qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtés (*a*). Les uns et les autres s'étant retirés, comme quelqu'un félicitoit Pyrrhus de sa victoire, on dit qu'il répondit: « Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes « perdus ».

En effet, il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, et presque tous ses amis et ses capitaines; il n'en avoit pas d'autres pour remplacer les morts, et il trouvoit ses alliés refroidis et découragés. Au lieu qu'il voyoit les Romains rétablir, avec autant de facilité que de promptitude, leur légions; car tous

(*a*) Le livre de Denys d'Halicarnasse, où se trouve ce passage, est perdu.

les hommes dont ils avoient besoin, ils les tiroient sans peine de Rome, comme d'une fontaine inépuisable, dont ils avoient la source dans leurs maisons; et bien loin de perdre courage et de se laisser abattre par tant de pertes, au contraire, la colère aiguisant leur courage, ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre [25].

Pyrrhus, ayant la tête remplie de ces pensées affligeantes, retomba bientôt dans ces vaines espérances qui le flattoient; car tout-à-coup de nouvelles entreprises se présentent à lui, et ne lui laissent que l'embarras du choix. D'un côté, il arrive des députés de Sicile, qui viennent remettre en son pouvoir Syracuse, Agrigente et la ville des Léontins, et le prier de venir chasser les Carthaginois de leur île et la délivrer de tyrans. Et de l'autre côté, des courriers venus de Grèce lui donnent avis que Ptolémée, surnommé *Céraunus* (*foudre*), avoit été tué à une bataille qu'il avoit livrée aux Gaulois dans la Macédoine; et que, dans cette conjoncture, il se présenteroit fort à propos aux Macédoniens qui avoient besoin d'un roi [26].

Pyrrhus commença d'abord par se plaindre de la fortune, qui lui offroit dans le même moment deux occasions si différentes de faire

de grandes choses. Ensuite, affligé de ce qu'en saisissant l'une, il falloit nécessairement abandonner l'autre, il fut long-temps flottant et irrésolu, pensant profondément à laquelle il devoit se déterminer. Enfin, il crut que les affaires de Sicile étoient plus importantes, à cause du voisinage de l'Afrique; et qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là; et sans perdre un moment, il dépêcha, suivant sa coutume, Cynéas pour traiter avec les villes, et les prévenir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison dans Tarente, malgré les habitants qui lui représentoient qu'il devoit demeurer avec eux pour exécuter les choses pour lesquelles il étoit venu, qui étoient de faire la guerre aux Romains; ou que, s'il vouloit abandonner leur pays, il devoit leur laisser leur ville en l'état ou il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement, et leur ordonnant de se tenir en repos jusqu'à son retour, il s'embarqua.

Dès qu'il fut abordé en Sicile, il trouva tout disposé comme il l'avoit espéré; les villes se livroient à l'envi entre ses mains; et dans les lieux où il falloit employer les armes et la force, rien ne lui résistoit. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il

chassoit les Carthaginois devant lui, et renversoit leur domination. La plus forte place qu'ils eussent, et la mieux pourvue de défenseurs, c'étoit la ville d'Eryx (*a*); Pyrrhus résolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pièces; et s'avançant vers les murailles, il fit un vœu à Hercule, et lui promit un sacrifice et des jeux publics pour honorer la valeur, si dans cette journée, par de grandes actions, il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres et de l'armée qu'il commandoit. En même temps il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les Barbares de la muraille à coups de traits, et les échelles étant plantées, il monte le premier.

Là il est assailli par une foule d'ennemis, mais il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas; et à grands coups d'épée, il fait mordre la poussière aux autres, et se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril, il ne reçut pourtant pas la moindre blessure; car il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vue; et en cette occasion, il prouva, par ses grands exploits, qu'Homère a bien jugé

(*a*) Ville située sur une haute montagne près de Drépanum.

de la valeur, et qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvements, des transports divinement inspirés, et des saillies de fureur, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même. La ville étant prise, il accomplit son vœu; il fit un magnifique sacrifice à Hercule, et donna le spectacle de toutes sortes de jeux et de combats.

De tous les Barbares, les habitants de Messine, qu'on appeloit *Mamertins*, étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs; car ils les avoient fait la plupart leurs tributaires, et les accabloient d'impôts, étant plus forts, en plus grand nombre, et d'ailleurs très-belliqueux. C'est pourquoi ils eurent le nom de *Mamertins*, qui, dans la langue latine, signifie *Martiaux*. Pyrrhus, ayant pris leurs collecteurs, qui levoient les impôts, les fit tous mourir; et les ayant défaits eux-mêmes dans un grand combat, il rasa toutes leurs forteresses.

Les Carthaginois, voyant ses grands progrès, commencèrent à le rechercher, et lui envoyèrent offrir de l'argent et des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix et son amitié. Mais comme il aspiroit à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir son amitié et la paix, que

d'abandonner la Sicile, et de prendre la mer de Libye pour bornes entre les Grecs et eux. Enflé de ses prospérités et plein de confiance en ses forces, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile. La première et la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; et pour en ramasser, il ne ménagea pas beaucoup les villes, mais les traita en maître, en les châtiant très-sévèrement, quand elles n'obéissoient pas à ses ordres. Ce n'étoit pas là la conduite qu'il avoit tenue d'abord; car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples : il étoit gracieux envers tout le monde, témoignoit une entière confiance, et ne causoit la moindre peine à personne. Etant donc devenu, de prince doux et populaire, un insupportable tyran, sa grande sévérité le fit passer non-seulement pour ingrat, mais encore pour infidèle : cependant ces peuples fournissoient tout ce qu'il demandoit; car c'étoit une nécessité indispensable, quoique d'ailleurs ils fussent fort mécontents de sa conduite à l'égard de Thonon et de Sostrate, les deux capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuse : c'étoient eux qui lui avoient persuadé de venir en Sicile, et qui, à son arrivée, lui ayant

remis la ville entre les mains, étoient devenus les principaux instruments de tout ce qu'il avoit fait. Malgré toutes ces obligations, on s'aperçut de son refroidissement pour eux; car il ne vouloit ni les mener avec lui, ni les laisser dans la ville en son absence, parce qu'il s'en défioit. Sostrate, craignant sa mauvaise disposition, prit le parti de s'éloigner; Thonon, qui ne fut pas si prudent, fut seul sa victime; car Pyrrhus l'accusa d'être dans les sentiments de Sostrate, et le fit mourir. Cet injuste procédé dérangea ses affaires, non peu à peu et l'une après l'autre, mais tout à la fois. La haine que les villes conçurent pour lui fut si grande, que les unes se liguèrent avec les Carthaginois, et les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le temps qu'il ne voyoit partout que révoltes, que nouvelles entreprises et qu'un soulèvement général, il reçut des lettres des Samnites et des Tarentins, qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus suffire à soutenir la guerre dans leurs villes, étant chassés de toute la campagne, et qui le conjuroient de venir promptement les secourir. Ces lettres arrivèrent bien à propos pour donner à son départ un prétexte honnête, et pour faire croire qu'il ne cherchoit ni à fuir, ni à abandonner la Sicile, comme s'il eût désespéré

d'y réussir. Mais la vérité étoit que ne pouvant se rendre maître de l'île, qui ressembloit à un vaisseau agité par la tourmente, il chercha à en descendre, et se jeta en Italie pour la seconde fois (*a*). On dit qu'étant embarqué et ayant fait voile, il tourna la vue du côté de l'île, et dit à ceux qui étoient autour de lui : « Mes amis, quel beau lieu d'exer-« cice (*b*) nous laissons là aux Carthaginois « et aux Romains » ! et cela arriva bientôt après comme il l'avoit conjecturé.

A son départ, il fut attaqué par les Barbares; obligé de combattre dans le port même contre les Carthaginois, il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoient ; et à son arrivée, il trouva les Mamertins qui avoient passé avant lui, au nombre d'environ dix mille. Ils n'osèrent pas lui présenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des passages difficiles; et tombant sur lui, ils mirent toute son armée en désordre. Il perdit là deux de ses éléphants, et la plus grande partie de son arrière-garde qui fut taillée en pièces. Il y marcha de l'avant-garde pour la secourir et pour en sauver les restes, et fit

(*a*) La première année de l'olympiade cxxvj, deux cent soixante-quatorze ans avant l'ère chrétienne.

(*b*) Le grec dit, *quelle palestre*.

des efforts prodigieux en combattant, sans se ménager, contre ces Barbares qui étoient très-aguerris et pleins de courage; mais ayant été blessé à la tète d'un coup d'épée, il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux, remarquable par sa taille avantageuse et par l'éclat de ses armes, s'avançant bien loin devant ses compagnons, défia le roi avec une voix pleine de fierté et d'audace, et lui cria : « Qu'il se « montrât s'il étoit encore en vie »..

Pyrrhus, irrité de ce défi, retourne au combat malgré ceux qui l'entourent, suivi de ses gardes, tout couvert du sang qui couloit de sa plaie et le visage affreux à voir ; transporté de colère, il pousse au travers de ses bataillons droit au Barbare, et le prévenant, il lui décharge sur le milieu de la tête un si grand coup de son cimeterre, qu'autant par la force de son bras, que par l'excellente trempe de son arme, le tranchant descendit jusqu'à la selle, et le fendit en deux; de sorte que, dans le même moment, les deux moitiés du corps tombèrent chacune de leur côté. Un tel fait d'armes arrêta les Barbares qui le regardoient avec étonnement et avec admiration, non comme un homme, mais comme un Dieu.

Pyrrhus, continuant sa marche plus tranquillement, arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux; et prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avanca à grandes journées contre les Romains qui étoient campés dans le pays des Samnites. Les affaires de ces derniers étoient en mauvais état, et leur courage très-abattu, parce qu'ils avoient été défaits en plusieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs, ils avoient un secret ressentiment contre Pyrrhus, de ce qu'il les avoit abandonnés pour aller en Sicile: aussi il n'y en eut que très-peu qui se joignirent à lui. Quoique privé de leurs secours, il ne laissa pas de partager son armée en deux corps; il envoya le premier dans la Lucanie pour s'opposer à l'un des consuls (*a*), et l'empêcher de secourir son collègue; et lui avec le second corps marcha contre l'autre consul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux, près de la ville de Bénévent, d'abord pour attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie, et ensuite parce que les devins, d'après les signes des oiseaux et des sacrifices, l'engageoient à se tenir en repos.

(*a*) A. Cornélius Lentulus, collègue de Manius Curius Dentatus.

Pyrrhus, se hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleures troupes, et ses éléphants les mieux dressés et les plus aguerris, et se mit en marche à l'entrée de la nuit pour le surprendre dans son camp. Mais comme il avoit de longs circuits à faire dans un pays couvert de bois, les torches dont il se servoit pour éclairer sa marche, vinrent à lui manquer, et la plupart de ses soldats s'étant égarés, il fallut perdre beaucoup de temps pour les rallier. Cependant le jour venant à paroître, comme il descendoit les montagnes, les ennemis le découvrirent, et en furent d'abord fort troublés. Mais Manius, ayant eu les sacrifices favorables, et voyant que le temps pressoit, sortit de ses retranchements avec quelques troupes, et tomba sur les premiers qui étoient descendus; et les ayant renversés et mis en fuite, il effraya tous les autres; de sorte qu'il en périt un grand nombre, et qu'il y eut même quelques éléphants de pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée pour combattre en pleine campagne. La bataille étant engagée, il eut d'abord l'avantage à l'une de ses ailes; mais à l'autre il fut renversé par les éléphants, et poussé jusqu'à son camp. Dans cet état, il appela à son secours

les troupes qu'il avoit laissées pour garder ses retranchements, et qui étoient bien armées et toutes fraîches. Ces troupes descendirent promptement de ces lieux avantageux, et, à coups de piques et de dards, elles forcèrent les éléphants à tourner le dos et à se renverser sur leurs propres bataillons; ce qui y causa une telle confusion et un si grand désordre, que les Romains remportèrent enfin la victoire, et avec la victoire, l'avantage de régner sur toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, et les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, augmentèrent leur fierté, accrurent aussi leurs forces, et leur acquirent la réputation d'invincibles; de sorte que bientôt ils se rendirent maîtres de toute l'Italie, et ensuite de la Sicile.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu des espérances qu'il avoit conçues de conquérir l'Italie et la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années entières, et ruiné ses affaires. Il est vrai que dans toutes ces défaites, il conserva un courage invincible, et qu'en expérience pour la guerre, en audace et en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les rois et de tous les capitaines de son temps. Mais ce qu'il avoit acquis par ses grands exploits, il le perdoit par

ses vaines espérances ; car le désir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conserver et de mettre en sûreté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui jouant aux dés amène de grands coups, mais qui ne sait pas profiter de sa fortune.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux ; et comme il n'avoit point de fonds pour nourrir ses troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Quelques Gaulois s'étant joints à lui, il se jeta dans la Macédoine, où régnoit Antigonus, fils de Démétrius. Son dessein étoit de la piller et d'en emmener un grand butin ; mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans beaucoup de peine, et ayant débauché à Antigonus deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilés, et mit toute son armée en désordre. Les Gaulois, qui faisoient l'arrière-garde d'Antigonus, en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude ; mais enfin la plupart furent taillés en pièces, et ceux qui commandoient les éléphants ayant été enveloppés, se rendirent et livrèrent les éléphants.

Après ce grand avantage, Pyrrhus, don-

nant plus à la fortune qu'au raisonnement [27], poussa contre la phalange macédonienne, que la défaite de son arrière-garde avoit remplie de trouble et de frayeur. Mais voyant qu'elle refusoit de combattre, il tendit la main à tous les capitaines et chefs des bandes, les appelant tous par leur nom, et attira à lui toute cette infanterie. Antigonus fut alors obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Au milieu de ces grands succès, Pyrrhus, persuadé que rien ne contribueroit tant à sa réputation que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois, fit choisir les plus belles et les plus riches de leurs dépouilles, et les consacra dans le temple de Minerve Itonienne [28], avec cette inscription en vers élégiaques : « Pyrrhus, roi des Molosses, consacre à « Minerve Itonienne ces boucliers des fiers « Gaulois, après avoir défait l'armée entière « d'Antigonus ; et ce n'est pas étonnant « qu'il ait remporté une si grande victoire ; « car les Eacides sont encore aujourd'hui ce « qu'ils étoient autrefois, les plus vaillants « hommes du monde ».

Après ce combat, Pyrrhus reprit toutes les villes de Macédoine ; et s'étant rendu maître

d'Egues (*a*), il traita fort durement ses habitants, et laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Les Gaulois, qui sont les plus avares et les plus avides de tous les hommes, n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des rois qui avoient là leur sépulture, enlevèrent toutes les richesses qui y étoient enfermées; et par une insolence sacrilége, ils dissipèrent et jetèrent aux vents les ossements de ces princes. Il parut que Pyrrhus passa légèrement sur cet attentat, et qu'il s'en mit fort peu en peine; soit que les grandes affaires qui l'occupoient alors l'obligeassent d'en différer la recherche, soit que craignant ces Barbares, il n'osât en faire la punition; mais cette indifférence le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoiqu'il ne se trouvoit pas encore dans un état de consistance et de sûreté qui dût lui faire attendre la durée de sa fortune, il ne se laissa pas moins aller à de nouvelles espérances; et se moquant d'Antigonus, il le traitoit d'*effronté*, disant « qu'il avoit « perdu toute honte, d'oser encore porter

(*a*) Ville de la Macédoine, sur le fleuve Aliacmon.

« la pourpre, au lieu de prendre l'habit d'un « simple particulier ».

Dans ce même temps, Cléonyme le Spartiate vint le trouver pour le solliciter de passer à Lacédémone avec son armée. Pyrrhus prêta volontiers l'oreille à cette proposition. Cléonyme étoit de la race royale; mais comme il passoit pour un homme violent, et qui penchoit vers le despotisme, il n'avoit ni l'affection, ni la confiance des Spartiates, et Aréus régnoit tranquillement à sa place. C'étoit là l'ancien sujet de plainte qu'il avoit contre tous ses concitoyens. Sur ses vieux jours, il avoit épousé une très-belle femme, appelé Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme, étant devenue éperdument amoureuse d'Acrotatus, fils du roi Aréus, qui étoit beau, bien fait, et dans la fleur de sa jeunesse, causa autant de honte que de chagrin à Cléonyme, que l'amour et la jalousie transportoient également; car il n'y avoit pas un Spartiate qui ne sût le mépris que sa femme avoit pour lui. Ses chagrins domestiques s'étant joints à ceux qu'il éprouvoit par rapport à sa fortune, et n'écoutant que sa colère et son ressentiment, il mena (*a*) contre Sparte, Pyrrhus, avec vingt-cinq

(*a*) La quatrième année de l'olympiade cxxvj, deux cent soixante-onze ans avant l'ère chrétienne.

mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphants.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour se rendre lui-même maître du Péloponèse. Il est vrai que dans ses discours il soutenoit le contraire aux Lacédémoniens qui lui envoyèrent des ambassadeurs à Mégalopolis; car il les assura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le pays; et il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfants à Sparte, s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils fussent élevés dans les mœurs et dans la discipline des Spartiates, et qu'ils eussent ce grand avantage par-dessus tous les autres princes, d'avoir été nourris à une si bonne école.

Par ces discours trompeurs, il amusoit tous ceux qui venoient à sa rencontre; mais il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager et à les piller. Et comme les ambassadeurs se plaignoient à lui de ce qu'il leur faisoit la guerre, sans la leur avoir auparavant déclarée: « Ne savons-nous pas, leur répondit-il, « que vous autres Lacédémoniens, vous ne

« déclarez jamais ce que vous avez résolu de « faire » ? Un de ceux qui étoient présents, nommé Mandricidas, lui dit en son langage laconique : « Si tu es un Dieu, tu ne nous « feras point de mal, car nous ne t'en avons « point fait ; mais si tu n'es qu'un homme, « nous en trouverons quelqu'autre qui sera « plus vaillant que toi ».

En s'entretenant ainsi, il arriva le soir même devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment ; mais Pyrrhus, à ce qu'on dit, craignant que ses soldats ne pillassent la ville s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, voulut différer, et dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'assaut. Il étoit bien informé que la ville avoit peu de défenseurs ; que cette irruption si soudaine ne leur avoit pas donné le temps de se préparer, et que le roi Aréus lui-même étoit absent, étant allé en Crète au secours des Gortyniens. Le mépris qu'on eut pour la grande foiblesse où elle se trouvoit, et pour le peu de gens qu'elle avoit pour sa défense, fut la principale cause de son salut ; car Pyrrhus, dans la confiance que personne ne prendroit les armes, au lieu de l'attaquer d'abord, s'amusa à asseoir son camp devant ses murailles, pendant que dans la place les

Ilotes et les amis de Cléonyme s'empressoient à orner et à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer les femmes en Crète, mais elles s'y opposèrent. Archidamie, l'une d'entr'elles, ayant pris une épée, entra dans le sénat; et portant la parole au nom de toutes les autres, elle se plaignit de ce « qu'on avoit assez mauvaise opinion « d'elles, pour croire qu'elles pussent aimer « ou souffrir la vie après la ruine de Sparte ».

Dans ce même conseil, il fut résolu de tirer une tranchée parallèle au camp des ennemis, et d'y enfoncer aux deux bouts des chariots jusqu'au moyeu des roues, afin qu'ayant une assiette ferme et solide, ils pussent arrêter les éléphants, et les empêcher de passer. Comme ils étoient occupés à ce travail, les femmes et les filles vinrent, les unes les robes relevées, et les autres en simple tunique, pour leur aider; et, après avoir exhorté ceux qui devoient combattre, à se reposer pendant la nuit, elles mesurèrent la longueur de la tranchée, et en prirent pour leur tâche la troisième partie qu'elles eurent achevée avant le jour; elle avoit six coudées

de largeur, quatre de profondeur, et huit cents pieds de long, selon Phylarque; et un peu moins, selon Hiéronymus.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens; et, abandonnant la tranchée qu'elles avoient faite, elles les exhortèrent à la bien garder, en leur représentant « combien il seroit doux pour eux de vaincre aux « yeux de leur patrie, et quelle gloire ce se« roit de mourir entre les bras de leurs mères, « de leurs femmes, après s'être montrés di« gnes de Sparte par leur valeur ». Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon pour s'étrangler, afin de ne pas tomber entre les mains de son mari, si la ville étoit prise.

Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie, pour attaquer de front les Spartiates qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer, mais les soldats ne pouvoient même s'approcher du bord, et s'y tenir fermes, parce que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement : alors Ptolémée, fils de Pyrrhus, prend deux mille Gaulois et l'élite des Chaoniens, court le long de la tranchée, pour

tâcher de s'ouvrir un passage à l'endroit des chariots. Mais ils étoient enfoncés si avant dans la terre et si serrés, que non-seulement ils leur fermoient le passage, mais même empêchoient les Lacédémoniens d'en approcher pour les défendre ; cependant les Gaulois s'avisèrent de relever et de dégager les roues pour traîner les chariots dans la rivière voisine. Le jeune Acrotatus s'apercevant le premier de ce danger, traverse promptement la ville avec trois cents soldats ; et faisant un grand circuit, il va prendre Ptolémée par les derrières sans être découvert, parce qu'il avoit pris des chemins creux. Dès qu'il se montre, il tombe brusquement sur les derniers, et les force de se retourner pour combattre contre lui. Dans ce désordre, ils s'entre-poussoient les uns les autres, et tomboient la plupart dans le fossé et sous les chariots. Enfin, après un long combat et une grande effusion de sang, ils furent repoussés et obligés de prendre la fuite. Les vieillards et la plupart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, et voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus, qui, l'affaire finie, traversa encore la ville, et s'en retourna à son poste, couvert de sang, joyeux et fier de sa victoire. En cet état, il parut plus grand et plus beau aux yeux de toutes ces femmes, et

il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chélidonide, d'avoir un amant si généreux. Il y eut même des vieillards qui le suivirent, en criant : « Continue, brave Acrotatus, « jouis des amours de ta Chélidonide, et « donne seulement à Sparte des enfants gé- « néreux ».

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage ; plusieurs s'y distinguèrent, entr'autres Phyllius, qui, après avoir résisté long-temps et tué de sa main tous ceux qui s'étoient présentés devant lui pour forcer le passage, sentant ses forces lui manquer par le grand nombre des blessures qu'il avoit reçues, et la quantité de sang qu'il avoit perdu, appela un des officiers qui commandoient à ce poste, lui céda sa place, et alla tomber mort au milieu des siens, pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

La nuit vint séparer les combattants. Pyrrhus, couché dans sa tente, eut pendant son sommeil cette vision : il lui sembla qu'il lançoit des foudres sur Lacédémone, et qu'il la mettoit tout en feu; la joie qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même, il fit venir tous ses officiers, leur ordonna de tenir son armée en bataille, et retint ses principaux amis

auxquels il raconta ce songe, ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'assaut. Tous entroient vivement dans son opinion; il n'y eut que le seul Lysimachus qui n'en jugea pas de même. Cette vision lui déplut, et il dit que, comme tous les endroits qui ont été frappés de la foudre sont consacrés par la religion, et demeurent fermés, afin que personne n'y passe, il craignoit que par ce songe, Dieu ne l'avertît que Lacédémone lui seroit fermée, et qu'il n'y mettroit pas le pied [29].

Pyrrhus, qui sentoit sans doute la vérité et la force de cette explication, l'éluda en disant « que c'étoit là une matière très-pro-« pre à être agitée dans les assemblées du « peuple aux portes des villes, et qu'il n'y « avoit qu'obscurité et incertitude dans ces « sortes de visions; mais que ce qu'il y avoit « de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun « prît les armes, et qu'il se dît à lui-même, « le meilleur de tous les augures, c'est de « combattre pour Pyrrhus [30] ». En finissant ces mots, il se leva, et à la pointe du jour il commença l'attaque.

Les Lacédémoniens se défendirent avec un courage et une ardeur au-delà de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles se tenoient toujours près d'eux,

pour fournir des armes, donner à boire et à manger à ceux qui en avoient besoin, et retirer les blessés. Les Macédoniens travailloient avec une grande diligence à combler le fossé par quantité de bois et d'autres matières qu'ils jetoient par-dessus les armes et les morts; et les Lacédémoniens, de leur côté, redoubloient leurs efforts et leur résistance pour les empêcher. Tout-à-coup ils voient Pyrrhus, qui, ayant forcé l'endroit où étoient les chariots, et s'étant ouvert un passage, poussoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste, jettent de grands cris; les femmes y répondent avec des hurlements effroyables, et se mettent à courir. Pyrrhus s'avance, et renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déjà bien près de la ville, lorsque son cheval, percé d'un trait crétois, et effarouché par la douleur, l'emporta bien loin de la mêlée, et en mourant le jeta à terre dans un lieu qui, par sa pente, étoit très-périlleux. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, et à coups de traits, ils repoussent les Macédoniens au-delà de la tranchée.

Pyrrhus fit cesser partout le combat, se flattant que les Lacédémoniens se relâcheroient, ou même qu'ils se rendroient, parce

qu'ils avoient eu beaucoup de gens tués dans ces deux combats, et qu'ils étoient presque tous blessés. Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitants, soit qu'elle se piquât de montrer dans un moment où les Lacédémoniens se voyoient sans espoir, combien elle a de pouvoir dans les choses les plus désespérées, amena à leur secours, de Corinthe, Amynias le Phocéen, un des généraux d'Antigonus, avec des troupes étrangères; elles étoient à peine entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Crète le roi Aréus avec deux mille hommes de pied. Les femmes, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, et qu'il n'étoit plus nécessaire qu'elles se mêlassent du combat, se retirèrent dans leurs maisons; on renvoya tous les vieillards que la nécessité avoit forcés, malgré leur âge, à prendre les armes, et les nouveaux venus prirent leur place.

Ces deux renforts arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus, et rallumer son ambition; car il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place, malgré ses nouveaux défenseurs, et de l'enlever à son roi. Après quelques tentatives, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il se retira

et se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais la destinée est inévitable. Il s'étoit élevé à Argos une grande sédition entre deux des principaux citoyens, Aristeas et Aristippe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuyer de la faveur et de la protection d'Antigonus ; et Aristeas, pour le prévenir, se hâta d'appeler Pyrrhus.

Pyrrhus, qui rouloit sans cesse d'espérances en espérances, qui se servoit de ses succès, comme d'une occasion de nouvelles entreprises, et qui tâchoit toujours, par de nouvelles tentatives, de réparer ses malheurs, ne prenoit jamais ses défaites ni ses victoires pour la fin des maux et des peines qu'il causoit aux autres, et qu'il se faisoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristeas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin; et ayant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en pièces les Gaulois et les Molosses, qui faisoient son arrière-garde.

Le jour de son départ, sur les entrailles des victimes dont le foie se trouva sans tête, le devin avoit prédit à Pyrrhus la perte d'un de ceux qui lui étoient le plus chers. Mais Pyrrhus, dans le tumulte et le désordre de ce combat, oubliant cette menace et faisant peu

d'usage de sa raison, envoya son fils Ptolémée avec quelques troupes au secours de cette arrière-garde, et marchant le plus diligemment qu'il lui fut possible, il dégagea son armée de ces pas dangereux. Le combat devint furieux autour de Ptolémée; car cette arrière-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacédémoniens, conduits par un capitaine de réputation, nommé Evalcus. Dans la mêlée, un Crétois de la ville d'Apterre, nommé Oroisus, homme de main, et très-léger à la course, se glissant auprès du jeune prince, qui combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, et le renversa mort par terre. Ptolémée tombé, ses troupes se débandèrent et prirent la fuite. Les Lacédémoniens se mirent à les poursuivre, et les menèrent battant avec tant de chaleur, que, sans s'en apercevoir, ils étoient déjà dans la plaine, et fort éloignés de leur infanterie, qui n'avoit pu suivre.

Pyrrhus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, et qui en ressentoit une vive douleur, fait avancer promptement sa cavalerie de Molosses; et se jetant le premier sur les Lacédémoniens, fut bientôt tout couvert de leur sang. Car il étoit toujours invincible et terrible dans les batailles; mais dans cette

occasion, où la vengeance et la douleur aiguisoient son courage, il se surpassa lui-même; et par sa force et par son audace, il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit partout Evalçus dans la mêlée, et l'ayant aperçu, il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc, et lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abattre la main qui tenoit la bride; mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrhus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline: et sautant en même temps à terre, il combat à pied, et fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens, qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Ce fut la seule ambition des capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune nécessité; car la guerre étoit déjà finie.

Pyrrhus, après avoir fait ce sacrifice aux mânes de son fils, et comme honoré de ce grand combat ses funérailles, et soulagé en quelque manière son affliction en assouvissant sa colère et sa vengeance dans le sang de ses ennemis et de ses meurtriers, continua sa route vers Argos. En arrivant, il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il se campa près de la ville de

Nauplia (*a*), et le lendemain matin, il envoya un héraut à Antigonus, avec ordre de l'appeler méchant et perfide, et de le défier de descendre dans la plaine, et de venir disputer le royaume, et vider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponse « qu'il « faisoit la guerre moins avec les armes qu'avec « le temps ; et que si Pyrrhus étoit las de vi- « vre, il trouveroit bien des chemins pour « courir à la mort ». En même temps il leur vint à tous deux des ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, et de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un et de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette proposition, et donna aux Argiens son fils en otage. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrhus et aux Argiens des signes et des présages très-effrayants. Pyrrhus venoit de faire un grand sacrifice; les têtes des bœufs qui avoient été immolés étant coupées et séparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue et lécher leur propre sang. Et dans Argos, la prophétesse d'Apollon Lycien, nommée Apol-

(*a*) Ville voisine d'Argos, sur le golfe Argolique.

lonide, sortit tout hors d'elle-même, criant qu'elle voyoit la ville pleine de sang et de morts [31], et un aigle qui venoit de fondre sur la mêlée, disparoître subitement.

La nuit venue, Pyrrhus s'approcha des murailles; et ayant trouvé la porte appelée *Diamperes* ouverte par Aristeas, il eut le temps de faire entrer ses Gaulois, et de se saisir de la place avant que d'être aperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphants, la porte se trouva trop basse; de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils portoient sur le dos, et les leur remettre ensuite; ce qui dans l'obscurité ne pouvant se faire sans beaucoup d'embarras, de désordre et de bruit, et sans une perte de temps considérable, les fit bientôt découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, courent à la forteresse appelée *Aspis* [32], se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, et dépêchent vers Antigonus pour qu'il vienne les secourir. Antigonus s'approche des murailles, mais il n'entre point, et demeure en dehors pour observer ce qui se passera, et profiter de l'occasion, se contentant d'envoyer son fils avec ses officiers et ses meilleures troupes.

En même temps arrive aussi dans Argos le roi Aréus avec mille Crétois et les plus dis-

pos des Spartiates. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, et les mettent en désordre. Pyrrhus, qui venoit le long du gymnase appelé *Cyllabaris* [33], accourt avec des cris pleins de fierté, et des clameurs de victoire. Ses Gaulois ne lui répondant pas d'un ton d'audace et de confiance, mais poussant des cris de frayeur comme des gens qui ne font plus bonne contenance, et qui sont fort pressés, il poussa à eux avec sa cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine et de danger à cause des trous, des canaux et des égouts dont la ville étoit remplie. On ne pouvoit alors ni voir ce qui se passoit, à cause de l'obscurité, ni entendre les ordres, à cause de la confusion et du tumulte qui régnoient partout. Les soldats se séparoient et s'égaroient dans ces rues étroites ; et les officiers ne pouvoient remédier à ce désordre, ni apporter aucune discipline dans ces ténèbres au milieu de ces cris confus, et dans ces détours étroits, où il étoit difficile d'entendre, et impossible d'obéir. Ainsi les uns et les autres attendoient le jour sans rien entreprendre.

Dès que le jour eut paru, Pyrrhus fut fort troublé de voir la citadelle Aspis remplie d'ennemis ; mais ce qui augmenta infiniment son trouble, c'est que parmi les beaux

ouvrages dont la place publique est ornée, il vit un loup et un taureau de bronze dans l'attitude d'animaux qui se battent. A cette vue, il rappela dans son esprit un ancien oracle qui lui avoit prédit, « que sa destinée étoit de « mourir lorsqu'il verroit un loup combattre « contre un taureau ». Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites et mises dans leur place publique en mémoire d'un ancien événement qui eut lieu dans leur pays. Ils disent que lorsque Danaüs entra pour la première fois sur leurs terres, comme il passoit dans la contrée Thyréatide (a), par le chemin de Paramia qui mène à Argos, il vit un loup qui attaquoit un taureau : frappé de cette vue, il supposa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui, que c'étoit son image; car lui étranger, venoit attaquer les naturels du pays, de même que le loup attaquoit ce taureau [34]. Il s'arrêta donc à voir ce combat, et le loup ayant été le plus fort, il fit ses prières à Apollon Lycien, et continua son entreprise, où il réussit; car son parti ayant eu le dessus, il fit chasser Gélanor, qui régnoit alors sur les Argiens. Telle étoit l'origine de ces deux figures.

Pyrrhus abattu et découragé par cette vue,

(a) Le territoire de la ville de Thyréa, entre les terres des Argiens et celles des Lacédémoniens.

et s'apercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit espéré n'avançoit, ne pensoit plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit d'être arrêté aux portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Hélénus, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, et de recueillir ses gens qui sortiroient par là, en cas que les ennemis voulussent leur faire obstacle. Celui qu'il envoyoit, n'ayant pas bien entendu cet ordre à cause de la précipitation qu'il mit à son départ, et du bruit qu'on faisoit autour de lui, fit un rapport tout contraire. Le jeune prince prenant ce qui lui restoit d'éléphants et sa meilleure infanterie, entra dans la ville pour aller secourir son père.

Comme il entroit, Pyrrhus commençoit sa retraite, et autant que le terrein pouvoit le permettre, il se retournoit et attaquoit avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais après qu'il eut été poussé hors de la place, et qu'il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, il se trouva embarrassé dans les troupes que son fils Hélénus menoit à son secours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point dans le tumulte; et quand les plus avancés et les plus disposés à exécuter ses or-

dres, l'auroient entendu, ils auroient été arrêtés par ceux qui les suivoient en foule, et qui venoient les uns sur les autres. D'ailleurs, un des plus grands éléphants étoit tombé au travers de la porte, où il poussoit des cris effroyables sans qu'on pût le relever; de sorte qu'il auroit seul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

Parmi les éléphants qui étoient entrés, il y en avoit un, appelé Nicon; cet éléphant cherchant à relever son maître, qui avoit été abattu par les blessures qu'il avoit reçues, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, et renversa pêle-mêle amis et ennemis, jusqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de son maître. Il le releva avec sa trompe; et le portant sur ses deux dents, il retourna furieux vers la porte, culbutant et foulant aux pieds tous ceux qui se rencontroient devant lui. Les soldats se trouvant ainsi pressés et serrés les uns contre les autres, aucun ne pouvoit s'aider lui-même; mais toute cette multitude formoit une seule masse si bien jointe, qu'elle ne pouvoit ni reculer, ni avancer, ni faire aucun mouvement que toute ensemble. Ils pouvoient à peine se défendre contre ceux qui les harceloient par derrière; et ils se faisoient eux-mêmes plus de maux qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis; car

quelqu'un trouvoit un moment favorable pour tirer l'épée, ou baisser la pique, il ne pouvoit plus ni la retirer, ni la relever; mais l'une et l'autre alloient nécessairement donner dans le corps des premiers qui se rencontroient; de sorte qu'ils périssoient misérablement les uns par les mains des autres.

Pyrrhus voyant cette tempête et cette tourmente de ses gens poussés et repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque, et qui le faisoit reconnoître, la donna à un de ses amis; et se confiant en la bonté de son cheval, il se jeta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désespéré, un des ennemis l'approcha, et lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse: la blessure ne fut ni grande, ni dangereuse. Pyrrhus tourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé, et qui n'étoit qu'un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos. Cette mère regardoit le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes. Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, et effrayée du danger auquel il s'exposoit, elle prit à deux mains une grosse tuile, et la jeta sur Pyrrhus. Cette tuile lui tomba sur la tête, au défaut de l'armet, et glissant sur le cou, elle lui rompit

les vertèbres. Sur le moment d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rênes, et il tombe de son cheval près du tombeau de Lycimnius sans être reconnu de personne.

Par hasard un certain Zopyre, qui servoit dans les troupes d'Antigonus, et deux ou trois autres soldats étant accourus en cet endroit, le reconnurent, et le traînèrent sous une porte, comme il commençoit à revenir de sa défaillance. Zopyre tira son cimeterre d'Illyrie, et alloit lui couper la tête, lorsque Pyrrhus ouvrit les yeux, et le regarda d'un air menaçant et terrible; Zopyre effrayé, les mains tremblantes, et voulant pourtant exécuter son dessein, ne put bien assurer son coup, tant il étoit troublé, mais le frappa au-dessous de la bouche, lui fendit le menton, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps.

Le bruit de sa mort fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint aussitôt demander la tête pour la reconnoître; et l'ayant prise, il poussa à toute bride vers son père, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, et la jeta à ses pieds. Antigonus l'ayant regardée et reconnue, chassa son fils à coups de bâton, l'appelant impie et barbare; et mettant son manteau devant ses yeux, il se

mit à pleurer, en se rappelant la mort de son aïeul Antigonus et celle de son père Démétrius [35], deux exemples qu'il avoit dans sa maison des changements de la fortune. Après avoir magnifiquement orné le corps et la tête de Pyrrhus, il les mit sur le bûcher, et les fit brûler honorablement. Bientôt après, Alcyonée ayant rencontré Hélénus, fils de Pyrrhus, dans un état misérable, et couvert d'un méchant manteau, il le traita avec beaucoup d'humanité, et le mena à son père. Antigonus, ravi, lui dit : « Mon fils, cette dernière « action vaut mieux que la première; mais « elle n'est pas encore telle qu'elle devroit « être ; car tu ne lui as pas ôté ces méchants « habits, qui font plus de honte aux vain- « queurs, qu'au vaincu ». En disant ces mots, il embrassa Hélénus, lui fit toutes sortes d'honneurs, lui donna un équipage convenable, et le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp et de toute l'armée de Pyrrhus, il traita ses amis et ses serviteurs avec beaucoup de douceur et de générosité.

FIN DE LA VIE DE PYRRHUS.

NOTES.

[1] Ce temple de Jupiter à Dodone est donc le plus ancien de tous les temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait que long-temps après lui.

[2] Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à Néoptolème, il y a environ trois cent quarante ans.

[3] Néoptolème eut huit enfants de la princesse Lanassa. Pyrrhus étoit l'aîné; mais étant mort fort jeune, son frère Piélus, qui étoit le second, succéda à son père. Après Néoptolème et son fils Piélus, les treize ou quatorze rois qui suivirent jusqu'à Tarrutas, sont entièrement inconnus dans l'histoire : à peine a-t-elle conservé les noms de quelques-uns.

[4] Justin n'attribue pas ces changements à Tarrutas, mais à Arrybas, fils d'Alcétas I, qui fut envoyé à Athènes pour y être instruit, et dont il dit que, *Quanto doctior majoribus suis, tanto et gratior populo fuit. Primus itaque leges et senatum annuosque magistratus, et reipublicæ formam composuit. Et ut à Pyrrho sedes, sic vita cultior populo ab Arryba statuta.* Liv. xvij. Voici la généalogie telle qu'on peut la trouver.

Tarrutas ou Tharymbas.
|
Alcétas I.
|
Néoptolème et Arrubas.
|
Alcétas II. et Eacide.
|
Pyrrhus II. et deux filles, Deïdamie et Troïade.

[5] Justin appelle cette princesse *Béroa*, et dit qu'elle étoit de la race des Eacides. Voilà pourquoi on choisit la cour de Glaucias pour l'asile de Pyrrhus.

[6] C'est-à-dire dès qu'il fut entré dans sa douzième année, et cela s'accorde avec Justin, qui dit que Pyrrhus avoit onze ans quand il fut remis sur le trône. Mais le même Justin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire, il dit que les Epirotes ayant changé leur haine en compassion, le rappelèrent et lui donnèrent des tuteurs pour administrer son royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner lui-même.

[7] Plutarque dit que tous les rois de la terre y combattirent, parce que là étoient Lysimachus, Séleucus, Ptolémée, Cassandre, Antigonus, Démétrius. Je crois que cette bataille fut donnée la troisième année de l'olympiade cxix, 300 ans avant l'ère chrét.

[8] C'étoit la coutume. Ce jour-là les sujets faisoient des présents à leur roi; et dans ce présent de deux paires de bœufs données à un roi, on reconnoît la simplicité de ces anciens temps. Le bœuf étoit considéré comme le principal instrument de l'agriculture. C'est pourquoi Hésiode ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Persa. « Il faut avoir d'abord, dit-il, une « maison, une femme, et des bœufs pour le labou- « rage ».

[9] *Nymphea*, près d'Apollonie, dans le pays des Taulantiens, sur la côte de la mer Adriatique. On peut croire aussi que c'est Apollonie même, qui étoit ainsi appelée, à cause de la célèbre roche, dite *Nymphæum*, qui étoit dans son voisinage, et qui est si bien décrite dans la vie de Sylla et dans Dion, liv. 41. Au lieu de *Nymphea*, le savant Palmérius a cru qu'il falloit lire *Tymphea*; car dans ces quartiers-là, il y avoit une ville de ce nom.

10 On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les devins donnoient aux signes et aux prodiges. Cependant ici des trois princes, il n'y en a qu'un de superstitieux. Pyrrhus refuse de jurer la paix, les deux autres la jurent. La prédiction du devin eut son effet, le jeune Alexandre fut tué.

11 Cette bataille fut donnée la quatrième année de l'olympiade cxxij, 287 ans avant l'ère chrétienne.

12 Alexandre avoit naturellement le cou un peu penché : les flatteurs et les courtisans affectoient d'imiter cette imperfection. *A. L. D.*

13 Je ne sais pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de mémoire ; l'une d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flaminius ; et l'autre, qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il est ici. Car il dit qu'Annibal et Scipion l'Africain s'étant abouchés à Ephèse, et la conversation étant tombée sur les généraux d'armée, Annibal avança que de tous les capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrhus le second, et lui le troisième. Ce qu'il dit ici est bien différent ; car Pyrrhus, qu'il n'a mis là que le second, il le met ici le premier, place qu'il avoit donnée à Alexandre, et il nomme Scipion le second, dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit-il jugé et parlé différemment en deux différentes rencontres ?

14 Il parle de l'affreuse imprécation qu'Œdipe fait contre ses enfants, et il a en vue ce passage des *Phéniciennes* d'Euripide, où Jocaste dit de ce prince, v. 67.

Ἀρὰς ἀρᾶται παισὶν ἀνοσιωτάτας
Θηκτῷ σιδήρῳ δῶμα διαλαχεῖν τόδε,

« Il fait contre ses enfants les imprécations les plus

« impies et les plus terribles ; il prie qu'ils se mettent « en possession de ses états à la pointe de l'épée ».

[15] C'étoient des chevaux d'un certain canton au-dessous des portes Caspiennes, dont le terroir étoit très-bon. Strabon rapporte qu'il y avoit là une prairie qui étoit appelée *Hippobote*, c'est-à dire, *qui nourrit des chevaux ;* car on y tenoit d'ordinaire jusqu'à cinquante mille juments au pâturage. Les grands et excellents chevaux de Nisée dont les rois de Perse se servoient, venoient de là ; d'autres disent qu'ils venoient d'Arménie. Srabon, liv. xj.

[16] Dans le manuscrit de St. Germain-des-Prés, au lieu de *τοῖς τραγικοῖς κέρασιν*, et *aux cornes de bouc*, il y a *τοῖς ϛρατηγικοῖς κέρασιν*, *aux cornes de commandant*; mais j'ose assurer que c'est une faute de copiste, qui ignorant les usages de ce temps-là, et ne comprenant pas ce que signifioient ces cornes de bouc, a écrit *τοῖς ϛρατηγικος*, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces princes ornoient leurs casques de figures de différentes bêtes ; le casque de Pyrrhus avoit des deux côtés deux cornes de bouc ; dans les médailles, on voit la tête d'Alexandre avec un casque semblable.

[17] Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva ? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit déterminé les Macédoniens à quitter Démétrius, et Démétrius à se dérober et à abandonner la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, et n'auroit pas été écoutée dans un autre temps ; mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lysimachus arrivoit avec une armée, et il étoit Macédonien. Pyrrhus craignoit donc avec raison, que cette armée qui venoit de quitter Démétrius, ne le quittât de même pour ce prince Macédonien. Ce fut ce qui le détermina à écouter les prétentions de Lysi-

machus, et à partager avec lui le royaume de Macédoine, de peur de le perdre tout entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide et qui donne la loi; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrhus.

[18] Pyrrhus leur parloit ainsi pour les empêcher de se joindre à Démétrius; ce qui l'auroit fort embarrassé. Les Athéniens profitèrent si bien de cet avis, qu'ils chassèrent la garnison de Démétrius.

[19] Cette expédition d'Agathocle avoit eu lieu trente-un ans avant cet entretien de Pyrrhus et de Cynéas.

[20] Les interprètes s'étoient fort trompés sur ce passage, en donnant ces paroles à Cynéas; c'est Pyrrhus qui doit parler ici; ce n'est pas à Cynéas à fournir des raisons à Pyrrhus; c'est donc Pyrrhus qui continue. La faute est venue de ce qu'on ne s'est pas aperçu que Plutarque supprime les *dit-il*, *répondit-il*; c'est la matière qui conduit, cela est assez sensible.

Ibid. « Amyot n'a pas suivi ce sentiment de Da-« cier, il attribue cette phrase à Cynéas. *A. L. D.* »

[21] Ceci renferme une grande leçon, si nous en savions profiter. Quoique ce soit un sentiment que le bon sens peut inspirer seul, je croirois qu'Horace avoit en vue cette réponse de Cynéas, quand il dit dans l'épître xj du livre premier : « Toute la peine que « nous prenons est inutile, ce n'est qu'une laborieuse « oisiveté; nous cherchons le bonheur par mer et par « terre. Ce que vous cherchez est ici; il est même à « Ulubres, si vous avez un esprit tranquille et égal ».

Strenua nos exercet inertia; navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est,
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

[22] Il faut lire *du fleuve de Siris*, et non pas *du fleuve*

de Liris; car le *Liris* est de la Campanie, et le *Siris* est de la grande Grèce, et passe près d'Héraclée. Strabon les a fort bien distingués, en un mot, c'est du *Siris* qu'il s'agit ici.

[23] En effet, s'il y a des choses qu'on est malheureux de voir, il y en a aussi qu'on est malheureux d'entendre. Avant lui, Œdipe avoit dit dans la pièce de Sophocle : « Ne me dites pas que j'ai mal fait de me « priver de la lumière, etc. Ah! si l'on pouvoit aussi « se priver de l'ouïe, je ferois ce double sacrifice à « mon désespoir; et pour fermer la porte à la con« noissance des maux dont je suis environné, je serois « bientôt aussi sourd qu'aveugle ». Mais Appius n'a pu prendre ce sentiment dans Sophocle, qu'il ne connoissoit point; il l'a pris dans la nature.

[24] Que de profondeur dans cette réponse de Fabricius! M. de Montesquieu, dans ses considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, chap. x, en a senti toute la force, lorsqu'il dit: « Je crois que la secte d'Epicure, qui s'introdui« sit à Rome sur la fin de la république, contribua « beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains. « Les Grecs en avoient été infatués avant eux; aussi « avoient-ils été plutôt corrompus ». A. L. D.

[25] La louange que Pyrrhus donne ici aux Romains est la même qu'Annibal leur donna bientôt après comme Horace l'explique dans l'ode iv du quatrième livre.

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

« Cette nation tire de nouvelles forces et une nouvelle « vigueur de ses pertes et de ses blessures ». Ce n'est point une exagération du poète, la poésie parle ici comme l'histoire.

[26] Ptolémée Céraunus, frère de Ptolémée Philadelphe, avoit été tué sous le consulat de Lévinus, trois ans avant que Pyrrhus reçût ces courriers ; bien loin que les Macédoniens manquassent de roi, il y en avoit déjà eu trois ou quatre depuis la bataille. D'abord Méléagre succéda à Ptolémée, Antipater à Méléagre, Sosthène à Antipater, et Antigonus qui avoit succédé à Sosthène, régnoit dans le temps que Pyrrhus reçut ces courriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faisoit entendre à Pyrrhus que les Macédoniens le préféréroient à Antigonus, à cause de sa grande réputation.

[27] Je ne vois pas pourquoi Plutarque accuse ici Pyrrhus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raisonnement, quand après avoir battu l'arrière-garde d'Antigonus, et pris ses éléphants, il alla attaquer la phalange Macédonnienne, que la défaite de cette arrière-garde avoit jetée dans le trouble et dans la frayeur ; il semble au contraire qu'il suivit en cela les règles de la prudence, comme la suite même le justifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrhus, foible comme il étoit, et affoibli encore par la perte qu'il venoit de faire à ce combat, devoit se contenter de ce premier avantage, et ne pas s'exposer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, si elle avoit voulu se défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre histoire du dernier siècle pourroit nous fournir des exemples pour justifier ce jugement de Plutarque.

[28] Minerve avoit deux temples sous ce nom ; l'un dans la Thessalie, près de Larisse, et l'autre dans la Béotie, près de Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appelée Itonienne, du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon.

[29] Cette explication est si naturelle et si heureuse, qu'elle pourroit presque autoriser ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les songes ;

mais il ne laisse pas d'être certain que cet art n'est que pure illusion. Il est vrai que comme les païens avoient la tête remplie de ces sortes d'images empruntées de leurs Dieux, et toutes chimériques, ils s'étoient fait un faux art de les expliquer, et il se trouvoit quelquefois par hasard que leurs explications étoient heureuses.

30 C'est une parodie d'un vers célèbre, qu'Hector dit à Polydamas dans le douzième livre de l'Iliade. « Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre « pour la patrie ». Il n'y a qu'un mot de changé, *Pyrrhus*, au lieu de *patrie*.

31 Voici l'histoire qui parle comme la poésie. Dans le vingtième livre de l'Odyssée d'Homère, on voit des signes tout semblables qui menacent les poursuivants.

32 A Argos, on célébroit toutes les années, en l'honneur de Junon, une fête appelée Ἡραῖα, *Junonia*, où l'on immoloit cent bœufs, et qui par cette raison étoit aussi appelée *hecatombæa*, la fête de l'hécatombe. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçoient pour gagner un prix qui étoit proposé. Au-dessus du théâtre, il y avoit un quartier fort d'assiette; on clouoit un bouclier d'airain, de manière qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces, et celui qui parvenoit à l'arracher, étoit déclaré vainqueur; et pour prix de sa victoire, il recevoit une couronne de myrte et un bouclier d'airain. De là le lieu où se faisoit ce combat étoit appelé *Aspis*, c'est-à-dire, le *Bouclier*. Ce prix n'étoit pas seulement proposé à la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi reçus à le disputer, comme cela paroît par l'ode septième des *Olympioniques* de Pindare, où Diagoras, de l'île de Rhodes, est loué d'avoir remporté ce prix :

Ὅ τ' ἐν Ἄργει χαλκὸς ἔργῳ μιν.

« Le bouclier d'airain d'Argos l'a connu »; c'est-à-dire, « à Argos il a remporté le prix du bouclier d'ai« rain ».

53 Le gymnase appelé *Cyllabaris* étoit près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias, qui dit qu'il étoit ainsi appelé du nom d'un fils de Sthénélus. Il ajoute que, dans ce gymnase, il y avoit une statue de Minerve surnommée *Pœnia*.

54 Il n'y a rien de plus naturel ni de plus ordinaire, que de rapporter les choses qu'on voit à l'état présent de sa fortune. Le loup est étranger, et le bœuf est un animal domestique. Ces sortes de contes sont des contes faits après coup.

55 Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, et Démétrius premier, qui fut retenu prisonnier par son gendre Séleucus, et mourut en prison.



MARIUS.

d'après P. Santi Bartoli.

CAIUS MARIUS.

Nous ne saurions dire quel étoit le troisième nom de Caïus Marius, et il en est de même à l'égard de Quintus Sertorius, qui tint longtemps l'Espagne, et de Lucius Mummius, qui détruisit Corinthe. Car le nom d'*Achaïcus*, d'Achéen, qu'on donna à ce dernier, fut un surnom tiré de sa victoire, comme celui d'*Africain*, qui fut donné à Scipion, et celui de *Macédonien*, qui fut donné à Métellus. Posidonius a voulu se servir surtout de cet argument pour réfuter ceux qui ont cru que le troisième nom des Romains étoit leur nom propre, comme *Camille*, *Marcellus*, *Caton*; car si cela étoit, dit-il, il s'ensuivroit de là que ceux qui n'avoient que deux noms, n'auroient point eu de nom propre. Mais Posidonius ne prend pas garde que d'après ce raisonnement, les femmes seroient sans nom propre; car il n'y a jamais eu de femme à qui on ait donné le premier des trois noms qu'on donne aux hommes, et que Posidonius prétend être leur véritable nom [1], en faisant du premier des deux autres le nom commun, le nom de famille, tels que les

Pompeïens, les *Manliens*, les *Cornéliens*, comme on dit les *Héraclides*, les *Pélopides*, et du second un nom de distinction, un surnom, qui sert comme d'épithète, et qui est tiré du naturel, des actions, des passions, des aventures, ou de la figure du corps de ceux auxquels on l'a donné, comme *Macrinus*, *Torquatus*, *Sylla*; car ces surnoms sont comme ceux de *Mnémon*, de *Grypus*, de *Callinicus*. Mais sur cela la diversité des usages fourniroit de grands sujets de dissertation [2].

Pour ce qui est de l'air et de la figure de Marius, nous avons vu à Ravenne dans les Gaules, sa statue en marbre, qui représente parfaitement tout ce que l'on rapporte de la sévérité et de la rudesse de ses mœurs. Etant né robuste, courageux, et uniquement propre aux armes, et ayant eu une éducation plus militaire que civile, il apporta dans le commerce des hommes un naturel sauvage et intraitable; et quand il eut de l'autorité, il se montra toujours dur et féroce; on dit même qu'il ne voulut jamais ni apprendre les lettres grecques, ni se servir de cette langue dans aucune affaire sérieuse et importante, trouvant qu'il étoit ridicule d'apprendre et d'employer la langue d'un peuple assujetti.

Après son second triomphe donnant au

peuple des jeux à la manière des Grecs, pour la dédicace d'un temple, il entra dans le théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, et sortit un moment après. On rapporte que Platon disoit souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs lui paroissoient trop farouches et trop sauvages : *mon ami, sacrifie aux Grâces*. Si quelqu'un avoit pu persuader de même à Marius, de sacrifier aux Grâces et aux Muses grecques, jamais il n'auroit ajouté à tant de commandements glorieux, à tant de charges honorables une fin si honteuse et si malheureuse ; et sa colère implacable, son ambition importune et déplacée, et son avarice insatiable, ne l'auroient pas jeté, comme des vents impétueux, dans une vieillesse pleine d'injustices et de cruautés horribles, où il périt misérablement, comme on le verra dans le détail de sa vie.

Il étoit né de parents entièrement inconnus, pauvres, et qui étoient obligés de travailler de leurs mains, pour gagner leur vie. Son père se nommoit *Marius* comme lui, et sa mère *Fulcinie*. Il ne vint que tard à la ville, et par conséquent il ne commença que tard à connoître les mœurs et les usages de Rome. Jusque-là il avoit toujours vécu dans un bourg appelé Cirrhajaton [3], dans le pays des Arpinates, où il mena une vie très-gros-

sière, si on la compare à la vie douce et polie des villes, mais tempérante, sage et semblable à celle des anciens Romains.

Sa première campagne fut contre les Celtibériens (*a*), lorsque Scipion l'Africain assiégeoit Numance. Son capitaine s'aperçut bientôt que par sa force, son courage et ses autres qualités pour la guerre, il surpassoit tous ceux de son âge; et qu'il avoit embrassé sans la moindre peine la nouvelle discipline que Scipion avoit introduite dans les armées en substituant une vie dure et frugale à la vie molle et somptueuse qui les corrompoit.

On dit qu'un jour il combattit un des ennemis à la vue de son général, et le tua. C'est pourquoi Scipion tâchoit de se l'attacher en le comblant d'honneurs, et en l'appelant souvent à sa table; et l'on raconte qu'un soir que Marius avoit l'honneur de souper avec lui, la conversation étant tombée par hasard sur les capitaines qui vivoient alors, quelqu'un demanda à Scipion, soit qu'il doutât véritablement, ou qu'il voulût lui faire sa cour: « Quel capitaine le peuple romain auroit après « lui pour le remplacer ». Scipion frappant doucement de la main sur l'épaule de Marius, qui étoit assis au-dessous de lui: « Ce

(*a*) La troisième année de l'olympiade clxj, cent trente-trois ans avant l'ère chrétienne.

« sera à l'aventure celui-ci », répondit-il, tant ces deux hommes étoient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse combien il seroit grand un jour, et l'autre pour bien connoître et conjecturer les glorieuses suites qu'auroit un tel commencement. Il est certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix divine qui l'éleva à de hautes espérances. Ce fut ce mot, qui, plus que toute autre chose, le porta à se jeter dans le gouvernement de la république. Il fut d'abord nommé tribun du peuple (*a*) par la faveur et par la protection de Cécilius Métellus, à la maison duquel il étoit attaché de père en fils.

Pendant son tribunat, il voulut faire passer une loi sur la manière de donner les voix et les suffrages. Comme cette loi paroissoit diminuer l'autorité des nobles dans les jugements, le consul Cotta s'y opposa, et persuada au sénat de la rejeter, et de citer Marius devant lui pour venir rendre raison de la proposition qu'il en avoit faite. Le décret étant rendu, Marius entra dans le sénat, non avec l'embarras et l'étonnement d'un jeune homme, qui avant que d'avoir fait aucune

(*a*) La seconde année de l'olymp. clxv, cent dix-sept ans avant l'ère chrétienne.

action d'éclat, se mêloit déjà de réformer le gouvernement; mais avec l'assurance et la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord il menaça Cotta de le traîner en prison, s'il ne révoquoit à l'instant le décret. Cotta s'étant tourné vers Métellus, lui demanda son avis. Métellus se levant appuya l'avis du consul. Marius fit appeler un licteur qui étoit à la porte, et lui commanda de mener en prison Métellus. Celui-ci en appela aux autres tribuns, mais aucun d'eux ne vint à son secours; de sorte que le sénat crut devoir céder et annulla son décret. Marius sortit tout glorieux, et se rendit à l'assemblée du peuple, où il fit passer la loi.

Ce commencement le fit regarder d'abord comme un homme roide, qui seroit inaccessible à la crainte, qui ne céderoit jamais rien par honte ou par respect, et qui seroit toujours prêt à s'opposer et à résister au sénat pour soutenir les intérêts du peuple. Mais par une action toute contraire, il effaça bientôt cette opinion. Quelqu'un ayant proposé une loi, qui portoit que l'on distribueroit gratuitement du blé aux citoyens, Marius s'y opposa de toutes ses forces; et l'ayant emporté, il se fit honorer et respecter également des

uns et des autres, comme un homme incapable de favoriser l'un des deux partis contre l'utilité publique.

Après le tribunat, il demanda la grande édilité. Car il y a deux rangs d'édiles; le premier est celui des édiles curules, ainsi appelés de certains siéges à bâtons courbés sur lesquels ils sont assis quand ils rendent la justice; et l'autre, qui est bien inférieur, est celui des édiles qu'on appelle du peuple. On élit les édiles curules les premiers, et ensuite dans le même jour, on procède à l'élection des autres.

Marius voyant clairement qu'il alloit être refusé pour la première édilité, se borna d'abord à demander la seconde; mais comme cette poursuite parut trop audacieuse et trop opiniâtre, il ne réussit pas mieux à celle-ci. Et bien qu'il eût essuyé ainsi deux refus dans le même jour, ce qui étoit sans exemple, il ne rabattit pourtant rien de sa fierté.

Peu de temps après, il poursuivit la préture, et fut encore sur le point d'être refusé. Enfin, il fut élu le dernier; mais on l'accusa d'avoir brigué contre les lois, et d'avoir corrompu ses juges. Ce qui le rendit davantage suspect, ce fut un domestique de Cassius Sabacon, que l'on vit dans l'enclos où l'on fait les élections, parmi ceux qui donnoient leur suffrage. Or ce Sabacon qui étoit un des plus

intimes amis de Marius, fut appelé devant les juges et interrogé; il répondit que brûlant de soif à cause de l'excessive chaleur, il avoit demandé de l'eau fraîche; que son esclave lui en avoit apporté dans une tasse, et s'étoit retiré après qu'il eut bu. Ce Sabaeon bientôt après fut chassé du sénat par les censeurs de la nomination suivante, et il parut mériter cette note d'infamie, soit à cause de cette fausse déposition, soit à cause de son intempérance [4].

Caïus Hérennius fut encore appelé en témoignage contre Marius; mais il répondit que ce n'étoit pas la coutume à Rome que l'on témoignât contre ses clients, et que les lois dé chargeoient de cette nécessité les patrons c'est ainsi que les Romains appellent les protecteurs; et la famille de Marius, et lui-mêm avoient toujours été sous la clientelle de l maison des Hérenniens. Les juges ayant reç cette excuse d'Hérennius, Marius lui-mêm s'y opposa [5], disant que la première charg publique, à laquelle il avoit eu l'honneu d'être nommé, l'avoit délivré et dégagé d cette condition de client; ce qui n'étoit pa absolument vrai, car toute charge de magis trature ne délie pas les clients qui en sont re vêtus, des devoirs envers leurs patrons, et n les dispense ni eux ni leurs descendants du re

pect et de la soumission qu'ils leur doivent, mais seulement celle à laquelle la loi attache le droit du siége curule. Cependant, malgré toutes ces raisons, l'affaire de Marius alloit fort mal les premiers jours; et il étoit en grand danger d'être condamné, tant les juges lui étoient contraires; mais le dernier jour, il fut absous contre l'attente de tout le monde, les juges s'étant trouvés partagés et les suffrages égaux. Il se conduisit assez bien dans sa préture.

L'année suivante on tira au sort les provinces, et l'Espagne ultérieure lui échut. On dit qu'il la purgea des brigandages dont elle étoit le théâtre; car cette province étoit alors barbare et sauvage, et les Espagnols ne trouvoient presque rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines.

Quand il fut de retour à Rome, et qu'il voulut se mêler des affaires publiques, il se trouva qu'il n'avoit ni les richesses ni l'éloquence qui étoient les deux moyens dont ceux qui jouissoient d'une grande considération, se servoient pour mener le peuple. Mais ses concitoyens lui ayant tenu compte de la grandeur de son courage, de sa patience, de sa persévérance dans les travaux, et de sa manière de vivre simple et populaire, il fut bientôt élevé aux honneurs, et parvint à de grandes

richesses et à une grande puissance, jusque-là qu'il fit un très-grand mariage; car il épousa Julie, qui étoit de la maison des Césars, et qui fut tante de Jules César, qui devint le plus grand des Romains. Cette alliance fit que César se porta avec ardeur à rétablir les honneurs de Marius, comme nous l'avons écrit dans sa vie [6].

La tempérance de Marius étoit accompagnée d'une fermeté et d'une constance admirables, dans les plus grandes douleurs. En voici une grande preuve. Il avoit ses deux jambes pleines de varices; et ne pouvant supporter la difformité qu'elles causoient, il résolut de se mettre entre les mains des chirurgiens. Il donna une de ses jambes sans vouloir être lié, et souffrit les incisions les plus douloureuses, sans faire le moindre mouvement, sans jeter le moindre soupir, avec un visage égal et assuré, et dans un profond silence. Mais quand le chirurgien eut travaillé sur la première jambe, et qu'il demanda l'autre, Marius refusa de la donner, disant que « la guérison qu'il lui promettoit, « ne valoit pas la douleur qu'elle cause ».

Vers ce temps-là le consul Quintus Cécilius Métellus [7], nommé général pour aller faire la guerre contre Jugurtha, prit Marius pour un de ses lieutenants, et le mena en

Afrique. Marius, qui vit que c'étoit là une occasion favorable de livrer de beaux combats, et de se signaler par de grandes actions, dédaigna de suivre l'exemple de ses collègues, en servant à l'élévation de Métellus, et en rapportant toutes ses actions à augmenter sa réputation et sa gloire. Il crut qu'il ne devoit travailler qu'à sa propre grandeur; et se flattant que ce n'étoit pas Métellus qui l'avoit pris pour son lieutenant, mais que c'étoit la fortune qui l'avoit conduit à ce temps favorable, et qui l'avoit amené en Afrique, comme dans un grand et magnifique théâtre où il pourroit faire voir ce qu'il étoit, il donna des preuves signalées de son courage, de sa valeur, et de toutes ses autres qualités guerrières. Car quoique la guerre soit toujours accompagnée de dangers infinis et d'extrêmes difficultés, jamais la crainte ne lui fit refuser les travaux les plus périlleux, et il ne dédaigna aucune fonction, quelque peu considérable qu'elle pût être; mais surpassant toujours ses égaux en bon sens et en prévoyance, et disputant toujours de frugalité, de tempérance et de patience avec ses inférieurs, il acquit les bonnes grâces des uns et des autres: car chacun trouve un grand soulagement, et une grande consolation dans ses travaux et dans ses peines, à voir ses compagnons les parta-

ger volontairement avec lui. Il semble que cela ôte du service la nécessité et la contrainte, et lui donne un air de liberté. Et le plus agréable spectacle pour le soldat romain, c'est de voir son capitaine manger le même pain que lui, à la vue de tout le monde[8], coucher sur une simple paillasse, et mettre la main à l'œuvre lorsqu'il faut tirer une tranchée et fortifier un camp. Car il n'estime et n'admire point tant les capitaines qui lui distribuent de l'argent, ou des charges, que ceux qui partagent ses périls et ses travaux, et il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui, que ceux qui le laissent vivre dans le relâchement et dans la paresse. Aussi Marius, par sa conduite, gagna tous les soldats, et remplit toute l'Afrique, et Rome même, du bruit de son nom et de sa grande réputation. Ceux qui étoient à l'armée écrivoient à leurs parents et à leurs amis, « qu'on ne verroit jamais la fin de cette guerre contre les « Barbares, et qu'on n'en seroit jamais délivré « que quand on auroit élu Marius consul, et « qu'on lui en auroit donné la conduite ». Ces vœux affligèrent beaucoup Métellus, mais ce qui l'affecta encore davantage, fut ce qui arriva à Turpilius. Cet homme étoit ami de Métellus, et lié avec lui de père en fils par les liens de l'hospitalité; il l'avoit suivi à cette

guerre, et avoit dans son armée l'emploi de capitaine des ouvriers [9]. Métellus lui confia la garde de Vacca, grande et forte ville. Turpilius crut s'assurer de ses habitants en ne leur faisant aucune injustice, et en les traitant avec beaucoup de douceur et d'humanité : mais il se trompa, et se trouva, sans s'en douter, entre les mains des ennemis; car les habitants reçurent Jugurtha dans leur ville. Il est vrai qu'ils ne firent aucun mal à Turpilius, et qu'ils obtinrent la permission de le renvoyer sain et sauf à son armée [10]. D'abord il fut accusé de trahison et traduit au conseil. Marius fut un de ses juges : il ne se contenta pas de lui être contraire, il aigrit tellement la plupart des autres que Métellus fut forcé, malgré lui, par la pluralité des voix, de le condamner à mort.

Peu de temps après son innocence fut reconnue [11], et on avéra la fausseté de l'accusation; tous les autres juges partageoient la douleur de Métellus, qui étoit très-affligé d'avoir fait mourir un innocent. Marius seul en tiroit un sujet de triomphe; il s'en vantoit comme d'une belle action, et il n'avoit pas de honte d'aller disant partout, « que c'étoit « lui qui avoit attaché à la conscience de « Métellus une furie vengeresse, qui le pu-

« nissoit à tous moments d'avoir fait mourir « son hôte ».

Depuis ce moment, ils furent ennemis déclarés; et l'on rapporte qu'un jour Métellus lui dit en le raillant: « Hé bien, mon brave, « tu penses donc à nous quitter, et à t'em- « barquer pour aller briguer à Rome le con- « sulat? Car tu ne serois pas content d'attendre « que tu fusses consul avec mon fils ». Ce fils de Métellus étoit encore très-jeune.

Cependant Marius ne laissoit pas de poursuivre son congé avec beaucoup d'instance; Métellus y apportoit toujours de nouveaux délais. Enfin, comme il n'y avoit que douze jours jusqu'à l'élection des consuls, il le laissa partir [12]. Marius fit une diligence inouie; car en deux jours et une nuit, il arriva du camp à Utique qui est sur la mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer; et l'on dit que le devin l'assura « que le Dieu lui pro- « mettoit non seulement de très-grandes « prospérités, mais des prospérités au-dessus « de toutes ses espérances ». Fier de cette magnifique promesse, il s'embarqua, et eut le vent si favorable, qu'en quatre jours il traversa la mer et arriva à Rome.

Le peuple le reçut avec beaucoup de marques de joie. Conduit par un des tribuns à la

place où se tenoit l'assemblée, après avoir proposé plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, promettant que bientôt il tueroit Jugurtha, ou qu'il l'ameneroit prisonnier à Rome; il fut élu consul tout d'une voix (a). Il se mit d'abord à lever des troupes, contre les lois et les coutumes des Romains; car il enrôla les esclaves et les pauvres qui n'avoient ni feu, ni lieu [13]. Les généraux qui avoient été avant lui, n'avoient jamais reçu ces sortes de gens dans leurs troupes; mais ils avoient toujours confié les armes, comme tous les autres honneurs, à ceux qui en étoient dignes, et dont le bien étoit connu. Car par ce moyen chacun laissoit à la république son bien comme un gage de la fidélité et de l'application qu'il auroit à bien faire. Mais ce ne fut pas là ce qui décria le plus Marius, et qui le fit le plus haïr; ses discours hautains et pleins de mépris et d'insolence offensèrent les premiers de Rome; car il eut la folie de dire publiquement, « que son consulat étoit une dé« pouille qu'il remportoit sur la mollesse et « sur la lâcheté des riches et des patriciens; « que pour lui, il s'enorgueillissoit et faisoit « parade devant le peuple de ses propres

(a) La seconde année de l'olympiade clxviij, cent cinq ans avant l'ère chrétienne.

« blessures, et non pas de vains tombeaux et « d'images étrangères ». Souvent même en parlant des autres généraux, qui avoient été battus en Afrique, comme un Bestia, un Albinus, il lui échappa de dire, « qu'ils des« cendoient véritablement de maisons illus« tres, mais qu'ils s'étoient attiré leurs mal« heurs par leur incapacité et par leur peu « de courage ». Après quoi, poussant l'orgueil jusqu'à l'excès de la démence, il demandoit à ceux qui l'écoutoient, « s'ils ne « pensoient pas que les ancêtres de ces deux « hommes auroient bien mieux aimé laisser « des descendants qui lui ressemblassent, que « de laisser ces malheureux, vu même que « ce n'étoit pas par leur noblesse que ces « grands hommes s'étoient illustrés, mais par « leur vertu et par leurs exploits, aussi glo« rieux pour eux, qu'utiles à la république ».

Ce n'étoient pas seulement sa présomption, sa vanité et le désir de s'attirer gratuitement la haine des nobles qui lui faisoient tenir ces discours; mais il étoit encore excité et animé par le peuple, qui, charmé de voir le sénat méprisé, et prenant un singulier plaisir à entendre ces paroles hautaines, qu'il regarde comme la mesure du courage, le poussoit à ne pas épargner les nobles et les plus puissants pour plaire à la multitude.

Quand il fut arrivé en Afrique, Métellus dominé par l'envie, et désespéré de ce que la guerre étant presque terminée, et ne lui restant plus que Jugurtha seul à prendre, Marius venoit lui ravir la couronne qui lui étoit due, et lui enlever le triomphe qu'il avoit mérité, sans s'être jamais signalé que par son ingratitude, n'eut pas la force de l'attendre, ni de le voir, et lui céda la place. Ce fut Rutilius, un de ses lieutenants, qui remit le commandement à Marius. Mais avant la fin de cette même guerre, la déesse de la vengeance eut soin de punir cet acte perfide; car Sylla vint enlever à Marius la gloire de la terminer, comme Marius l'avoit enlevée à Métellus. Je raconterai ici en peu de mots comment cela arriva; car dans la vie de Sylla, je suis entré dans de plus grands détails.

Bocchus, roi de la Numidie supérieure, étoit beau-père de Jugurtha; et s'il ne lui donna pas de grands secours dans cette guerre, c'est parce que d'un côté il détestoit son infidélité, et que de l'autre il redoutoit l'agrandissement de sa puissance. Mais après que Jugurtha, fugitif, errant, et réduit par la nécessité à n'avoir que lui pour dernière ressource, se fut réfugié dans son palais, il le reçut plus par honte comme son suppliant,

que par affection comme son gendre ; et le tenant entre ses mains, il feignoit en public d'intercéder pour lui auprès de Marius, et de lui écrire avec une franchise apparente, qu'il ne le livreroit jamais ; mais en secret il prenoit des mesures pour exécuter la trahison qu'il avoit méditée. Il manda auprès de lui Sylla, alors questeur de l'armée de Marius, et de qui il avoit reçu de grands services dans cette guerre. Sylla ne craignit point de se mettre à la discrétion du Barbare. Dès qu'il fut arrivé, Bocchus changea de sentiment, et fut frappé de quelque repentir ; mais bientôt il reprenoit son premier dessein. Il fut plusieurs jours dans cette incertitude, tantôt résolu de livrer Jugurtha, et tantôt de retenir Sylla. Enfin, sa première résolution fut la plus forte ; il remit Jugurtha entre les mains de Sylla. Et ce fut là l'origine de cette haine implacable et cruelle qui éclata entre Sylla et Marius, et qui pensa ruiner de fond en comble la ville de Rome ; car la plupart, par envie contre Marius, disoient que la prise de Jugurtha étoit l'ouvrage de Sylla seul, et Sylla lui-même, pour appuyer ce bruit, avoit fait faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus ; et il s'en servit pour son cachet, irritant et désespérant par là Marius, qui

étoit plein d'ambition, et qui ne pouvoit souffrir que personne voulût entrer en partage de sa gloire et de ses hauts faits. Sylla étoit encore excité par les ennemis de Marius, qui attribuoient les premiers et les plus grands succès de cette guerre à Métellus, et les derniers avec l'honneur de l'avoir terminée, à Sylla, afin que le peuple cessât d'admirer Marius, et de l'élever au-dessus de tous les autres capitaines.

Mais cette envie et cette haine dont on étoit animé contre Marius, ces plaintes et ces calomnies que l'on semoit contre lui, furent bientôt calmées et dissipées par le grand danger qui, du côté du couchant, vint tout-à-coup menacer l'Italie. Car Rome n'eut pas plutôt senti qu'elle avoit besoin d'un grand capitaine, et commencé à chercher quel seroit le pilote qui pourroit la sauver dans une guerre qui s'élevoit comme une affreuse tempête, que, voyant que les citoyens des maisons les plus nobles et les plus puissantes n'osoient se présenter pour briguer le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix (*a*).

On avoit à peine reçu à Rome la nouvelle de la prise de Jugurtha, qu'on y apprit la des-

(*a*) La première année de l'olympiade clxix, cent deux ans avant l'ère chrétienne.

cente des Cimbres et des Teutons. D'abord on eut de la peine à croire ce qu'on disoit du nombre et de la force de ces armées ; mais bientôt après on connut que tout ce qu'on en rapportoit, étoit encore au-dessous de la vérité. Ils étoient trois cent mille hommes portant les armes, et avoient à leur suite un plus grand nombre de femmes et d'enfants, tous demandant des terres capables de nourrir cette multitude innombrable, et des villes pour s'y établir ; car ils avoient entendu dire que les Celtes, avant eux, s'étoient emparés de la contrée la plus fertile de l'Italie, qu'ils ôtèrent aux Toscans (*a*).

Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins, et le grand éloignement des pays qu'ils occupoient, font qu'on ne sait au vrai ni quelles nations c'étoient, ni d'où elles étoient parties pour venir se répandre comme un gros nuage sur la Gaule et sur l'Italie [14]. On conjecturoit seulement que c'étoient quelques nations de la Germanie, à cause de leur grande taille, et de leurs yeux pers (*b*), et parce que les Germains appellent les brigands, *des Cimbres* [15]. D'autres disent que la Cel-

(*a*) Sous le règne de Tarquinius Priscus.

(*b*) Ce mot est vieux, il signifie de couleur entre le vert et le bleu. *A. L. D.*

tique, contrée profonde et vaste, s'étend depuis la mer océane et les climats septentrionaux vers le Levant jusqu'aux Palus méotides, et touche d'un côté à la Scythie pontique; et que ces deux nations voisines se mêlèrent ensemble, sortirent de leur pays, non pas en même temps, mais tous les ans, par parties, à l'époque du printemps, et que gagnant ainsi peu-à-peu du terrein par les armes, elles s'étendirent dans tout le continent de l'Europe, et parvinrent jusqu'en Italie. C'est pourquoi, bien qu'elles eussent plusieurs noms différents, selon la diversité des peuples qui les composoient, toute leur armée fut pourtant comprise sous un nom général, et appelée les *Celto-Scythes*. D'autres enfin prétendent qu'ils étoient une partie de ces Cimmériens, connus des anciens Grecs, et que cette petite partie par rapport à la nation entière ayant pris la fuite, ou ayant été chassée par les Scythes après quelque sédition, passa des Palus méotides en Asie sous la conduite d'un chef appelé Lygdamis. Mais les autres, qui étoient le plus grand nombre, et ce qu'il y avoit de plus belliqueux, habitoient à l'extrémité de la terre près de l'Océan septentrional, dans un pays toujours couvert d'épaisses ténèbres, et si rempli de bois, que

le soleil ne le pénètre jamais de ses rayons, à cause de la hauteur et de l'épaisseur de ses forêts, qui sont d'ailleurs si vastes et si profondes, qu'elles s'étendent jusqu'à la forêt hercinienne. Ils étoient sous cette partie du ciel où l'élévation du pôle est si haute à cause de la déclinaison des cercles parallèles, qu'elle fait presque le point vertical de ces peuples, et que les nuits, égales aux jours, partagent le temps en deux parties égales. Et c'est ce qui a donné à Homère l'idée de la fable de ses enfers, qu'il place dans le pays des Cimmériens [16].

Voilà donc d'où partirent ces Barbares pour venir en Italie. D'abord ils furent appelés *Cimmériens*, et enfin *Cimbres*, sans que leurs mœurs eussent aucune part à ce nom. Mais quant à ces choses, on les devine plutôt par conjecture, qu'on ne les sait avec certitude par le témoignage de l'histoire. Il est toujours constant, et la plupart des historiens en conviennent, que leur nombre, bien loin d'être moindre, étoit encore plus grand que nous ne l'avons dit. Et pour le courage, l'audace, la vivacité et la force qu'ils témoignoient dans les combats, on peut les comparer à l'impétuosité et à la violence de la foudre; rien ne pouvoit tenir devant

eux, ni résister à leurs efforts; partout où ils passoient, les peuples étoient entraînés comme des troupeaux dont ils faisoient leur proie.

Plusieurs armées romaines, et plusieurs capitaines (*a*) de réputation qu'on avoit envoyés pour défendre la Gaule cisalpine, furent enlevés honteusement; et ce fut même le peu de résistance qu'ils opposèrent à ces premiers efforts, qui enhardit ces Barbares à se diriger vers Rome; car ayant si facilement vaincu ceux qu'ils avoient rencontrés, et amassé de grandes richesses, ils résolurent de ne s'arrêter et de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent ruiné Rome et saccagé toute l'Italie.

Les Romains, informés de tous côtés de cette résolution, appelèrent Marius au commandement de l'armée; et il fut élu consul pour la seconde fois, quoique la loi défendît de nommer un absent, et celui qui n'auroit pas mis l'intervalle prescrit entre le premier et le second consulat. Ceux qui s'opposoient à son élection en vertu de cette loi, furent repoussés par le peuple, car on disoit que ce n'étoit pas la première fois que la loi avoit cédé à l'utilité publique, et que la nécessité où l'on se trouvoit alors, n'étoit ni moins forte, ni moins pressante que celle qui

(*a*) Cassius Longinus, Aurélius, Scaurus, Cæpion et Cn. Mallius.

avoit autrefois obligé le peuple de nommer Scipion consul (*a*) contre les lois ; car les Romains le nommèrent, non par la crainte de perdre leur ville, mais par l'envie d'aller détruire Carthage.

L'élection fut donc faite ; et Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier de janvier, dont les Romains font le commencement de leur année ; il entra en triomphe dans Rome, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient peine à croire : c'étoit Jugurtha captif. Pendant la vie de ce prince, aucun Romain ne pouvoit espérer de voir la fin de cette guerre, tant le caractère de cet homme étoit divers et propre à se plier à tous les états de la fortune, et tant son courage étoit mêlé de ruse et de finesse. On dit que dans la marche du triomphe, il perdit le sens ; qu'après la cérémonie, il fut mené en prison, et que les licteurs se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirèrent toute sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les anneaux qu'il y portoit. Jeté tout nu et plein de trouble dans une fosse profonde, il dit en souriant : « Par Hercule, que vos étuves sont « froides » ! Après avoir été six jours entiers

(*a*) Il fut nommé consul avant l'âge de trente ans, il en falloit quarante-deux.

dans cette fosse à lutter contre la faim, et à se flatter toujours de l'espérance de la vie, qu'il désiroit ardemment, il reçut enfin le salaire que méritoient ses forfaits.

On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent, et dix-sept mille vingt-huit drachmes en espèces [17].

Après le triomphe, Marius assembla le sénat dans le Capitole; et soit par distraction, soit par une ostentation incivile et indécente, il y entra avec sa robe triomphale [18]; mais s'étant d'abord aperçu que le sénat en étoit scandalisé, il se leva, alla reprendre sa robe bordée de pourpre, et revint se mettre à sa place.

Etant parti avec l'armée, il exerçoit les troupes jusque dans leur marche, accoutumant le soldat à faire toutes sortes de courses et de longues traites, à porter tout son bagage, et à préparer lui-même ce qu'il falloit pour sa nourriture, de sorte que long-temps encore après, tous ceux qui se portoient volontiers au travail, et qui exécutoient, paisiblement et sans murmurer, ce qui leur étoit ordonné, étoient appelés *les mulets de Marius* [19]. On donne aussi une autre raison de ce proverbe; on dit que Scipion assiégeant Numance, voulut visiter non seulement les

armes et les chevaux de ses troupes, mais les mulets et les chariots, pour voir comment chacun avoit soin de tenir en état tout son équipage. Marius montra son cheval, qu'il pansoit lui-même, et qui étoit très-bien tenu, ainsi que son mulet, qui par son embonpoint, sa douceur et sa force effaçoit tous les autres. Scipion fut charmé de voir ces animaux; et comme il en parloit souvent, il arriva de là qu'en parlant d'un homme laborieux, assidu et patient dans le travail, pour lui donner une louange mêlée de raillerie, on l'appeloit *mulet de Marius.*

En cette occasion Marius jouit d'un grand bonheur, car les Barbares ayant marché vers l'Espagne, qu'ils inondèrent comme par une sorte de reflux [20], il eut le temps d'exercer ses soldats et de les endurcir au travail, de leur élever et fortifier le courage; et ce qui est encore plus considérable, de leur apprendre à connoître leur général et à s'accoutumer à sa discipline. Car ses manières rudes et farouches, qu'ils ne pouvoient supporter d'abord, et sa sévérité inflexible dans les punitions et les châtiments, leur parurent non seulement justes, mais salutaires, dès qu'ils furent accoutumés à remplir leurs devoirs et à obéir. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils s'aperçurent que la violence de

son naturel, ses emportements dans sa colère, la rudesse étonnante de sa voix, la fierté de son regard, et l'air farouche de son visage, n'étoient plus redoutables pour eux, et ne seroient que terribles pour leurs ennemis.

Mais ce qui plaisoit le plus aux troupes, c'étoit sa droiture dans ses jugements, et en voici une grande preuve : il avoit parmi les officiers de son armée un neveu, appelé Caïus Lucius, qui n'étoit point un méchant homme d'ailleurs, mais qui se laissoit dominer par une passion infâme. Il aimoit un jeune homme, appelé Trébonius, qui étoit dans sa compagnie, et l'avoit sollicité plusieurs fois sans succès. Enfin lassé de ses refus, une nuit il lui envoya, par un de ses domestiques, un ordre de le venir trouver sur l'heure. Le jeune homme y alla ; car il n'étoit pas permis à un subalterne de désobéir à un officier. Dès qu'il fut entré dans la tente, Lucius voulut lui faire violence, mais Trébonius tira son épée et le tua. Cela se passa pendant l'absence de Marius.

A son retour dans le camp, il apprit la mort de son neveu, et en même temps il fit citer Trébonius à son tribunal. Beaucoup de gens se présentèrent pour l'accuser, mais personne ne vint pour le défendre. Le jeune homme ne se découragea point ; il s'avança

hardiment, raconta le fait tel qu'il s'étoi passé, et nomma plusieurs témoins qui sa voient et avoient vu que Lucius l'ayant sollicité plusieurs fois de répondre à son infam désir, il l'avoit toujours refusé ; et que lu ayant souvent fait des offres considérables il les avoit toujours rejetées, préférant l'honnêteté à toutes les richesses. Marius ravi e plein d'admiration, commanda qu'on lui apportât la couronne dont Rome récompensoi les plus grands exploits ; et l'ayant prise, i en couronna lui-même Trébonius, comm celui qui avoit fait une très-belle action dan un temps qui demandoit de grands exemples.

La nouvelle de ce jugement portée à Rome, n'aida pas peu Marius à lui faire obtenir son troisième consulat, et d'ailleurs comme on attendoit les Barbares le printemps suivant, les soldats romains refusèrent de marcher et de combattre des ennemis si terribles sous un autre général. Cependant ils n'arrivèrent pas sitôt qu'on le croyoit ; et ce troisième consulat de Marius se passa encore sans qu'on les vît.

Le temps de la nouvelle élection approchant, et L. Aurélius, qui étoit l'autre consul, étant mort, Marius laissa son armée sous les ordres de Manius Acilius, et vint à Rome. Il se présentoit beaucoup de gens de bien qui

briguoient le consulat; mais L. Saturninus, celui de tous les tribuns qui avoit le plus de crédit et d'autorité sur le peuple, gagné par Marius, tâchoit par toutes ses harangues de porter le peuple à le nommer consul pour la quatrième fois. Comme Marius feignoit de ne pas le vouloir, et disoit ouvertement qu'il ne vouloit plus de cette charge, Saturninus lui reprochoit de trahir sa patrie, en refusant le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avoit personne qui ne vît que c'étoit une feinte, et que Saturninus étoit aposté par Marius pour faire rejeter son refus; mais le peuple voyant que c'étoit un temps où l'on avoit besoin, et de la grande capacité de Marius, et de sa bonne fortune, lui décerna ce quatrième consulat, et lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme honoré des nobles, et agréable au peuple.

Marius ayant appris que les ennemis approchoient, passa promptement les Alpes, et alla placer son camp sur le bord du Rhône, où il se fortifia, et y amassa de très-grandes provisions de bouche, afin que, faute de vivres, il ne pût être forcé d'en venir à un combat mal-à-propos et malgré lui. Mais comme le transport de ces vivres étoit fort long, très-dangereux, et de grande dépense par mer, il trouva le moyen de le rendre

prompt et facile. Les embouchures du Rhône étoient remplies de vase et de gravier par les courants de la mer ; et toute sa rive couverte d'une bourbe profonde que le flot y entassoit, en rendoit l'entrée très-difficile et impraticable aux vaisseaux de charge. Marius menant là son armée, qui n'avoit rien à faire, creusa un grand fossé où il détourna une grande partie du fleuve ; et conduisant ce fossé jusqu'à un endroit commode de la côte, il eut soin de le rendre assez profond pour recevoir de grands bateaux, et de tourner son embouchure de manière qu'elle fût plate, facile, et à l'abri des vagues et des vents. Ce fossé porte encore aujourd'hui son nom, et est appelé *fossa Mariana*, le fossé de Marius.

Les Barbares s'étant partagés en deux corps d'armée, l'un, qui étoit celui des Cimbres, prit par le haut du pays des Noriciens (*a*) pour aller forcer les passages que gardoit Catulus ; et l'autre, qui étoit celui des Teutons et des Ambrons, prit par la Ligurie (*b*) le long de la mer, pour attaquer Marius. Les Cimbres furent plus long-temps à se préparer et à se mettre en marche ; mais les Teutons et les Ambrons étant partis d'abord, et

(*a*) Au-dessus de la Bavière.

(*b*) Par le pays de Gênes.

ayant traversé fort diligemment la Ligurie et les Alpes, se trouvèrent bientôt devant Marius, et présentèrent à son armée un nombre infini d'ennemis, tous affreux à voir, dont la voix ne tenoit en rien de celle des autres hommes, et dont les cris jetoient la terreur dans l'âme des plus assurés. Ils embrassèrent une grande étendue de pays; et après s'être campés, ils défioient Marius, et l'appeloient à une bataille. Marius, peu touché de toutes leurs bravades, tenoit ses gens bien resserrés dans son camp, reprenant aigrement ceux qui montroient trop de fierté, et qui parloient témérairement; et pour ceux qui se laissant emporter à la colère, vouloient sortir pour en venir aux mains avec l'ennemi, il les appeloit « traîtres à la patrie, *et leur disoit*, qu'il « ne s'agissoit point de satisfaire leur ambi-« tion, d'élever des trophées, et de gagner « des triomphes, mais de détourner de dessus « leur tête cette nuée grosse d'orages, et de « sauver l'Italie ». Tel étoit le langage qu'il adressoit en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les faisoit tenir long-temps sur les remparts de son camp, les uns après les autres, pour les accoutumer à la figure terrible des ennemis, à entendre, sans s'effrayer, leur ton de voix brutal et sauvage, et à n'être point étonnés

de leur armure et de leurs mouvements, en se rendant peu-à-peu familier par l'habitude, ce qui d'abord leur avoit paru si formidable. Car il étoit persuadé que dans les choses terribles, la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, et lui fait paroître souvent ce qui n'est point, et que l'habitude, au contraire, fait perdre aux choses même les plus redoutables, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.

Il arriva de là que cette vue non seulement diminua de jour en jour leur étonnement et leur surprise, mais encore que les menaces des Barbares et leurs bravades excessives, réveillant leur colère, échauffa et enflamma leur courage. Car les ennemis ne se contentoient pas d'enlever, d'emporter, de saccager tout ce qui étoit aux environs; ils venoient même les insulter dans leurs retranchements avec une insolence et une audace insupportables. Les soldats s'en plaignoient hautement, et leurs murmures allèrent jusqu'aux oreilles de Marius : « Quelle lâcheté « Marius a-t-il donc reconnue en nous, di- « soient-ils, pour nous empêcher de com- « battre, et pour nous tenir ainsi comme des « femmes sous la clef et sous la sévère garde « de portiers? Allons, faisons-lui voir que « nous sommes des hommes libres. Allons lui

« demander s'il attend d'autres soldats qui
« combattent pour la liberté, et s'il veut nous
« garder comme ses prisonniers, pour se ser-
« vir de nous quand il faudra creuser des
« tranchées, nettoyer des bourbiers, et dé-
« tourner des rivières? C'est sans doute pour
« ces beaux ouvrages qu'il nous a exercés si
« long-temps par tant de travaux et tant de
« fatigues. Ce sont là les beaux fruits de ses
« deux consulats qu'il se propose de présen-
« ter à ses concitoyens. Que craint-il donc?
« Craint-il le malheur de Carbon et de Cœ-
« pion, que les ennemis ont vaincus? Mais
« Carbon et Cœpion étoient bien inférieurs
« à Marius en réputation et en valeur, et leur
« armée étoit bien plus foible que la sienne.
« Encore seroit-il plus glorieux de hasarder
« et de perdre quelque chose en combattant,
« que de nous tenir là, tranquilles specta-
« teurs des dégâts que souffrent nos alliés ».

Marius, ravi d'entendre leurs plaintes, les adoucissoit et les apaisoit en leur disant que ce n'étoit point qu'il se défiât de leur courage; mais qu'averti par quelques oracles des Dieux, il attendoit l'occasion et le lieu favorables pour la victoire. Il menoit partout avec lui une femme syrienne, nommée *Marthe*[21], qui passoit pour une grande prophétesse. On la portoit en litière avec de grands honneurs

et de grands respects; et il ne faisoit des sacrifices que quand elle l'ordonnoit. D'abord elle avoit demandé audience au sénat pour communiquer ses prophéties, mais on refusa de l'écouter. S'étant adressé aux femmes, elle leur donna des preuves de sa science dans l'avenir. Un jour dans l'amphithéâtre, s'étant trouvée assise aux pieds de la femme de Marius, pour voir le combat de deux célèbres gladiateurs, elle lui nomma heureusement celui qui remporteroit la victoire. La femme de Marius charmée, l'envoya à son mari, qui témoigna une grande admiration et une espèce de vénération pour elle. On la voyoit tous les jours se promener en litière dans le camp; et quand elle alloit assister aux sacrifices, elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit à sa gorge avec des agraffes, et elle portoit à la main une pique environnée de bandelettes et de couronnes de fleurs.

Cette comédie donna sujet à bien des gens de douter si Marius produisoit cette femme, véritablement persuadé qu'elle avoit le don de prophétie, ou s'il feignoit de le croire pour aider à une fourberie dont il espéroit tirer de grands secours [22]. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire des vautours, telle qu'Alexandre de Myndes la raconte, est vé-

ritablement digne d'admiration [23]. Il dit que deux vautours avoient coutume de se montrer dans le camp de Marius toutes les fois qu'il devoit gagner quelque bataille. On les reconnoissoit à leurs colliers d'airain; car les soldats les ayant pris un jour, leur avoient mis ces colliers, et les avoient relâchés ensuite. Depuis ce moment, ils s'étoient apprivoisés et sembloient saluer de leurs cris les soldats, qui, de leur côté, étoient ravis quand ils les voyoient, ne doutant point qu'ils n'eussent quelque succès favorable. Il arriva d'autres signes qui ne présentèrent rien d'extraordinaire; mais on apprit d'Amerie et de Tuderte, deux villes d'Italie, qu'une nuit on avoit vu dans le ciel des lances de feu et des boucliers qui étoient d'abord partagés, et qui, bientôt après, s'étant mêlés, avoient parfaitement représenté la disposition et les mouvements de deux armées qui combattent, et que les uns ayant plié, et les autres s'étant opiniâtrés à les poursuivre, ils avoient tous disparu et s'étoient perdus vers le couchant. Dans le même temps, arriva de Pessinonte [24] Batabacès, grand-prêtre de la mère des Dieux, qui annonça que la Déesse lui avoit parlé du fond de son sanctuaire, et lui avoit dit, « que la victoire et tous les avantages de « cette guerre demeureroient aux Romains »,

Le sénat ajouta foi à ce rapport, et ordonna qu'on bâtiroit un temple à la grande Déesse, pour la remercier de la victoire. Mais quand Batabacès voulut se présenter au peuple pour lui faire part de la même promesse, le tribun Aulus Pompeïus l'en empêcha, l'appelant imposteur, et le chassant outrageusement de la tribune [25]. Ce fut là justement ce qui fit ajouter encore plus de foi à sa prédiction : car l'assemblée congédiée, Aulus Pompeïus ne fut pas plutôt rentré dans sa maison, qu'il fut surpris d'une fièvre si violente, que l'on vit bien qu'il mourroit avant le septième jour ; et que ce bruit s'en répandit dans toute la ville [26].

Marius se tenant donc ainsi en repos sans rien entreprendre, les Teutons tentèrent de le forcer dans son camp ; mais ayant été accablés d'une grêle de traits qu'on leur tiroit des retranchements, et ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent d'aller en avant, dans la confiance qu'ils passeroient les Alpes sans être inquiétés. Ils plient donc bagage et passent le long du camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du temps que dura leur marche ; car on dit qu'ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchements de Marius en marchant continuelle-

ment. Comme ils passoient fort près des Romains, ils leur demandoient en se moquant d'eux, « s'ils ne vouloient rien mander à « leurs femmes, car ils seroient bientôt au-« près d'elles ».

Quand les Barbares eurent achevé de passer, et qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son camp, et les suivit, se postant toujours près d'eux, choisissant des lieux forts d'assiette et se retranchant pour passer les nuits sans rien craindre. Les Barbares, qui s'avançoient toujours, arrivèrent en un lieu qu'on appelle *Aquæ Sextiæ* (a), d'où ils n'avoient plus que très-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoi Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais qui manquoit d'eau; ce qu'il fit à dessein pour aiguiser par là le courage de ses troupes. Car comme plusieurs témoignoient leur mécontentement de ce qu'on avoit choisi un camp si incommode, où ils mouroient tous de soif, Marius, leur montrant de la main une grosse rivière qui couloit le long du camp des Barbares, leur dit « que c'étoit là qu'ils « devoient acheter leur boisson au prix de « leur sang. Pourquoi donc, lui répondirent-« ils, ne nous y menez-vous pas pendant que

(a) La ville d'Aix.

« nous avons encore du sang dans les veines »? Alors il leur repartit avec douceur : « Je vous « y menerai aussi, mais avant toutes choses, « il faut fortifier notre camp ». A ces mots, ces soldats, quoique mécontents, s'apaisèrent. Mais les valets de l'armée, n'ayant point d'eau pour eux ni pour les équipages, coururent en foule à la rivière, portant avec leurs cruches, les uns des cognées, les autres des haches, des épées ou des piques, pour être en état de combattre si les Barbares vouloient les empêcher de puiser de l'eau.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tombèrent sur eux, car c'étoit l'heure où les uns dînoient après le bain, et où les autres se baignoient encore. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes, et une partie de ces Barbares, attirés par ces bains délicieux, ne pensoient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains. Mais les cris des premiers en ayant attiré plusieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ses soldats, qui craignoient pour leurs valets. D'ailleurs, les meilleures troupes des ennemis, celles qui avoient déjà défait Manlius et Cœpion, (on les appeloit Ambrons, et ils faisoient seuls plus de trente mille hommes,) se levèrent promptement et coururent aux armes. Ils

avoient le corps chargé et appesanti par la bonne chère qu'ils avoient faite, mais ils n'en avoient que plus de résolution et plus de fierté; et rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bu, ils avançoient, non point en désordre, ni en courant comme des furieux, ni en jetant des cris confus et inarticulés, mais en frappant leurs armes de mesure, et en marchant tous ensemble en cadence à ce bruit, et en répétant à tout moment leur nom, *Ambrons, Ambrons*, soit pour s'appeler les uns les autres, soit pour étonner d'avance leurs ennemis, en se faisant connoître.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie dont l'armée de Marius étoit composée, furent les premiers qui commencèrent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri, *Ambrons, Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car le nom d'Ambrons est le nom général que les Liguriens donnent à leur nation. De sorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinssent aux mains; tous les officiers des deux partis le répétant à l'envi, et s'efforçant de se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, tous ces cris redoublés irritèrent et enflammèrent les courages. Mais les Ambrons qui avoient la rivière à passer, rompirent leur ordonnance;

et avant qu'ils pussent se remettre en bataille les Liguriens chargèrent avec furie les premiers, et commencèrent le combat. Les Romains accoururent en même temps pour soutenir les Liguriens, et descendant des lieux avantageux qu'ils occupoient, ils tombèrent si rudement sur les Barbares, qu'ils les renversèrent. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur le bord du fleuve, qui fut bientôt rempli de sang et de morts. Les Romains font main-basse sur tous ceux qui sont passés et qui n'osent se rallier pour faire tête, et ils les mènent battant jusqu'à leur camp et à leurs chariots [27].

Là, leurs femmes, venant au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, et jetant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent; sur les premiers comme traîtres, et sur les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage invincible. Voilà comme on raconte ce combat, qui se donna sur le bord de la rivière, plutôt par l'effet du hasard, que par l'ordre et la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, se retirèrent avec la fin du jour. On n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire, comme cela étoit naturel après un si grand succès; ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chère et à se réjouir dans leurs tentes; et le doux sommeil, qui est le plus agréable rafraîchissement que puissent recevoir des hommes fatigués, et qui ont heureusement combattu, ne ferma point leurs paupières, mais ils passèrent toute la nuit dans la frayeur et dans le trouble : car leur camp n'étoit ni fermé ni retranché; ils avoient encore devant eux plusieurs milliers de Barbares qui n'avoient pas combattu; et tous ceux qui étoient échappés de la défaite des Ambrons, s'étant mêlés avec eux, ils jetoient toute la nuit des cris affreux qui ne ressembloient point à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étoient comme des hurlements et des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations, et qui poussés en même temps par ce nombre innombrable de Barbares, faisoient retentir les montagnes des environs et tout le canal du fleuve. Toute la plaine mugissoit de ce bruit épouvantable, et le cœur des Romains étoit saisi de crainte, et Marius lui-même frappé

d'étonnement, car ils s'attendoient tous à un combat de nuit plein de désordre et de tumulte. Les Barbares ne sortirent pourtant point cette nuit ni le lendemain; mais ils passèrent tout ce temps-là à se préparer et à se mettre en bataille.

Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des Barbares il y avoit des creux et des ravins couverts de bois, y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuscade, et prendre les ennemis par derrière quand le combat seroit engagé. Il donna ordre aux autres de prendre leur repas de bonne heure et de reposer. Le lendemain au point du jour, il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp, et envoya sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fussent descendus, afin de les combattre de plein pied et avec un égal avantage pour le terrein; mais transportés de colère, ils prennent leurs armes et vont les attaquer sur la hauteur. Marius envoie partout ses officiers leur donner l'ordre d'attendre l'ennemi sans s'ébranler, et dès qu'il se seroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers;

car les lieux étant glissants à cause de leur pente, ni les coups que ces Barbares donneroient, n'auroient de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourroit se maintenir, leurs corps devant être toujours dans une agitation continuelle, comme dans une tourmente, à cause du penchant et de l'inégalité du terrein.

En donnant ces ordres, Marius étoit le premier à les exécuter : car il n'y avoit point d'homme qui fût plus adroit pour manier les armes, ni qui eût le corps mieux exercé que lui, et il surpassoit tous les autres en courage et en audace. Les Romains faisant donc tête aux Barbares, et les arrêtant tout court comme ils tâchoient de monter, ceux ci pressés commencèrent à reculer peu à peu et à regagner la plaine. Les premiers bataillons commençoient à se rallier et à se remettre en bataille ; mais les clameurs, la confusion et le désordre régnoient parmi les derniers : car Marcellus, attentif à ce qui se passoit, avoit saisi le moment favorable. Le cri de la charge ayant retenti jusqu'aux coteaux voisins sous lesquels il étoit en embuscade, il s'étoit levé avec sa troupe ; et courant impétueusement avec de grands cris de victoire, il étoit tombé sur les derniers, les prenant par derrière, et les taillant en pièces. Ceux-ci poussés avec cette furie attirent à eux les premiers, et les

obligent à faire face pour les soutenir. Dans un moment, leur armée fut remplie de trouble; vivement pressés à la tête et à la queue, ils ne purent soutenir ce double choc, ils se débandèrent, et prirent la fuite [28].

Les Romains les poursuivirent, en tuèrent ou firent prisonniers plus de cent mille, et s'étant rendus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils résolurent d'un commun consentement, de tout donner à Marius, à l'exception de ce qui fut pillé; et ce présent si grand et si magnifique, parut encore inférieur au service qu'il avoit rendu dans un si pressant danger. Il y a d'autres historiens qui ne sont d'accord avec les premiers, ni sur ce présent des dépouilles, ni sur le nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Massiliens (*a*) fermèrent leurs vignes de clôtures faites des ossemens de ceux qui y avoient été tués; et que ces corps morts, qui pourrirent et qui furent consumés dans leurs champs, et les pluies de l'hiver qui survinrent, engraissèrent tellement la terre, la pénétrèrent et l'imbibèrent si fort que l'été suivant, elle porta une quantité étonnante de toutes sortes de fruits, et confirma ce que dit Archiloque, « que rien n'en« graisse plus la terre que le sang ». On as-

(*a*) Les Marseillois. A. L. D.

sure aussi avec beaucoup de vraisemblance, qu'après de grandes batailles, il tombe ordinairement de grandes pluies, soit que quelque bon génie veuille purger la terre en l'inondant par des eaux pures et descendues du ciel, soit que le sang et la corruption exhalent une vapeur humide et forte, qui condense et altère l'air, très-aisé de sa nature à changer pour la moindre cause.

Après la bataille, Marius choisit, parmi les armes et les dépouilles des ennemis les plus riches, les mieux conservées et celles qui pouvoient orner le plus son triomphe, et les mit à part; et ayant entassé toutes les autres sur un grand bûcher, en fit aux Dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée étoit autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; lui-même vêtu de la robe de pourpre, et ceint à la manière romaine[29], prit un flambeau allumé, et l'élevant vers le ciel avec ses deux mains, il alloit mettre le feu au bûcher, lorsque tout à coup on vit quelques-uns de ses amis venir vers lui à toute bride. Il se fit d'abord un profond silence dans l'attente des nouvelles qu'apportoient ces courriers. Dès qu'ils furent près de Marius, ils mirent pied à terre; et courant le saluer et l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il étoit consul pour la cinquième fois, et lui remirent

ses lettres de nomination. Une si grande joie étant donc survenue par dessus celle qu'on avoit déjà d'une victoire si complète, toute l'armée, pour témoigner le plaisir qu'elle en ressentoit, se mit à jeter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ses armes; et tous les officiers couronnèrent de nouveau Marius, qui, dans ce moment, mit le feu au bûcher, et acheva son sacrifice.

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes prospérités soit pure, et qui varie la vie de l'homme par le mélange des biens et des maux, soit qu'on l'appelle fortune, ou vengeance divine, ou nécessité naturelle, et attachée à toutes les choses humaines, fit recevoir, peu de jours après, à Marius, la terrible nouvelle de ce qui étoit arrivé à son collègue Catulus, et assembla contre Rome un nouveau sujet de terreur, et une nouvelle tempête, comme un nuage menaçant au milieu d'un temps calme et serein. Catulus, qui étoit opposé aux Cimbres pour leur fermer les passages, renonçant à garder les bas des Alpes, de peur que, forcé par là de séparer son armée en plusieurs corps, il n'en fût trop affoibli, prit le parti de descendre en Italie, mit la rivière d'Athésis (*a*) devant lui, éleva des

(*a*) L'Adige.

deux côtés de bons retranchements pour défendre les gués, et y bâtit un pont pour pouvoir porter du secours aux places qui étoient au-delà, si les Barbares, après avoir franchi les détroits, entreprenoient de les forcer; mais ces Barbares avoient tant de mépris pour leurs ennemis, et étoient si pleins d'une folle arrogance, que pour montrer leur force et leur audace, et sans aucune nécessité, ils s'exposoient à la neige tout nus, grimpoient au sommet des montagnes au travers des monceaux de neige et de glace; et quand ils étoient au haut, mettant leurs boucliers sous eux, ils s'abandonnoient ainsi à la rapidité de la pente, et se laissoient couler le long de ces monts, qui étoient fort coupés, et avoient sous eux des fondrières et des abîmes épouvantables.

Enfin, après qu'ils se furent campés près des Romains, et qu'ayant sondé la rivière, ils eurent vu qu'ils ne pouvoient la passer, ils entreprirent de la combler; et coupant des tertres entiers, comme autrefois les géants, déracinant les plus gros arbres, détachant d'énormes masses de rochers, et roulant de grosses buttes de terre, ils les traînoient dans le fleuve dont ils resserroient par là le cours. Et pour ébranler les poutres qui servoient comme de fondement au pont des Romains, ils jetoient au-dessus de grosses masses, qui

étant rapidement entraînées par le courant, battoient rudement le pont, et lui donnoient des secousses si terribles, qu'il ne pouvoit résister long-temps.

La plupart des soldats Romains, saisis de frayeur à cette manœuvre, abandonnèrent leur grand camp, et se retirèrent. Catulus se montra alors tel que doit être un grand et parfait capitaine, et préféra à sa gloire particulière celle de son pays. Car voyant qu'il ne pouvoit persuader à ses troupes de demeurer, et qu'elles plioient bagage dans un grand effroi, il ordonna qu'on levât l'aigle pour marcher; et courant aux premiers rangs, il se mit à leur tête, afin que toute la honte de cette retraite tombât sur lui plutôt que sur sa patrie, et qu'il parût que ses soldats, bien loin de prendre la fuite, suivoient leur général [30].

Les Barbares attaquèrent le fort au-delà de l'Athésis; et s'en étant rendus maîtres, pleins d'admiration pour les Romains qui l'avoient défendu avec beaucoup de valeur, et qui s'étoient glorieusement exposés pour leur patrie, ils les renvoyèrent en leur accordant une honorable capitulation, qu'ils jurèrent sur leur taureau d'airain [31]. On dit que ce taureau fut pris ensuite après la bataille, et porté dans la maison de Catulus comme une glorieuse dépouille, et comme une marque éclatante

de sa victoire. Après la prise du fort, les Barbares se répandirent partout, et pillèrent le pays qui se trouvoit sans défense.

Dans cette extrémité, Marius fut appelé à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, tout le monde crut qu'il auroit les honneurs du triomphe, et le sénat les lui décerna avec empressement; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de la part de cette gloire ses soldats, qui avoient partagé ses exploits, ou qu'il voulût rassurer le peuple contre le danger présent, en déposant entre les mains de la fortune de Rome la gloire de ses premiers succès, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue plus éclatante par les derniers [32]; et après avoir tenu devant le sénat et devant le peuple, les discours qui convenoient dans la circonstance, il alla joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence, et fit venir aussi son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô pour tenir les Barbares éloignés de la partie de l'Italie qui est en-deçà. Mais ceux-ci différoient de hasarder la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience, et fort étonnés de leur lenteur, soit qu'ils ignorassent véritablement leur défaite, ou qu'ils voulussent feindre de ne le pas croire; car ils accabloient d'outrages tous ceux qui leur en portoient la nouvelle. En-

fin, ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes suffisantes pour les loger et pour les nourrir. Marius ayant demandé à ces ambassadeurs « qui étoient ces « frères dont ils parloient » ; ils répondirent que c'étoient les *Teutons*. Tous ceux qui étoient présents éclatèrent de rire; et Marius, en plaisantant, leur dit : « Laissez là désor- « mais vos frères, et ne vous en mettez point « en peine ; ils ont la terre que nous leur avons « donnée, et qu'ils garderont éternellement ». Les Barbares, sentant l'ironie, se mirent à l'accabler d'injures, et le menacèrent qu'il alloit être puni de ses plaisanteries, d'abord par les Cimbres, et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seroient arrivés : « Mais ils le sont, « leur répliqua Marius, les voici, et il ne se- « roit pas honnête que vous nous quittassiez « avant que d'avoir salué et embrassé vos « frères ». En même temps, il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes; car ils avoient été pris par les Séquaniens (*a*), comme ils s'enfuyoient dans les Alpes.

Dès que les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent les armes ; et sans perdre un moment, ils marchèrent contre Marius, qui restoit tranquille, et se

(*a*) Les Francomtois.

contentoit de garder son camp. On dit que ce fut en cette occasion, que Marius introduisit le changement qu'il fit aux piques. Jusqu'alors, la hampe et le fer étoient cloués ensemble avec deux chevilles de fer. Marius n'en laissa qu'une; et ôtant l'autre, il la remplaca par une de bois fort mince, et par conséquent aisée à rompre; il imagina cela très-prudemment, afin que la pique lancée contre le bouclier de l'ennemi, et s'y attachant, n'y demeurât pas toute droite; mais que la cheville de bois venant à se rompre, la hampe pliât à l'endroit du fer; et qu'ainsi tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi.

Bojorix, roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de Marius, et l'appelant à haute voix, il le provoqua à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui demeureroit maître du pays. Marius lui répondit « que jamais les « Romains ne prenoient conseil de leurs en« nemis pour combattre; mais que cepen« dant il vouloit bien, dans cette occasion, « satisfaire les Cimbres ». Ils convinrent donc que ce seroit dans trois jours, et dans la plaine de Verceil (*a*), qui paroissoit commode aux

(*a*) Verceil, ville de Piémont. *A. L. D.*

Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avoit sous lui vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre, et les troupes de Marius furent partagées sur les deux ailes, comme l'écrit Sylla qui se trouva à cette bataille [33]. On dit que Marius rangea ainsi l'armée, dans l'espérance qu'avec les deux ailes, il tomberoit sur les ennemis, et les romproit; et qu'ainsi la victoire seroit entièrement due à ses troupes, sans que Catulus y eût aucune part, et se fût seulement mêlé avec les Barbares: car toutes les fois qu'un front de bataille est fort large et fort étendu, il arrive ordinairement que les ailes sont avancées et le centre enfoncé; et ce qui confirme ce fait, ajoute-t-on, c'est l'apologie que Catulus même fut obligé de faire, et dans laquelle il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

Les Cimbres faisoient sortir leur infanterie de leurs forts, doucement et sans bruit, et la rangeoient en bataille en lui donnant autant de profondeur que de front; de sorte qu'elle formoit un carré dont chaque face occupoit

trente stades de terrain (*a*). Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étoient équipés magnifiquement; ils avoient des casques en forme de gueules ouvertes, et de mufles de toutes sortes de bêtes sauvages; et les rehaussant par des panaches en forme d'ailes et d'une hauteur prodigieuse, ils paroissoient encore plus grands. Ils étoient armés de cuirasses de fer très-brillantes, et couverts de boucliers blancs. Ils portoient chacun deux javelots à lancer de loin; et quand ils avoient joint l'ennemi, ils se servoient de grandes et fortes épées. Dans cette bataille, ils n'allèrent pas heurter les Romains de front; mais prenant à droite, ils avançoient peu à peu, cherchant à les enfermer entr'eux et leur infanterie qui étoit à la gauche. Les généraux Romains s'aperçurent bientôt de cette ruse, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres se mirent aussitôt à courir pour les poursuivre. Cependant l'infanterie des Barbares s'avançoit comme les flots d'une mer immense. Dans ce moment, Marius, s'étant lavé les mains, les éleva vers le Ciel, et voua aux Dieux une hécatombe; et Catulus, élevant aussi ses mains, fit vœu de consacrer la fortune de ce jour, en lui dédiant un tem-

(*a*) Trois mille sept cent cinquante pas.

ple [34]. Et l'on dit que Marius ayant fait un sacrifice, on ne lui eut pas plutôt montré les entrailles des victimes, qu'il s'écria : *La victoire est à moi.*

Mais quand on se fut ébranlé pour donner, il survint un accident, qui, comme l'écrit Sylla, parut un effet de la vengeance divine contre Marius. Il s'éleva, comme cela est vraisemblable, une si grande poussière, que les deux armées en furent couvertes et cachées [35]. Marius qui s'étoit ébranlé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité ; et ayant poussé bien au-delà de leur bataille, il fut long-temps errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les Barbares tombèrent sur lui, et que, contre l'intention de Marius, il n'y eut que lui et ses soldats, au nombre desquels étoit Sylla, qui soutinssent tout l'effort de ce combat. La chaleur du jour qui étoit fort grande, et le soleil, qui donnoit dans le visage des Cimbres, aidèrent beaucoup aux Romains. Ces Barbares, naturellement endurcis à supporter les plus grandes gelées, et nourris dans des lieux froids et couverts de bois, ne pouvoient résister au chaud, mais inondés de sueur et tout haletants, ils n'avoient que la force de mettre leurs boucliers

devant leur visage pour se garantir du soleil; car ce combat se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août qui étoit alors appelé *Sextilis*. La poussière ne fut pas moins favorable que le soleil aux troupes de Catulus, et elle servit beaucoup à augmenter leur audace et leur confiance, en leur cachant le grand nombre de leurs ennemis. Chaque corps ayant couru de vitesse charger ceux qui étoient devant lui, ils en étoient aux mains avant que d'avoir pu être effrayés par cette vue. D'ailleurs, ils étoient si endurcis par la fatigue, et par le travail, qu'on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, et qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. C'est ainsi que Catulus lui-même l'a écrit, en relevant beaucoup la force et le courage de ses troupes [36].

La plupart des ennemis et tous les plus braves furent taillés en pièces; car tous ceux des premiers rangs étoient liés les uns aux autres par de longues cordes qui tenoient à leurs baudriers, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance [37], et tous les autres furent renversés et poussés jusqu'à leur camp. Là, on vit le spectacle le plus tragique et le plus épouvantable. Les femmes, vêtues de robes noires, et placées sur leurs chariots, tuoient

les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils; et prenant leurs petits enfants, elles les étouffoient de leurs propres mains, et les jetoient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, et se tuoient ensuite elles-mêmes. On dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs; et piquant ces bêtes pour les faire courir, ils périssoient misérablement, ou étranglés, ou foulés aux pieds. Cependant, quoiqu'ils périrent ainsi par tant de différentes voies, on ne laissa pas de faire plus de soixante mille prisonniers.

Le nombre des morts monta à plus de cent vingt mille. Les soldats de Marius pillèrent les bagages; mais les dépouilles, les enseignes et les trompettes furent portées, dit-on, dans le camp de Catulus qui ne manqua pas de se servir de cette circonstance, comme d'une preuve que c'étoit à lui seul que la victoire étoit due. Il s'éleva à cette occasion une grande dispute entre ses troupes et celles de Marius. Pour les accorder et pour en prévenir les suites, on prit pour arbitres les am-

bassadeurs de Parme qui se trouvèrent présents. Les soldats de Catulus les menèrent sur le champ de bataille visiter les morts; et ils leur firent voir qu'ils étoient tous percés des piques de Catulus, qui étoient très-reconnoissables, parce que ce dernier avoit eu soin de faire graver son nom sur le bois de toutes les piques de ses soldats. Cela n'empêcha pas que toute la gloire de cette action ne fût donnée à Marius, tant à cause de sa première victoire, que de sa dignité. Bien plus, le peuple lui donna le magnifique titre de troisième fondateur de Rome; estimant que le danger dont il venoit de les délivrer, n'étoit pas moins grand que celui dont les Gaulois les avoient autrefois menacés. Les Romains, dans leurs repas domestiques, et lorsqu'ils se livroient à la joie au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, offroient à Marius les prémices de leurs mets, et lui faisoient des libations en même temps qu'à leurs Dieux [38]. Ils vouloient qu'il fît son entrée publique dans la ville pour ses deux triomphes; mais il refusa de triompher sans Catulus, voulant montrer de la modération dans des prospérités si grandes, et craignant peut-être aussi les troupes de Catulus, qu'il voyoit très-résolues de s'opposer à son triomphe, s'il n'associoit leur général à cet honneur.

Il passa ainsi son cinquième consulat, et aspira au sixième qu'il désira avec plus d'ardeur et plus d'empressement que personne n'en avoit jamais témoigné pour le premier. Il faisoit sa cour au peuple, et tâchoit de lui complaire en tout, non seulement contre sa dignité, mais encore contre son naturel, s'efforçant de paroître doux, facile et populaire. Dans tout ce qui regardoit le gouvernement, et dans toutes les intrigues de la ville, l'excès de son ambition le rendoit très-timide; et l'intrépidité et l'audace qu'il témoignoit dans les combats, l'abandonnoient dans les assemblées du peuple, où le moindre blâme, la moindre louange le mettoient si fort hors de lui-même, qu'il ne se possédoit plus. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de bourgeoisie à mille habitants de Camériés (*a*), qui avoient parfaitement bien servi dans une guerre, il répondit à ceux qui se plaignoient de ce qu'il avoit agi contre les lois, que « le bruit des « armes l'avoit empêché d'entendre la loi[39] ». Cependant il paroît que son penchant le portoit davantage à redouter et à craindre le bruit du peuple dans les assemblées. Dans les armées, il conservoit sa dignité et sa grandeur par nécessité; au lieu que dans les assemblées, dès qu'on lui refusoit le premier degré

(*a*) Ville de la Marche d'Ancône.

d'honneur, il avoit recours à la bienveillance et à la faveur du peuple, sacrifiant toujours la vertu à la fortune, et se souciant fort peu d'être estimé le plus généreux et le plus noble, pourvu qu'il devînt le plus grand. Par cette conduite, il heurta toute la noblesse; mais celui qui lui étoit le plus odieux, et qu'il craignoit davantage, c'étoit Métellus (*a*), qu'il avoit déjà traité avec beaucoup d'ingratitude, et qui, naturellement vertueux, et aimant la vérité, se déclaroit l'ennemi de tous ceux qui se glissoient dans les bonnes grâces du peuple par de méchantes voies, et qui ne parloient que pour le flatter. Marius résolut donc de le chasser de la ville. Pour cet effet, il attira dans sa familiarité, Glaucias et Saturninus, les deux hommes de Rome les plus insolents et les plus séditieux, et qui avoient à leur disposition toute la tourbe des nécessiteux et des mutins; il se servoit d'eux pour appuyer les lois qu'il vouloit faire passer; et appelant secrètement des gens de guerre, il les mêla dans les assemblées du peuple, et fit chasser Métellus par sa faction.

L'historien Rutilius 40, homme de bien et très-véridique, mais ennemi particulier de Marius, écrit qu'il obtint ce sixième consulat

(*a*) Métellus Numidicus, dont il avoit été lieutenant.

en répandant beaucoup d'argent dans les tribus; qu'il l'acheta à beaux deniers comptants, et que par ce moyen il fit écarter Métellus, et qu'à sa place il eut Valérius Flaccus, moins pour collègue que pour ministre de ses volontés. Le peuple n'avoit jamais donné tant de consulats à aucun homme avant lui, si ce n'est à Valérius Corvinus; mais il y eut cette différence, qu'entre le premier et le sixième consulat de Corvinus, il y eut quarante-cinq ans d'intervalle [41]; au lieu que Marius ayant été consul une première fois, deux ans après il le fut cinq fois de suite sans interruption et d'un même train de fortune. Mais dans son dernier consulat, il s'attira la haine publique par les énormes fautes qu'il commit pour favoriser ce Saturninus. Une des plus grandes fut la protection qu'il donna à ce méchant homme, après qu'il eut tué de sa main Nonius, parce qu'il étoit son concurrent pour le tribunat. Saturninus, nommé tribun du peuple, proposa la loi que Marius avoit dressée pour le partage des terres. Il étoit porté expressément par cette loi, « Que « le sénat viendroit jurer en pleine assemblée « qu'il approuveroit et observeroit tout ce que « le peuple auroit ordonné, et qu'il ne s'op- « poseroit à aucune de ses lois [42] ».

Marius feignit dans le sénat de contredire

et de condamner cet article, disant hautement : « Que pour lui, il ne prêteroit jamais « ce serment si injuste, et qu'il ne pensoit « pas qu'aucun homme sage pût le prêter. « Car si la loi n'étoit point mauvaise et per- « nicieuse en elle-même, c'étoit faire tort au « sénat de le forcer à jurer une chose qu'il « devoit plutôt faire par raison et de sa pure « volonté ». Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, il pensât ce qu'il disoit; mais il tendoit à Métellus un piége inévitable : car faisant consister, d'un côté, la plus grande partie de la vertu et de l'habileté dans le mensonge, il savoit bien que pour lui il ne tiendroit aucun compte de tout ce qu'il auroit avancé dans le sénat; et de l'autre côté, connoissant Métellus pour un homme ferme, et qui étoit persuadé que *la vérité*, comme dit Pindare, *est le fondement de la plus haute vertu*, il espéra que, prévenu et trompé par le refus qu'il venoit de faire dans le sénat, de donner ce serment, il le refuseroit de même, et n'en démordroit point; ce qui lui attireroit immanquablement la haine implacable du peuple, comme cela arriva en effet. Car Métellus ayant protesté qu'il ne jureroit point, le sénat se leva; et peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour les obli-

ger à prêter ce serment, Marius y vint comme les autres.

Dès qu'il parut, il se fit un grand silence, tous les yeux étant fixés sur lui dans l'attente de ce qu'il feroit. Alors Marius, s'embarrassant peu de toutes les belles choses qu'il avoit si fièrement dites du bout des lèvres dans le sénat, déclara en propres termes : « Qu'il n'a« voit pas le cou assez gros [43] pour s'en tenir « sur une affaire de telle conséquence, à ce « qu'il avoit dit une fois ; que pour lui il ju« reroit, et qu'il obéiroit à la loi si c'étoit une « loi ». Il ajouta avec adresse cette condition, comme une couverture qui cachoit sa honte, et fit le serment en même temps.

Le peuple, ravi de joie, battit des mains et le combla de louanges. Mais les nobles en furent indignés, et détestèrent en leur cœur un changement si lâche. Les sénateurs, qui craignoient le peuple, jurèrent l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'on fût venu à Métellus. Alors ce dernier, quelques instances et quelques prières que lui fissent ses amis de jurer, et de ne pas s'exposer aux peines capitales dont Saturninus menaçoit ceux qui refuseroient ce serment, ne rabattit rien de sa fierté et de sa constance ordinaire, et ne jura point ; mais demeurant ferme dans ses principes, et

rêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, et leur disant : « Que de faire le mal, de quelque nature qu'il fût, c'étoit d'un méchant homme; que de faire le bien lorsqu'il n'y avoit nul danger et qu'on pouvoit le faire impunément, c'étoit d'un homme qui n'avoit rien au-dessus de l'ordinaire et du commun; mais que de faire le bien en s'exposant à de grands dangers, c'étoit là le propre de l'homme véritablement vertueux et de l'honnête homme ».

Saturninus fit à l'instant un décret par lequel le peuple ordonnoit aux consuls de faire publier qu'on interdisoit le feu et l'eau à Métellus, et qu'on défendoit à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace étoit même toute prête, et s'offroit à le tuer. Tous les gens de bien compâtissant à son malheur, se rendoient en foule chez lui, déterminés à le défendre; mais il ne voulut pas que pour son intérêt on en vînt à une sédition; et il sortit de la ville, faisant ce raisonnement fort sage : « Ou les affaires changeront et deviendront meilleures, et le peuple se repentira, et me rappellera lui-même; ou elles demeureront dans ce même état, et en ce cas-là le plus sûr et le meilleur est

« d'être éloigné ». Mais toutes les marque d'affection et d'estime que Métellus reçut pa tout, dans son exil, et l'application qu'il donn à la philosophie pendant qu'il fut à Rhodes seront mieux connues dans sa vie que nou nous proposons d'écrire (*a*).

Le grand service que Saturninus venoit d rendre à Marius, forçoit celui-ci à souffri toutes ses violences; et il ne sentoit pas qu par là il faisoit à la république un très-gran mal : car il lâcha la bride à ce monstre qui par les armes et par les meurtres, tendoit ou vertement à la tyrannie et à la ruine du gou vernement. Voulant donc ménager les noble et faire aussi sa cour au peuple, il fit l'actio de l'homme le plus vil et le plus faux. U soir, les principaux de la ville étant allés che lui pour le porter à se déclarer contre Satu ninus, et Saturninus s'y étant rendu en mêm temps, il fit entrer ce dernier à leur insu pa une porte de derrière. Ensuite, feignant d'a voir une indisposition, il alloit sous ce pré texte tantôt à l'un, tantôt aux autres, et n fit que les animer et les aigrir davantage. Ma enfin le sénat et les chevaliers s'étant réun et se plaignant hautement, il fut obligé d faire venir des gens armés sur la place pou

(*a*) On ne sait pas si Plutarque fit cette vie comm se l'étoit proposé.

éprimer les séditieux qu'il favorisoit en secret, et qu'il ne pouvoit plus défendre. Saturninus, Glaucias et ceux de leur faction se retirèrent dans le Capitole. Ils y furent assiégés, et on les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. Ne pouvant donc plus tenir, ils appelèrent Marius, et se rendirent à lui sous la foi publique. Marius fit tout ce qu'il put pour les sauver, mais inutilement; ils ne furent pas plutôt descendus dans la place, qu'ils furent assommés.

Depuis ce moment, Marius avoit tellement perdu l'affection de la noblesse et du peuple, que, le temps de nommer de nouveaux censeurs étant arrivé, quoique tout le monde s'attendoit qu'il se présenteroit, il n'osa le faire; mais craignant d'essuyer un refus, il laissa choisir des censeurs qui étoient fort au-dessous de lui. Il est vrai qu'il cherchoit à s'en faire un mérite, en disant qu'il n'avoit pas voulu demander la censure pour ne pas s'attirer la haine du peuple, en faisant une recherche exacte de sa vie et de ses mœurs.

Un des tribuns du peuple ayant proposé de rappeler Métellus de son exil, Marius s'y opposa de toutes ses forces, et par ses paroles et par ses actions; mais voyant qu'il ne pouvoit l'empêcher, il s'en désista; et le décret étant passé, comme il ne pouvoit supporter

de voir Métellus de retour, il quitta la ville et s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à la mère des Dieux. Mais ce n'étoit pas là le véritable sujet de son voyage; il en avoit un autre bien différent, et qui étoit ignoré du peuple : c'est qu'étant de sa nature peu né pour la paix, et peu propre au gouvernement politique, devant toute sa grandeur aux armes, et voyant que, par l'inaction et par le repos, toute sa puissance et toute sa gloire se flétrissoient, il cherchoit à susciter aux Romains de nouvelles affaires; car il espéroit qu'en excitant contre eux les rois, et en animant surtout Mithridate, qui paroissoit le plus disposé à prendre les armes, il obligeroit le peuple à le mettre à la tête de ses armées, et que par là il rempliroit la ville de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et de toutes les richesses du roi.

Pendant qu'il fut à la cour de Mithridate, ce prince le traita avec toute sorte de considération et de marques d'estime; mais malgré tous ces grands honneurs, Marius ne rabattit rien de sa fierté ordinaire, et ne lui parla jamais avec amitié et douceur; il lui dit même sèchement : « Prince, il n'y a point là de milieu : « il faut que vous vous rendiez plus puissant

« que les Romains, ou que vous fassiez, sans « rien dire, tout ce qu'ils commanderont ». Ces paroles hardies étonnèrent Mithridate, qui avoit bien entendu parler plusieurs fois de la liberté ou plutôt de l'audace du langage romain, mais qui ne l'avoit jamais éprouvée.

Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place, soit comme il disoit lui-même, pour épargner à ceux qui l'accompagnoient tous les jours, la peine d'aller si loin, soit qu'il crût que ce voisinage grossiroit sa cour, et que son éloignement étoit seul la cause de ce qu'il y avoit moins de gens à sa porte qu'à celle des autres. Marius se trompoit : la véritable cause de sa solitude étoit qu'ayant moins de douceur, de grace, de politesse que les autres, et étant moins propre aux affaires, on le négligeoit en temps de paix, comme un instrument qui n'étoit bon que pour la guerre. Il n'étoit point fort affecté de voir sa réputation effacée par celle des autres; mais il ne pouvoit supporter que l'envie que les nobles lui portoient, fût la cause de l'élévation de Sylla, et qu'il dût les commencements de sa fortune aux querelles et aux dissensions où il étoit entré contre lui. Mais après que Bocchus, roi de Numidie, déclaré allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des victoires chargées de trophées,

et près d'elles des statues d'or, qui représentoient Jugurtha remis entre les mains de Sylla, par Bocchus, Marius fut entièrement hors de lui-même, de voir Sylla attirer à lui toute la gloire de ses exploits. Transporté de colère et de jalousie, il se préparoit à employer la force pour abattre ce monument qui lui étoit si injurieux; et Sylla se préparoit de son côté à faire tous ses efforts pour repousser cette violence. Cette sédition étoit sur le point d'éclater, lorsque la guerre des alliés qui survint tout à coup 45, la réprima; car les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population étoit la plus nombreuse, s'élevèrent contre les Romains, et pensèrent renverser leur empire, tant elles étoient redoutables, non seulement par leur adresse aux armes et par la force du corps, mais encore par l'audace et par la capacité de leurs généraux (*a*), qui ne cédoient en rien aux plus grands capitaines de Rome.

Cette guerre, qui fut si féconde en événements, et si variée par les jeux de la fortune, ajouta autant de gloire et de puissance à Sylla, qu'elle en ôta à Marius. Ce dernier parut lent dans toutes ses entreprises, irrésolu et cherchant toujours à différer, soit que la vieillesse eût éteint l'activité et le feu qui étoient en lui, car il avoit plus de soixante-

(*a*) Popédias, Afranius, Nettius, Telesinus.

cinq ans, ou, comme il le disoit lui-même, qu'étant accablé de maux de nerfs, et qu'ayant de la peine à agir librement, il ne soutînt le poids de cette guerre que par honneur et au-delà de ses forces. Cependant en cet état il ne laissa pas de gagner une grande bataille, où il tua six mille des ennemis, et jamais il ne leur donna prise sur lui. Il souffroit qu'on l'environnât de tranchées, qu'on l'accablat de railleries, qu'on le défiât tous les jours au combat, sans jamais se laisser aller à aucun mouvement d'impatience et de colère. On rapporte que Popédius Silo, qui, de tous les généraux des ennemis, étoit le plus considérable par sa réputation et le grand nombre de troupes qu'il commandoit, lui cria un jour : « Si tu es si grand capitaine, « Marius, descends en pleine campagne pour « combattre contre nous » ; et que Marius lui répondit : « Et si tu es si grand capitaine toi-« même, Popédius, force-moi à descendre « et à combattre malgré moi ». Une autre fois les ennemis lui ayant donné une occasion de les attaquer avec avantage, et les Romains l'ayant laissé échapper par timidité, quand ils se furent retirés les uns et les autres, il fit assembler ses soldats, et leur dit : « Je suis en « doute lesquels je dois appeler les plus lâ-« ches, ou vos ennemis, ou vous ; car ni les « ennemis n'ont osé vous regarder quand vous

« leur avez tourné le dos, ni vous n'avez osé « regarder les ennemis quand ils vous ont « prêté le flanc ». Enfin, ne pouvant plus s'aider de sa personne à cause de son extrême foiblesse, il quitta le commandement.

Les troupes des alliés ayant été battues en plusieurs rencontres, leurs affaires étoient en si mauvais état, que l'on voyoit bien que cette guerre alloit se terminer. Plusieurs des généraux faisoient déjà des brigues à Rome pour avoir la conduite de la guerre contre Mithridate, et tâchoient de gagner le peuple par le moyen des orateurs, lorsque, contre l'attente de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, le nomma général de l'armée romaine contre Mithridate, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea ; les uns prirent le parti de Marius, et les autres celui de Sylla. Ces derniers envoyoient Marius aux bains chauds de Baïes, et lui conseilloient d'aller soigner et traiter son corps affoibli par la vieillesse et par les maladies (*a*), comme il le disoit lui-même : car Marius avoit près de Misène une maison de campagne très-magnifique, où il vivoit avec plus de luxe et de mollesse, qu'il ne convenoit à un homme qui avoit commandé de si grandes armées, et qui avoit si glorieusement terminé tant de guerres.

(*a*) Mot à mot, « par les fluxions ». *A. L. D.*

On dit que Cornélie l'avoit achetée soixante-quinze mille drachmes; et que Lucullus peu de temps après l'acheta deux millions cinq cent mille[46], tant le prix des choses et la dépense haussèrent promptement! tant le luxe reçut d'accroissement dans ce peu d'années!

Cependant Marius, en homme ambitieux et en jeune homme, gourmandoit sa vieillesse et sa foiblesse; car tous les jours il descendoit dans le Champ de Mars, s'y exerçoit avec les jeunes gens les plus robustes, et montroit un corps léger et adroit aux armes, et très-propre à manier des chevaux, quoique dans cet âge avancé il fût devenu fort replet et fort pesant. Il y avoit des gens qui trouvoient cela admirable, et qui alloient exprès au Champ de Mars pour le seul plaisir de voir ses combats et tous les efforts que le désir de surpasser les autres lui faisoit faire. Mais les plus sensés ne pouvoient voir sans pitié cette avarice, et ce désir insatiable de gloire, dans un homme qui, de l'état le plus obscur, parvenu au comble de l'opulence et de la grandeur, ne savoit pas mettre des bornes à sa fortune, et n'étoit pas content de jouir en repos de l'estime et de l'admiration des hommes et des grands biens qu'il avoit acquis; mais comme s'il eût manqué de toutes choses, s'en alloit en Cappadoce et à l'extrémité du Pont-Euxin, après

tant de triomphes et tant de gloire, traîner les restes de sa vieillesse, et combattre contre Archélaüs et Néoptolème, satrapes de Mithridate. Les raisons mêmes que Marius alléguoit pour se justifier, paroissoient frivoles; car il disoit qu'il vouloit former lui-même son fils en le faisant servir sous lui.

Voilà ce qui fut sur le point de perdre Rome en forçant enfin la maladie qu'elle couvoit depuis long-temps dans son sein à se déclarer; car Marius trouva un instrument très-propre pour la ruine entière de la république, dans l'audace effrénée de Sulpicius qui, admirant et se proposant pour modèle Saturninus, ne trouvoit à redire que deux choses dans sa manière de gouverner; l'une, sa grande timidité, et l'autre, sa lenteur. Ne voulant donc point l'imiter dans ses défauts, il avoit toujours autour de lui six cents hommes choisis dans l'ordre des chevaliers, comme ses gardes, et il les appeloit lui-même *l'Anti-Sénat*.

Un jour que les consuls Sylla et Pompeïus Rufus tenoient leur assemblée dans la place, Sulpicius y survint en armes. Les deux consuls prirent d'abord la fuite; Sulpicius, se saisissant du fils de Pompeïus, le tua sur-le-champ; et Sylla vivement poursuivi, passoit devant la maison de Marius, lorsqu'il s'y jeta contre l'attente de tout le monde, sans être

aperçu de ceux qui le poursuivoient, et qui courant toujours, passèrent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par la porte de derrière, et qu'il arriva sain et sauf dans son camp. Mais Sylla, dans ses mémoires, ne dit point qu'il se fût retiré dans la maison de Marius; il rapporte qu'il y fut conduit pour délibérer sur ce que Sulpicius vouloit le forcer d'ordonner malgré lui, en l'environnant d'épées nues, et qu'il fut entraîné ainsi chez Marius; et qu'enfin il en sortit, et alla sur la place où il annulla, comme le tribun le désiroit, l'édit que son collègue et lui avoient rendu pour suspendre toutes les affaires 47.

Alors Sulpicius, se voyant le plus fort, décerna le commandement de la guerre contre Mithridate à Marius, qui se préparant à partir, envoya deux tribuns des soldats à Sylla pour lui ordonner de lui remettre son armée. Sylla fit marcher contre Rome cette armée qui étoit de trente mille hommes de pied et de cinq mille chevaux, après avoir animé ses soldats à le venger. Ils assommèrent d'abord les deux officiers qui avoient porté cet ordre. Et Marius, de son côté, fit mourir à Rome plusieurs des amis de Sylla, et promit à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui prendroient les armes pour le sé-

courir. Mais on dit qu'il n'y en eut que trois qui se présentèrent : c'est pourquoi, après n'avoir fait qu'une légère résistance contre Sylla, lorsqu'il entroit dans Rome, il fut obligé de prendre la fuite.

Marius ne fut pas plutôt sorti de Rome, que tous ceux qui l'accompagnoient, l'abandonnèrent, et se dispersèrent chacun de son côté; comme il étoit déjà nuit, il se retira dans une petite maison qu'il avoit près de Rome, et qui étoit appelée *Salonium*, d'où il envoya son fils dans les terres de son beau-père Mucius, qui n'étoient pas bien éloignées, pour y prendre les provisions dont il avoit besoin; et continuant sa route, il descendit à Ostie, où Numérius, un de ses amis, lui avoit préparé une barque : il y monta sans attendre son fils, n'ayant avec lui que Granius que sa femme avoit eu d'un premier lit.

Le jeune Marius, arrivé dans les terres de son aïeul Mucius, s'empressoit à ramasser les provisions qui lui étoient nécessaires. Le jour le surprit dans cette occupation, et pensa le découvrir à ses ennemis; car quelques cavaliers poussèrent jusque-là, dans le soupçon que Marius pourroit y être. Celui qui avoit soin de ces terres les ayant aperçus d'assez loin, cacha promptement le jeune homme dans une charrette chargée de fèves; et at-

telant en même temps ses bœufs, il alla au-devant de ces cavaliers, comme s'il se fût dirigé vers Rome. Cette ruse hardie sauva le jeune Marius qui fut conduit dans la maison de sa femme, où il se pourvut de tout ce dont il avoit besoin; et dès que la nuit fut venue, il se rendit sur le bord de la mer, et s'embarqua sur un vaisseau prêt à partir pour l'Afrique.

Cependant le vieux Marius, poussé par un vent favorable, côtoyoit l'Italie. Mais, comme il craignoit de tomber entre les mains d'un certain Géminius, qui étoit un des plus puissants de Terracine, et son ennemi particulier, il avoit ordonné à ses matelots de s'éloigner le plus qu'ils pourroient de ce port. Ses matelots auroient bien voulu lui obéir; mais le vent s'étant changé tout-d'un-coup et venant de la haute mer, il survint une si violente tempête, qu'ils crurent que le vaisseau ne résisteroit pas à ses coups et aux efforts des vagues. D'ailleurs, Marius se trouvant fort incommodé de la mer, ils gagnèrent avec beaucoup de peine le rivage de Circée. Comme la tempête augmentoit toujours et que les vivres leur manquoient, ils descendirent à terre, et errèrent de côté et d'autre sans avoir aucun but certain; et comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes extrémités

où l'on ne voit aucun parti qui soit sûr, ils fuyoient le mal présent comme le plus terrible, et rejetoient leurs espérances sur ce qu'ils ne connoissoient pas. Car si la terre leur étoit contraire, la mer ne l'étoit pas moins ; et s'ils devoient craindre de rencontrer des hommes, ils devoient encore plus craindre de n'en pas rencontrer dans l'extrême disette où ils se trouvoient. Sur le soir, ils trouvèrent quelques bouviers qui malheureusement n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de se retirer au plus vite, parce qu'il n'y avoit que quelques moments qu'ils avoient vu passer plusieurs cavaliers qui battoient l'estrade pour le chercher. Réduit au désespoir par cette nouvelle, et voyant encore ceux qui l'accompagnoient au moment de mourir de défaillance, il ne savoit que faire ni que devenir. Enfin, il s'éloigna du grand chemin, et se jeta dans un bois épais où il passa la nuit.

Le lendemain matin, ranimé par la nécessité, et voulant tenter encore quelques efforts avant que de s'abandonner entièrement, il se mit à marcher le long de la côte, encourageant et fortifiant ses compagnons, et les conjurant de ne pas se rebuter avant que d'avoir éprouvé la ressource de sa dernière espérance pour laquelle il se réservoit lui-

même, en se rappelant les anciens oracles qu'il avoit reçus; car il leur dit qu'étant encore enfant et élevé à la campagne, il étoit tombé dans sa robe l'aire d'un aigle où il y avoit sept aiglons; que son père et sa mère surpris de cette aventure, allèrent consulter les devins, qui répondirent que cet enfant seroit le plus célèbre de tous les hommes, et que les destinées lui promettoient qu'immanquablement il obtiendroit sept fois dans sa patrie la charge la plus éminente et de la plus grande autorité.

Les uns disent que ce prodige arriva véritablement à Marius, et les autres soutiennent que ceux qui étoient avec lui, le lui ayant entendu raconter en cette occasion et dans une autre de ses fuites, le crurent et le mirent par écrit, quoique ce ne fût qu'une fable inventée par Marius pour les rassurer. Car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons à la fois; et l'on a accusé de mensonge Musée même pour avoir dit : « L'aigle pond trois « œufs, en couve deux, et n'en élève qu'un [48] ». Mais que Marius, et dans sa fuite et dans les grandes extrémités où il s'est trouvé, ait souvent dit qu'il parviendroit au septième consulat, c'est ce qui est constant et avoué de tout le monde.

Comme Marius et sa troupe n'étoient plus

qu'environ à vingt stades (*a*) de la ville de Minturnes, ils virent une troupe de cavaliers qui venoient à eux, et en même temps ils découvrirent deux barques qui passoient assez près du rivage. D'abord ils se mirent tous à courir de toute leur force vers la mer; et se jetant dans l'eau, ils gagnèrent à la nage ces deux barques, et montèrent sur l'une qui étoit précisément celle où étoit Granius, sur laquelle ils passèrent dans l'île d'Enaria (*b*) qui étoit vis-à-vis. Pour Marius, comme il étoit fort pesant et qu'il ne pouvoit se remuer qu'avec beaucoup de peine, deux de ses esclaves le soulevant sur l'eau, le mirent enfin sur l'autre barque. Dans ce moment, les cavaliers arrivèrent sur le rivage; d'abord ils commandèrent aux mariniers d'amener la barque à terre, ou de jeter Marius dans la mer et de continuer leur route; mais Marius se mit à les conjurer avec larmes de ne pas le trahir. Les maîtres de la barque, ayant changé souvent de résolution dans quelques instants, et voulant tantôt le livrer, tantôt le sauver, finirent par répondre qu'ils ne le livreroient point. Ces cavaliers s'étant retirés pleins de dépit et

(*a*) Deux mille cinq cents pas.

(*b*) Ile près du rivage de la Campanie, vis-à-vis de Naples.

de colère, les mariniers changèrent de sentiment, et gagnant la terre, ils allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, où ses eaux répandues, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre quelque nourriture sur le rivage, et pour se délasser un peu des fatigues de la mer, et d'attendre que le vent devînt favorable, ce qui arrivoit ordinairement quand le vent de mer venoit à s'amortir; car alors il s'élevoit du marais un vent frais qui suffisoit pour les conduire. Marius les ayant crus, ils l'aidèrent eux-mêmes à descendre. Dès qu'il fut à terre, il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de penser à ce qui le menaçoit; mais alors les mariniers remontant dans leur barque et retirant leurs ancres, s'enfuirent, dans l'idée qu'il n'étoit ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le sauver. Ainsi Marius, abandonné de tout le monde, demeura long temps couché sur le rivage sans prononcer une seule parole. Reprenant courage ensuite, et ramassant le peu qui lui restoit de forces, il se mit à marcher dans des chemins détournés avec beaucoup de fatigue. Après avoir traversé des marais profonds et des fossés pleins d'eau et de bourbe, il parvint jusqu'à la cabane d'un pauvre vieillard qui travailloit dans ces marais; il se jette à ses pieds, et le supplie « de

« secourir et de sauver un homme qui, s'il « échappoit au danger dont il étoit menacé, « le récompenseroit au-delà de ses espéran- « ces ». Le vieillard, soit qu'il le connût depuis long temps, soit que, saisi de respect en voyant la majesté qui éclatoit sur sa personne, il le prît pour un personnage très-considérable, lui dit : « Que s'il n'avoit besoin « que de repos, sa cabane seroit assez bonne « pour le recevoir; mais que, s'il étoit ainsi « errant pour se dérober à la poursuite de ses « ennemis, il le cacheroit dans un lieu plus « sûr et plus tranquille ». Marius l'ayant prié de lui rendre ce service, il le mena au fond du marais, le fit coucher daus un lieu creux sur le bord du flenve, et le couvrit de roseaux et d'autres choses légères qui pouvoient le cacher sans l'incommoder de leur poids. Il avoit à peine achevé, qu'il entendit un grand bruit qui venoit du côté de sa cabane. Géminius avoit envoyé de Terracine plusieurs troupes de cavaliers à la poursuite de Marius, et un de ces détachements arriva par hasard dans ce moment auprès de ce vieillard qu'ils effrayèrent d'abord en criant qu'il avoit reçu chez lui et qu'il recéloit un ennemi des Romains.

Marius, qui les entendoit et qui ne se croyoit pas en sûreté, se leva du lieu où il

étoit caché, et s'étant dépouillé, se jeta dans l'endroit du marais où l'eau étoit la plus épaisse et la plus bourbeuse, et ce fut ce qui le découvrit à ceux qui le cherchoient. Retiré tout nu et tout couvert de fange, il fut conduit en cet état à Minturnes, et remis entre les mains des magistrats : car le décret du sénat qui ordonnoit à tout le monde de le poursuivre et de le tuer si on le prenoit, avoit été déjà porté dans toutes les villes.

Les magistrats de Minturnes, avant que d'obéir, jugèrent à propos de s'assembler pour délibérer ; et cependant ils déposèrent Marius dans la maison d'une femme nommée Fannia, qu'on croyoit mal avec lui, à cause d'une ancienne affaire qu'elle avoit eue. Cette Fannia avoit été mariée à un homme appelé Tinnius ; s'étant séparée d'avec son mari, elle avoit redemandé sa dot qui étoit très-considérable ; le mari, pour ne pas rendre cette dot, l'avoit accusée d'adultère, et Marius, qui étoit alors consul pour la sixième fois, fut son juge. L'affaire ayant été plaidée, il parut que Fannia avoit mené une mauvaise vie avant son mariage, et que Tinnius, informé de ses débauches, n'avoit pas laissé de l'épouser et de vivre long-temps avec elle. C'est pourquoi Marius les blâmant

l'un et l'autre, condamna le mari à rendre la dot; et pour noter d'infamie la femme, il la condamna à une amende de quatre drachmes 49.

Malgré cela, Fannia n'entra point dans le ressentiment d'une femme offensée; mais dès qu'elle vit Marius entre ses mains, bien loin de se ressouvenir du mal qu'il lui avoit fait, elle en eut le plus grand soin, l'aida de tout ce qu'elle avoit, et l'encouragea et fortifia le mieux qu'il lui fut possible 50. Marius la loua de sa générosité, et l'assura qu'il étoit plein de confiance; car il avoit eu ce jour-là même un signe très-favorable qu'il lui raconta, et que voici. Comme on le menoit chez elle, et qu'il étoit vis-à-vis de sa maison, on eut à peine ouvert la porte, qu'il en sortit un âne, qui tout en courant, alloit boire à la fontaine voisine. Quand il fut devant Marius, il s'arrêta, le regarda d'un air gai et enjoué, et, dans sa joie, se mit à braire de toutes ses forces, et à bondir autour de lui. De là Marius tiroit sa conjecture, et disoit que le Dieu lui annonçoit que son salut viendroit plutôt de la mer que de la terre, parce que l'ane, sans s'arrêter à sa pâture qui vient de la terre, étoit allé tout de suite boire à la fontaine 51. Après l'expli-

cation qu'il donna de cet augure à Fannia, il vouloit reposer, et commanda qu'on le laissât seul, et qu'on fermat la porte sur lui.

Cependant les magistrats de Minturnes, qui étoient assemblés, après avoir long-temps délibéré sur cette affaire, résolurent qu'il falloit obéir au décret, et se défaire de Marius; mais il ne se trouva pas un seul des citoyens qui voulût se charger de cette exécution. Enfin, il se présenta un cavalier gaulois, d'autres disent Cimbre, qui entra dans sa chambre l'épée à la main. Comme l'endroit où il étoit couché ne recevoit pas beaucoup de lumière, on dit que ce cavalier crut voir sortir des yeux de Marius une flamme très-vive, et entendre du fond de ce lieu obscur, une voix terrible qui lui dit : « Oses tu bien, « malheureux, tuer Caïus Marius » ? Le Barbare épouvanté prit la fuite; et ayant jeté son épée, il sortit dans la rue, criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Marius ». L'étonnement d'abord, ensuite la compassion, et le repentir s'emparèrent de tous les esprits; on se reprochoit d'avoir pris une résolution pleine d'injustice et d'ingratitude contre un homme qui avoit sauvé l'Italie, et on ajoutoit que c'étoit même un grand crime de ne pas le secourir: « Qu'il s'en aille donc, disoient tous « les citoyens, partout où il voudra, errant

« et fugitif, épuiser ailleurs tout ce dont le « menace sa destinée, et prions seulement « que les Dieux ne nous punissent point de « ce que nous jetons hors de notre ville Marius « nu et dénué de tous secours ».

Après avoir tenu ces discours, ils entrent en foule dans sa chambre, se mettent tous autour de lui, et le font sortir pour le conduire sur le rivage de la mer. Comme chacun s'empresse, et que les uns lui offrent une chose, les autres une autre, il s'écoule un temps considérable. Une autre circonstance encore les retarda : sur le chemin qui mène de Minturnes à la mer, on trouve le bois sacré de la Nymphe appelée Marica [5*]; les habitants du pays ont pour ce bois une singulière vénération, et ils observent surtout avec grand soin de n'en laisser rien sortir de tout ce qui y est entré. Il n'y avoit donc pas moyen de traverser ce bois, et il falloit prendre un grand circuit. Comme ils étoient dans cet embarras, un des plus vieux de la troupe se mit à crier, « qu'il n'y avoit point de chemin dé- « fendu et par lequel on ne pût passer pour « sauver Marius » ; et prenant lui-même une partie des provisions que l'on portoit au vaisseau, il marcha le premier au travers du bois. Tout ce dont il avoit besoin lui ayant été fourni avec la même affection, et un certain

Béléus lui ayant donné un vaisseau, il s'embarqua. Quelques années après il fit faire un grand tableau de cet événement, et le consacra, dans le temple de Marica d'où il étoit descendu pour s'embarquer par un vent favorable.

Il fut heureusement porté à l'île d'Enaria, où il trouva son beau-fils Granius, et ses autres amis avec lesquels il continua sa route vers l'Afrique. Mais l'eau étant venue à leur manquer, ils furent obligés de relâcher en Sicile vis-à-vis de la ville d'Eryx (*a*). Là, un questeur des Romains, qui gardoit cette côte, fut sur le point de prendre Marius, et tua seize de ceux qui étoient descendus avec lui pour faire de l'eau. Marius, s'étant rembarqué avec beaucoup de diligence, traversa la mer et arriva à l'île de Meninge (*b*), où il apprit que son fils s'étoit sauvé avec Céthégus, et qu'ils étoient allés vers Hiempsal, roi de Numidie, pour lui demander du secours.

Ranimé et flatté par cette heureuse nouvelle, il osa partir de Meninge dans le dessein d'aller à Carthage. Sextilius commandoit alors pour les Romains en Afrique. Marius, qui ne lui avoit jamais fait ni bien ni mal, es-

(*a*) Vis-à-vis de Drépanum.

(*b*) Ile près de la côte d'Afrique, au-dessous de la petite Syrte.

péroit que la compassion seule le porteroit à le secourir ; mais il ne fut pas plutôt descendu à terre avec un petit nombre de ses gens, qu'un des officiers de Sextilius vint à sa rencontre, s'arrêta vis-à-vis de lui, et lui adressant la parole, lui dit : « Marius, je viens de la part « de Sextilius qui te défend de mettre le pied « en Afrique, et qui te déclare que, si tu « n'obéis, il obéira au décret du sénat, et te « traitera en ennemi de Rome ». Marius, entendant cet ordre, fut si saisi de douleur et de tristesse, qu'il ne put trouver de paroles pour s'exprimer. Il garda long-temps le silence, jetant sur l'officier des regards terribles. Cet homme, après avoir assez long-temps attendu, lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dît de sa part au gouverneur. Alors Marius lui répondit en poussant un profond soupir : « Mon ami, dis-lui que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage », remettant devant les yeux par cette belle réponse la fortune de cette grande ville et la sienne, comme deux exemples terribles des vicissitudes humaines.

Cependant Hiempsal, roi des Numides, jeté par ses réflexions dans des résolutions contraires, faisoit beaucoup d'honneurs au jeune Marius et à Céthégus; mais quand ils parloient de se retirer, il trouvoit toujours de nou-

veaux prétextes pour les retenir, et il étoit évident que ce n'étoit nullement dans de bonnes intentions qu'il avoit recours à tous ces délais. Dans cet embarras, il arriva une chose assez naturelle qui les sauva. Le jeune Marius étoit beau et bien fait : une des concubines du roi fut touchée de ses malheurs et cette compassion fut le commencement et le prétexte de l'amour qu'elle conçut pour lui. Elle lui déclara sa passion ; mais ce jeune homme n'y répondoit pas d'abord ; enfin, voyant qu'il n'y avoit point d'autre chemin ouvert pour sa fuite, et considérant d'ailleurs que les avances que cette femme lui faisoit partoient plutôt du désir généreux et honnête de le servir, que de l'envie de satisfaire une passion honteuse, il reçut les marques de son affection, et elle lui donna les moyens de s'enfuir avec ses amis.

Il arriva justement à l'endroit où étoit son père. Quand ils se furent embrassés, ils se mirent en route ; en marchant le long de la côte, ils virent deux gros scorpions qui se battoient. Marius regardant cette rencontre comme un mauvais présage [53], ils montèrent sans différer sur un bateau de pêcheurs, et passèrent dans l'île de Cercina (a), peu éloi-

(a) Petite île près de la côte occidentale de la petite Syrte.

gnée du continent. A peine avoient-ils quitté le rivage, qu'ils virent quelques cavaliers d'Hiempsal arriver à l'endroit d'où ils venoient de partir; et Marius avoua que, de tous les dangers auxquels il avoit échappé, ce n'étoit pas là le moindre.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, et que Sylla faisoit la guerre dans la Béotie contre les lieutenants de Mithridate, les consuls Octavius et Cinna s'étant divisés, avoient pris les armes et en étoient venus aux mains [54]. Octavius, ayant eu l'avantage, avoit chassé de la ville Cinna, qui vouloit gouverner avec trop de tyrannie, et nommé consul à sa place Cornélius Mérula. Cinna de son côté avoit ramassé des troupes de toute l'Italie, et menoit une formidable armée contre Rome. Marius, ayant reçu ces nouvelles, résolut de s'embarquer sans délai. Il prit avec lui des cavaliers maurusiens et quelques-uns de ceux qui l'étoient venu trouver d'Italie, ce qui lui faisoit en tout environ mille hommes. Il aborda au port de Télamon (*a*), en Etrurie, et étant descendu à terre, il fit publier qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui viendroient s'enrôler. Les laboureurs et les bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent sur la côte, attirés par la répu-

(*a*) Près du promontoire de même nom.

tation de Marius, qui gagnant les plus robustes et les plus propres à la guerre, ramassa en peu de jours des troupes si considérables, qu'il en remplit quarante vaisseaux.

Quand il fut question du parti qu'il devoit prendre, il fit cette réflexion, qu'Octavius étoit un homme de bien qui vouloit gouverner en obéissant aux lois; et que Cinna étoit suspect à Sylla, et ennemi déclaré du gouvernement. Il comprit donc que Cinna lui convenoit davantage, et résolut de s'aller rendre à lui avec toutes ses forces. Il envoya des gens devant, lui dire qu'il étoit prêt à obéir à ses ordres, comme au consul. Cinna le reçut à bras ouverts, le nomma d'abord proconsul, et lui envoya les faisceaux et les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, disant que ces ornements ne convenoient point à l'abaissement de sa fortune, et continua de porter une méchante robe, et de laisser croître ses cheveux, comme il avoit fait depuis le jour qu'il avoit été banni, et marcha toujours lentement et pesamment comme un homme qui avoit plus de soixante-dix ans. Par cet abattement, il vouloit exciter la compassion; mais au travers de cette humiliation, on voyoit éclater cet air de fierté qui lui étoit naturel, et qui paroissoit plus terrible que pitoyable; et l'on démêloit fort

bien que le changement de sa fortune avoit plus aigri son courage qu'elle ne l'avoit abattu.

Dès qu'il eut salué Cinna, et parlé aux soldats, il agit sans perdre de temps, et changea la face des affaires. D'abord, coupant les convois avec ses vaisseaux, et pillant les marchands qui portoient des blés et autres provisions à Rome, il se rendit maître des vivres; ensuite courant la côte, il s'empara des villes maritimes. Enfin, il prit Ostie par trahison, la pilla, tua la plupart de ses habitants, et fit un pont sur le Tibre pour empêcher que les ennemis ne pussent rien faire entrer à Rome par mer. S'étant mis en marche avec son armée, il tira droit à Rome, et s'empara de la montagne appelée *le Janicule*; tout cela par la faute d'Octavius qui ne fit pas tant de tort aux affaires par son incapacité, qu'il leur nuisit par son trop grand attachement à la justice qui lui fit sacrifier à la lettre de la loi ce qui étoit expédient et utile. Car, comme on le pressoit d'appeler à la liberté les esclaves, il répondoit toujours, « qu'il ne donneroit « jamais aux esclaves aucun droit dans une « patrie, dont il tenoit éloigné Marius pour « le maintien des lois et de la justice ».

Cæcilius Métellus, fils de Métellus Numidicus, qui avoit commandé l'armée en Afri-

que contre Jugurtha, et qui avoit été supplanté par Marius, étant arrivé à Rome, tous les gens de guerre qui le regardoient comme un général bien supérieur à Octavius, abandonnèrent ce consul, et se rangèrent auprès de Métellus, le priant de se mettre à leur tête et de sauver la ville; et lui promettant qu'ils combattroient avec courage, et qu'ils vaincroient leurs ennemis s'ils avoient un capitaine actif, et qui les sût bien conduire. Métellus, irrité de cette proposition, les réprimanda, et les renvoya à leur consul; mais ils prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, et Métellus lui-même fut obligé de se retirer, n'espérant plus de salut pour la ville.

Octavius, à la persuasion des Chaldéens, des devins, et de ceux qui se mêloient d'expliquer les livres des Sibylles, demeura à Rome où ils lui promettoient que les choses changeroient bientôt en sa faveur. C'étoit véritablement un homme d'un très-bon sens et qui soutenoit surtout sa dignité de consul avec beaucoup de majesté, sans se laisser jamais gagner par les flatteries, et se tenant toujours inviolablement attaché aux coutumes et aux lois de la patrie, comme à un formulaire dont on ne doit jamais s'écarter. Mais il avoit un grand foible pour la divination, et il passoit bien plus de temps à consulter les devins et

autres charlatans de cette espèce, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou des hommes d'état [55].

Marius, avant d'entrer dans Rome, envoya quelques satellites qui, ayant traîné Octavius hors de son tribunal, l'égorgèrent sur la place. L'on dit qu'on trouva sur lui la figure de sa naissance qui avoit été dressée par un Chaldéen [56]. Voilà donc une contrariété assez remarquable dans ces deux grands personnages: car Marius fut sauvé, et Octavius perdu par la grande confiance qu'ils avoient eue en la divination [57].

Les choses étant en cet état, le sénat assemblé envoya des députés à Cinna et à Marius, les prier d'entrer dans Rome et d'épargner les citoyens. Cinna, comme consul, leur donna audience, assis sur son tribunal, et leur fit une réponse pleine de douceur et d'humanité. Marius, qui étoit debout derrière son siége, ne disoit mot; mais la sévérité de son visage et ses regards farouches annonçoient qu'il rempliroit bientôt la ville de meurtre et de sang. Après l'audience, ils s'acheminèrent vers Rome. Cinna y entra environné de ses gardes et de gens de guerre; mais Marius, s'arrêtant sur la porte, dit, avec une ironie que la colère dictoit: « Qu'il étoit banni, et « que les lois lui défendoient l'entrée de Rome;

« que, si l'on y avoit besoin de sa présence, « il falloit casser par une nouvelle loi celle « qui l'avoit banni » ; comme s'il eût été un homme bien attaché aux lois, et qu'il fût entré dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple dans la place; mais avant que trois ou quatre tribus eussent donné leurs suffrages, il leva le masque, et renonçant à ce vain rappel, qu'il faisoit semblant de demander, il entra dans la ville environné de ses satellites, choisis sur tous les esclaves qui s'étoient venu rendre à lui, et qu'il appeloit Bardiéens [58]. Ces satellites, sur la moindre parole ou le moindre signe de Marius, tuoient sans distinction tous ceux qu'il ordonnoit; jusque-là qu'un sénateur, appelé Ancharius, qui avoit été préteur, s'étant approché de lui pour le saluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire semblant de le voir, ils le tuèrent à ses pieds; et depuis ce moment, ce fut un signal pour massacrer dans les rues tous ceux qui en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole ni un salut : de sorte que ses meilleurs amis ne l'approchoient jamais sans des frayeurs et des transes mortelles.

Enfin, après tant de meurtres, Cinna, rassasié de sang, commença à s'apaiser; mais Marius plus altéré de jour en jour, et l'esprit plus aigri et plus irrité, vouloit achever de se

défaire de tous ceux contre lesquels il lui restoit le moindre soupçon. Toutes les villes, tous les grands chemins fourmilloient de gens qui, comme des limiers, poursuivoient et relançoient ceux qui s'enfuyoient, ou qui se cachoient. On reconnut en cette occasion que la fidélité due à l'hospitalité et à l'amitié, tient rarement contre la mauvaise fortune; car il y eut bien peu de gens qui ne décelassent leurs amis, ou qui ne livrassent leurs hôtes. C'est pourquoi il est d'autant plus juste de louer et d'admirer les esclaves de Cornutus, qui ayant caché leur maître dans un lieu fort secret de sa maison, prirent dans la rue un de ceux qui avoient été tués, le portèrent dans la maison, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, et le montrèrent en cet état aux satellites de Marius qui venoient pour le massacrer; et après l'avoir enseveli et orné magnifiquement comme leur maître, ils l'enterrèrent avec un grand deuil, sans que personne se doutât de cette feinte. Cornutus, sauvé par ses esclaves se retira dans les Gaules.

L'orateur Marcus Antonius 59 avoit aussi trouvé un ami fidèle; mais il fut plus malheureux que Cornutus. Cet ami étoit un homme du peuple, fort pauvre, qui lui ayant donné retraite, ravi d'avoir chez lui un des princi-

paux de Rome, et voulant le bien traiter, envoya son esclave chez un cabaretier du voisinage pour acheter du vin ; cet esclave ayant goûté avec plus de soin que de coutume, le vin qu'on lui donnoit, et ne le trouvant pas assez bon, en demanda de meilleur. « Qui se « passe donc chez vous, lui dit le cabaretier, « que tu ne prends point comme à l'ordinaire, « du vin nouveau et commun, et que tu en « veux du meilleur et du plus cher » ? Cet esclave lui découvrit simplement, comme à un homme qu'il connoissoit et qui étoit son ami, que son maître traitoit Marcus Antonius, qu'il avoit caché chez lui. L'esclave ne fut pas plutôt sorti, que ce cabaretier, homme impie et scélérat, alla tout droit chez Marius qui venoit de se mettre à table. Dès qu'on l'eut fait entrer, il annonça à Marius qu'il alloit lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle, on dit que Marius jeta un grand cri, et que sa joie fut si grande, qu'il battit des mains. Il fut même sur le point de quitter la table, et d'aller sur le lieu : mais ses amis l'en ayant empêché, il envoya un de ses officiers, nommé Annius, avec plusieurs soldats, et lui ordonna de lui apporter la tête d'Antonius. Quand cette troupe fut arrivée à la maison où le cabaretier les mena, Annius demeura à la porte ; et ses soldats étant montés

par un petit escalier dans la chambre, et ayant envisagé Antonius, ils se renvoyoient les uns aux autres cette exécution ; tant l'éloquence de ce personnage, telle qu'une sirène enchanteresse, étoit pleine de douceur, de persuasion et de grâce. Il n'eut pas plutôt commencé à parler et à les prier de lui sauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui eût le cœur assez dur pour mettre la main sur lui, ni qui osât le regarder en face ; mais baissant tous la vue, ils répandirent des larmes. Annius qui s'impatientoit de ce retard, monta dans la chambre, et vit Antonius parler à ses soldats ravis et attendris par son éloquence ; il les appelle lâches et traîtres, et courant à Antonius, il lui coupa la tête de sa propre main.

Catulus Lutatius, qui avoit été collègue de Marius au consulat, qui avoit commandé l'armée, et triomphé avec lui des Cimbres, ayant su que ceux qui avoient intercédé pour lui auprès de Marius, n'en avoient reçu que cette réponse terrible : *il faut qu'il meure*, s'enferma chez lui dans une petite chambre où il fit allumer beaucoup de charbon, et se fit étouffer par cette vapeur. Les corps de ceux à qui on avoit coupé la tête, étoient jetés dans les rues, et foulés aux pieds, et ce spectacle, au lieu d'exciter la compassion, glaçoit

les cœurs d'effroi, parce que chacun avoit à craindre pour soi-même. Mais ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit l'insolence et la luxure abominable de ces scélérats appelés *Bardiéens*, qui après avoir égorgé les maîtres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfants, et violoient leurs femmes; et dont on ne pouvoit réprimer l'avarice et la cruauté. Enfin, Cinna et Sertorius ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le camp comme ils dormoient, et les égorgèrent sans faire quartier à un seul.

Mais alors, comme si ce vent de tempête eût changé tout-à-coup, on apprit de tous côtés que Sylla, ayant terminé la guerre contre Mithridate, et recouvré les provinces que ce prince avoit usurpées, revenoit à Rome avec une grosse armée. Cette nouvelle arrêta pendant un peu de temps ces maux et ces misères inexprimables, parce que leurs auteurs s'attendoient à tout moment d'avoir à supporter une terrible guerre; et c'est ce qui fit qu'on nomma Marius consul pour la septième fois. Comme il sortoit de sa maison le premier jour de janvier, qui est le commencement de l'année, pour aller sur la place prendre possession de son consulat, il trouva sur son chemin Sextus Lucinus, et le fit précipiter de la roche Tarpéienne. Ce début

atroce parut un signe évident et un présage sûr de tous les maux et de toutes les calamités qui alloient fondre encore sur le parti de Marius et sur toute la ville. Pour lui, affoibli par les travaux, l'esprit accablé d'inquiétudes, et travaillé de différentes pensées qui l'agitoient, et l'âme pénétrée de frayeur et de crainte à la seule pensée de la nouvelle guerre, des nouveaux combats et des nouvelles terreurs qui l'attendoient, et dont sa grande expérience lui faisoit voir tout ce qu'ils avoient de plus dangereux et de plus horrible, il n'avoit pas la force de résister aux chagrins et aux peines dont il étoit assailli de toutes parts. Ces noirs chagrins augmentoient encore quand il considéroit que ce n'étoit pas contre un Octavius et un Mérula, qui ne commandoient qu'une tourbe ramassée de séditieux et de mutins, qu'il alloit combattre; mais que c'étoit contre Sylla qui marchoit contre lui, qui l'avoit chassé autrefois, et qui, par ses victoires, venoit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin. Accablé par toutes ces pensées, il se remettoit encore devant les yeux son exil, ses fuites, les dangers qu'il avoit courus sur la terre et sur la mer, toutes les peines qu'il avoit essuyées, et il tomboit dans des angoisses terribles qui lui causoient des frayeurs noctur-

nes, et des songes qui troubloient son repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui disoit :

Le gîte du lion, quoique absent, est terrible [60].

Mais comme il craignoit encore davantage les veilles, il s'abandonna à tous les excès de la table, peu convenables à sa dignité et à son âge, cherchant un remède contre ses insomnies et ses chagrins.

Enfin, sur quelque nouvelle qu'il reçut du côté de la mer, et qui lui apprenoit sans doute l'approche de Sylla, il tombe dans de nouvelles alarmes. D'un côté, la crainte de l'avenir, et de l'autre, l'accablement et le poids des maux présents l'avoient réduit dans un tel état, que le moindre accident fut capable de le jeter dans la maladie dont il mourut. Il fut attaqué d'une pleurésie, comme l'écrit le philosophe Posidonius, qui alla le voir dans son lit pour lui parler des affaires relatives à son ambassade. Mais Caïus Piso [61], autre historien, écrit que Marius se promenant un soir après souper avec quelques-uns de ses amis, fit tomber la conversation sur ses aventures, qu'il leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis le commencement de sa vie ; et qu'après leur avoir raconté les changements de la fortune à son

égard, il ajouta qu'il n'étoit pas d'un homme sage et de bon sens de se fier davantage à son inconstance. Après quoi il les embrassa, leur dit adieu, et alla se mettre dans son lit, où il mourut après sept jours de maladie.

Il y a des écrivains qui assurent que son ambition démesurée parut surtout dans sa maladie par un délire où il tomba; car il rêva qu'il commandoit l'armée romaine contre Mithridate, et qu'il lui livroit bataille. Il faisoit dans son lit les mêmes gestes et les mêmes mouvements que dans les combats, et jetoit les mêmes cris d'exhortation et de victoire, tant son envie de commander et sa jalousie naturelle avoient empreint dans son cœur cette forte et violente passion d'avoir cette guerre à conduire! C'est cette folle ambition qui faisoit qu'à l'âge de soixante-dix ans, après avoir été le premier de tous les hommes qui eût eu l'honneur d'être sept fois consul, et laissant une maison et des richesses si grandes, qu'elles auroient suffi à plusieurs rois, il se plaignoit encore de la fortune, comme mourant pauvre, et avant que d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré.

Platon pensoit bien différemment; car se voyant sur le point de mourir, il remercia son génie et la fortune, de ce qu'il étoit né homme, et non brute; Grec, et non Barbare,

et enfin de ce que sa naissance s'étoit rencontrée dans le temps de Socrate. On dit aussi qu'Antipater de Tarse fit de même; car un peu avant sa mort, il repassa dans son esprit tous les événements heureux qui lui étoient arrivés pendant sa vie, et il n'oublia pas même sa navigation favorable de son pays à Athènes, comme mettant en ligne de compte jusqu'aux moindres faveurs de la fortune, sans en oublier une seule, et les conservant chèrement jusqu'à la fin dans sa mémoire, qui est pour l'homme sage le plus assuré trésor où il puisse conserver et mettre en dépôt tous les biens qu'il a reçus : au lieu que les ingrats et les insensés laissent périr et couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon et d'agréable : de là vient que n'ayant rien mis en réserve, et ne retenant rien, ils sont toujours vides de biens, et pleins de vaines espérances, qui leur font abandonner le présent pour les jeter dans l'avenir. Or l'avenir dépend toujours de la fortune, et le présent ne peut nous être ôté. Cependant ils rejettent ces biens déjà reçus des mains de cette Déesse, et soupirent toujours après ceux qu'elle promet, et qu'ils regardent comme leurs biens propres : et c'est avec justice qu'ils sont ainsi malheureusement abusés. Car avant que la raison et la saine doctrine aient jeté dans leur ame de

bons fondements, et préparé un appui pour recevoir tous les biens extérieurs, ils travaillent avec empressement à les amasser et à les entasser; et ne peuvent alors jamais satisfaire l'avidité insatiable qui les dévore.

Marius mourut le dix-septieme jour de son septième consulat. D'abord ce fut une joie générale dans Rome, qui se flatta d'être délivrée de la plus cruelle et la plus insupportable de toutes les tyrannies. Mais peu de jours après, les Romains s'apperçurent qu'ils avoient changé un maître vieux et cassé contre un jeune maître plein de vigueur et de force, tant le jeune Marius exerça contre eux d'inhumanités et de cruautés, en faisant mourir les personnages les plus considérables par leur naissance et leurs vertus. Comme on l'avoit cru hardi et intrépide dans les combats, on l'avoit appelé d'abord *fils de Mars*; mais le contraire ayant ensuite paru par ses actions, on l'appela *fils de Vénus*. Enfin, renfermé dans Preneste par Sylla, après avoir tout tenté inutilement pour sauver sa vie, et voyant que la prise de la ville ne lui laissoit aucun moyen d'échapper, il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

FIN DE LA VIE DE MARIUS.

COMPARAISON*

DE PYRRHUS ET DE MARIUS.

Après avoir recueilli tout ce qui nous a paru le plus digne de mémoire dans la vie de Pyrrhus et dans celle de Marius, il est temps de les comparer pour tâcher de découvrir ce qu'ils ont de semblable et de différent, et les avantages qu'ils ont l'un sur l'autre.

Il se présente d'abord, du côté de la naissance, une différence infinie, qui semble exclure toute sorte de comparaison. En effet, comment peut-on comparer un homme comme Marius, issu de parents inconnus, pauvres, et obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front, né dans un méchant petit bourg du pays des Arpinates, et qui n'a eu d'autre éducation qu'une éducation rustique et grossière; comment peut-on, dis-je, le comparer à un prince comme Pyrrhus, né sur le trône, et doublement fils de Jupiter, et par son caractère de roi, car les rois sont appelés enfants

* La comparaison que Plutarque avoit faite de Pyrrhus et de Marius, est perdue. Le traducteur a suppléé celle-ci.

de Jupiter, et par son origine, qui, par une longue suite de rois, remonte jusqu'à ce Dieu.

Mais cette différence si grande et si sensible que la nature a mise entre eux, on peut dire que la fortune l'a effacée, en accumulant sur la tête de Marius plus d'honneurs et de puissance qu'elle n'en avoit jamais accordé à aucun Romain avant lui; et cela même n'est pas un médiocre avantage pour Marius. Il n'est pas surprenant qu'un roi si grand par tant de titres, ait reconquis ses états, et qu'il ait ajouté de nouvelles grandeurs à celle que la naissance lui a donnée. Il arrive rarement que des rois soient si abattus, qu'ils ne puissent trouver les moyens de se relever; leur titre de roi paroît si saint et si vénérable à tous les hommes, que leur mauvaise fortune attire la pitié et les secours de la plupart, et surtout de ceux qui sont revêtus de ce sacré caractère. Mais qu'un homme du peuple parvienne de commencements si misérables et si foibles à ce faîte de grandeur où Marius s'est élevé, qu'il ait mérité tant de charges si honorables, tant de commandements d'armées si glorieux, c'est ce qui est admirable. Il faut que la fortune ait trouvé dans un homme de grandes qualités et de grands talents, pour en faire jusqu'à sa mort, l'objet de ses faveurs et de ses caprices.

. . . . .

La fortune n'est pas la seule qui ait égalé en quelque sorte Marius à Pyrrhus, la nature y a mis beaucoup du sien, comme si elle avoit voulu réparer le tort qu'elle lui avoit fait du côté de la naissance.

Pyrrhus avoit toutes les qualités du corps et de l'esprit nécessaires à un grand capitaine, la prudence, la tempérance, la force, la vivacité; il étoit constant, patient, laborieux, et d'une santé capable de résister aux plus grandes fatigues, et il avoit un grand air de majesté, mais un air plus terrible que vénérable.

Marius étoit né de même vif, frugal, laborieux, constant, patient, infatigable, et d'un esprit aussi présent, aussi net, et aussi tranquille dans l'action au milieu des dangers, que dans le repos. Il avoit ce même air de majesté, mais encore plus rude et plus terrible.

Pyrrhus, en valeur, en courage, en audace, ne cédoit à aucun prince ni roi. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrépidité, et cette valeur héroïque d'Alexandre, qui paroissoit moins l'effet du mouvement rapide des esprits, qu'un transport, qu'une fureur divinement inspirée.

Personne n'étoit supérieur à Marius dans ces mêmes qualités.

Ils commencèrent tous deux de bonne heure à donner des marques de cette valeur et de cette audace. Pyrrhus à l'âge de dix-huit ans se distingua extrêmement à la bataille d'Ipsus où tant de rois combattirent; et Marius aussi jeune se signala au siége de Numance, et il y acquit une grande réputation.

Il est vrai que Marius ne peut opposer aucun fait qui soit comparable à celui de Pyrrhus, lorsque tout blessé qu'il étoit d'un coup d'épée à la tête, il fendit en deux d'un seul coup de son cimeterre, un capitaine des Mamertins, armé de pied en cap, et aussi remarquable par sa taille avantageuse, que par l'éclat de ses armes.

Marius n'a pas non plus d'action personnelle si éclatante que celle de Pyrrhus, lorsqu'à l'attaque de la ville d'Eryx en Sicile, il monta le premier à l'assaut, soutint long-temps seul tout l'effort des Barbares, écarta les uns, précipita les autres, et faisant mordre la poussière aux plus opiniâtres, il se fit autour de lui un rempart de morts. Tel étoit Alexandre sur le mur de la ville des Oxydraques.

Mais ce n'est ni par les coups de main, ni par ces transports téméraires, qui soumettent la raison à la fortune, qu'on juge des généraux; ces actions font les titres des soldats et

des subalternes : encore pourroit-on opposer à la première action de Pyrrhus, le combat que Marius, jeune soldat, soutint dans sa première campagne à la vue de Scipion l'Africain, contre l'ennemi qu'il tua devant les murs de Numance. Et quelles actions de valeur ne faut-il pas qu'il ait faites à ce même siége pour s'être attiré de ce général ce grand éloge, « qu'il pourroit le remplacer un jour » ?

Tous deux également nés pour la guerre, ils ne pouvoient supporter la paix, non pas même dans le sein de la prospérité et au faîte des honneurs, lorsque leur ambition devoit être la plus satisfaite. Or si c'est un défaut à un roi de haïr la paix, qu'on peut appeler la plus belle chose du monde, c'en est un encore plus grand à un particulier. Quelle horreur de vouloir toujours s'élever par les malheurs publics à un plus haut degré de réputation et de gloire !

Pyrrhus avoit tant de science et de capacité dans l'art de la guerre, et surtout pour mener des troupes et pour les ranger en bataille, qu'il ne se contenta pas d'en donner des preuves dans tous ses combats, il en laissa encore des traités où il en donnoit des préceptes.

Marius ne lui étoit nullement inférieur en ce point. Dans toutes les batailles qu'il don-

na, on voit éclater son habileté et sa grande prudence, soit pour le choix du terrein, soit enfin pour prendre en tout ses avantages, et pour affoiblir et diminuer ceux de l'ennemi. Ce qu'il fit avant la bataille contre les Ambrons pour accoutumer peu-à-peu les Romains à la vue des Gaulois, prouveroit seul le grand capitaine. Le changement qu'il apporta aux piques de ses soldats fait voir jusqu'où il portoit ses soins. Et s'il n'a rien écrit ni laissé aucun traité de l'art de la guerre, il a laissé un grand monument de sa capacité et de sa prudence dans ce qu'il fit à l'embouchure du Rhône pour faciliter ses convois.

Marius a encore, à mon avis, un grand avantage; c'est que dans toutes les guerres où il commanda, on ne trouve point qu'il ait fait une seule faute, bien loin d'en avoir fait une pareille à celle que fit Pyrrhus devant Lacédémone. Ce dernier trouva cette ville sans défense; et au lieu de l'attaquer en arrivant, comme cela lui étoit très-facile, il s'amusa à camper, et donna aux Lacédémoniens une nuit pour se reconnoître. Et rien ne peut mieux faire voir que cet exemple, de quelle conséquence il est à la guerre de profiter des moments, et de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Une occasion perdue non seulement ne se

répare point, ou ne se répare que très-rarement, mais elle a souvent encore des suites funestes. Cette seule nuit donna le temps aux Lacédémoniens de se fortifier et de se couvrir d'une bonne tranchée; ce qui ne fit pas seulement manquer à Pyrrhus son entreprise, mais entraîna encore tous les malheurs qui lui arrivèrent ensuite, et sur le chemin d'Argos où il perdit son fils, et dans Argos même, où il fut si malheureusement tué; ce qui ne seroit point arrivé s'il s'étoit rendu maître de Lacédémone.

Pour ce qui est de leurs exploits, et des batailles qu'ils ont données, il faudroit être grand capitaine pour les bien peser, et pour décider quelles ont été les plus difficiles, les plus accompagnées de grands dangers, et par conséquent les plus glorieuses. Mais on peut dire en général que dans toutes les actions de Pyrrhus, il ne paroît rien de si grand, ni de si éclatant que ce que Marius fit contre les Ambrons, les Teutons et les Cimbres. Jamais l'Italie, ni Rome même, n'avoient été menacées d'une ruine si prochaine; trois cent mille hommes, comme un torrent impétueux, inondoient les campagnes; rien ne pouvoit résister à leur fureur : redoutables non seulement par leur nombre et par la force étonnante de leurs corps, mais aussi par leur au-

dace, par leur violence et par leur opiniâtreté, ils s'étoient rendus encore plus terribles par les premiers succès de leurs armes. Ils avoient déjà défait plusieurs armées romaines, et plusieurs capitaines de réputation; et Rome ne trouva d'autre pilote que Marius, qui pût la défendre contre cette affreuse tempête qui venoit l'assaillir.

Que l'on examine tout ce que Marius fit dans cette grande occasion, la constance avec laquelle il supporta les bravades et les insultes des Barbares, qui vouloient l'attirer au combat, et les murmures de ses troupes, qui vouloient combattre; la manière sage et précautionnée dont il les suivit quand ils eurent décampé; les ordres qu'il donna quand le hasard eut engagé le combat contre les Ambrons, en faisant d'abord charger par les Liguriens, et en faisant ensuite soutenir ces derniers par les Romains; la prudence et la valeur qu'il fit paroître le lendemain dans la bataille contre les Teutons, dont le gain fut uniquement dû à sa conduite et à son courage; on avouera qu'il n'y a point d'action où toutes les parties d'un grand capitaine paroissent dans un plus grand jour.

On opposera peut-être à cette bataille de Marius, celle que Pyrrhus gagna en Italie contre les Romains conduits par le consul

Lévinus; car pour bien juger des deux actions, il faut comparer les ennemis contre lesquels elles ont été faites. Or cette armée des Romains, que Pyrrhus battit, n'étoit pas comme cette multitude innombrable de Barbares, qu'une fureur aveugle, qui se nuit souvent à elle-même, conduisoit; c'étoient les troupes disciplinées et aguerries : ce n'étoit pas un corps qui pliât au premier choc, et qui étant rompu, ne pût se rallier et faire encore tête; c'étoit un corps ferme, bien serré, et bien uni, dont toutes les parties se soutenoient l'une l'autre, et qui, rompu et poussé sept fois, revint sept fois à la charge, repoussa autant de fois le vainqueur, et étoit sur le point de gagner la bataille, lorsque Pyrrhus, qu'on avoit cru mort, venant à reparoître, rétablit le combat, lâcha ses éléphants contre les Romains, et les ayant mis en désordre, chargea si à propos avec sa meilleure cavalerie, qu'il les défit entièrement, et remporta cette victoire, dont la gloire fut d'autant plus grande, qu'elle lui avoit été opiniâtrément disputée, et que les Romains eux-mêmes avouèrent qu'elle étoit l'ouvrage de son grand sens et de sa fermeté.

On dira, à l'avantage de Marius, qu'il ne fut jamais battu, au lieu que Pyrrhus le fut deux fois par ces mêmes Romains qu'il venoit

de vaincre; la première fois près d'Asculum, où il le fut même par sa faute pour avoir mal pris son terrein. Mais je ne sais si on peut imputer à un général une faute, qui fut aussitôt réparée que faite. Dès le lendemain, Pyrrhus eut sa revanche; il défit les Romains, et remporta une seconde victoire aussi glorieuse que la première. Il n'en fut pas de même à la seconde fois près de Bénévent, où il perdit un grand combat contre Marius Curius; et sa défaite fut si considérable, qu'elle l'obligea d'abandonner l'Italie et de renoncer à tous les desseins ambitieux qui l'y avoient amené. Mais on peut dire que dans cette occasion, la fortune voulut faire voir qu'elle fait quelquefois triompher de la prudence et de la sagesse. Il n'y avoit rien de mieux pris et de mieux concerté que le dessein de Pyrrhus, d'aller attaquer l'un des consuls avant que l'autre l'eût pu joindre. Les contre-temps qui lui arrivèrent la nuit dans sa marche, furent la principale cause du grand échec qu'il reçut en cette occasion.

Mais Marius eut la fortune favorable dans toutes ses expéditions, comme si elle eût pris à tâche de se faire honneur des grands succès qu'il s'assuroit par son grand sens et par sa bonne conduite.

Après qu'il eut défait les Ambrons et les

Teutons, il marcha au secours de son collègue Lutatius Catulus, répara la faute qu'il avoit faite de quitter les pas des montagnes, le fortifia par sa présence, passa le Pô, défit les Cimbres en bataille rangée, et acheva de sauver Rome par ce grand exploit.

Mais ce qui relève encore infiniment les victoires de Marius au-dessus de celles de Pyrrhus, c'est le fruit qu'elles produisirent. Les grands succès de Pyrrhus ne furent point utiles à son pays; s'il gagna la Macédoine, il fut obligé de la partager, et il la perdit ensuite. Toutes ses plus grandes expéditions furent entreprises pour secourir les Tarentins, pour chasser les Carthaginois de Sicile, ou pour rétablir dans Sparte un roi chassé, et il ne réussit à aucune. Au lieu que Marius par ses exploits délivra Rome de la frayeur de Jugurtha, le plus terrible ennemi qu'elle eût eu après Annibal, et sauva toute l'Italie de l'inondation des Ambrons et des Cimbres. Ce n'est pas qu'il ne soit glorieux aux princes de secourir les opprimés; mais ils doivent moins à leurs voisins, qu'à leurs peuples, dont le salut et l'avantage doivent être leur suprême loi. Pyrrhus ne rétablit point les affaires de ceux qu'il alla secourir, et ruina entièrement les siennes.

Si les exploits de Marius ont l'avantage

sur ceux de Pyrrhus par leur résultat, ils l'ont encore par les honneurs qu'ils lui procurèrent. Tous les éloges et toute la réputation que Pyrrhus s'attira par ses armes, et la magnifique inscription qu'il fit mettre dans le temple de Minerve, ne sauroient balancer le moindre des honneurs que Marius acquit par les siennes.

Quand Pyrrhus auroit réussi dans tous ses desseins, quels honneurs auroit-on pu lui rendre qui eussent égalé le glorieux titre qui fut donné à Marius, de troisième fondateur de Rome? Et ce n'est pas encore-là le faîte de la gloire où Marius se vit élevé; ce sentiment intérieur de reconnaissance, qui obligeoit les Romains quand ils étoient retirés dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, à l'associer à leurs Dieux dans leurs repas domestiques, à lui offrir, comme à eux, les prémices de leur table, et à lui faire les mêmes libations, est, sans contredit, l'honneur le plus grand et le plus flatteur où un mortel puisse parvenir.

Mais si pour bien juger des plus belles actions des hommes, il faut ne les considérer ni par elles-mêmes, ni par la fin qu'elles ont eue, ni par les honneurs qu'elles ont attirés à leurs auteurs, mais seulement par les motifs qui les ont produites, il est certain que ni les

exploits de Pyrrhus, ni ceux de Marius ne méritent de grandes louanges, manquant de ce qui doit seul les faire louer, je veux dire d'un motif juste et honnête, qui est l'âme des grandes actions. Il n'y a que les travaux entrepris pour la justice et pour le bien des hommes, qui soient véritablement louables. Or ce n'a jamais été le but de Pyrrhus ni de Marius. L'un et l'autre n'ont jamais rien fait que pour satisfaire leur ambition particulière, et pour remplir ce désir insatiable de gloire qui les dévoroit. Pyrrhus, courant après tout ce qui le flattoit, rouloit espérances sur espérances, toujours prêt à perdre ce qu'il avoit, pour courir après ce qu'il n'avoit pas, toujours incapable de souffrir le repos; et quand la fortune lui offroit en même temps deux occasions de faire de grandes choses, toujours plus affligé de perdre l'une, que content de profiter de l'autre.

L'ambition de Marius n'étoit ni moins excessive, ni moins blâmable. Né pauvre et de bas lieu, ni les immenses richesses qu'il avoit acquises, et qui auroient suffi à des rois, ni tant de batailles gagnées, ni deux triomphes, ni sept consulats, que personne n'avoit jamais eus avant lui, ni enfin les honneurs divins qu'on lui rendoit en particulier, et qui devoient être d'autant plus

flatteurs, qu'ils étoient éloignés de l'ostentation, et par conséquent de la flatterie, ne pouvoient le rassasier ; il se sentoit aussi vide que s'il n'avoit encore rien obtenu de tout ce qu'il avoit désiré. A l'âge de soixante-dix ans, il ne pouvoit se consoler qu'un autre fût nommé pour aller faire la guerre contre Mithridate ; il vouloit aller traîner sa vieillesse en Asie, et la commettre avec les Satrapes de ce roi. Et il avoit l'esprit si rempli de cette pensée, que dans les rêveries de sa dernière maladie, il en étoit travaillé, et qu'il mourut effectivement en se battant en songe contre Mithridate.

On pourroit dire peut-être pour le justifier, qu'ayant encore gagné à l'âge de soixante-cinq ans une grande bataille contre les alliés, et fait voir dans cette guerre que la foiblesse du corps, dont il se plaignoit, n'avoit pas diminué la vigueur de son esprit, il ne doit pas paroître étrange que peu d'années après il se crût encore capable de servir son pays, et en état de marcher contre Mithridate, surtout puisqu'à cet âge il soutenoit encore les fatigues du champ de Mars, et qu'il montroit un corps agile et propre aux armes. Combien de capitaines ont servi utilement leur patrie et fait des actions glorieuses dans un âge plus avancé! Mais cette excuse

seroit inutile : car si Marius n'avoit eu d'autre vue que de consacrer sa vieillesse à sa patrie, il devoit attendre que le peuple le nommât, et ne point faire de brigues, moins encore se servir d'un tribun hardi et séditieux, et aller heurter Sylla, ce qui pensa perdre Rome.

Cette ambition si outrée, qui fut le fondement de toute la conduite de Marius, comme de celle de Pyrrhus, fait assez connoître que les vertus morales n'étoient le fort ni de l'un ni de l'autre. Cependant on peut dire que de ce côté-là, Marius étoit infiniment au-dessous de Pyrrhus. Ce prince avoit des qualités aimables ; il étoit reconnaissant, conservoit toujours le souvenir de ce qu'on avoit fait pour lui, étoit très-diligent à rendre les plaisirs qu'il avoit reçus ; et quand la mort trop prompte de ceux qui l'avoient servi lui ravissoit les moyens de les reconnoître, il regardoit cela comme une perte qui ne pouvoit se réparer. Il est vrai qu'il fut accusé d'ingratitude et d'infidélité envers les villes de Sicile qui l'avoient reçu, et envers les deux officiers Sostrate et Thonon qui lui avoient rendu de si grands services ; et il seroit difficile de le justifier, car il traita ces villes en tyran. Il fit mourir Thonon, et il auroit traité de même Sostrate, si ce dernier, qui s'aperçut de son refroidissement à son

égard, ne s'étoit dérobé par la fuite. Mais on doit regarder ces actions moins comme un manque de reconnoissance que comme un excès d'ambition. Le violent désir d'aller conquérir l'Afrique, bannit de son âme le souvenir de tous les services que lui avoient rendus ces villes et ces deux amis; car dans le cœur d'un ambitieux, toutes les vertus sont subordonnées à cette ambition sans bornes. Et ce fut la seule occasion où Pyrrhus peut être regardé comme ingrat; partout ailleurs il remplit toujours les devoirs de la reconnoissance. Mais ce qui est bien remarquable, et une grande leçon pour les princes et les gouverneurs, c'est que cette seule ingratitude lui fit perdre la Sicile; car pour l'en chasser les Siciliens se liguèrent avec les Carthaginois mêmes, contre lesquels ils l'avoient appelé.

Il n'en est pas de même de Marius; jamais il ne donna aucune marque de reconnoissance : ce qu'il fit contre Hérénius, son patron, qui, pour le servir, refusoit de porter témoignage contre lui, comme contre son client, et la conduite qu'il tint à l'égard de Métellus, dès le lendemain que ce dernier eut jeté les fondements de sa fortune, en le prenant pour son lieutenant, en sont des preuves sensibles.

Pyrrhus étoit doux, et lent à se mettre en colère; et Marius étoit très-violent, et ne pardonnoit jamais. Il est vrai que Pyrrhus tua chez lui dans un festin Néoptolème, après l'avoir associé au royaume de Macédoine; mais en cela il ne fit que prévenir Néoptolème, qui avoit conspiré contre lui. Au lieu que Marius étoit toujours prêt à faire périr non seulement ses ennemis et ses concurrents, mais même les plus inconnus et les plus innocents. Lutatius Catulus avoit été son collègue au consulat; il avoit commandé avec lui l'armée, et ils avoient triomphé ensemble; c'étoit d'ailleurs un homme de bien, et qui avoit sacrifié sa propre gloire à celle de son pays: Marius ne lui pardonna point le bonheur qu'il avoit eu de contribuer plus que lui à la défaite des Cimbres; il résolut sa mort, et il fallut que Catulus se la donnât lui-même. Ce qu'il fit contre Turpilius, accusé d'avoir livré à Jugurtha la ville de Vacca, où il commandoit, est encore plus horrible; il fut un de ses juges, le fit condamner à mort, et lorsque son innocence fut reconnue ensuite, comme tous ses juges étoient au désespoir d'avoir fait mourir un innocent, Marius seul en fut ravi, il s'en vantoit comme d'une belle action, et alloit disant partout que c'étoit lui qui, en forçant le consul Métellus à pro-

noncer cet arrêt injuste, avoit attaché à sa conscience une furie vengeresse, qui le puniroit à tous moments : insensé, de croire à une furie vengeresse pour Métellus, qui, comme consul, n'avoit fait que prononcer un arrêt passé contre son avis, et de n'en pas craindre une plus terrible pour lui-même qui en avoit été l'auteur !

Bientôt après cette action si atroce, il en fit une toute contraire, qu'on ne peut s'empêcher de louer et d'admirer. Trébonius avoit tué son neveu. Il n'y avoit personne qui ne crût que d'avoir tué, même avec grande raison, le neveu d'un général comme Marius, si emporté, si vindicatif et si injuste, ne fût le plus grand de tous les crimes ; cependant Marius ne se contenta pas d'absoudre Trébonius, il le couronna de sa main. Heureux s'il avoit sacrifié ainsi son propre sang à la vertu et à la sagesse, et non à sa propre ambition et à ses vues d'intérêt !

On ne trouve dans la vie de Pyrrhus aucun acte de justice si éclatant ; mais on y remarque beaucoup d'amour pour la vertu et pour la sagesse ; et c'est un grand mérite à un prince d'aimer les hommes vertueux. L'admiration que Pyrrhus témoigna pour Fabricius, la distinction avec laquelle il le traita, et les offres magnifiques qu'il lui fit pour se l'atta-

cher, montrent combien il étoit frappé de la vertu, de la magnanimité et de la sagesse, dont Marius faisoit si peu de cas.

Que s'il faut rechercher la cause de la différence infinie qui étoit entre eux sur ce point, il n'est pas difficile de la trouver; elle se présente d'elle-même, c'est l'éducation. Pyrrhus avoit été bien élevé, il avoit été à Athènes, on voit qu'il avoit l'esprit fort cultivé, et on ne peut pas douter que la philosophie qui avoit éclairé le monde, ne lui eût prêté son secours; la conversation qu'il eut à table avec Cynéas et avec Fabricius en est une preuve. Au lieu que Marius avoit passé sa première jeunesse à la campagne sans aucune éducation; ce qui lui donna une si grande aversion pour les lettres grecques, qu'il ne put jamais les souffrir. Or c'est une règle sûre, qu'on ne hait point les Muses impunément. Il fut comme les terres fortes, qui, demeurant sans culture, produisent plus de méchantes herbes que de bonnes. Cette rudesse, cette férocité, cette ignorance du bien qui l'accompagnèrent toute sa vie, furent le fruit de sa malheureuse aversion. C'est ce qui lui causa cette audace effrénée dans l'autorité, cette lâcheté, et cette timidité dans les assemblées du peuple, où il sacrifioit toujours la vertu à la fortune, pour

plaire à celui qui pouvoit l'élever et l'abaisser, et tous ces autres vices qui le rendirent si malheureux au faîte même de la grandeur.

Le mensonge étoit sa qualité favorite. Il faisoit consister dans le mensonge la plus grande partie de l'habileté et de la vertu, et il le porta jusque dans le sanctuaire de la justice : ce qu'il fit en plein sénat pour surprendre Métellus, est une action qui suffiroit seule pour flétrir la vie d'un homme sage d'ailleurs, si la sagesse pouvoit jamais être sans la justice.

Il est vrai que Pyrrhus n'a pas été entièrement exempt de ce vice ; car on peut lui reprocher ce qu'il dit aux ambassadeurs des Lacédémoniens, lorsqu'entré à main armée dans le Péloponèse, il les assura qu'il ne venoit que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus avoit occupées, et qu'il avoit dessein d'envoyer à Lacédémone les plus jeunes de ses enfants, afin qu'ils y fussent élevés. Ce mensonge ne peut être excusé en aucune manière. Platon a bien enseigné qu'il étoit permis aux magistrats et aux généraux de mentir à leurs ennemis, mais c'est à des ennemis déclarés, et il ne veut parler que des mensonges que la guerre autorise. Il enseigne aussi qu'ils peuvent mentir à leurs

concitoyens, mais c'est alors comme un médecin qui ment à son malade.

De toutes les méchantes actions de Marius, la plus odieuse et la plus criminelle, c'est d'être allé en Asie pour exciter les rois contre Rome, et pour lui attirer de nouvelles guerres, afin que dans ce pressant danger, elle fût forcée de l'élire encore pour son général. Tous les crimes sont renfermés dans ce seul crime. Quelle malheureuse soif de gloire, et quelle rage, d'immoler sa patrie à son ambition!

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme si emporté, si féroce et uniquement possédé du désir de dominer, ait plongé sa vieillesse dans toutes sortes d'injustices et de cruautés. Ces naturels atroces, dès qu'ils ont une fois franchi les bornes de la justice, ne trouvent plus rien qui soit capable de les arrêter; les plus grands excès d'iniquité leur deviennent nécessaires; car ils ne peuvent s'assurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les derniers. De là vint ce déluge de sang qui inonda Rome pendant les derniers jours de la vie de Marius, et de quel sang! les principaux du sénat et les gens les plus vertueux furent les victimes de cette rage effrénée: le fer des Cimbres n'auroit pas été si cruel.

On ne trouve rien d'approchant dans la vie de Pyrrhus; et si malgré sa valeur il est inférieur à Marius en exploits de guerre, il lui est fort supérieur dans tout ce qui regarde la vie civile et les mœurs. Ils ont eu d'ailleurs tous deux des conformités fort grandes, avec cette différence, que l'un commença sa vie par des malheurs, et que l'autre la finit.

Le commencement de la vie de Pyrrhus fut d'un fugitif porté dans la cour d'un prince étranger, où l'on cherchoit pour lui un asile, et redemandé par ses ennemis qui vouloient le faire périr. Marius éprouva les mêmes revers dans ses dernières années après son sixième consulat.

A douze ans, Pyrrhus fut rétabli sur le trône de ses pères, et cinq ans après, il le perdit par sa faute, et retomba dans ses premiers malheurs, ayant quitté ses états pour une occasion très-frivole. Marius, quoique bien moins instruit que Pyrrhus, n'auroit jamais fait une faute si opposée à la bonne politique.

On peut dire que tous les hommes sont entêtés des présages, des songes, en un mot de la divination. C'est un sentiment qui naît du fond de leur nature toujours curieuse et avide de connoître l'avenir; mais cet entête-

ment paroît encore plus dans les grands personnages, et dans ceux qui jouent les premiers rôles, soit qu'ils aient véritablement ce foible comme les autres, ou qu'ils en fassent semblant par politique, pour faire servir cet art à leurs desseins. Pyrrhus se sentit fortifié par le songe où il avoit vu Alexandre qui lui promettoit de l'aider. D'après un autre songe, où il lui sembloit qu'il lançoit des foudres sur Lacédémone, il croyoit fermement que le lendemain il prendroit la ville d'assaut. Mais ce songe avoit un sens tout contraire, comme l'événement le justifia. D'un autre côté, il fut alarmé du présage qui lui arriva devant Argos, lorsque les têtes des bœufs qu'il avoit immolés, et qui étoient entassées à terre, tirèrent leurs langues et léchèrent leur propre sang. Et dans Argos il n'eut pas plutôt vu ce taureau et ce loup de bronze dans l'attitude d'animaux qui se combattoient, que rappelant un ancien oracle qui le menaçoit d'une mort prochaine dès qu'il verroit ces deux animaux s'acharner l'un contre l'autre, il pensa à se retirer et à renoncer à son entreprise.

Marius ne fit pas paroître moins de crédulité. Il menoit toujours avec lui une prophétesse syrienne, pour laquelle il témoignoit beaucoup d'admiration et de vénération.

Les deux vautours qui se faisoient voir à son camp toutes les fois qu'il devoit remporter quelque victoire, le flattoient agréablement. Pour se rassurer dans ses malheurs les plus extrêmes, il rappeloit l'explication que les devins avoient donnée au prodige qui lui étoit arrivé dans son enfance, lorsqu'un aigle laissa tomber sur sa robe son aire où il y avoit sept aiglons : et sur les côtes d'Afrique, la rencontre des deux scorpions qui se battoient, lui parut présager que le chemin qu'il tenoit lui seroit funeste; c'est pourquoi il le quitta, et monta fort à propos sur un bateau de pêcheurs. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit que Marius avoit été sauvé par la confiance qu'il avoit eue à la divination. Pyrrhus, qui n'y en avoit pas moins, auroit été sauvé de même, s'il avoit eu le temps de se retirer comme il le vouloit, après qu'il eut vu le taureau et le loup de bronze. Mais les signes qu'il avoit eus, étoient trop décisifs, ils ne pouvoient s'éluder; et comme il le dit lui-même en une autre occasion, « on n'évite « point sa destinée ».

Cet air terrible que la nature leur avoit donné, parut surtout dans des conjonctures presque semblables, mais avec un effet bien différent. Le soldat gaulois envoyé pour tuer Marius dans sa chambre à Minturnes, crut

voir des éclairs sortir de ses yeux, jeta son épée, et renonça à son entreprise.

Pyrrhus revenant de la défaillance causée par le coup de tuile qu'il avoit reçu, et ouvrant les yeux, effraya tellement d'un seul regard le soldat qui, dans ce moment, levoit l'épée pour lui couper la tête, qu'il ne put assener son coup, et qu'il ne l'acheva qu'en tremblant et avec beaucoup de peine.

Leur mort fut fort différente. Pyrrhus périt malheureusement dans un combat au milieu de la ville d'Argos, blessé par une femme, et achevé par un soldat qui lui coupa la tête. Et Marius, après toutes les cruautés qu'il avoit exercées, et avide encore de sang, mourut dans son lit. Mais cette mort, qui paroît tranquille, fut plus tragique que celle de Pyrrhus; car les derniers moments de sa vie, il les passa dans des inquiétudes et dans des frayeurs qui ne le laissoient reposer ni nuit ni jour; et il mourut également tourmenté par le souvenir du passé, par la vue du présent, et par la crainte de l'avenir. La furie vengeresse, à laquelle il avoit voulu livrer Métellus, commença à le punir de ses forfaits dès cette vie, et à exercer la vengeance de tout le sang qu'il avoit répandu. Tant il est vrai, comme dit Platon, que les scélérats et les impies,

quand ils approchent de la mort, commencent à craindre tout ce dont ils s'étoient le plus moqué pendant leur vie. Alors les frayeurs et les soupçons les saisissent, les remords les tourmentent, et ils n'ont pour compagnon, soit qu'ils veillent, ou qu'ils dorment, que le désespoir. Au lieu que celui qui n'a rien à se reprocher, et dont la vie est innocente, est toujours accompagné de la douce espérance que Pindare appelle « la « bonne nourrice des vieillards. Ceux qui ont « passé, dit-il, leur vie dans les voies de la « sagesse et de la justice, ont toujours auprès « d'eux la douce espérance qui réjouit leur « cœur, cette douce espérance qui est la « bonne nourrice de la vieillesse, et qui gou- « verne surtout l'esprit changeant des mor- « tels ». Car c'est une vérité constante, que l'heureuse vieillesse est une couronne de gloire et de confiance qui ne se trouve que dans les sentiers de la justice.

FIN DE LA COMPARAISON DE PYRRHUS ET DE MARIUS.

NOTES.

[1] Posidonius avoit condamné ceux qui croyoient que le troisième nom des Romains étoit le nom propre; et il les avoit condamnés sur cette unique raison, qu'il s'ensuivroit de là que ceux qui n'avoient que deux noms n'en avoient point de propre, puisqu'ils n'avoient pas ce troisième, qui étoit seul le nom propre selon leur sentiment. Et Plutarque condamne à son tour Posidonius, sur ce que si le premier nom étoit le nom propre, comme il le soutenoit, les femmes étoient donc sans nom propre, puisque jamais on n'a donné aux femmes le premier des trois noms qu'on a donné aux hommes. Mais je ne sais si cela est absolument vrai; il me semble avoir vu dans l'antiquité, des femmes appelées *Caïa*, *Lucia*, *Publia*, et Valère Maxime dit expressément, *antiquarum mulierum frequenti in usu prænomina fuerunt Rutilia, Cesellia, Rodocilla, Mutrulla, Burra, à colore dicta. Ista prænomina à viris tracta sunt, Caïa, Lucia, Publia, Mærsa.*

[2] Cela est certain; car, comme Ruauld le remarque, autre a été l'usage des premiers temps de la république, et autre celui des derniers sous les empereurs. Posidonius avoit raison par rapport à son temps; car alors, dit-il, c'étoit le premier des trois qui étoit le nom propre. Et Plutarque a aussi raison par rapport au sien; car alors on faisoit le nom propre du troisième. Cette matière des noms et surnoms des Romains, a été traitée par des savants. Ceux qui voudront s'enfoncer dans cette discussion très-ennuyeuse et très-peu utile, n'ont qu'à lire Sigonius, Robortellus, Brodæus, Politien et autres. Pour moi, j'ai toujours cru que des trois noms, *Marcus Furius Camillus*, le

second étoit le nom général de la famille, la famille des Furiens; le premier, le nom propre qui distinguoit les branches, et ceux qui les composoient; et le troisième, étoit un surnom, et comme un nom de guerre, qui enfin devenoit le nom propre, comme nous le voyons encore parmi nous.

[3] Il y a de l'apparence que ce nom est corrompu, et qu'il faut lire *Cernetum*, comme Xylander l'a corrigé sur ce passage de Pline, liv. iij, chap. 5, où en décrivant la première région de l'Italie, il parle de *Cernetum*, et ajoute *Cernetani, qui Mariani cognominantur.* « Les habitants de *Cernetum* à qui on donnoit « le surnom de *Mariani* ». Il y a de l'apparence qu'on les nommoit ainsi, pour faire entendre qu'ils étoient compatriotes de Marius. C'est une chose assez étonnante, qu'on ne sache pas mieux dans quel lieu précisément étoit né un homme comme Marius, qui a joué un si grand rôle sur le plus grand théâtre du monde.

[4] Ce Sabacon avoit fait entrer son esclave pour donner sa voix parmi les autres; ce qui étoit défendu, car les esclaves n'avoient point de suffrages. Il méritoit d'être chassé du sénat, si ce qu'il disoit de son esclave, qu'il étoit allé lui chercher un verre d'eau, et s'étoit retiré ensuite, étoit faux; et si cela étoit vrai, il le méritoit de même, à cause de son intempérance qui l'avoit empêché de résister à la soif pendant l'élection.

[5] *Marius* aimoit mieux essuyer le danger de cette accusation de brigue, et se retirer de la condition de client qui lui paroissoit honteuse.

[6] Ce passage doit être expliqué, par ce que Plutarque dit dans la vie de César: « Que ce grand homme eut « l'audace de produire les images de Marius, qu'on « voyoit alors pour la première fois depuis la victoire « de Sylla, et que le peuple témoigna l'admiration

« qu'il avoit pour son courage, d'avoir, après un si « long-temps, ramené dans la ville les honneurs de « Marius, en les arrachant comme des enfers où ils « étoient ensevelis ». Voyez la vie de César.

[7] C'est Quintus Cécilius Métellus, qui fut consul avec M. Junius Silanus, la quatrième année de l'olympiade clxvij, 107 ans avant l'ère chrétienne, et qui eut le surnom de Numidicus.

[8] Je ne sais si j'oserai dire ici ma pensée ; je vais la hasarder. Ces derniers mots, *à la vue de tout le monde*, me sont suspects ; *de voir son capitaine*, dit tout, et il ne me paroît pas nécessaire d'ajouter, *à la vue de tout le monde*. Au lieu de ces mots, ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, je crois que Putarque avoit écrit ἐσθίων ἐν ὄξει κοινὸν ἄρτον, « mangeant le même pain que lui, le pain « le plus commun, trempé dans du vinaigre ». Car c'étoit là une grande marque de la tempérance et de la frugalité de Marius, de manger du pain commun, et au lieu de viande et d'autres mets, de ne prendre que du vinaigre pour le tremper. Il paroît par quelques passages de l'antiquité, que les soldats, les esclaves et ceux qui travailloient aux champs, n'avoient ordinairement pour leur nourriture que du pain, du sel et du vinaigre, où ils trempoient leur pain. En voici un de Plaute dans le *Rudens*, acte iv, sc. 2 :

Sed hic rex cum aceto pransurus est, et sale sine bono pulmento.

« Mais ce beau roi, qui vient de faire de si grands « projets, n'aura pour toute sauce ce soir à son souper, « qu'une petite pincée de sel et un peu de vinaigre, « où il trempera son pain ».

[9] Il y a dans le texte, Τευτόνων ἀρχήν : mais les interprètes ont bien vu que les Teutons ne peuvent avoir place ici, et qu'au lieu de Τευτόνων il falloit lire

Τεκτόνων. Or, cet emploi de capitaine des ouvriers étoit un emploi considérable; et on le voit bien, puisque Métellus confia à ce Turpilius la garde d'une place aussi importante que Vacca.

10 Ils tuèrent la garnison Romaine; il n'y eut que ce Turpilius, qui commandoit la garnison, qui échappa, et ce fut ce qui le rendit suspect.

11 L'innocence de Turpilius n'étoit pas encore reconnue, quand Saluste écrivoit.

12 Métellus crut qu'il n'arriveroit pas à temps, pour se trouver à Rome à l'élection des consuls; mais il se trompa.

13 Florus se contente de dire, *quum pro obscuritate generis sui capite censos sacramento adegisset*; les Romains appeloient *capite censos* ceux qui n'ayant aucun bien étoient compris dans le cens par leur seul nom.

14 Ces peuples ont été si peu connus, qu'on a fait sur cela des fables infinies. On peut voir le septième livre de Strabon, qui approuve la conjecture de Posidonius, qui croit que les Cimbres étoient des peuples errants et des bandits qui ne faisoient que piller, et qui s'étendirent par les armes jusqu'aux Palus Méotides, et donnèrent au Bosphore le nom de *Cimmérien*, comme *Cimbrien*, les Grecs donnant le nom de Cimmériens aux Cimbres.

15 Festus dit que ce sont les Gaulois qui leur donnent ce nom. *Cimbri lingua gallica latrones dicuntur.* Mais l'ancienne langue gauloise est la même que la germaine. Il y a de l'apparence que ce mot *Cimbre* n'est point gaulois, mais que les Gaulois l'ont emprunté de la nation même, pour le donner aux voleurs et aux bandits. Voyez les remarques sur Festus.

[16] Il est vrai que les ténèbres du pays des Cimmériens ont donné à Homère l'idée de la fable de ses enfers, tels qu'il les représente dans le onzième livre de l'Odyssée. Mais il ne les place pas dans le pays des Cimmériens Scythiques, il les place dans la Campanie, près du lac Averne, de Baïes et de Cumes. On peut voir Strabon, livre v, et les remarques sur Festus, au mot *Cimmerii*.

[17] En mettant la livre d'or à mille francs, et la livre d'argent à cent francs, ces trois mille sept livres pesant l'or, feroient trois millions et sept mille francs de notre monnoie; les cinq mille sept cent soixante-quinze livres d'argent, monteroient à la somme de cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cents francs; les dix-sept mille vingt-huit drachmes faisoient un peu plus de 16,123 fr.

[18] Marius fut le premier qui entra dans le sénat avec sa robe triomphale. Ce fut la marque d'un orgueil insupportable, et comme d'un homme qui vouloit insulter le sénat, et en quelque sorte en triompher.

[19] Festus donne une raison plus vraisemblable, pourquoi les soldats furent appelés *mulets de Marius*. D'abord on donna ce nom par plaisanterie aux soldats mêmes de Marius, parce qu'il les avoit accoutumés à porter tout leur bagage sur leurs épaules, et ensuite ce nom passa aux soldats que l'on voyoit ainsi chargés comme des mulets.

[20] Les Barbares vont d'abord pour inonder l'Italie; voilà le flux: mais ils changent ensuite, et au lieu de pousser vers l'Italie, ils se rabattent sur l'Espagne; voilà pourquoi Plutarque dit: *Comme par une sorte de reflux*.

[21] Nous savons par l'évangile que Marthe étoit un nom de femme dans ce pays-là. Presque dans tous

les temps, on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour se concilier le respect des peuples, en leur persuadant que Dieu avoit d'eux un soin tout particulier. Dans ces occasions, le mensonge une fois reçu, fait le même effet que la vérité même.

[22] En effet, il y a lieu à ce doute. D'un côté, la crédulité de Marius pour les devins, et la superstition outrée sur les signes et sur les présages, peuvent fort bien faire croire qu'il étoit la dupe de cette Syrienne, et qu'il la prenoit pour une véritable prophétesse. N'avons-nous pas vu des hommes d'un excellent esprit, abusés par des femmes de ce caractère? Et de l'autre côté, la fable qu'il inventa pour rassurer ses compagnons, de cette aire d'aigle qui étoit tombée sur sa robe avec sept aiglons; et ces vautours apprivoisés dont il se servoit si habilement, comme Sertorius se servit de sa biche peu d'années après, jettent un grand air de manége et de fourberie politique sur tout ceci. Pour moi, je croirois que Marius étoit en même temps et superstitieux et fourbe.

[23] Plutarque, quelquefois superstitieux, voudroit par cette histoire, ou plutôt par cette fable des vautours, accréditer celle de Marthe, et faire passer cette femme pour une véritable prophétesse, en qui Marius avoit une extrême confiance. Voilà le sens de ces paroles, « ce qu'il y a de certain ». A l'égard d'Alexandre de Myndes, je ne sais si ce ne seroit pas plutôt Alexon de Myndes dont parle Diogène Laërce, et qui avoit fait des livres intitulés *Contes fabuleux*. Je crois qu'il faut corriger, ou Plutarque par Diogène Laërce, ou celui-ci par Plutarque.

[24] Pessinonte, ville sur la frontière de la Phrygie. La déesse Cybèle y avoit un beau temple, où elle étoit particulièrement honorée.

[25] L'action d'Aulus Pompeïus étoit bien hardie après ce que le sénat venoit de faire et d'ordonner. Apparemment ce tribun étoit ennemi de Marius, et vouloit lui faire envoyer un successeur.

[26] Plutarque dit cela comme si ce tribun n'eût pu mourir dans cette conjoncture, sans que la déesse s'en fût mêlée, et sans qu'elle eût voulu le punir de l'outrage fait à sa prédiction et à son grand-prêtre; mais c'est la coutume des hommes. Un accident qui arrive naturellement dans une occasion remarquable, leur paroît arriver par des raisons qu'ils tirent de la circonstance, et qui le plus souvent n'y a aucune part. Outre cela, combien de fois n'est-il pas arrivé que, pour justifier une prophétie, on a commis le crime nécessaire pour qu'elle s'accomplît.

[27] Voici les Ambrons qui passent la rivière; ils sont culbutés par les Romains, et ensuite les Romains les poursuivent jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Ces troupes qui sont attaquées au passage de la rivière, n'ont pas encore de camp en-deçà. Apparemment ce passage ne doit pas être entendu du camp des Ambrons, mais de celui des Teutons, qui étoient en-deçà de la rivière, quoique Plutarque n'en parle point. Cela est si vrai, que dans un moment nous allons voir les Teutons aller attaquer les Romains sur la hauteur où Marius les avoit postés. Mais comment ces Teutons étoient-ils passés? Cette action n'est pas assez détaillée.

[28] Marius gagna cette bataille dans son quatrième consulat, la seconde année de l'olympiade clxxix, 100 ans avant l'ère chrétienne.

[29] C'est cette sorte d'habillement que Virgile a exprimé dans ce vers du septième livre de l'Enéide:

> Ipse quirinali trabeâ, cinctuque Gabino
> Insignis.....

[30] On a vu des capitaines se mettre à la tête de leurs troupes qui fuyoient; mais c'étoit pour les tromper en quelque sorte, en faisant accroire par ce moyen à la plupart que ce n'étoit pas une fuite, mais un effet de leur ordre. Mais il est rare de voir un général vouloir attirer sur lui seul la honte d'une retraite pour l'épargner à son pays. C'est là le dernier degré de la vertu.

[31] Je n'ai rien trouvé nulle part de ce taureau d'airain, sur lequel les Cimbres juroient: Plutarque en parle pourtant comme d'une chose connue. Les Cimbres adoroient-ils un taureau?

[32] Cela est pensé profondément. Rien n'étoit en effet plus capable de rassurer le peuple, que de voir Marius différer son triomphe, et le mettre comme en dépôt entre les mains de la fortune de Rome, comme une dépositaire fidèle, qui ne manqueroit pas de le bien garder et de le rendre lorsqu'il en seroit temps.

[33] Sylla avoit fait plusieurs livres de ses actions; car on en trouve le vingt-unième livre cité. L'ouvrage ne fut pas achevé, parce qu'il mourut auparavant. Plutarque en parle dans la vie de Sylla, et dans celle de Lucullus.

[34] Ce temple fut dédié à la Fortune sous ce titre: *A la fortune de ce jour*, FORTUNÆ *hujus diei*; ce qui paroît bien remarquable.

[35] Voilà ce qui a donné lieu à Homère de parler si souvent d'une nuit qui couvre les combattants, et qui les empêche de se voir. Ce poète peint toujours la nature. Il semble, au reste, que Plutarque entre en lice contre lui dans la description qu'il fait de cette bataille, tant ses images sont nobles et poétiques, et pourtant vraies.

[36] Catulus avoit écrit l'histoire de son consulat, et de tout ce qu'il avoit fait; Cicéron en fait l'éloge dans son Brutus, où il dit qu'il avoit imité le style de Xé-

nophon, et qu'il l'avoit adressée au poète Furius, son ami particulier. On doit beaucoup regretter la perte de cette histoire. Catulus étoit aussi un poète très-élégant; et deux épigrammes qui restent de lui, marquent l'agrément de son esprit, et en même temps la dépravation de ses mœurs

37 Ridicule invention pour obliger les soldats à garder leurs rangs, et pour les empêcher de rompre leur ordonnance. Ces cordes étoient aussi pour leur servir à lier leurs prisonniers après la victoire.

38 Rien ne marque tant les sentiments d'un respect et d'une vénération véritable et sincère, que ces actions qui se passent dans l'intérieur des familles. Ce que les Romains font ici pour Marius, c'est ce qu'Horace dit qu'ils faisoient de son temps pour Auguste. Voyez l'ode v et l'ode xv du livre 4.

39 C'est ce qui a fait dire à Cicéron que, « parmi les armes, les lois se taisent ». INTER *arma silent leg* : Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient être abhorrées.

40 Rutilius Rufus avoit été consul l'année avant le second consulat de Marius. Il avoit écrit sa vie en latin, et une histoire romaine en grec. C'étoit un homme d'une vertu et d'une probité consommées. Cicéron en fait l'éloge en plusieurs endroits. Il fut envoyé en exil six ou sept ans après ce sixième consulat de Marius. Sylla voulut ensuite le rappeler; mais il refusa de revenir. Cicéron lui reproche en quelque endroit d'être mort de douleur de ce que son frère avoit été refusé pour le consulat.

41 Valérius Corvinus fut consul pour la première fois, à l'âge de vingt trois ans, la seconde année de l'olympiade cviij, l'an de Rome 406, 345 ans avant l'ère chrétienne; et il le fut pour la sixième fois, la

quatrième année de l'Olympiade cxix, l'an de Rome 452, 299 ans avant l'ère chrétienne. Voilà les quarante-cinq ans entre son premier et son sixième consulat.

[42] On ne pouvoit imaginer de loi plus inique; car c'étoit soumettre le sénat au peuple, et rendre le peuple absolument le maître. Il y a sur cela dans le premier livre *de l'orateur* de Cicéron, un endroit admirable. Crassus avoit dit en pleine assemblée du peuple: *Nolite sinere nos quiquam servire nisi vobis universis, quibus et possumus et debemus.* Sur cela Antigonus dit: *Quæ vero addidisti, non modo senatum servire posse populo, sed etiam debere, quis hoc philosophus tam mollis, tam languidus, tam enervatus, tam omnia ad voluptatem corporis, doloremque referens probare posset? Sanatum servire populo, qui populus ipse moderandi et regendi sui potestatem quasi quasdam habenas tradidisset; itaque hæc cum à te divinitus et ego dicta arbitrarer, P. Rutilius Rufus, homo doctus, et philosophiæ deditus, non modo parum commode, sed etiam turpiter et flagitiose dicta esse dicebat.* Métellus n'étoit pas moins homme de bien que Rutilius; ainsi Marius étoit bien sûr que jamais il ne consentiroit à cette loi, et qu'il refuseroit de prêter un serment si injuste.

[43] C'est-à-dire qu'il n'étoit pas assez orgueilleux, assez présomptueux; car l'orgueilleux s'enfle, et son cou se grossit. C'est pourquoi Job dit du superbe, *pingui cervice armatus est.* xv, 26.

[44] Le peuple les assomma et les déchira à coups de bâtons et à coups de pierres. *Populus fustibus saxisque coopertum Saturninum, in ipso quoque morte laceravit.* Flor.

[45] Cette guerre des alliés, qui fut aussi appelée la guerre des Marses, s'alluma la troisième année de

l'olympiade clxxij, 662 ans après Rome bâtie, et 88 ans avant l'ère chrétienne. On peut voir le dix huitième chapitre du troisième livre de Florus, qui donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

46 On sait bien que le luxe n'a point de bornes, et tout d'un coup il peut mettre aux choses un prix excessif, nous en voyons tous les jours des exemples. Cependant, que cette maison de Marius ait monté en si peu de temps de soixante quinze mille drachmes à deux millions cinq cent mille, cela paroît impossible, ou du moins incroyable. N'y auroit-il point faute au nombre? M. Dacier a raison de s'étonner, car cette maison qui valoit d'abord soixante-quinze mille drachmes, qui font environ 66,667 fr. de notre monnoie, n'auroit jamais pu, en aussi peu de temps, monter à un prix si élevé; il doit y avoir dans le texte cinq cent mille deux cents drachmes, qui valent un peu plus de 450,054 fr. *A. L. D.*

47 Sulpicius n'auroit jamais pu faire décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, si les consuls n'avoient pas été forcés de revenir sur ce qu'ils avoient arrêté.

48 Les éditeurs d'Amyot observent qu'on a trouvé des nids où il y avoit trois aiglons, et citent à ce sujet Pline et M. de Buffon. *A. L. D.*

49 M. Dacier s'est trompé en mettant quatre drachmes. Il y a dans le grec quatre calchos, qui font cinq centimes de notre monnoie. *A. L. D.*

50 Il y a bien de l'apparence que cette Fannia avoit plus de reconnoissance pour Marius, de ce qu'il lui avoit fait rendre sa dot, que de ressentiment pour l'affront qu'il lui avoit fait en la condamnant à une amende.

[51] Il faut être bien subtilement et bien ridiculement superstitieux, pour tirer de là cet augure. Mais pour peu qu'on soit enclin à la superstition, les malheurs la rendent excessive, tout devient signe en cet état.

[52] Il est parlé de cette Marica dans le septième livre de l'Eneide :

Et nympha genitum Laurente Marica.

Où Servius dit : *Est autem Marica Dea littoris Minturnensium, juxta Lirim fluvium.* On prétend que c'est la même que Circé; et ce qui pourroit en être une preuve, c'est la loi qui s'y observoit de ne rien laisser sortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois sacré; car c'étoit sans doute pour compatir à la douleur que la déesse avoit eu de ce qu'Ulysse l'avoit quittée.

[53] Marius étoit fort entêté des signes et des augures. Le voici frappé du combat de ces deux scorpions, il l'explique en mauvaise part; et ce qu'il y a de plaisant, l'évenement semble justifier sa crainte et sa conjecture.

[54] Cn. Octavius Népos, et L. Cornélius Cinna, consuls l'an de Rome 666, et quatre-vingt-cinq ans avant l'ère chretienne, se divisèrent. Cinna vouloit qu'on rappelât les bannis, et Octavius vouloit l'empêcher.

[55] Les véritables devins pour un homme de guerre et pour un homme d'état, ce sont les grands capitaines et les grands politiques; car, comme dit Euripide, « les sages deviennent plus sages par la fré« quentation des sages ».

[56] Les figures de la naissance, dressées sur l'état du ciel au point de l'horoscope, sont bien anciennes. L'ignorance, entée sur l'envie naturelle à l'homme

de pénétrer dans l'avenir et d'être instruit sur tout ce qui le regarde, a jeté dans cette imbécille superstition, dont on commence à peine à se désabuser.

57 Octavius et Marius étoient tous deux également entêtés de la divination. Octavius périt en s'abandonnant aux espérances qu'elle lui donna, car il resta dans Rome; et Marius se sauva par la grande confiance qu'il y eut, car cette confiance l'empêcha de s'abandonner au désespoir, et servit à retenir ses compagnons. Voilà comme une chose très-frivole et très-fausse produit par la persuasion des effets tout contraires.

58 J'avoue que je ne sais pas pourquoi Marius appeloit ainsi ses gardes; car *bardiéens* ne signifie rien. Le savant M. de Thou, comme je le vois à la marge de son Plutarque, croyoit qu'il falloit corriger le texte, et écrire, « qu'il appeloit *Bardyètes* ou *Bardyates*. Car les Bardyètes étoient une nation espagnole très-sauvage et très-féroce. Ce qui auroit bien pu porter Marius à donner ce nom à ses gardes, pour épouvanter par ce nom le peuple, et lui faire redouter leur férocité. Cette conjecture est très-vraisemblable; cependant j'oserai hasarder ici la mienne. Plutarque nous dit dans la suite, que ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit la luxure abominable de ses gardes, qui violoient les femmes et les enfants. On peut donc croire que c'étoit de là que Marius avoit tiré le nom qu'il donnoit à ces infâmes, et qu'il les appeloit, non pas *Bardyéens*, mais *Bardéens*, du mot grec *βαρδῆν*, qui, dans le langage d'Ambracie, signifioit *violer les femmes*. *βαρδῆν*, dit Hesychius, *τὸ βιάζεσθαι γυναῖκας*, Ἀμβρακιῶται. Mais peut-être est-ce chercher trop de finesse. Au lieu de Βαρδιαίους, Plutarque n'auroit-il pas écrit *Μαριαίους*, *les Mariens*, pour dire les satellites de Marius?

59 C'est Marc-Antoine, célèbre orateur, et l'aïeul du triumvir de ce nom. *A. L. D.*

60 Par ce proverbe, Marius se disoit à lui-même que bien que Sylla fût absent, tout étoit à craindre pour lui dans Rome, qui étoit la patrie de Sylla.

61 Vossius a cru que c'étoit peut être Caïus Calpurnius Piso, qui fut consul vingt ans après la mort de Marius. Cicéron en parle dans son *Brutus* ; cependant il n'en parle, dit-il, que comme d'un orateur, et nullement comme d'un historien.



LISANDRE.

Amyot, édition . 1587.

LYSANDRE.

Dans la chapelle du trésor des Acanthiens, qui est au temple de Delphes [1], on lit cette inscription : Brasidas et les Acanthiens, des dépouilles des Athéniens. Voilà pourquoi la plupart croient que la statue de marbre qui est dans cette même chapelle, près de la porte, est la statue de Brasidas [2]. Mais ils se trompent, elle est de Lysandre, et parfaitement ressemblante ; car elle le représente avec de longs cheveux et une grande barbe, à la manière des anciens [3]. Et il n'est pas vrai, comme le prétendent quelques-uns, que les Argiens s'étant fait raser la tête en signe de deuil, après la grande bataille qu'ils venoient de perdre contre les Lacédémoniens ; ceux-ci au contraire laissèrent croître leurs cheveux pour témoigner la joie qu'ils avoient de leur victoire [4]. Il n'est pas vrai non plus que les Bacchiades [5], qui gouvernoient à Corinthe, s'étant retirés à Lacédémone, et ayant paru très-défigurés et très-difformes, parce qu'ils avoient coupé leurs cheveux, les Lacédémoniens dès ce moment laissèrent croître les leurs. Car il est cons-

tant que cette coutume de porter de longs cheveux, vient de Lycurgue ; et l'on rapporte même de lui, qu'il disoit, « que la longue chevelure relève la beauté, et rend la « laideur plus terrible ».

On dit qu'Aristocrite, père de Lysandre, n'étoit pas de la maison royale qui régnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Héraclides. Pour Lysandre, il fut élevé dans une étroite pauvreté, et se montra autant qu'aucun autre, toujours soumis aux coutumes de sa patrie, et fit paroître en tout un courage mâle et supérieur à toutes les voluptés, hors à celles que les bonnes actions donnent à ceux qui se voyent estimés et honorés. Car à Sparte, il n'est pas honteux aux jeunes gens de se laisser vaincre à cette sorte de volupté ; au contraire, les Spartiates veulent que les enfants, dès leur plus bas âge, sentent les aiguillons de la gloire, qu'un reproche les pénètre d'une vive douleur, et qu'une louange les excite et les anime. Et celui qui est insensible et immobile à l'un et à l'autre, ils le méprisent comme un homme qui a l'âme basse et paresseuse, et qui est incapable de se porter à la vertu.

Cette ambition et cette passion pour la gloire, qui parurent toujours dans Lysandre, furent l'effet de cette éducation, et il n'en

faut pas trop accuser la nature ; mais ce qui semble venir uniquement d'elle, c'est ce penchant qu'il avoit, plus qu'il n'étoit séant à un Spartiate, à faire la cour aux grands, cette complaisance pour eux en toutes choses, et cette facilité avec laquelle il supportoit le poids de leur orgueil et de leur faste pour ses intérêts. C'est dans cette humeur qui s'accommode de tout, que la plupart font consister la meilleure partie de la science du politique. Mais Aristote, dans l'endroit où il dit que les grands hommes sont naturellement mélancoliques, comme l'avoient été Socrate, Platon, Hercule, nous apprend que Lysandre tomba aussi dans cette mélancolie, non pas d'abord, mais sur ses vieux jours [6]. Ce qu'il y a en lui de bien particulier, c'est que supportant parfaitement la pauvreté, et ne s'étant jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit pourtant sa patrie de richesses; il en donna le désir, et fit cesser l'admiration que faisoit naître le mépris que Lacédémone avoit toujours montré pour ces sortes de biens, en y faisant entrer après la guerre contre les Athéniens, quantité d'or et d'argent ; mais il n'en retint pas pour lui une seule drachme. Pour marque de son désintéressement, on rapporte que Denys le tyran lui ayant envoyé pour ses filles de belles robes

de Sicile, il les refusa, disant « qu'il *crai-*
« *gnoit* que de si belles robes ne les fissent
« paroître plus laides ». Cependant peu de
temps après, étant ambassadeur des Lacédémoniens auprès du même Denys, et ce
prince lui ayant envoyé deux robes, afin qu'il
portât à sa fille celle qui lui plairoit davantage, Lysandre dit « que sa fille choisiroit
« mieux que lui », et les emporta toutes
deux.

La guerre du Péloponèse traînoit alors en longueur, et il paroissoit que les Athéniens, après le grand échec qu'ils avoient reçu en Sicile, alloient être chassés de la mer, et réduits bientôt après à ne pouvoir plus soutenir la guerre. Alcibiade, revenu de son exil, et ayant repris le timon des affaires, y apporta d'abord un si grand changement, qu'il mit les Athéniens en état de tenir tête sur mer aux Lacédémoniens. Ceux-ci commençant à craindre à leur tour, s'appliquèrent avec une nouvelle ardeur à cette guerre, qui demandoit un général habile et des préparatifs plus grands, et envoyèrent Lysandre pour commander leur flotte (*a*).

Lysandre arrivé à Ephèse, trouva cette ville favorablement disposée pour lui, et dé-

(*a*) Ce fut la première année de l'olympiade xcviij, 406 ans avant l'ère chrétienne.

se aux intérêts de Sparte, mais dans une
e situation d'ailleurs; car elle étoit en
ger de devenir Barbare en prenant les
ırs et les coutumes des Perses, qui y
ient un grand commerce, tant à cause du
inage de la Lydie, que parce que les gé-
ıux du roi y passoient ordinairement leurs
rtiers d'hiver. Lysandre y logea son ar-
, commanda qu'on rassemblât de tous
:s des vaisseaux de charge, fit bâtir un
nal pour la construction des galères, ou-
les ports aux marchands, abandonna les
:es publiques aux ouvriers, et ramena
s les maisons particulières les arts et les ri-
ıses. De sorte que la ville commença dès
moment à concevoir l'espérance de cette
ıdeur et de cette magnificence où nous la
ons aujourd'hui [7].
Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit
: Cyrus, le fils du roi, étoit arrivé à Sardis.
· cette nouvelle, il partit d'Ephèse pour
r s'aboucher avec lui, et pour se plaindre
Tisapherne, qui ayant eu ordre de se-
ırir les Lacédémoniens, et de chasser les
iéniens de la mer, paroissoit obéir malgré
, à cause de l'amitié qu'il portoit à Al-
iade, et être seul la cause de la perte de la
:te, en ne lui fournissant pas les provisions
:essaires. Ces plaintes furent agréables à

Cyrus, qui souhaitoit que Tisapherne fût généralement décrié; parce que c'étoit un méchant homme, et de plus son ennemi particulier. Lysandre s'étant donc insinué dans les bonnes grâces du prince par cette démarche, il le captiva encore davantage par les agréments de sa conversation, et surtout par sa manière adroite de lui faire sa cour; aussi n'eut-il pas de peine à le fortifier dans le dessein de continuer la guerre.

Quand il fut près de partir, Cyrus, dans un souper qu'il lui donnoit, le pria d'user de la bienveillance qu'il avoit pour lui, et de demander franchement tout ce qu'il voudroit, dans l'assurance qu'il ne lui seroit rien refusé. Lysandre lui répondit: « Seigneur, puisque « vous êtes porté d'une si bonne volonté pour « moi, je vous demande et je vous conjure « d'ajouter une obole à la paye des matelots, « afin qu'au lieu de trois oboles qu'ils ont par « jour, ils en ayent désormais quatre ». Cyrus, ravi de cette générosité, lui fit compter dix mille dariques [8]. Lysandre les employa à fournir cette obole d'augmentation aux matelots; et par cette largesse, il eut bientôt dégarni toutes les galères des ennemis; car la plupart des matelots accouroient où la paye étoit la plus forte. Et ceux qui restoient, témoignoient dans toutes les occasions leur mau-

aise volonté, étoient toujours prêts à se ré-
olter, et causoient sans cesse de nouvelles
nquiétudes à leurs officiers. Cependant quoi-
ue Lysandre eût fort affoibli ses ennemis par
e moyen, il n'osoit hasarder contre eux une
bataille navale ; redoutant surtout l'activité
l'Alcibiade, qui avoit un plus grand nombre
le vaisseaux, et qui jusqu'à ce jour avoit été
nvincible et sur terre et sur mer.

Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos
pour aller à Phocée 9, et qu'il eut laissé le
commandement de sa flotte à son pilote An-
tiochus, celui-ci pour insulter à Lysandre et
témoigner sa fierté, entra dans le port d'E-
phèse avec deux galères, côtoya avec un grand
bruit et de grands éclats de rire le rivage où
toute la flotte lacédémonienne étoit à sec, et
montra ainsi toute son insolence. Lysandre in-
digné de cet affront, détacha promptement
quelques galères, et se mit à le poursuivre.
Mais comme les Athéniens venoient au secours
d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté
d'autres galères, et peu-à-peu tous leurs vais-
seaux étant accourus pour les soutenir, ils
combattirent avec toutes leurs forces. Lysan-
dre remporta la victoire ; et ayant pris quinze
galères des Athéniens, il dressa un trophée.
Le peuple d'Athènes, ayant appris cette dé-
faite, fut fort irrité et ôta le commandement

à Alcibiade, qui, exposé au mépris et aux reproches de l'armée de Samos, quitta le camp et se retira dans la Chersonèse de Thrace. Cette bataille ne fut pas considérable par elle-même; mais la fortune lui donna beaucoup d'éclat à cause du grand nom d'Alcibiade.

Lysandre fit alors venir à Ephèse ceux qu'il connoissoit dans les villes pour les plus courageux et les plus ambitieux, et commença à jeter les semences des changements et des nouveautés qu'il fit dans le gouvernement de ces villes. Il excita et exhorta ces hommes à former des assemblées et des ligues, et à se rendre maîtres des affaires, les assurant que, dès qu'il seroit venu à bout des Athéniens, il les affranchiroit du joug de leurs peuples, et leur donneroit dans leur patrie la principale autorité[10]. Il confirmoit ces grandes promesses par des effets; car il mettoit à la tête des affaires ceux qui étoient devenus ses hôtes et ses amis, leur accordoit les plus grands honneurs, et les élevoit aux dignités et aux premières charges de l'armée, se rendant par là le complice de toutes leurs injustices et de toutes leurs fautes pour les avancer et les enrichir; de sorte que tous ces hommes étoient attachés à lui, ne cherchoient qu'à lui plaire, persuadés qu'il n'y avoit rien de si grand à quoi ils ne pussent parvenir pendant qu'il

commanderoit et seroit le maître. C'est pourquoi ils ne virent pas d'abord de fort bon œil Callicratidas qui venoit pour lui succéder et pour prendre le commandement de la flotte, et ils furent encore plus mécontents, quand ils eurent connu par les effets que c'étoit le meilleur et le plus juste de tous les hommes; car ils ne pouvoient supporter sa manière de gouverner, qui étoit simple, droite, et telle que l'harmonie dorienne [11].

Il est vrai qu'ils admiroient sa vertu, mais cette admiration ressembloit à celle qu'inspire la beauté d'une statue antique de quelque héros, au lieu qu'ils aimoient la chaleur et l'empressement que Lysandre avoit pour ses amis, et regrettoient l'affection qu'il leur témoignoit, et la grande utilité qu'ils retiroient de sa protection et de sa bienveillance; de sorte que, quand il s'embarqua, ils ne purent retenir leurs larmes. Il n'oublia rien de son côté pour les indisposer davantage contre Callicratidas; car des dix mille dariques que Cyrus lui avoit données pour l'augmentation de la paye des matelots, il envoya à Sardis ce qui lui en restoit, disant que Callicratidas pouvoit l'envoyer demander au roi, et aviser aux moyens de faire subsister son armée. Enfin en partant, il protesta devant Callicratidas même et devant tous les officiers, « qu'il lui

« remettoit une flotte victorieuse et maîtresse « de la mer ». Callicratidas, pour rabattre cet orgueil et faire voir que ce n'étoit que l'effet d'une ambition pleine de vanité, lui répondit : « prenez donc à gauche par Sa« mos, et venez au port de Milet me remet« tre votre flotte ; car nous n'avons pas à « craindre que les ennemis qui sont à Samos, « nous inquiètent dans notre passage, puis« que nous avons une flotte victorieuse et « maîtresse de la mer ». Lysandre répliqua, « qu'il n'avoit plus d'autorité dans l'armée, « que c'étoit son successeur qui devoit com« mander », et sans attendre d'autre réponse, il fit voile vers le Péloponèse, laissant Callicratidas dans une fâcheuse extrémité. Il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, et n'avoit pu se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déjà trop foulées. Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des généraux et des lieutenants du roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Mais personne n'étoit moins propre que lui à une pareille démarche; car aimant naturellement la liberté, et ayant l'âme très-élevée, il avoit la conviction qu'il étoit plus honorable et plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire la cour à ces Barbares, dont tout le

mérite ne consistoit que dans leur or [12]. Cependant forcé par la nécessité, il alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, et pria quelqu'un de dire à ce prince, « que l'a-« miral de la flotte des Grecs étoit venu pour « lui parler ». Un des gardes qui étoient à la porte lui dit : « Etranger, Cyrus n'a pas pré-« sentement le temps de vous recevoir, car « il est à table. Hé bien, répondit avec sim-« plicité Callicratidas, il n'y a point de mal; « j'attendrai ici qu'il en soit sorti ». Cette réponse le fit passer pour un homme simple et grossier, et qui ne savoit pas vivre [13]. Ces Barbares se moquant de lui, il fut obligé de se retirer, et s'étant présenté une seconde fois, il fut encore refusé. Ne pouvant supporter cet affront, il s'en retourna à Ephèse, chargeant d'imprécations et de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la cour aux Barbares, et qui, par leurs bassesses, leur avoient enseigné à s'enorgueillir de leur or et de leur argent, et à traiter les gens avec insolence. Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que, « dès qu'il seroit de « retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre « pour réconcilier les Grecs entr'eux, afin « que désormais ils fussent eux-mêmes redou-« tables aux Barbares, et qu'ils n'eussent plus « besoin de leur secours pour se fortifier les

« uns contre les autres, à la ruine totale de « leur nation ». Mais Callicratidas, qui avoit des pensées si nobles et si dignes de Lacédémone, et qui, par sa justice, par sa magnanimité et par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent et de plus parfait, fut vaincu et tué bientôt après dans le combat des Arginuses. Les alliés affoiblis par cette défaite, envoyèrent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, promettant de servir avec plus d'affection et de courage, s'ils l'avoient à leur tête. Cyrus fit faire la même demande. Mais comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient répondre aux désirs des alliés en leur accordant ce qu'ils demandoient, donnèrent le titre d'amiral à un certain Aracus, et envoyèrent avec lui Lysandre, à qui ils donnèrent en apparence le titre de vice-amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'amiral même [14].

Tous ceux qui se mêloient du gouvernement dans les villes, et qui y avoient le plus de pouvoir, le désiroient depuis long-temps et le virent arriver avec beaucoup de joie, car ils espéroient que, par son moyen, ils de-

viendroient enfin les plus forts, et qu'ils acheveroient de détruire partout la démocratie. Mais ceux qui aimoient dans leurs généraux les mœurs simples et les manières nobles, venant à comparer Lysandre à Callicratidas, ne voyoient dans le premier qu'un homme plein de ruses, et un sophiste qui ne cherchoit qu'à défigurer la guerre par ses tromperies, et qui n'estimoit la justice que pour l'utilité; car partout où la justice ne favorisoit pas ses intérêts, il alloit toujours à l'utile, comme au seul beau, persuadé que la vérité n'avoit nul avantage sur le mensonge par sa nature, et qu'il falloit mesurer le prix de l'un et de l'autre au profit qui en revenoit. Quand on lui représentoit que c'étoit une chose indigne des descendants d'Hercule d'employer le dol et la fraude à la guerre, il s'en moquoit ouvertement : « car, *disoit-il*, partout où la « peau du lion ne peut atteindre, il faut y « coudre la peau du renard ».

Ce caractère paroît surtout dans ce qu'il fit à Milet. Ses hôtes et ses amis, auxquels il avoit promis son appui pour ruiner l'autorité du peuple et chasser tous ceux du parti contraire, ayant changé d'avis et s'étant réconciliés avec leurs ennemis, il feignit en public d'en être satisfait, et de vouloir favoriser cette réconciliation; mais en particulier il le

accabloit d'injures, et les appelant lâches, il les excitoit à s'élever contre le peuple; et quand il vit la sédition formée, il accourut promptement comme pour les secourir, et entrant dans la ville, il s'emporta extrêmement en paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui vouloient changer le gouvernement, et alla jusqu'à les menacer qu'il en feroit une punition exemplaire. Et s'adressant à ceux de l'autre parti, il leur ordonna d'avoir bon courage, et de ne rien craindre pendant qu'il seroit présent. Il usoit à dessein de cette dissimulation; car il vouloit que ceux qui étoient le plus portés pour le peuple, et les plus puissants de ce parti, ne sortissent point de la ville, afin qu'il pût les faire périr: cela arriva en effet; car ceux qui ajoutèrent foi à ses paroles, furent tous égorgés. Le Spartiate Androclidas rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer: il disoit « qu'il falloit tromper les « enfants avec les osselets, et les hommes « avec les serments », voulant imiter par là Polycrates de Samos. Mais il avoit tort; car, général d'armée, il imitoit un tyran. D'ailleurs, la discipline lacédémonienne n'enseigne point à en user avec les Dieux comme on en use avec les ennemis, et avec plus d'insolence encore; car celui qui trompe par un

faux serment déclare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, et qu'il méprise Dieu.

Cyrus, ayant fait venir Lysandre à Sardis, lui donna beaucoup d'argent, lui en promit encore davantage; et lui dit avec une vanité de jeune homme, qu'il avoit tant d'envie de lui faire plaisir, que, si son père ne vouloit rien fournir, il lui abandonneroit plutôt ses propres revenus; et que quand tout viendroit à lui manquer, il feroit fondre le trône sur lequel il rendoit la justice, et qui étoit d'or et d'argent massif. Enfin, sur le point de partir pour aller en Médie à la cour du roi son père, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs et les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces; et l'embrassant, il le conjura de ne point combattre par mer contre les Athéniens avant son retour, l'assurant qu'il lui ameneroit un grand nombre de vaisseaux de la Phénicie et de la Cilicie.

Après le départ de ce prince, Lysandre ne pouvant combattre à forces égales, ni demeurer non plus dans l'inaction avec un si grand nombre de vaisseaux, se mit à faire des courses, s'assura de quelques îles, pilla Egine et Salamine, et alla descendre dans l'Attique où il salua le roi Agis qui étoit venu de la forteresse de Décélie (*a*) sur la côte

(*a*) Forteresse de l'Attique, sur le mont Hymette.

pour faire voir à ses troupes de terre cette grande armée navale qui le rendoit maître de la mer au-delà de ses espérances. Mais Lysandre, voyant que la flotte des Athéniens le poursuivoit, changea de route, passa diligemment au travers des îles, et gagna l'Asie. Là, ayant trouvé l'Hellespont dégarni de troupes, il mit le siége par mer devant Lampsaque (*a*), et Thorax, s'y étant rendu en même temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville ayant été emportée de force, Lysandre l'abandonna au pillage.

Cependant la flotte des Athéniens, qui étoit de cent quatre-vingts voiles, avoit mouillé devant la ville d'Eléonte (*b*) dans la Chersonèse. Mais, sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allèrent promptement à Seste, et après s'y être fournis de vivres, ils cinglèrent, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appelé *Ægos-Potamos* (*c*) où ils s'arrêtèrent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. Il y avoit plusieurs généraux qui comman-

(*a*) Ville sur le rivage de la Propontide, au haut de l'Hellespont.

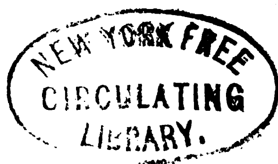
(*b*) Eléonte, maintenant le nouveau Château d'Europe, au détroit des Dardanelles.

(*c*) La rivière de la Chèvre.



Médaille du Cabinet Impérial.

Tom. 6. Pag. 260.



doient cette flotte des Athéniens, entr'autres Philoclès, celui qui avoit autrefois persuadé au peuple d'ordonner que l'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, et qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Ces deux armées ne pensèrent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille. Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir dans un profond silence, et d'attendre ses ordres. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte en attendant le jour. Le lendemain dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencèrent à voguer contre eux avec toute leur flotte rangée sur une seule ligne et à les provoquer; mais Lysandre, quoique ses galères fussent dès la veille en ordre de bataille, les proues tournées contre l'ennemi, ne fit aucun mouvement; au contraire, il envoya des esquifs à celles qui étoient les plus avancées, leur ordonner de se tenir en repos, et de demeurer en bataille. Sur le soir, les Athéniens s'en étant retour-

nés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre, qu'après que deux ou trois galères, qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, et eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. On fit la même manœuvre les trois jours suivants. Cette conduite augmenta extrêmement la confiance et l'audace des Athéniens, et leur inspira un grand mépris pour les troupes de Lysandre, qu'ils regardoient comme une armée saisie de crainte, et qui demeuroit serrée sans oser rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui se tenoit près de la Chersonèse dans quelques places fortes qu'il avoit à lui, arriva à cheval au camp des Athéniens, et remontra à leurs généraux deux grandes fautes qu'ils avoient faites ; la première, en rangeant imprudemment leur flotte sur une côte sans aucun abri et entièrement découverte ; et la seconde, en s'éloignant de Seste d'où ils tiroient tous leurs convois ; et il leur représenta qu'ils devoient s'y rendre sans perdre de temps : car, outre qu'ils tireroient de la ville sans aucune peine toutes les provisions nécessaires, ils s'éloigneroient de l'ennemi dont l'armée étoit commandée par un seul chef, et si bien disciplinée qu'au moindre signal elle exécutoit tout ce qui lui étoit ordonné. Ces remontrances d'Al-

cibiade ne furent pas écoutées ; et Tydée, un des généraux, lui répondit d'une manière insultante, « que ce n'étoit pas à lui à commander, et que l'armée avoit ses généraux qui « savoient ce qu'ils avoient à faire ». Alcibiade, soupçonnant quelque trahison, prit le parti de se retirer.

Le cinquième jour, les Athéniens s'étant encore présentés pour donner la bataille, et s'étant retirés le soir, avec cet air d'insouciance et de mépris qu'ils montroient ordinairement, Lysandre détacha quelques galères pour les observer, et donna ordre à ceux qui les commandoient que, dès qu'ils auroient vu les Athéniens descendre à terre, ils s'en retournassent le plus diligemment qu'il seroit possible; et qu'étant arrivés au milieu du canal, ils élevassent chacun sur la proue un bouclier d'airain qui seroit le signal auquel il feroit partir toute sa flotte en bataille. Lui-même sur sa galère, parcourant toute la ligne, exhortoit les pilotes et les capitaines à tenir leur équipage en bon ordre, à placer chacun dans son poste, et dès que le signal seroit donné, à voguer contre l'ennemi de toutes leurs forces.

Dès que le bouclier fut élevé sur la proue, et que de la galère capitainesse le son de la trompette eut donné le signal de partir, toute

a flotte se mit à voguer en bon ordre. En même temps l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit, le canal qui sépare les deux continents, n'a de largeur qu'environ quinze stades (*a*). Cet espace fut bientôt franchi par les efforts et par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui de la terre aperçut cette flotte qui s'avançoit à pleines voiles. Il se mit d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur et plein d'agitation et de trouble pour le malheur qu'il prévoit, il appelle les uns par leur nom, il conjure les autres, et les force tous de monter sur leurs galères. Mais ses efforts et tout son empressement sont inutiles, car les soldats étoient dispersés d'un côté et d'autre; à peine descendus sur le rivage, ils avoient couru chercher des vivres, ou se promener dans la campagne; et d'autres dormoient dans leurs tentes, ou commençoient à préparer leur souper, tous, par la faute et par l'inexpérience de leurs capitaines, également éloignés de penser à ce qui les menaçoit.

Déjà les ennemis se portoient sur eux avec de grands cris et un grand bruit de rames, lorsque Conon, se dérobant avec huit vaisseaux, se retira à Cypre auprès d'Evagoras.

(*a*) 1875 pas.

Les Péloponésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent d'abord celles qui sont vides, et choquent et froissent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours par bandes et sans armes, sont tués aux pieds des galères où ils veulent monter; et ceux qui prennent la fuite dans les terres, sont massacrés par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, se rendit maître de toute la flotte, excepté de la galère sacrée, appelée *Paralos*, et de huit galères que Conon avoit emmenées. Et après avoir attaché à la poupe de ses galères celles qu'il avoit prises, et pillé le camp, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes et avec des chants de triomphe, ayant exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits, resserré dans une seule heure une longueur de temps infini [15], et terminé une guerre qui avoit été variée plus qu'on ne sauroit croire par des événements imprévus et par des coups de fortune inouis. En effet, cette cruelle guerre, qui avoit coûté une infinité de batailles par mer et par terre, qui avoit subi tant de formes, éprouvé tant de vicissitudes, et emporté plus de généraux que n'avoient fait toutes les guerres dont la Grèce s'étoit vu déchirée, venoit d'être heureusement terminée

par la prudence et par la grande habileté d'un seul homme. C'est pourquoi beaucoup de gens étoient persuadés que c'étoit l'ouvrage de quelque Dieu. Il y en avoit même qui assuroient que lorsque la flotte sortit pour aller contre l'ennemi, les fils de Jupiter, Castor et Pollux, firent paroître leurs étoiles [16] aux deux côtés du gouvernail de la galère de Lysandre; d'autres disent que la chute de la grosse pierre qui tomba en cet endroit, étoit le signe et le présage de cette grande défaite. Car on prétend, et c'est l'opinion générale du peuple, que dans ce temps-là sur la côte d'Ægos-Potamos, il tomba du ciel une grande et grosse pierre; on la montre encore aujourd'hui avec beaucoup de respect, tous les habitants de la Chersonèse ayant conservé pour elle beaucoup de vénération [17]. On assure même qu'Anaxagore avoit prédit [18] que de tous les corps attachés à la voûte du ciel, un jour à venir, par une grande secousse et par un ébranlement de toute la machine, il s'en détacheroit un qui tomberoit sur la terre. Car il enseignoit que les astres n'étoient plus dans les lieux où ils avoient été formés, et qu'étant d'une nature pierreuse, fort pesants et d'une superficie unie, ils n'avoient point en eux de lumière, et que celle dont ils brilloient étoit l'effet de la réflexion et de la réfraction de l'é-

ther, ou feu élémentaire ; qu'ils étoient retenus en haut par le mouvement rapide du ciel, qui les y ayant poussés d'abord lorsque la violence du tourbillon avoit séparé les corps froids et pesants de toutes les autres substances, les avoit ensuite toujours empêché de tomber.

Mais il y a une opinion plus vraisemblable et plus croyable que celle-là ; c'est celle des philosophes qui tiennent que ces étoiles qu'on voit tomber ou traverser un long trajet, ne sont ni des écoulements, ni des parties détachées du feu élémentaire, qui viennent à s'éteindre dès le moment presque de leur inflammation, moins encore un embrasement de quelques parcelles de l'air, qui, étant trop pressé, s'échappe et se porte dans la haute région où il s'enflamme ; mais que ce sont véritablement des corps célestes qui, par les relâchements de la violence du tourbillon, ou par quelque mouvement extraordinaire qui lui arrive, se détachent à ces secousses et tombent à terre ; non pas toujours dans des lieux habités, mais le plus ordinairement dans la grande mer océane, ce qui fait qu'on ne les aperçoit pas [19].

Cependant l'opinion d'Anaxagore est confirmée par le témoignage de Damachus [20], qui, dans son *Traité de la Religion*, rap-

porte qu'avant la chute de cette pierre, on vit dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un grand globe de feu, comme un nuage enflammé, qui ne demeuroit pas dans la même situation, et étoit poussé par des mouvements contraires et irréguliers, mais si rapides, que cette violence en détachoit des parties enflammées qui étoient portées çà et là, et jetoient des éclairs, à-peu-près comme ces étoiles qui tombent.

Lorsque ce globe fut tombé sur cette côte, et que les habitants, revenus de leur étonnement et de leur frayeur, s'en furent approchés, ils ne trouvèrent aucune matière enflammée, ni aucun vestige de feu, mais une véritable pierre, qui, quoique fort grande, n'approchoit pourtant pas de ce globe de feu qui avoit paru d'abord, et n'en étoit, pour ainsi dire, qu'une des moindres parties. Or, que ce rapport de Damachus ait besoin d'auditeurs et de lecteurs favorables et complaisants, cela est visible; mais si ce rapport est véritable, il réfute formellement ceux qui disent que cette pierre étoit un grand rocher détaché de la cime de quelque montagne ou de quelque promontoire par la violence des vents et de la tempête, et qui, ayant été porté et soutenu long-temps au milieu des airs par la force de ces mêmes vents, fut enfin jeté au

premier endroit où cette force vint à se ralentir, et ce mouvement de tourbillon à cesser. A moins qu'il ne faille plutôt penser que ce corps de feu, qui parut pendant tant de jours, étoit véritablement du feu, et que ce feu étant venu à s'éteindre et à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, et y avoit excité des vents si violents, et des tourbillons si furieux, qu'ils détachèrent cette pierre, et la laissèrent tomber en cet endroit. Mais c'est une matière qui doit être examinée dans des traités d'un autre genre.

Les trois mille prisonniers qu'on avoit faits à cette bataille ayant été condamnés à mort par le conseil, Lysandre appela Philoclès qui étoit un des généraux des Athéniens, et lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même pour avoir porté ses concitoyens à rendre le cruel décret contre les prisonniers Grecs. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, au milieu du danger où il se trouvoit, lui répondit : « N'accuse point des gens qui n'ont point de « juges; et puisque tu es vainqueur, use de « tes droits, et fais contre nous ce que nous « aurions fait contre toi si nous t'avions « vaincu ». En même temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice, montrant

le chemin à ses compagnons, comme l'écrit Théophraste.

Après cette expédition, Lysandre parcourut avec sa flotte toutes les villes maritimes, et ordonnoit à tous les Athéniens qu'il y trouvoit, de se retirer au plutôt dans Athènes, leur déclarant qu'après un certain temps marqué, il ne feroit quartier à aucun, et feroit égorger tous ceux qu'il rencontreroit hors de ses murailles. Il agissoit en habile politique; car il les renfermoit tous dans Athènes, pour affamer la ville plus promptement, afin qu'ils ne pussent pas l'occuper aussi long-temps qu'ils l'auroient fait sans doute, s'ils avoient eu toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége. Et ruinant ensuite dans toutes les villes la démocratie et toutes les autres sortes de gouvernements, il laissoit dans chacune un gouverneur Lacédémonien, appelé *harmoste*, et dix archontes ou magistrats, qu'il tiroit des sociétés qu'il y avoit établies. En faisant tous ces changements, autant dans les villes ennemies, que dans celles qui étoient alliées, il navignoit lentement, s'assurant par là en quelque sorte le gouvernement général, et comme la principauté de toute la Grèce. Car il ne choisissoit pour archontes ni les plus nobles ni les plus riches;

mais il gratifioit de ces charges les hommes qui faisoient partie des sociétés et des ligues qu'il avoit fondées, et il leur laissoit la disposition entière des récompenses et des punitions.

Il assista lui-même au supplice de plusieurs des proscrits, et chassa tous les ennemis de ceux qui lui étoient attachés, ce qui ne donnoit pas aux Grecs une idée bien avantageuse du gouvernement de Lacédémone. Il me semble donc que le poète comique Théopompe rêvoit lorsqu'il comparoit les Lacédémoniens aux cabaretiers, en disant, « qu'après avoir fait « goûter aux Grecs le doux breuvage de la « liberté, ils leur avoient versé du vinaigre ». Car au contraire, le premier essai qu'ils leur donnèrent, fut plein d'aigreur et d'amertume, Lysandre n'ayant laissé nulle part le peuple maître des affaires, et ayant choisi dans le petit nombre des nobles les plus hardis, les plus insolents et les plus séditieux, pour leur confier le gouvernement des villes.

Cette occupation ne l'ayant pas retenu long-temps, il envoya des courriers à Lacédémone annoncer qu'il arriveroit incessamment avec deux cents vaisseaux; et cependant il alla aborder à la côte de l'Attique pour se joindre aux rois Agis et Pausanias, dans la confiance qu'il emporteroit d'emblée.

la ville d'Athènes. Mais voyant que les Athéniens faisoient une plus vigoureuse défense qu'il n'avoit pensé, il remonta sur sa flotte, et repassa en Asie, où il changea le gouvernement de toutes les villes, et y établit le conseil des dix archontes, faisant mourir ou bannissant tous ceux qui lui étoient opposés. Il chassa de Samos tous les habitants [22], et donna leur ville à ceux qui en avoient été bannis. Les Athéniens étoient maîtres de Seste, il la leur ôta, en chassa tous les Sestiens, et donna la ville et tout son territoire aux pilotes, aux matelots et aux comites qui avoient servi sous lui. Ce fut là le premier acte de son autorité auquel les Lacédémoniens s'opposèrent ouvertement; car ils remirent les Sestiens en possession de leurs villes et de leurs terres. Mais en revanche, toutes les autres actions de Lysandre flattoient tous les Grecs. Ils étoient ravis de voir les Eginètes rappelés dans leur ville, d'où ils avoient été bannis depuis long-temps; et les Méliens et les Sicyoniens rétablis de même dans leur ville d'où il chassa les Athéniens qui s'en étoient emparés.

Cependant Lysandre, informé que les Athéniens étoient réduits à l'extrémité par la famine, s'en retourna au Pirée, et força la ville à se rendre aux conditions qu'il vou-

r. Si l'on écoute les Lacédémoniens, ils sent que Lysandre écrivit aux éphores : La ville d'Athènes est prise »; et que les ›hores lui firent cette réponse : « Il suffit que la ville d'Athènes soit prise ». Mais est un conte fait à plaisir pour rendre la 10se plus belle ; car il est certain que le écret des éphores, qui contenoit tous les rticles de la capitulation, étoit conçu en ces :rmes : « Voici ce que les magistrats des Lacédémoniens ont résolu et ordonné : Vous abattrez les fortifications du Pirée, et les longues murailles qui joignent le port à la ville; vous abandonnerez toutes les villes que vous occupez, et vous vous contenterez de vos terres et de votre pays. A ces conditions, vous aurez la paix, moyennant que vous donniez encore ce qui sera jugé raisonnable, et que vous fassiez revenir tous les fugitifs [23]. Pour ce qui est du nombre des vaisseaux que vous devez garder, vous exécuterez ce qu'on « aura résolu et réglé ».

Les Athéniens reçurent cette capitulation, et acceptèrent tous ces articles par le conseil de Théramène, fils d'Ancon (*a*). Sur quoi l'on raconte qu'un des jeunes orateurs d'Athènes, nommé Cléomène, s'adressant à Lysandre

(*a*) Ou Agnon, selon le manuscrit de S. Germain.

même, lui demanda : « Comment êtes-vous « assez hardi pour oser dire et faire tout le « contraire de ce qu'a fait Thémistocle? Car, « au premier ordre des Lacédémoniens vous « abattez ces murailles que Thémistocle a « bâties malgré les Lacédémoniens [24]. » Lysandre lui répondit sur-le-champ : « Mais, « jeune homme, je ne fais rien de contraire « à ce que Thémistocle a fait. Thémistocle a « bâti ces murailles pour le salut des ci-« toyens, et c'est de même pour leur salut « que nous les abattons. Si c'étoient les mu-« railles qui rendissent les villes heureuses, « Lacédémone seroit donc la plus malheu-« reuse de toutes les villes, car elle n'en a « point ».

Lysandre se rendit maître de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et étant entré dans leur ville le seize du mois de mai (*a*), qui répondoit au jour où ils avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine, il leur proposa d'abord de changer la forme de leur gouvernement; mais comme les Athéniens reçurent fort mal cette proposition, et refusèrent d'y consentir, il fit dire au peuple, « Que la ville avoit violé la capi-« tulation, puisque les murailles étoient en-« core de bout après le terme qui leur avoit

(*a*) Du mois *Munychion*.

« été accordé pour les abattre, et que sur cela « il alloit assembler le conseil, et leur faire « imposer des conditions plus rigoureuses, « comme à des gens qui avoient enfreint le « traité de paix dans un des principaux ar- « ticles ». En effet, on dit que, dans le conseil des alliés, il fut proposé de réduire en ervitude tous les Athéniens; et qu'un officier hébain, appelé Erianthus, fut d'avis de raser la ville, et de réduire tout le pays en pâturages pour les troupeaux.

Après le conseil, tous les généraux et principaux officiers assemblés pour un grand festin, s'étant mis à table, un musicien de Phocée commença à chanter ces vers du premier chant du chœur de l'*Electre* d'Euripide: « Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venue « à votre chaumière rustique, etc. » Tous les assistants émus de compassion, s'écrièrent que ce seroit une action horrible de détruire une ville si célèbre et qui avoit produit de si grands hommes [25].

Lysandre voyant les Athéniens à sa discrétion, fit venir de la ville toutes les chanteuses et joueuses de flûte; et les ayant jointes à celles qu'il avoit dans son camp, il fit raser les murailles et brûler toutes les galères au son des flûtes, et en présence des alliés qui, couronnés de fleurs, se livroient à la joie la

plus vive, et regardoient cette grande journée comme le commencement de leur liberté. Dès le lendemain, sans donner aux Athéniens le moindre répit, il changea toute la forme de leur gouvernement, en établissant dans la ville trente archontes, et dix dans le Pirée, en mettant une bonne garnison dans la citadelle, et en y laissant pour *harmoste* ou gouverneur, le Spartiate Callibius. Quelques jours après, ce Callibius, ayant levé le bâton pour frapper l'athlète Antolycus, sur lequel Xénophon a composé son Traité appelé *le Banquet*, Antolycus, qui étoit très-robuste, l'ayant pris par les deux cuisses, l'éleva en l'air et le froissa ensuite contre terre. Lysandre, au lieu de l'en punir, reprimanda Callibius, et lui dit, « qu'il devoit se souvenir qu'il com« mandoit à des hommes libres ». Mais bientôt après, les trente, pour complaire à Callibius, firent mourir cet athlète.

Lysandre ayant achevé tout ce qu'il vouloit faire, s'embarqua pour passer en Thrace[15]; et tout l'argent qui lui restoit, tous les présents qu'on lui avoit faits, et toutes les couronnes qu'on lui avoit données, qui, comme on peut penser, étoient en fort grand nombre, car chacun s'empressoit de lui en apporter comme à un homme très-puissant, et qui étoit en quelque façon le maître et le souverain de

toute la Grèce, il les envoya à Sparte; et les confia à Gylippe qui avoit commandé l'armée en Sicile.

Gylippe, dit-on, malheureusement tenté par cette occasion, décousit tous les sacs par le fond; et après en avoir tiré de chacun tout l'argent qu'il voulut, il les recousit ensuite sans prendre garde que dans chaque sac il y avoit une étiquette où étoit marquée la quantité d'argent qu'il contenoit. Etant arrivé à Sparte, il alla d'abord chez lui, cacha sous les tuiles de sa maison tout l'argent qu'il avoit volé, et remit ensuite ces sacs entre les mains des éphores, leur faisant bien remarquer les cachets entiers.

Les Ephores firent d'abord ouvrir ces sacs et compter l'argent; mais ayant vu que les sommes ne se rapportoient point à celles qui étoient marquées sur les étiquettes, ils furent fort étonnés, et se trouvèrent dans une grande perplexité. Comme ils étoient dans cet embarras, un valet de Gylippe leur découvrit la chose, en leur disant par une espèce d'énigme : « Il y a bien des chouettes au Céra« mique [27] ». Les éphores comprirent d'abord que dans ces mots, *les chouettes* signifioient les pièces de monnoie, parce que vraisemblablement la plupart des monnoies portoient alors l'empreinte d'une chouette, à cause des

Athéniens, et que *le Céramique*, qui étoit un lieu à Athènes, ainsi appelé parce qu'il y avoit eu une *tuilerie*, signifioit aussi le toit d'une maison, à cause des tuiles appelées *Céramoi*.

Gylippe, ayant donc flétri par une action si honteuse, la gloire de ses plus belles actions, se bannit lui-même de Lacédémone. Sur cette malheureuse aventure, les plus sages et les plus sensés des Spartiates, craignant cette puissance indomptable de l'argent qui subjuguoit non seulement les hommes ordinaires, mais aussi les plus grands personnages, blâmèrent extrêmement Lysandre, et protestèrent devant les éphores qu'il étoit de leur devoir de faire sortir de Sparte tout l'or et tout l'argent, comme des pestes d'autant plus fatales et plus pernicieuses, qu'elles avoient plus d'attraits.

Les éphores firent sur-le-champ un décret pour les proscrire. Théopompe écrit que ce fut Sciraphidas qui le dressa. Ephorus en donne l'honneur à Phlogidas. Il contenoit en substance, « qu'on ne recevroit plus dans la « ville aucune monnoie d'or ni d'argent, « mais que l'on se serviroit de la monnoie « reçue (a) ». C'étoit une monnoie de fer qu'on avoit fait rougir au feu, et tremper en-

(a) *Voyez* la vie de Lycurgue.

suite dans du vinaigre, afin qu'étant devenu par cette trempe fort aigre et fort cassant, il ne pût plus être battu ni forgé, et qu'il demeurât inutile à tout autre usage. D'ailleurs, elle étoit d'un si grand poids et d'un si gros volume, qu'elle étoit très-difficile à transporter, et qu'il en falloit une grande quantité pour faire la moindre petite somme. Il y a même de l'apparence que cette monnoie de fer étoit anciennement en usage partout; car une marque sûre que l'on se servoit de petites broches de fer ou d'airain pour la petite monnoie, c'est qu'encore aujourd'hui nous avons une infinité de petites pièces qui retiennent le nom d'oboles, c'est-à-dire, de broches, et que celles qui valent six oboles, nous les appelons drachmes, comme qui diroit poignées, parce que c'étoit tout ce que la main pouvoit faire que de les empoigner [28].

Cependant les amis de Lysandre s'étant opposés à ce décret, et ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or et cet argent à Sparte, on prit un milieu, et l'on ordonna que cette monnoie ne seroit employée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat, et que tout particulier qui s'en trouveroit nanti, seroit mis à mort sur l'heure. Bel expédient! comme si Lycurgue avoit craint les espèces

d'or et d'argent, et non pas l'avarice que ces espèces font naître; avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entière d'en amasser et de s'en servir; l'utilité dont elles étoient relevant leur prix dans l'estime des hommes, et ce grand prix, par une suite nécessaire, engendrant l'envie de les posséder. Car il étoit impossible qu'en voyant cette monnoie prisée en public, on la méprisât en particulier comme inutile, et que chacun regardât, comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit et recherchoit si fort pour les siennes. Mais il faut penser que les usages reçus et autorisés par les mœurs publiques, se glissent bien plus facilement dans les maisons des particuliers que les vices des particuliers ne coulent de leurs maisons dans les villes. Et il est bien plus naturel de voir les parties se conformer au tout quand il commence à se corrompre, que de voir le tout suivre la corruption des parties. Car avant que les parties malades aient gâté le tout, elles peuvent tirer de prompts secours et de grands remèdes de celles qui ne sont pas encore infectées. Ces éphores établirent bien des surveillants et des gardes à la porte des maisons des citoyens

pour empêcher l'or et l'argent d'y entrer, je veux dire la loi et la crainte; mais ils ne fermèrent pas leurs âmes à l'admiration et au désir des richesses; au contraire, ils introduisirent une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose très-belle et très-honnête, de s'enrichir. Mais sur cette matière, nous avons assez blâmé dans un autre ouvrage la conduite des Lacédémoniens (*a*).

Lysandre, du produit du butin, fit faire sa statue en bronze, et celles de tous les capitaines de galères; il les consacra avec deux étoiles d'or qui représentoient Castor et Pollux, dans le temple d'Apollon, à Delphes. Les deux étoiles disparurent quelque temps avant la bataille de Leuctres [29]. Dans la chapelle du trésor de Brasidas et des Acanthiens, il y avoit une galère de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire et d'or, que Cyrus lui avoit envoyée pour le féliciter de sa victoire [30]. Alexandrides de Delphes écrit que Lysandre avoit mis en dépôt dans ce même temple un talent d'argent, cinquante-deux mines, et onze pièces d'or appelées *statères* [31]; ce qui ne s'accorde point avec ce que tous les autres historiens ont dit de sa pauvreté. Ce qu'il y a de constant, c'est que

(*a*) Dans la vie de Lycurgue.

Lysandre ayant dans ce temps-là plus d'autorité et de puissance, qu'aucun Grec n'en avoit eu avant lui, il se laissa emporter à une présomption et à une vanité plus grande encore que sa puissance. Car premièrement, comme l'écrit l'historien Duris [32], il souffrit que les villes grecques lui consacrassent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, et qu'on chantât des hymnes et des cantiques en son honneur. On rapporte même le commencement d'un de ces hymnes que voici : « Célébrons par nos cantiques le « général de la divine Grèce, ce fameux gé- « néral que l'heureuse Sparte nous a donné; « ô Pœan ! ô Pœan » ! Les Samiens ordonnèrent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, et qui portoient le nom de cette déesse, seroient appelées *les fêtes de Lysandre* [33]; lui-même menoit toujours avec lui le poète Chœrilus [34] de Sparte, afin qu'il célébrât ses actions, et qu'il les relevât par la majesté de la poésie. Un autre poète, nommé Antiloque, ayant fait à sa louange un petit nombre de vers, il en fut si ravi, qu'il remplit son chapeau d'argent, et le lui donna. Antimaque de Colophone [35], et un certain Nicératus d'Héraclée, deux autres poètes, ayant composé chacun un poëme qui portoit son nom,

disputèrent le prix devant lui, et il adjugea la couronne à Nicératus. Antimaque en eut tant de dépit, qu'il supprima son poëme. Platon, qui étoit encore fort jeune, et qui admiroit la poésie d'Antimaque, voyant qu'il étoit au désespoir de cet affront, prit soin de le consoler et de l'encourager, en lui disant, « que l'ignorance est pour les yeux de l'esprit « ce que l'aveuglement est pour les yeux du « corps ». Le joueur de lyre Aristonoüs, qui avoit remporté six fois le prix de son art aux jeux Pythiques, promit à Lysandre, pour lui faire sa cour, « que s'il étoit vainqueur une « septième fois, il se feroit proclamer dis- « ciple de Lysandre, ou même son esclave ».

Cette sorte d'ambition n'étoit d'abord à charge qu'aux principaux personnages et à ses égaux. Mais lorsqu'à cette ambition se joignirent l'arrogance et la cruauté excitées par les flatteries continuelles de ceux qui l'obsédoient, il ne garda plus alors de mesure, ni dans les récompenses ni dans les punitions. Les gouvernements absolus des villes, avec le pouvoir tyrannique de vie et de mort, étoient la récompense de l'amitié ou de l'hospitalité qu'on avoit avec lui; et la mort seule de ceux qu'il haïssoit étoit la fin de son ressentiment et de sa colère, car il n'étoit pas possible de lui échapper. Ce qu'il fit peu de temps aprè

à Milet en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne prissent la fuite, et voulant faire sortir de leur asile ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fièrent à ce serment, et se montrèrent; mais aussitôt il les livra aux nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. On ne sauroit compter tous ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes; car non content de satisfaire ses ressentiments particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine et l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, et leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis. C'est pourquoi on vanta fort le mot d'Etéocle le Lacédémonien, qui dit, « que la Grèce « ne pourroit supporter deux Lysandres. » Théophraste écrit que ce même mot avoit déjà été dit d'Alcibiade par Archistrate; mais il ne lui convenoit pas si bien: car dans Alcibiade, ce qui déplaisoit le plus, c'étoit une grande insolence avec beaucoup de luxe et de vanité; au lieu que dans Lysandre, la rudesse de ses mœurs et sa cruauté rendoient sa puissance terrible et insupportable.

Les Lacédémoniens ne se mirent pas beaucoup en peine des plaintes des particuliers. Mais Pharnabaze, las d'essuyer les injustices

de Lysandre, qui pilloit et ravageoit les provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les éphores, irrités de cette conduite, firent prendre un de ses amis, nommé Thorax, qui avoit commandé avec lui l'armée; et lui ayant trouvé de l'argent, contre les défenses, ils le condamnèrent à mort. Non contents de cela, ils envoyèrent à Lysandre la scytale pour le rappeler et lui donner l'ordre de revenir. Je dois dire ce que c'est que la scytale à Sparte. Quand les éphores envoient un amiral ou un général commander leur armée ou leur flotte, ils prennent deux bâtons ronds d'une longueur et d'une grosseur si parfaitement égales, qu'ils pourroient s'abouter sans qu'il parût la moindre inégalité dans la superficie; ils gardent l'un de ces bâtons, et donnent l'autre au général qu'ils envoient; et ils appellent ces bâtons *scytales*. Lorsqu'ils veulent écrire quelque chose d'important et de fort secret à leurs généraux, ils prennent pour papier une longue bande de parchemin fort étroite, qu'ils roulent autour de la scytale, ou du bâton qu'ils ont par devers eux, sans laisser le moindre petit espace entre les tours de cette bande, mais les joignant de telle sorte, que la superficie du bâton soit

entièrement couverte et cachée. Ensuite ils écrivent tout ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée; et quand ils ont écrit, ils la déroulent et l'envoient à leur général. Le général qui la reçoit, n'y entend rien d'abord, et n'en sauroit lire un seul mot, les lettres n'ayant aucune suite ni aucune liaison, et étant toutes dérangées et séparées; mais il prend la scytale ou bâton qu'il a emporté avec lui, et roule sa lettre ou bande de parchemin sur ce bâton; de manière que les tours bien serrés et bien unis, remettant les lettres dans leur ordre, et les faisant cadrer, il rend parfaitement et présente dans son contour toute la suite de la lettre telle qu'elle a été écrite; et on appelle cette lettre *scytale*, du nom du bâton, comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui a servi de mesure.

Cette lettre, que Lysandre reçut dans l'Hellespont, le jeta dans un grand trouble. Comme il craignoit surtout les plaintes et les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'aboucher avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit et feroit sa paix. Etant donc allé le trouver, il le pria d'écrire aux éphores une autre lettre où il leur déclaroit qu'il n'en avoit reçu aucun tort, ni aucune injustice. Mais Lysandre, en s'adressant ainsi à Pharnabaze,

ne savoit pas que Crétois lui-même, suivant le proverbe, il traitoit avec un autre Crétois[36]. Pharnabaze lui promit tout ce qu'il voulut; en effet, il écrivit devant Lysandre une lettre telle qu'il la demandoit, mais il en avoit préparé une autre toute contraire : et quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de la même forme, il substitua adroitement à la première, celle qu'il avoit écrite en secret, qu'il cacheta et qu'il lui donna. Lysandre étant arrivé à Lacédémone, descendit, selon la coutume, au palais où le sénat étoit assemblé, il rendit aux éphores la lettre de Pharnabaze, bien persuadé que par là il détruiroit la plus forte accusation qu'il y avoit contre lui ; car Pharnabaze étoit fort estimé et fort aimé des Lacédémoniens, parce que de tous les généraux du roi, c'étoit celui qui leur avoit rendu les plus grands services dans toute cette guerre, et témoigné le plus d'affection.

Quand les éphores eurent lu la lettre, ils la lui montrèrent; il reconnut alors qu'*Ulysse*, comme on dit en proverbe, *n'étoit pas le seul homme fin et rusé*, et il se retira troublé et confus. Peu de jours après, il revint au sénat, et dit aux éphores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu

avant ses combats. Il y a des auteurs qui écrivent que lorsqu'il assiégeoit la ville des Aphytiens (*a*) en Thrace, Ammon lui apparut véritablement en songe; qu'il abandonna le siége comme par l'ordre de Jupiter; qu'en partant il avertit les Aphytiens de lui faire des sacrifices pour lui marquer leur reconnoissance, et que par la même raison, il se hâtoit d'aller en Libye pour apaiser aussi ce Dieu. Mais la plupart croient que ce voyage n'étoit qu'un prétexte, et que la véritable raison étoit que, craignant les éphores, et ne pouvant d'ailleurs souffrir le joug qu'il lui falloit subir dans sa maison, ni supporter d'être commandé, il aima mieux voyager et courir le monde, comme un coursier qui, accoutumé à bondir en liberté dans les pâturages et dans les prairies spacieuses, ne peut se faire à son écurie et à son travail accoutumé. Et quant à la raison qu'Ephorus donne de ce voyage, je la rapporterai bientôt.

Lysandre, ayant donc obtenu son congé après beaucoup de difficultés, s'embarqua. Il ne fut pas plutôt parti, que les rois de Lacédémone, ayant fait réflexion qu'il tenoit sous sa main toutes les villes, par le moyen des ligues qu'il y avoit établies, et auxquelles

(*a*) Aphitis, ville d'une péninsule, à l'entrée du golfe Toronaïque.

l avoit donné toute l'autorité, et que par là l étoit véritablement le seigneur et le maître le toute la Grèce, entreprirent d'y rétablir e gouvernement du peuple, et d'en chasser ous ses partisans et ses amis. Cela excita l'abord un grand tumulte ; et les Athéniens ui, sous la conduite de Thrasybule, avoient ccupé le château de Phyle (*a*), prirent les rmes contre les trente tyrans, et les défirent. A cette nouvelle, Lysandre revient en toute liligence à Sparte, et fait tant qu'il persuade ux Lacédémoniens de soutenir dans Athènes e parti des nobles, et de réprimer et de châ-ier le peuple. Pour cet effet, ils envoient l'abord cent talents aux trente tyrans pour ontinuer la guerre, et le nomment lui-même our général. Mais les deux rois, pleins d'en-ie contre lui, et craignant qu'il ne prît une econde fois Athènes, résolurent que l'un 'eux y marcheroit. Pausanias partit donc en pparence pour soutenir les trente contre le euple, mais dans la vérité pour terminer la uerre, et pour empêcher que Lysandre, par e moyen de ses amis, ne se rendît encore naître d'Athènes. C'est de quoi il vint faci-ement à bout ; car ayant gagné la confiance les Athéniens, il les réconcilia les uns avec

(*a*) Château au-dessus d'Athènes, et très fort d'as-iet e. *Voyez* Xénophon, liv. ij de l'*Histoire grecque*.

les autres, apaisa la sédition, et coupa pa
ce moyen les ailes à l'ambition de Lysandr

Mais quelque temps après, les Athénien
s'étant encore soulevés, on en rejeta tout
la faute sur Pausanias : car on dit qu'ayan
ôté au peuple le frein de l'oligarchie qui l
retenoit et le réprimoit, il l'avoit mis e
pleine liberté de retomber dans son audac
et dans son insolence. En même temps cel
donna à Lysandre la réputation d'homme q
ne faisoit rien ni par complaisance, ni p
vaine gloire et par ostentation ; mais qu
sans aucun égard pour personne, alloit dr
à tout ce qui pouvoit être utile à Sparte
En effet, il étoit fier et rude dans ses di
cours, et se montroit terrible à ceux q
osoient lui résister ou le contredire.

Un jour que les Argiens plaidoient dev
lui pour les limites de leurs terres contre La
cédémone, et qu'ils pensoient bien allégu
des raisons plus fortes que celles des Lacéd
moniens, il leur dit, en leur montrant s
épée : « Celui qui est le maître avec celle
« plaide mieux que les autres pour les limi
« de ses terres [38] ». Une autre fois un hom
de Mégare lui ayant dit dans une conver
tion quelque chose de trop hardi et de tr
hautain, il lui répondit : « Mon ami,
« propos demanderoient une bonne fort

« resse [38] ». Les Béotiens étant incertains s'ils embrasseroient le parti de Lacédémone ou celui de ses ennemis, il leur envoya demander « s'il passeroit dans leurs terres les piques « droites ou les piques baissées ». Les Corinthiens, s'étant détachés de la ligue, il s'approcha de leurs murailles avec son armée, et comme ses soldats balançoient à donner l'assaut, il aperçut un lièvre sortir de leurs retranchements, et sur le moment, se tournant vers ses troupes : « N'avez-vous point de « honte, leur dit-il, de craindre des ennemis « qui, par paresse, laissent tranquillement « dormir les lièvres dans leurs murailles » ?

Cependant le roi Agis mourut, laissant un frère nommé Agésilas, et un fils nommé Léotychidas, qui passoit pour n'être point à lui. Lysandre, qui favorisoit Agésilas, parce qu'il l'avoit beaucoup aimé, lui conseilla de s'emparer de la royauté, vu qu'il étoit véritablement de la race des Héraclides; et que Léotychidas passoit pour le fils d'Alcibiade, qui avoit eu un commerce secret avec Timéa sa mère, femme d'Agis, dans le temps que, banni d'Athènes, il s'étoit retiré à Sparte. En effet, l'on prétend qu'Agis, ayant supputé le temps de la grossesse de la reine, et connu par là qu'elle n'étoit pas grosse de son fait, ne donnoit aucune marque d'affection pour Léoty-

chidas, et fit toujours paroître qu'il ne le reconnoissoit pas pour son fils. Mais étant malade, il se fit porter dans la ville de Héréa [40]; et comme il étoit sur le point de mourir, fléchi par les caresses de ce jeune homme, et vaincu par les prières et par les instances de ses amis, il reconnut Léotychidas pour son fils en présence de ses officiers et de plusieurs autres personnes qui étoient dans sa chambre; et après les avoir tous priés de servir de témoins auprès des Lacédémoniens pour valider cette reconnoissance, il expira.

Tous en effet, de retour à Sparte, témoignèrent en faveur de Léotychidas. Malgré ce témoignage, Agésilas, et par ses grandes qualités, et par le secours et la protection de Lysandre, l'emportoit sur lui, lorsqu'un certain Diopithes, homme fort versé dans les anciennes prophéties, pensa ruiner ses affaires en produisant cet ancien oracle qu'il appliquoit à l'incommodité d'Agésilas qui étoit boiteux : « Sparte, quelque glorieuse et quel-« que fière que tu sois, prends bien garde « qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur « tes deux pieds, un règne boiteux ne vienne « ternir ton lustre. Car de là naîtront des « travaux infinis, qui exerceront long-temps « ta patience, et des orages de guerres san-

« glantes que tu auras de la peine à sur-
« monter ».

La plupart, entraînés par cet oracle, penchoient pour Léotychidas. Mais Lysandre se levant dit que Diopithes n'expliquoit pas bien cette prophétie ; que le Dieu ne vouloit pas empêcher que des princes boiteux montassent sur le trône de Sparte, mais que *par ce règne boiteux*, il vouloit faire entendre des règnes où des bâtards et des gens sans naissance régneroient sur les Héraclides ; et voilà, leur dit-il, le véritable sens de l'oracle 41. Cette explication de Lysandre, soutenue par son grand crédit, fit revenir tout le monde, et Agésilas fut reconnu roi.

D'abord Lysandre commença à lui donner l'idée de porter la guerre en Asie, le remplissant de ces magnifiques espérances, qu'il détruiroit l'empire des Perses, et qu'il se rendroit le plus grand personnage qui eût jamais été. En même temps il écrivit à ses amis qu'il avoit en Asie, pour les presser de demander à Sparte Agésilas pour général contre les Barbares. Ses amis obéirent à ses ordres, et envoyèrent à Lacédémone des ambassadeurs pour en faire la demande. Il faut avouer que cet honneur, que Lysandre attira à Agésilas, n'étoit pas inférieur à la royauté qu'il lui avoit procurée. Mais les naturels ambitieux

ont cela de mauvais, que quelque habiles et quelque propres qu'ils soient d'ailleurs à commander, ils trouvent dans la jalousie que leur inspire souvent contre leurs égaux l'amour de la gloire, un très-grand obstacle qui les empêche de faire de belles et très-grandes actions ; car ils regardent, comme leurs antagonistes et leurs ennemis dans le chemin de la vertu, ceux qu'ils devroient prendre pour aides, et dont les conseils leur seroient si utiles pour y avancer. Agésilas mena avec lui Lysandre, et le mit à la tête des trente personnages dont il composa son conseil, comme le premier de ses amis et celui qu'il vouloit surtout consulter dans ses plus importantes affaires.

Quand ils furent arrivés en Asie, ceux du pays, qui n'avoient nulle habitude avec Agésilas, et qui ne l'avoient jamais connu, le visitoient rarement et lui parloient peu ; au lieu que connoissant Lysandre depuis long-temps, ils étoient tous les jours à sa porte, les uns par amitié, et les autres par crainte, pour lui faire leur cour et pour l'accompagner. Comme on voit souvent dans les tragédies que l'acteur qui joue le rôle d'un courrier ou d'un esclave, est applaudi et regardé comme le premier personnage, tandis que celui qui porte le diadême et le sceptre n'est pas seulement

écouté; de même toute la majesté et tout le dehors de la royauté étoit pour le ministre, et on laissoit à Agésilas le seul nom de roi, dénué de toute puissance.

Il semble que cette ambition trop outrée de Lysandre méritoit bien d'être réprimée, et qu'on devoit le réduire à se contenter du second rôle. Mais de rejeter absolument et de maltraiter par une jalousie de gloire, un ami et un bienfaiteur, c'est ce qu'Agésilas ne devoit jamais faire. D'abord il ne lui donna aucune occasion de faire de grandes choses, et ne lui confia aucun commandement; et en second lieu, tous ceux que Lysandre protégeoit et favorisoit, étoient ceux-là qu'il rebutoit le plus; il les renvoyoit tous mécontents, et leur refusoit ce qu'il accordoit aux derniers du peuple, ruinant par là peu à peu le crédit et l'autorité de son rival.

Lysandre, voyant donc qu'il n'obtenoit jamais rien de tout ce qu'il demandoit, et que son empressement et toutes ses sollicitations étoient contraires à ses amis, cessa de parler pour eux, et les pria de ne plus le visiter, et de ne plus s'attacher à lui, mais de s'adresser au roi, et de rechercher les bonnes grâces de ceux qui, dans le temps présent, avoient le pouvoir de servir et d'avancer leurs créatures.

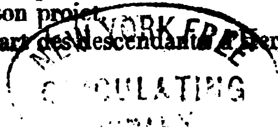
Ces paroles entendues, la plupart cessèrent de l'importuner de leurs affaires, mais ils continuèrent à lui faire leur cour, et ne furent que plus assidus auprès de lui, l'accompagnant en foule à toutes ses promenades, et assistant à tous ses exercices. Cette conduite avoit augmenté à un tel point cette jalousie d'honneur, qui tourmentoit Agésilas, qu'ayant donné à de simples soldats des commandements considérables et les plus beaux gouvernements, il nomma Lysandre commissaire des vivres et distributeur des viandes; et pour insulter ensuite les Ioniens, et se moquer d'eux, il disoit: « Qu'ils aillent présentement « faire la cour à mon commissaire des vi-« vres ».

Après cet affront, Lysandre crut qu'il étoit de son devoir de lui parler, et d'avoir avec lui un éclaircissement. Leur conversation fut très-courte et très-laconique. Lysandre en entrant, dit: « En vérité, Seigneur, vous sa-« vez mieux qu'homme du monde rabaisser « vos amis. Oui, lui répondit Agésilas, quand « ces amis veulent être plus grands que moi; « mais quand ils veulent servir à augmenter « ma puissance, je sais mieux qu'homme du « monde leur en faire part, comme cela est « juste. Mais peut-être, Seigneur, répliqua « Lysandre, on vous en a plus dit que je

« n'en ai fait. Je vous prie donc, et surtout « à cause des étrangers qui tous ont les yeux « sur nous, de me donner dans votre armée « un lieu et un rang où vous croirez que je « vous serai le moins odieux, le moins sus- « pect et le plus utile ».

Le fruit de cette conversation fut la lieutenance de l'Hellespont qu'Agésilas lui donna. Dans cet emploi, il conserva toujours son ressentiment contre lui; mais il ne négligea rien de tout ce qui étoit de son devoir, et qui alloit au bien des affaires. Spithridate, un des principaux officiers du roi de Perse, étoit un homme plein de courage, et avoit sous lui un corps nombreux de troupes. Lysandre ayant su qu'il étoit ennemi de Pharnabaze, le pratiqua, et fit si bien qu'il l'obligea à se révolter contre son maître, et l'amena à Agésilas : c'est le seul service qu'il lui rendit dans cette guerre. Peu de temps après, il s'en retourna à Sparte, sans aucune marque d'honneur ni de distinction, extrêmement piqué contre Agésilas, encore plus indigné contre le gouvernement, qui lui parut beaucoup plus insupportable, et entièrement résolu d'exécuter, sans délai, tout ce qu'il avoit imaginé autrefois pour parvenir à le changer. Et voici quel étoit son projet.

La plupart des descendants d'Hercule qui



s'étoient mêlés avec les Dorieus, et qui étoient retournés dans le Péloponèse, s'établirent à Sparte, où leur postérité devint très-florissante; mais ils ne succédoient pas tous également, et indifféremment à la couronne. Il n'y avoit que deux branches qui eussent le droit de régner, celle des Eurytionides, et celle des Agides; toutes les autres, malgré la noblesse de leur origine, n'avoient dans le gouvernement aucun privilége, ni aucun avantage sur les moindres citoyens; car tous les honneurs qui venoient de la vertu étoient également proposés à ceux qui pourroient y parvenir par leur mérite. Lysandre, qui descendoit comme eux de cette illustre tige, se voyant élevé à un haut degré de gloire par ses grandes actions, et ayant beaucoup d'amis et une grande puissance, ne put souffrir qu'une ville dont il avoit augmenté la prospérité par ses exploits, fût soumise à d'autres princes qui ne valoient pas mieux que lui, et qui n'avoient ni plus de capacité, ni plus de courage. Il cherchoit donc les moyens d'ôter à ces deux maisons le droit de succéder seules au royaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héraclides. D'autres disent qu'il avoit le dessein d'étendre ce droit non seulement aux Héraclides, mais à tous les naturels Spartiates, afin que cet honneur de régner ne fût

pas le prix des seuls descendants d'Hercule, mais de tous ceux qui, comme ce héros, s'en rendroient dignes par la vertu qui l'avoit déjà élevé lui-même au-dessus de l'homme, en lui procurant les honneurs divins. Car il espéroit que quand la royauté seroit accordée de cette manière, il n'y auroit aucun Spartiate qui pût lui être préféré.

Il tâcha d'abord de faire goûter son projet à ses concitoyens; et pour y réussir, il apprit par cœur un beau discours composé à ce sujet par Cléon d'Halicarnasse. Mais considérant qu'un si grand changement demandoit des secours plus hardis, et des moyens plus efficaces, il imita les poètes tragiques, qui ont recours à une machine pour faire descendre un Dieu, et amener un dénouement que toute la puissance humaine ne sauroit faire; il inventa et supposa des prophéties et des oracles des Dieux, persuadé qu'il ne tireroit aucune utilité de toute l'éloquence de Cléon, si par la crainte de la divinité et par les frayeurs de la superstition, il n'étonnoit et ne subjuguoit auparavant ses concitoyens pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre. Ephorus écrit qu'il tâcha premièrement de corrompre la prêtresse d'Apollon à Delphes, et ensuite les prêtresses de Dodone par le moyen d'un certain Phéréclès; et qu'ayant été refusé de toutes, il alla en Libye

au temple d'Ammon ; qu'il parla aux prêtres et leur offrit beaucoup d'argent ; mais que ceux-ci indignés envoyèrent des ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impiété et de sacrilége. Cette accusation n'ayant pas réussi, et Lysandre ayant été absous par le conseil de Sparte, ces Libyens, sur le point de leur départ, dirent : « Seigneurs Spartiates, nous « jugerons plus religieusement et plus équi- « tablement que vous, quand vous serez ve- « nus en Libye pour vous y établir [42] » ; car il y avoit un ancien oracle qui portoit que les Lacédémoniens s'établiroient un jour en Libye. Mais je dois rapporter toute la suite de cette intrigue, et faire connoître toutes les ruses qu'on employa pour faire réussir une fiction qui n'étoit ni commune ni bâtie sur des fondements légers : car tout fut conduit comme dans une proposition de mathématiques, qui, par des prémisses souvent très-difficiles, et qu'on ne comprend point, marche pourtant et arrive à sa conclusion qui est son dernier terme. Voici la trame telle que l'a décrite Ephorus, aussi grand historien que grand philosophe [43]. Il y avoit dans le royaume de Pont, une femme qui se disoit enceinte d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetèrent cette prétendue grossesse qu'ils traitèrent de fable, et les autres la crurent et la reçurent comme un point de religion ; de sorte que cette femme

ayant accouché d'un fils, plusieurs et les plus considérables du royaume demandèrent avec empressement l'honneur de le faire nourrir et élever. On donna à cet enfant le nom de Silène, pour certaines raisons qu'on n'explique point. Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement et comme le fond de la pièce qu'il méditoit[44], supplée le reste de lui-même en employant des gens, et même des plus considérables, qui débitoient, comme le prologue de la pièce, cette naissance miraculeuse de l'enfant, et qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par là les esprits à la croire. Ils répandirent aussi dans Sparte certains discours qui, disoit-on, venoient de Delphes, et qui portoient : « Que « les prêtres du temple gardoient, dans quel« ques livres tenus fort secrets, des oracles « très-anciens, qu'il n'étoit permis ni à eux, « ni à qui que ce fût, de toucher ni de lire ; « mais qu'il viendroit dans la suite des temps « un fils d'Apollon qui, après avoir donné des « preuves certaines de sa naissance aux dé« positaires des livres, qui renfermoient ces « oracles, les prendroit et les emporteroit ».

Tout étant bien disposé, Silène devoit se présenter aux prêtres, et demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon ; et les prêtres, qui étoient du complot, et bien pré-

parés, auroient de leur côté approfondi exactement toutes choses, et pris les informations les plus exactes sur cette naissance. Enfin, comme persuadés et convaincus que ce Silène étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer et lui remettre ces livres; et alors ce fils du Dieu auroit lu, en présence de tout le monde, toutes les prophéties, et particulièrement celle pour laquelle seule toute cette trame étoit ourdie, et qui regardoit la royauté de Lacédémone : on y auroit vu « Qu'il étoit « plus expédient et plus utile aux Spartiates « de n'élire désormais pour leurs rois, que « les plus vertueux de leurs citoyens ».

Silène parvenu à l'adolescence, étant venu en Grèce pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa pièce par la timidité de ses acteurs, et par la désertion d'un des principaux, qui, plein de frayeur, se retira au moment de l'exécution.

Cette longue intrigue demeura dans le secret pendant la vie de Lysandre, et ne fut découverte qu'après sa mort; car il mourut avant qu'Agésilas ne fût de retour de son expédition d'Asie, et lorsqu'il se trouvoit malheureusement engagé dans la guerre contre les Béotiens, ou plutôt après y avoir engagé toute la Grèce; car on le dit de ces deux manières; les uns en rejetant la faute sur Lysan-

dre, les autres sur les Thébains, et quelques-uns les en accusant tous. En effet, ceux qui accusent les Thébains leur reprochent d'avoir renversé l'autel, et dispersé les sacrifices qu'Agésilas offroit dans la ville d'Aulide [45]; ils ajoutent qu'Androclidès et Amphithéus, gagnés par l'argent du roi de Perse, prirent les armes contre les Phociens, et ravagèrent leur pays pour attirer aux Lacédémoniens cette guerre de toute la Grèce [46]. Ceux qui rejettent cette guerre sur Lysandre, disent qu'il fut extrêmement irrité de ce que les Thébains seuls, entre tous les alliés, avoient osé demander la dixième partie du butin fait sur les Athéniens à Décelée, et s'étoient plaints de l'argent que Lysandre avoit envoyé à Sparte. Il fut encore, dit-on, plus offensé de ce qu'ils avoient les premiers donné aux Athéniens les moyens de se mettre en liberté en brisant le joug des trente tyrans qu'il avoit établis, et que les Lacédémoniens avoient rendus encore plus puissants et plus terribles, en ordonnant par un décret: « Que tous ceux qui s'étoient en-« fuis d'Athènes pourroient être pris partout « où on les rencontreroit; et ramenés dans la « ville; et que ceux qui leur prêteroient main-« forte, seroient maudits, et traités en enne-« mis de Lacédémone ». Les Thébains opposèrent à ce décret un autre plus juste, et en-

tièrement conforme aux actions d'Hercule et de Bacchus; car ils publièrent : « Que toutes « les villes de la Béotie et toutes les maisons « seroient ouvertes aux Athéniens qui au- « roient besoin d'asile; que celui qui ne prê- « teroit pas main-forte à un fugitif qu'on em- « meneroit, payeroit un talent d'amende; et « que, si quelqu'un passoit par les terres de « la Béotie, pour porter à Athènes des armes « contre les tyrans, aucun Thébain ne feroit « semblant de le voir ni de l'entendre ». Et on ne peut pas dire qu'ils se contentèrent de faire ce décret si digne de la Grèce, si généreux et si humain, et que leurs actions ne répondirent point à leur proclamation; car ce fut de Thèbes même que partirent Thrasybule et les fugitifs qu'il mena avec lui, pour aller s'emparer du château de Phyle; et ce furent les Thébains qui leur fournirent des armes et de l'argent, et qui leur donnèrent les moyens de commencer et de conduire cette entreprise sans qu'elle fût découverte.

Voilà les raisons qui portèrent Lysandre à se déclarer contre Thèbes, et à marcher au secours des Phociens. Comme il étoit naturellement violent, et que sa colère étoit encore aiguisée par la mélancolie de la vieillesse, il n'eut point de repos qu'il n'eût inspiré le même ressentiment aux éphores, et qu'il ne

leur eût persuadé d'envoyer, dans la Phocide, une forte garnison, et de lui en donner le commandement. Il partit donc à la tête de ces troupes. Peu de jours après, on envoya de Sparte Pausanias avec l'armée. Mais ce prince devoit faire un circuit pour entrer dans la Béotie, par le mont Citheron, et Lysandre devoit traverser la Phocide pour le joindre. Dans sa marche, il prit la ville d'Orchomène, qui se rendit volontairement. Il entra ensuite dans la ville de Lébadie, qu'il pilla. De là, il écrivit à Pausanias de se rendre de Platée devant la ville d'Haliarte (*a*), parce que lui-même arriveroit dès le lendemain au point du jour devant ses murailles.

Le courrier qui portoit ces lettres étant tombé entre les mains des ennemis, elles furent portées à Thèbes. Les Thébains, avertis par là de son dessein, confièrent leur ville aux Athéniens, qui étoient venus à leur secours; et se mettant en marche sur le minuit avec leurs troupes, ils arrivèrent devant les murs d'Haliarte un moment avant Lysandre, et firent entrer dans la ville une partie de leurs gens. Lysandre résolut d'abord de camper sur une éminence pour attendre Pausanias. Mais comme il n'arrivoit point, et que le jour s'avançoit, las d'attendre et de demeurer dans

(*a*) A la droite de l'Hélicon, près du lac Copaïs.

l'inaction, il fit prendre les armes à ses troupes et à ses alliés, et les mena en bataille contre la ville. Les Thébains, qui étoient demeurés dehors, prenant par la gauche de la ville, tombèrent sur l'arrière-garde des ennemis, au-dessous de la fontaine appelée *Cissusa* 47, dans laquelle la fable dit, que les nourrices de Bacchus lavèrent ce Dieu, aussitôt après sa naissance, et en donne pour preuve que ses eaux sont d'une belle couleur de vin, très-claires et d'un goût agréable. Non loin de là, naissent les cannes crétoises dont on fait les javelots 48, d'où les Haliartiens concluent que Rhadamanthe a habité autrefois dans ce pays 49, et montrent même son tombeau, qu'ils appellent *Alée*. Le tombeau d'Alcmène est tout auprès; car on prétend qu'elle fut enterrée dans ce lieu-là, ayant épousé en secondes noces Rhadamanthe, après la mort d'Amphytrion.

Les autres Thébains, qui étoient entrés dans la ville, se mirent en bataille dans la place avec les Haliartiens, et demeurèrent tranquillement sous les armes. Mais dès qu'ils voyent Lysandre approcher de leurs murailles, ils ouvrent tout-à-coup leurs portes, sortent brusquement, et le tuent, avec le devin qui l'accompagnoit, et quelques-uns des siens. Le reste se retira promptement vers le gros de

leur armée. Les Thébains, profitant de ce premier avantage, les poursuivent si vivement qu'ils prennent la fuite à travers les montagnes avec perte d'environ mille hommes. Les Thébains perdirent, de leur côté, trois cents hommes qui avoient suivi l'ennemi avec trop d'ardeur, et l'avoient attaqué dans des lieux trop forts et trop difficiles. C'étoit précisément ceux qui étoient soupçonnés de favoriser davantage Lacédémone, et qui, voulant effacer ce soupçon de l'esprit de leurs concitoyens, poussèrent les Lacédémoniens sans se ménager, et combattirent si opiniâtrément qu'ils y périrent.

La nouvelle de cette défaite fut portée à Pausanias, comme il étoit en marche sur le chemin de Platée à Thespies. Se mettant aussitôt en bataille, il continue sa route, et s'approche d'Haliarte. Thrasybule y vint de Thèbes avec ses Athéniens. Pausanias vouloit demander aux ennemis une trève pour enlever les morts; mais les plus anciens des Spartiates ne pouvant supporter une telle proposition, allèrent, en murmurant, trouver le roi, et protestèrent : « Qu'il ne falloit point recourir à « une trève pour enlever Lysandre; mais « qu'on devoit aller les armes à la main rallu-« mer le combat autour de son corps, et l'en-« terrer honorablement après la victoire : que

« s'ils étoient vaincus, il leur seroit glorieux
« d'être étendus sur le champ de bataille avec
« leur général ».

Malgré ces remontrances des vieillards de Sparte, Pausanias, voyant qu'il ne seroit pas facile de battre les Thébains qui venoient de remporter un si grand avantage, et que d'ailleurs Lysandre ayant été tué devant Haliarte, on ne pourroit pas aisément enlever son corps quand même on les auroit battus, envoya un héraut, obtint une trève, et se retira avec son armée, après avoir enlevé les morts. Dès qu'ils eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans la terre des Panopéens, amis ou alliés de Sparte, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, près du chemin qui mène de Delphes à Chéronée.

Pendant que l'armée étoit campée en cet endroit, on rapporte qu'un Phocien racontant cette bataille à un autre qui ne s'y étoit pas trouvé, lui dit : « Que les ennemis les « avoient chargés lorsque Lysandre avoit déjà « passé l'Oplite ». Comme il en étoit fort étonné, il y eut un Spartiate, ami de Lysandre, qui l'ayant entendu, lui demanda quel étoit cet Oplite; car il ne connoissoit point ce nom. Le Phocien répondit : « C'est « l'endroit où les ennemis ont renversé et tué

« sur la place nos gens les plus avancés; car « le ruisseau, qui passe près des murailles « de la ville, est appelé Oplite ». A ces mots le Spartiate fondit en larmes, et s'écria : « Qu'il est difficile à l'homme d'éviter sa des« tinée » ! Et en effet, il avoit été rendu à Lysandre un oracle qui portoit en propres termes : « Je t'ordonne d'éviter surtout le bruyant « Oplite, et le fils de la terre, le dragon rusé « qui vient surprendre par derrière [50] ». D'autres disent que l'Oplite n'est pas ce ruisseau qui passe près d'Haliarte; mais que c'est un torrent qui va vers Chéronée, et qui se jette dans le fleuve du Phliarus près de la ville. On l'appeloit autrefois *Oplias*, et aujourd'hui on le nomme *Isomantus*. Celui qui tua Lysandre étoit un officier d'Haliarte, qui s'appeloit *Néochorus*, et qui portoit sur son bouclier un dragon, et c'est sans doute ce que l'oracle vouloit faire entendre.

On dit aussi que les Thébains, peu de temps après la guerre du Péloponèse, avoient reçu un oracle dans le temple d'Apollon Isménien, qui leur prédisoit la bataille de Délium, et ce combat d'Haliarte, qui fut donné trente ans après [51]. Voici cet oracle : « Toi qui fais la « guerre au loup avec tes épieux, évite ses « confins et la croupe orchalide que le renard « n'abandonne jamais [52] ». Par ce mot de

confins, il entend le territoire de Délium, parce qu'il est à l'extrémité de la Béotie, qui confine par-là à l'Attique. Et « cette croupe « orchalide que le renard n'abandonne ja- « mais », c'est la colline appelée *Alopèce*, qui est du côté de l'Hélicon, qui regardoit Haliarte, et qui a été ainsi appelée à cause des renards dont elle est pleine.

Les Spartiates furent d'abord si affligés de la fin malheureuse de Lysandre, qu'ils appelèrent en justice le roi Pausanias; et sur son refus de comparoître, ils le condamnèrent à mort. Mais il s'enfuit à Tégée, où il passa le reste de ses jours, sous la sauve-garde et protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant.

La pauvreté de Lysandre, reconnue après sa mort, rendit sa vertu plus évidente et plus illustre. Après avoir eu en main tant d'or et tant d'argent; après avoir joui d'une puissance si grande; après avoir vu tant de villes qui lui étoient soumises, et empressées à lui faire la cour; en un mot, après avoir exercé cette espèce de royauté et de souveraineté, il n'en avoit profité en rien pour avancer sa maison, et pour en augmenter le lustre par les richesses; et c'est ce qu'écrit Théopompe, auquel il faut ajouter bien plus de foi quand il loue que quand il blâme : car il est bien plus

disposé, et prend bien plus de plaisir à blâmer qu'à louer.

Ephorus rapporte que peu de temps après, quelques différents s'étant élevés entre Sparte et ses alliés, on eut besoin d'aller visiter les papiers et mémoires que Lysandre avoit laissés. Agésilas, qui se transporta dans sa maison, parcourant ses papiers, tomba sur le cahier où étoit écrite la harangue que Cléon avoit préparée sur l'élection des rois, pour prouver à ses concitoyens qu'ils devoient ôter aux maisons des Eurytionides et des Agides le droit de succéder seules au royaume, étendre ce droit à tous les naturels Spartiates, et ne choisir pour leurs rois que les citoyens les plus vertueux. Frappé de cette lecture, il quitta tout, et sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses concitoyens, et leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, et comment on l'avoit mal connu. Mais Lacratidas, homme sage et prudent, et qui étoit le président des éphores, le retint en lui disant : « Qu'il ne falloit pas « tirer Lysandre du tombeau, mais au con- « traire, qu'il falloit renfermer avec lui sa « harangue, comme une pièce très-dange- « reuse par le grand art avec lequel elle étoit « composée, et par la force de la persuasion

« qui régnoit partout, et à laquelle il seroit « impossible de résister ».

Malgré ce bruit, qui fut bientôt public, les Spartiates ne laissèrent pas de rendre à Lysandre toutes sortes d'honneurs après sa mort [53]. En voici un entr'autres qui mérite d'être rapporté. Quelques jours avant qu'il mourût, deux des principaux citoyens avoient fiancé ses deux filles; mais ensuite, sa pauvreté ayant été connue, ils refusèrent de les épouser. Les Spartiates les condamnèrent à l'amende, sur ce que de son vivant le croyant riche, ils avoient recherché avec empressement son alliance; et qu'après sa mort, ayant reconnu sa pauvreté, qui étoit la plus grande preuve de sa justice et de sa vertu, ils l'avoient dédaignée. Car à Sparte, il y avoit des peines établies, non seulement contre ceux qui refusoient de se marier, ou qui se marioient trop tard, mais aussi contre ceux qui se marioient mal. Et ceux qui, au lieu de se marier dans leur famille, et avec des personnes vertueuses, ne recherchoient que les maisons les plus riches, se trouvoient principalement exposés à ces peines [54]. Voilà ce que nous avions à dire touchant la vie de Lysandre.

FIN DE LA VIE DE LYSANDRE.

NOTES.

[1] On pourroit aussi traduire le texte de Plutarque de cette manière : « L'offrande des Acanthiens, qui « est dans le temple de Delphes, a cette inscription ». Mais je crois que le sens que j'ai suivi est le seul véritable. Les peuples se faisoient un point d'honneur et une gloire d'avoir dans le temple de Delphes une chapelle qu'ils bâtissoient à leurs dépens, et où ils consacroient les offrandes qu'ils faisoient au dieu. Acanthe étoit une ville de la Chalcidique en Thrace, au-dessus du golfe Sengitique.

[2] Cela étoit fondé sur l'inscription que Plutarque vient de rapporter. Brasidas, général des troupes de Lacédémone, avoit attiré dans son parti la ville d'Acanthe, et l'avoit enlevée aux Athéniens qu'elle favorisoit. Thucydide raconte cette histoire dans son quatrième livre. C'étoit là la chapelle des Acanthiens; Brasidas, conjointement avec eux, y avoit consacré cette offrande des depouilles des Athéniens, et il y avoit une statue de marbre; il étoit donc bien vraisemblable que c'étoit la statue de Brasidas. Mais Plutarque va s'opposer à cette tradition.

[3] J'avoue que je ne comprends pas bien la force de cette raison; car ces longs cheveux pouvoient convenir aussi bien à Brasidas qu'à Lysandre, puisqu'ils vivoient tous deux dans le même temps, Lysandre ayant été fait général des Lacédémoniens, treize ou quatorze ans après la mort de Brasidas. La mode avoit-elle changé dans ce peu de temps?

[4] Plutarque a principalement en vue Hérodote, qui raconte au long cette histoire dans son premier livre, où il dit en propres termes, que les Argiens af-

fligés de la victoire que les Lacédémoniens venoient de remporter sur eux, et qui les maintenoit en possession du territoire de Thyrée, se rasèrent la tête, eux qui portoient auparavant de longs cheveux, et firent cette loi accompagnée d'exécration, qu'ils ne laisseroient point croître leurs cheveux, et que leurs femmes ne porteroient ni or ni argent, qu'ils n'eussent recouvré Thyrée. Et qu'au contraire, les Lacédémoniens arrêtèrent de porter dorénavant de longs cheveux, au lieu qu'ils les avoient courts auparavant. Plutarque réfute fort bien ce conte par l'établissement de Lycurgue, et il est étonnant qu'Hérodote ait donné dans une fable de cette nature, sur une chose si voisine de son temps.

5 Hérodote marque dans son cinquième livre, que l'oligarchie régnoit à Corinthe, et que cette ville étoit gouvernée par ceux qu'on appeloit les *bacchiades*, qui, pour conserver toujours entre leurs mains l'autorité, ne contractoient mariage que dans leurs familles. Les bacchiades, ainsi nommés de Bacchis, fils de Prumnis, qui se rendit maître de Corinthe, gouvernèrent pendant cinq générations, ou, comme dit Strabon, pendant près de deux cents ans. Cypsèle, fils d'une bacchiade, les déposséda et usurpa la tyrannie.

6 Cet endroit d'Aristote est dans la trentième section de ses *Problèmes*, page 815. Par là Aristote semble contredire l'opinion de ceux qui donnoient à Lysandre cette humeur pliante et accommodante; car les mélancoliques ne sont pas si complaisants. Mais cela ne prouve pas absolument; car Lysandre mélancolique pouvoit fort bien avoir réprimé cette humeur chagrine et brusque pour satisfaire son ambition. D'ailleurs, comme Aristote le dit fort bien, Lysandre ne tomba dans cette mélancolie que sur ses vieux jours; car c'est un effet ordinaire de la vieillesse.

7 Du temps de Plutarque, Ephèse étoit une des plus magnifiques villes de toute l'Ionie. Et cet historien prétend que cette magnificence et cette grandeur venoient de ce que Lysandre y avoit fait plus de cinq cents ans auparavant.

8 L'obole étoit une pièce de monnoie qui valoit quinze centimes. Les quatre oboles faisoient donc soixante centimes de notre monnoie. Les dix mille dariques faisoient plus de deux cent vingt-deux mille francs. *A. L. D.*

9 Phocée, ville que les anciens géographes placent, les uns dans l'Eolie, les autres dans l'Ionie d'Asie; mais elle appartenoit certainement à l'Ionie. Ses habitants doivent s'appeler Phocæens, pour les distinguer des Phocéens de la Phocide, province de la Grèce. Ce sont ces Phocæens d'Ionie qui vinrent dans la Gaule, et y fondèrent Marseille, cinq cent trente-neuf ans avant Jésus-Christ, selon le père Petau. *A. L. D.*

10 Lysandre travailla à établir dans toutes les villes le gouvernement des nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces gouverneurs qu'il auroit établis et qu'il auroit affranchis du joug de leurs peuples.

11 L'harmonie dorienne, ou le mode dorien, étoit mâle; il n'y avoit rien de dissolu ou d'efféminé, ni rien non plus de trop véhément. C'est pourquoi Socrate le préféroit aux autres tons; et il dit, dans son *Lachés*, qu'il étoit le seul qui méritât le nom d'harmonie grecque. Et Aristote, dans le dernier chapitre de ses *Politiques*, dit que tout le monde convenoit que le ton dorien étoit plus tranquille et plus viril, et qu'il tenoit une espèce de milieu entre les autres: c'est pourquoi il étoit plus convenable aux enfants. C'est donc avec raison que Plutarque compare la manière de gouverner de Callicratidas à l'harmonie do-

rienne, pour faire entendre qu'elle étoit pleine de gravité et de dignité, et qu'il n'y avoit rien de trop relâché ni de trop tendu.

[12] Ce n'étoit pas un sentiment que la grandeur du courage inspirât seule. C'étoit l'expression d'une vérité sensible. Que des Grecs fussent battus par des Grecs, la gloire ne sortoit point de la nation, au lieu que toute la nation étoit flétrie et déshonorée par cette prostitution à faire la cour aux Barbares.

[13] En effet, rien ne paroissoit plus bas à ces Barbares orgueilleux, qu'un amiral de la flotte des Grecs qui attendoit à la porte de Cyrus que ce prince fût sorti de table. Et je ne sais si nous, qui nous piquons de n'être pas Barbares, nous n'en ferions pas un pareil jugement; cette simplicité nous paroîtroit bien vile et bien méprisable.

[14] Voilà une belle manière de frauder la loi! Cela paroît étrange pour les Lacédémoniens, mais ils s'accommodoient au temps, ravis de profiter, pour leur ambition particulière, et de l'amitié de Cyrus, et de la complaisance des alliés.

[15] Lysandre, dans l'espace d'une heure, termina une guerre qui avoit déjà duré vingt-sept ans, et qui auroit traîné encore plus long-temps sans sa grande habileté.

[16] Ces apparitions d'étoiles sont des effets de l'électricité observés dans tous les siècles, mais mieux connus de notre temps. *A. L. D.*

[17] Ces prétendus miracles s'établissent facilement dans l'esprit du peuple, toujours crédule et superstitieux. On montroit bien à Troie les deux pesantes masses qu'Homère dit que Jupiter avoit attachées autrefois aux pieds de Junon. Si la chute de cette pierre

a eu lieu, elle prouveroit qu'il y eut alors un vent très-violent qui l'enleva de terre, et Aristote l'a pensé ainsi.

[18] La bataille de la rivière de la Chèvre fut gagnée la quatrième année de l'olympiade xciij, quatre cent trois ans avant l'ère chrétienne. Et l'on prétend qu'Anaxagore avoit fait cette prédiction la seconde année de l'olympiade lxxviij, soixante-deux ans avant cette bataille. Pline, ij, 58.

[19] On sait maintenant à quoi s'en tenir sur ces prétendues étoiles, qui ne sont que de simples phosphores, ou tout au plus des vapeurs sulfureuses, qui s'enflamment au milieu des plus belles nuits, par suite de l'aridité de la région de l'air où ils se trouvent. *A. L. D.*

[20] Vossius et d'autres ont eu raison de corriger *Daimachus*. C'est Daimachus de Platée, qui avoit écrit une *Histoire des Indes*, et des *Traités des machines de guerre*. Le témoignage de cet écrivain fortifioit peu l'opinion d'Anaxagore; car outre qu'il avoit mêlé beaucoup de fables dans ses écrits, il étoit très-ignorant dans les mathématiques, comme Strabon le lui reproche dans son premier livre.

[21] La réponse de Philoclès est non seulement fière, mais pleine de sens. L'accusation est inutile, quand on ne donne point lieu à la défense, et qu'il n'y a point de juges. Philoclès avoit proposé le décret de leur couper le pouce de la main droite. *A. L. D.*

[22] Plutarque ne suit pas ici l'ordre des faits; car, suivant Xénophon, cette expédition de Samos n'arriva qu'après la démolition des longs murs d'Athènes, dont il va être bientôt question. *A. L. D.*

[23] Les éphores vouloient les avoir en leur puis-

sance en les faisant revenir à Athènes. Et d'ailleurs, par cette condition injuste, et que les Athéniens n'étoient pas maîtres de remplir, ils vouloient se mettre en état de les chicaner à tous moments, et de leur faire les injustices les plus criantes, sous prétexte qu'ils n'auroient pas accompli cet article du traité. Ce qui est dit ici des bannis est traité plus au long à la fin.

24 Il semble que cela même fournit un juste prétexte, au moins un prétexte plausible à Lysandre, d'abattre ces murailles par l'ordre des Lacédémoniens, puisque c'étoit malgré eux que Thémistocle les avoit bâties. Il faut que dans ces paroles de Cléomène, il y ait un sens qui ne se présente pas d'abord. Apparemment il veut faire entendre à Lysandre que ces murailles qui avoient été bâties par Thémistocle en dépit des Lacédémoniens, parce qu'elles étoient bâties contre eux, devoient être conservées pour leur profit et pour la sûreté de cette place, puisqu'ils en étoient les maîtres.

25 Les auditeurs firent tout-d'un-coup l'application de ce vers à la ville d'Athènes, qui, après ses murailles rasées, n'alloit plus être qu'une misérable chaumière, et dont l'état étoit tout semblable à celui d'Electre, qui, après avoir vu son père assassiné, se trouvoit au milieu de ses ennemis réduite à la dernière misère.

26 Xénophon dit que Lysandre alla à Samos et non pas en Thrace. *A. L. D.*

27 Voilà un valet bien ingénieux. Cette énigme auroit été plus difficile à entendre dans une autre occasion ; mais la conjoncture servit à l'expliquer.

28 Cela ne paroît pas vrai. Nous voyons même, par les témoignages de l'antiquité, que la monnoie d'argent étoit en usage dans les premiers temps. Le nom

d'obole est fort différent de celui d'obèle, qui signifie *broche*. Rien n'empêche même qu'il n'y eût de ces broches, de ces obèles d'argent, et des drachmes de même.

29 Elles furent volées. Et Plutarque donne cela comme un signe de très-mauvais augure, et qui prédisoit la défaite des Lacédémoniens à Leuctres.

30 Ces sortes de présents étoient fort en usage dans ces anciens temps. C'est ainsi qu'Aristobule envoya à Pompée une vigne d'or qui étoit estimée 500 talents, c'est-à-dire près de 2,469,136 fr. Une petite galère d'ivoire et d'or étoit un présent fort convenable pour féliciter d'une victoire navale. Cette galère fut consacrée dans le temple de Delphes, et cette vigne le fut dans le temple de Jupiter olympien.

31 Alexandride, ou plutôt Anaxandride, avoit fait un traité intitulé : *Des offrandes volées dans le temple de Delphes*. Le talent d'argent déposé dans le temple valoit environ 4,938 fr. ; les 52 mines se montoient à près de 2,647 fr., et les 11 statères d'or à environ 286 fr., le statère, d'après l'estimation commune, valant plus de 25 fr.

32 Tout ceci étoit écrit au long dans un ouvrage que Duris avoit fait *des bornes des Samiens*, comme nous l'apprend Athénée dans son livre xj.

33 Voilà un bel exemple des excès impies où la flatterie a souvent porté les hommes. Ils ont dégradé leurs Dieux pour mettre des hommes, et souvent des monstres, à leur place.

34 Il faut qu'il y ait eu trois poètes de ce nom. Le premier étoit de Samos ; il écrivit en vers la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xerxès, vers l'olympiade lxxv. Le second, ce Chœrilus de Sparte,

que Lysandre menoit avec lui plus de soixante-dix ans après. Et le troisième, le Chœrilus d'Alexandre, qui florissoit plus de soixante-dix ans après cette bataille de Lysandre. Ce nom a été malheureux en poésie; car le temps n'a conservé aucun de leurs ouvrages; le seul Plutarque a plus fait d'honneur aux Athéniens, à Lysandre et à Alexandre, que tous ces poètes.

55 Antimaque de Colophone, selon d'autres, de Claros. Mais Claros et Colophone étoient très-voisines. Ce poète Antimaque avoit tant de réputation, qu'on le mettoit immédiatement après Homère dans le genre héroïque. On lui reprochoit pourtant un peu d'enflure et une trop grande abondance de paroles.

56 C'est, comme nous disons, *à fourbe, fourbe et demi*. Et ce proverbe étoit fondé sur ce que les Crétois passoient pour les plus grands fourbes et les plus grands menteurs du monde, comme je l'ai remarqué ailleurs. Aussi avoit-on dit de là *crétiser* pour *mentir*.

57 Voici un exemple frappant de l'injustice et du caprice des peuples. Pausanias vient de réussir à Athènes, de faire ce que Lacédémone souhaitoit, en rétablissant le gouvernement populaire, et de couper par là les ailes à l'ambition de Lysandre. Quelque temps après, les Athéniens abusant de la liberté de ce même gouvernement, se soulèvent; et voilà qu'on s'en prend d'abord à Pausanias, à qui on fait un crime d'avoir aboli l'oligarchie, et que Lysandre passe pour un bon citoyen, qui ne faisoit rien que pour l'utilité de Sparte.

58 Il y a long-temps que cela est établi, et je crois que l'on peut assurer que jamais les hommes ne reviendront de cette injustice; le degré de force fait le degré d'éloquence.

59 C'est-à-dire que pour tenir des propos si hau-

tains, il faudroit avoir un lieu de sûreté où l'on ne pût rien craindre.

40 Selon Xénophon, livre ij, Agis revenant de Delphes, tomba malade à Hérea, ville d'Arcadie, et on le porta à Lacédémone, où il mourut.

41 En effet, cet oracle paroissoit bien clair et bien formel; il défendoit un règne boiteux, et Agésilas étoit boiteux. Mais l'explication de Lysandre, qui fait voir que le terme de l'oracle est un terme figuré, est bien ingénieuse et bien plausible; pourquoi un prince boiteux seroit-il exclus du trône qui lui appartiendroit légitimement? Mais cet oracle a un troisième sens très-différent de ceux que lui donnent les deux partis, comme on le verra dans les remarques sur la vie d'Agésilas.

42 Ces ambassadeurs Libyens vouloient faire entendre aux Spartiates qu'ils n'avoient obéi ni à la religion ni à la justice, quand ils avoient absous Lysandre, et qu'ils avoient besoin de venir apprendre chez eux le respect qui étoit dû à l'une et à l'autre.

43 Polybe, et après lui Strabon, ont fait grand cas d'Ephorus comme d'un très-bon historien; cependant ils n'ont pas laissé de le reprendre en certaines choses; et Strabon le blâme surtout d'avoir mêlé, ou plutôt de n'avoir dit que des fables en parlant de Delphes, après avoir promis qu'il éviteroit les fables, surtout dans ce point. Cela n'est guère d'un philosophe.

44 Il y a bien de l'apparence que ce commencement étoit de l'invention de Lysandre, et qu'il avoit lui-même aposté cette femme.

45 Xénophon explique ceci fort au long dans son troisième livre de l'histoire grecque. Il dit que les Lacédémoniens embrassèrent avec plaisir l'occasion

de prendre les armes contre les Thébains, parce qu'ils étoient irrités depuis long-temps contre ce peuple, qui s'étoit attribué la dîme de l'argent pris à Décelée, avoit refusé de les suivre contre le Pirée, et avoit conseillé aux Corinthiens de ne pas se joindre à eux pour cette expédition, et enfin, qui avoit voulu empêcher Agésilas de faire un sacrifice en Aulide, où il avoit renversé de l'autel les victimes immolées et offertes.

46 Plutarque passe peut-être ici trop légèrement des circonstances peu connues, et que le lecteur auroit pris plaisir à voir un peu plus en détail. Il faut les suppléer par Xénophon, qui écrit que Tithraustes, s'apercevant qu'Agésilas, plein de mépris pour le roi de Perse, ne pensoit pas à quitter l'Asie; mais au contraire espéroit de prendre le prince, s'avisa, après y avoir bien réfléchi, d'envoyer en Grèce Timocrate le Rhodien, avec cinquante talents pour les distribuer aux gouverneurs des villes; que Timocrate en donna dans Thèbes à Androclidès, à Isménias et à Galaxidorus; dans Corinthe, à Timolaüs et à Périanthe; et dans Argos, à Cyclon et à ses adhérents; que ces villes se plaignirent hautement des Lacédémoniens, et que ce fut là la source de la conspiration des villes grecques contre les Lacédémoniens. Xénophon ne nomme point *Amphitéus*; mais Pausanias le marque en changeant un peu son nom, car il l'appelle *Amphithémis*. Ces hommes, gagnés par l'argent du roi de Perse, et surtout les Thébains, jugeant bien que les Lacédémoniens ne commenceroient jamais à enfreindre le traité fait avec leurs alliés, si quelqu'un ne commençoit la guerre par quelque acte d'hostilité, persuadèrent aux Locriens de piller le territoire qui étoit en contestation entre les Phociens et les Thébains, ne doutant point que sur-le-champ, les Phociens n'entrassent en armes dans la Locride. Ils ne se trompèrent pas. Les Phociens se jettent dans la Locride, et y font

un plus grand butin. Sur cela Androclides et ses adhérents persuadent aux Thébains de marcher au secours des Locriens. Les Thébains entrent incontinent dans la Phocide, et la ravagent. Les Phociens envoient demander du secours à Lacédémone, disant qu'ils n'avoient pas commencé la guerre, et que ce n'étoit que pour se défendre qu'ils étoient entrés dans les terres des Locriens, et les Lacédémoniens embrassèrent volontiers cette occasion de faire la guerre aux Thébains.

47 Je ne sais si on trouve ailleurs quelque mention d'une fontaine aux environs d'Haliarte, qui ait eu le nom de *Cissusa*. Je n'en connois point. Mais Pausanias parle de la fontaine de *Tilphusa*, qu'il place à cinquante stades, c'est-à-dire à six mille deux cent cinquante pas de la ville. C'est la même fontaine que Strabon appelle *Tilphosa*, sous le mont de Tilphosion, au voisinage d'Haliarte. Et je ne doute pas qu'il ne faille corriger ce passage de Plutarque par celui de Pausanias, et par celui de Strabon, livre IX.

48 Ce passage confirme l'explication que Hésychius donne au mot *σύραξ*, en disant qu'il ne signifie pas seulement le bout de fer qui est au bas de la pique et qu'on fiche à terre, *σαυρωτὴρ*, mais aussi le bois de la pique et du javelot même. Strabon, en parlant d'Haliarte, dit que cette ville fut ruinée par les Romains dans la guerre contre Persée, et qu'elle étoit près d'un lac ou d'un étang marécageux, qui portoit des cannes ou roseaux à faire, non des javelots, comme Plutarque le dit ici, mais des chalumeaux, des flûtes. Et dans la vie de Sylla, nous verrons un passage où Plutarque parle comme Strabon.

49 Cette preuve n'est pas meilleure que celle que la fable donne pour établir que Bacchus naissant fut lavé dans la fontaine Cissusa ou Tilphusa, et que c'est de là que ses eaux eurent la couleur du vin.

« Comment supposer, en effet, que Rhadamante,
« qui étoit de Crète, eut porté à Haliarte ces sortes de
« cannes? *A. L. D.*

50 Autant que cet oracle étoit difficile à entendre avant l'accomplissement, autant cet accomplissement le rend clair et sensible. Lysandre fut tué après avoir passé un ruisseau, dont l'ancien nom étoit Oplite; il est tué par un homme qui portoit sur son bouclier un dragon, et dans une charge que font les Thébains, qui le prennent par derrière, pendant que les Haliartiens et les autres Thébains l'attaquent de front. Ces oracles étoient bien ingénieux.

51 Ce combat de Délium, où les Athéniens furent battus par les Thébains, fut donné la première année de l'olympiade lxxxix, 422 ans avant l'ère chrétienne; et le combat d'Haliarte, où Lysandre fut tué, arriva la seconde année de l'olympiade xcvj, 393 ans avant l'ère chrétienne. Ainsi il y a vingt neuf ans entiers de l'un à l'autre.

52 J'ai suivi à la lettre le texte de cet oracle, qui appelle, à mon avis, le territoire de Délium, « les « confins du loup », parce que Délium est à l'extrémité de la Béotie sur l'Euripe, et que le loup chassé jusque-là, ne trouve plus de terrain.

53 Les Spartiates n'entrèrent point du tout dans le ressentiment d'Agésilas, et je ne m'en étonne point; Lysandre avoit voulu travailler pour eux en étendant le droit de régner à tous les naturels Spartiates, afin que tous les gens de bien pussent espérer d'y avoir part.

54 Selon ces législateurs, c'étoit donc se mal marier que de préférer des maisons riches à des maisons où l'on ne trouvoit que des vertus. Rien de plus sage que cette loi; car par ce moyen, l'honneur et la vertu se perpétuoient dans les familles. Il seroit à souhaiter qu'il y en eût une pareille parmi nous.



SYLLA.

Médaille du Cabinet Imperial.

SYLLA.

Lucius Cornelius Sylla descendoit de patriciens qu'on peut appeler les nobles. On dit qu'un de ses aïeux, nommé Rufinus, fut consul, mais qu'il fut plus connu par l'affront qu'il reçut, que par les dignités auxquelles il étoit parvenu; car se trouvant avoir chez lui plus de quinze marcs de vaisselle d'argent, contre la loi qui le défendoit, il fut chassé du sénat [1]. De là vint que ses descendants vécurent toujours dans l'obscurité, sans pouvoir s'élever [2]; et Sylla lui-même fut nourri et élevé dans une fortune fort médiocre. Pendant sa jeunesse, il demeura dans une maison de louage et d'un fort bas prix, comme le lui reprochèrent dans la suite ceux qui trouvoient qu'il étoit devenu plus riche qu'il ne convenoit à son état. Car un jour qu'il se glorifioit et qu'il se vantoit hautement, à son retour de la guerre d'Afrique, on raconte qu'un des plus honnêtes gens de la ville lui dit, sans balancer : « Eh, comment serois-tu aussi « vertueux que tu le dis, toi qui, n'ayant « rien hérité de ton père, te trouves pourtant « avoir tant de bien » ? Car quoiqu'alors on

ne conservât plus l'ancienne sagesse et l'ancienne pureté de mœurs, et qu'on eût ouvert la porte au luxe et à la dépense, cependant c'étoit un aussi grand sujet de reproche, de n'avoir pas persévéré dans la pauvreté de ses pères, que d'avoir dissipé par ses débauches le bien qu'ils avoient laissé. Et long-temps après, lorsqu'il étoit déjà tout-puissant, et qu'il faisoit périr tous ceux qui lui déplaisoient, un fils d'affranchi qui, accusé d'avoir caché chez lui un des proscrits, alloit être précipité de la roche Tarpéïenne, lui rappela qu'ils avoient logé long-temps ensemble dans la même maison, dont il tenoit le haut pour le prix de deux mille sesterces (*a*), et Sylla tenoit le bas pour trois mille; de sorte qu'il n'y avoit entre leurs fortunes d'autre différence que mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques. Voilà ce que l'on raconte de l'ancienne fortune de Sylla.

Pour ce qui est de sa figure et de son air, on en peut encore juger par ses statues; mais quant à ses yeux, c'est ce qu'elles ne sauroient représenter. Il les avoit d'un bleu vif, perçants et rudes, et la couleur de son visage les rendoit encore plus terribles; car il l'avoit tout couvert de boutons rouges, parsemés de blanc, d'où l'on veut même que son nom ait

(*a*) Environ 464 fr. *A. L. D.*

été tiré [3]. C'est à cause de son teint, qu'un des plaisants d'Athènes disait que Sylla étoit *une mûre saupoudrée de farine*. Il n'est point inutile de recourir à ces sortes de signes pour découvrir les inclinations [4] de ce personnage, qui étoit naturellement si porté à rire et à plaisanter, que, dans sa jeunesse, et n'ayant encore ni charge ni emploi, il passoit sa vie avec les mimes et les bouffons, et se plongeoit avec eux dans toutes sortes d'infames débauches. Quand dans la suite il eut usurpé le souverain pouvoir, il faisoit venir tous les jours du théâtre les farceurs les plus impudents, les faisoit mettre à sa table, et disputoit avec eux à qui diroit les mots les plus horribles, et les plaisanteries les plus obscènes. En quoi il ne faisoit pas seulement des choses indignes de son âge et de sa dignité, mais le plus souvent il alloit jusqu'à négliger les affaires les plus importantes, qui demandoient toute son application et tous ses soins. Car il ne falloit pas penser à parler à Sylla d'aucune affaire sérieuse dès qu'il étoit à table; et bien qu'en tout autre moment, il fût plein d'activité, sombre et très-sévère, il se faisoit en lui un changement si prompt, dès qu'il s'étoit livré à ces sociétés de débauche, qu'il devenoit l'homme du monde le plus souple, le plus familier et le plus complaisant pour tous ces

comédiens et ces farceurs, qui le gouvernoient à leur fantaisie, et faisoient de lui tout ce qu'ils vouloient.

De cette dissolution avec ces sortes de gens, procéda cette maladie de luxure dont il fut toujours tourmenté; car ses amours infâmes, et son penchant effréné pour les plaisirs, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière vieillesse. Il aima dès sa jeunesse le comédien Métrobius, et persévéra toute sa vie dans cette indigne passion. Il lui arriva une aventure assez singulière : il devint amoureux d'une courtisane fort riche, appelée Nicopolis, et il sut si bien lui plaire par son commerce et par les charmes et la grâce de sa jeunesse, qu'elle l'aima éperdument, et le fit son héritier. Il hérita aussi de sa belle-mère, qui l'aima comme s'il eût été son propre fils. Et ces deux successions lui valurent des biens considérables.

Etant fait questeur, il s'embarqua avec Marius, qui étoit alors consul pour la première fois, et alla en Afrique faire la guerre à Jugurtha. Arrivé dans le camp, il se distingua par sa valeur, et acquit beaucoup de réputation. Ayant su profiter d'une occasion heureuse qui se présenta, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides; car les ambassadeurs de ce prince, étant échappés en mé-

chant équipage des mains de brigands Numides, il les recueillit, les traita avec beaucoup d'humanité, les combla de présents, et les renvoya avec une bonne escorte.

Il y avoit long-temps que Bocchus avoit conçu une haine secrète pour son gendre Jugurtha, qu'il craignoit et qui lui étoit suspect, et alors il l'avoit chez lui; car Jugurtha vaincu et fugitif, avoit cherché un asile chez son beau-père. Il résolut donc de le trahir; et pour cet effet il appela Sylla, aimant mieux le faire prendre par ce Romain, que de le livrer lui-même. Sylla ayant communiqué ce secret à Marius, partit avec un petit nombre de soldats, et s'exposa au plus grand de tous les dangers; car confiant sa personne à un Barbare qui manquoit de foi à ses alliés et à ses plus proches, il alla se mettre entre ses mains pour en retirer Jugurtha.

Bocchus les ayant l'un et l'autre en sa puissance, et s'étant mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, fut long-temps combattu de différentes pensées; mais la première trahison qu'il avoit méditée l'emporta enfin, et Jugurtha fut livré entre les mains de Sylla. Véritablement celui qui le mena en triomphe, ce fut Marius; mais l'envie que l'on avoit contre ce dernier, fit tomber toute entière sur Sylla la gloire de ce grand succès.

Cette circonstance causa à Marius un secret dépit qui le dévoroit, et qui augmenta encore; car Sylla, qui étoit naturellement vain, et qui alors se voyoit parvenu d'une vie basse et obscure à un si haut degré de réputation, qu'on ne parloit que de lui à Rome, et que tout le monde l'honoroit et le respectoit, se laissa si fort emporter à l'ambition, qu'il fit graver cet événement sur un anneau dont il se servit toujours pour cachet. On y voyoit Bocchus qui livroit Jugurtha, et Sylla qui le recevoit. Cela désespéroit Marius qui, cependant faisant réflexion que Sylla étoit trop petit personnage pour être envié [5], continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit un de ses lieutenants; et dans son troisième, il lui donna le commandement de mille hommes de pied; et partout Sylla lui rendit de très-grands services dans des occasions importantes. Car étant son lieutenant, il fit prisonnier le général des Tectosages, appelé *Copillus*; et étant tribun de mille hommes, il persuada aux Marses, nation très-nombreuse et très-belliqueuse, de devenir amis et alliés des Romains. Mais depuis ce temps-là, voyant que Marius le souffroit avec peine, qu'il ne lui donnoit plus aucune occasion de faire de grandes actions, et qu'au contraire il s'opposoit à son avance-

ment, il le quitta, et s'attacha à Catulus, son collègue au consulat.

Catulus étoit un homme de bien et ne manquoit pas de courage, mais il montroit de la lenteur quand il falloit entreprendre et agir. C'est pourquoi ravi d'avoir un homme vif et agissant comme Sylla, il lui confia les plus grandes affaires et les plus difficiles. Sylla s'en acquitta si bien, qu'il acquit beaucoup de puissance et une grande réputation; car il défit la plus grande partie des Barbares dans les Alpes; et les vivres étant venus à manquer dans l'armée, et ayant été chargé du soin d'en faire venir, il en amena une si grande quantité, que l'armée de Catulus se trouva dans l'abondance, et qu'elle en eut encore assez pour en fournir à celle de Marius.

Sylla écrit lui-même que cela jeta Marius dans un désespoir plus grand encore. Leur inimitié donc ayant eu des commencements si petits et si puérils, cimentée ensuite par des séditions horribles, par des guerres civiles et par le sang de leurs concitoyens, aboutit enfin à une tyrannie ouverte et à une confusion générale de toutes choses, qui bouleversa l'Empire, et fit voir qu'Euripide étoit plein de sagesse, et connoissoit bien les maux politiques, quand il avertit d'éviter surtout l'am-

bition comme le démon le plus redoutable et le plus pernicieux pour tous ceux qui s'y abandonnent [6].

Sylla pensant alors que la gloire qu'il avoit acquise par ses exploits, suffisoit pour lui ouvrir la porte des honneurs et des dignités à Rome, voulut passer d'abord des emplois de l'armée à ceux de la ville, et se fit inscrire parmi ceux qui demandoient la préture, appelée *Urbaine*; mais il fut exclu. Il en rejeta lui-même la faute sur la populace; car il dit que cette vile tourbe connoissant les liaisons d'amitié qu'il avoit avec Bocchus, et s'attendant que, si avant que d'être préteur, il étoit édile, il donneroit des chasses magnifiques et de beaux combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs dans l'espérance qu'elle le réduiroit par là à accepter l'édilité. Mais il semble que la suite des affaires fit voir que Sylla ne confessa pas la véritable raison du refus qu'il essuya dans cette poursuite; car l'année d'après, il fut nommé préteur, ayant gagné le peuple, partie par ses complaisances et par ses flatteries, et partie par son argent [7]. C'est pourquoi après avoir obtenu cette préture, s'étant emporté un jour contre César [8], et lui ayant dit en colère qu'il se serviroit contre lui du droit de sa charge, César se mit à rire, et lui répondit : « Tu as vrai-

« ment raison de l'appeler tienne; car tu l'as « bien achetée à beaux deniers comptants ».

Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce : le prétexte apparent de cette expédition étoit de ramener Ariobarzane dans ses états. Mais le véritable sujet, et celui qu'on tint secret, étoit de réprimer les entreprises de Mithridate, qui se mêloit de trop d'affaires, et qui augmentoit considérablement sa puissance en acquérant une nouvelle domination aussi étendue que celle qu'il avoit déjà. Il n'emmena pas beaucoup de troupes d'Italie, mais il se servit de celles des alliés qu'il trouva très-affectionnées pour Rome; et après avoir défait un grand nombre de Cappadociens, et un corps plus nombreux d'Arméniens qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius, et rétablit Ariobarzane sur le trône.

Pendant qu'il étoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, ambassadeur du roi Arsace, arriva dans son camp. Jamais avant ce jour ces deux nations, les Romains et les Parthes, ne s'étoient trouvés ensemble; mais cela même est une grande preuve de la fortune de Sylla, qu'il ait été le premier des Romains à qui les Parthes, si fiers, aient envoyé une ambassade solennelle pour lui demander amitié et alliance. On dit que,

pour le recevoir à son audience, il fit placer dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobaze, et celui du milieu pour lui. Dans la suite, le roi des Parthes, irrité contre son ambassadeur de ce qu'il avoit souffert cet orgueil romain, le fit mourir. Pour Sylla, les uns le louèrent d'avoir ainsi humilié la fierté des Barbares, et les autres le blâmèrent comme un homme trop arrogant et qui s'étoit abandonné à une ambition trop outrée et entièrement hors de saison. On raconte qu'un homme de la suite d'Orobaze, et qui étoit de la Chalcide d'Asie, fixa Sylla, et ayant considéré avec grande attention tous les mouvements de son corps, et observé toutes les expressions de sa pensée, appliqua ensuite aux règles et aux hypothèses de son art ce qu'il connoissoit de sa complexion et de son caractère, et dit : « C'est une nécessité « absolue que cet homme devienne très-grand; « et je m'étonne même comment dès-à-pré- « sent il peut souffrir de n'être pas le premier « du monde ».

Quand il fut de retour à Rome, un certain Censorinus l'accusa de concussion et de péculat, disant que, contre la loi, il avoit tiré beaucoup d'argent d'un royaume, ami et allié des Romains. Mais il ne porta pas l'affaire en justice, et se désista de son accusation.

Cependant l'inimitié de Sylla et de Marius se ralluma par la nouvelle ambition de Bocchus, qui, pour gagner le peuple de Rome et pour faire plaisir à Sylla, consacra dans le Capitole des statues toutes d'or, qui représentoient ses victoires; et auprès d'elles on voyoit la statue de Bocchus qui livroit Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius ne pouvant endurer cet affront, entreprit d'enlever ces statues. Les amis de Sylla se mirent en devoir de l'en empêcher. Rome se voyoit sur le point d'être mise en feu par cette sédition, si la guerre des alliés, qui couvoit depuis long-temps, n'eût éclaté dans ce moment, et ne l'eût apaisée.

Dans cette guerre qui fut très-grande et diversifiée par des événements signalés, qui causa beaucoup de mal aux Romains, et les jeta dans les dangers les plus extrêmes, Marius n'ayant pu rien faire de grand, montra évidemment que la vertu militaire est peu de chose quand elle n'est pas accompagnée de la vigueur et de la force du corps. Au lieu que Sylla ayant fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, acquit la réputation de grand général dans l'esprit de ses concitoyens, de très-grand général dans l'esprit de ses amis, et de général très-heureux dans l'esprit de ses ennemis 9. Il ne fit pourtant pas comme Ti-

mothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis et ses envieux mettoient sur le compte de la fortune tous ses grands succès, et l'avoient représenté dormant, tandis que la fortune qui étoit à ses pieds, prenoit pour lui les villes dans des filets, s'emporta extrêmement contre les auteurs de ce tableau, disant qu'ils le privoient de la gloire qui étoit due à ses exploits. Et un jour, étant de retour d'une heureuse expédition, après avoir détaillé au peuple tout ce qu'il avoit fait, il dit : « Au moins, Athéniens, la Fortune n'a aucune part à tout cela ». Aussi la Fortune, pour le punir de cette ambition outrée qui le rendoit ingrat, fut ambitieuse à son tour; et, jalouse de son pouvoir, elle fit en sorte qu'il ne fit plus rien d'éclatant, qu'il ne réussit dans aucune entreprise, et qu'enfin haï de ses concitoyens, il fut chassé d'Athènes. Sylla fit tout le contraire; non seulement il permettoit qu'on vantât son bonheur, mais lui-même relevant ses grandes actions, et les divinisant en quelque sorte, il les rapportoit toujours à la Fortune, soit qu'il le fit par vanité, soit qu'il fût véritablement persuadé du pouvoir de cette déesse. Car dans ses mémoires, il a écrit : « qu'après avoir « bien pesé et bien calculé ce qu'il devoit « faire, les actions qu'il avoit hasardées de

« toute autre manière qu'il n'avoit projeté, « et en prenant son parti sur-le-champ, « avoient toujours mieux réussi que les au« tres ». Et ce qui étoit plus fort, « en avouant « lui-même qu'il étoit plutôt né pour la for« tune que pour la guerre », il est visible qu'il donnoit plus à la fortune qu'à la vertu. En un mot, il paroît qu'il se déclare en tout et partout l'ouvrage de cette déesse, puisqu'il attribue même à la fortune divine l'union et la bonne intelligence qu'il conserva toujours avec Métellus, qui fut ensuite son beau-père, et qui avoit la même charge que lui. Car s'étant attendu que Métellus contrarieroit ses projets, il trouva en lui un collègue très-facile et très-doux.

On trouve encore que, dans ces mêmes mémoires, il conseille à Lucullus, à qui il les a dédiés, de ne croire et de ne tenir rien de si sûr que ce dont les Dieux l'auroient averti la nuit en songe, et d'y ajouter plus de foi qu'à tout. Il raconte lui-même que, lorsqu'il fut envoyé avec l'armée contre les alliés, il se fit tout d'un coup dans la terre, près du lieu appelé Laverne (*a*), une grande ouverture d'où il sortit un grand feu et des tourbillons de flammes qui s'élevèrent jus-

(*a*) Dans la voie Salaria il y avoit un bois et un temple consacré à la déesse Laverne.

qu'aux cieux ; et que les devins consultés sur ce prodige, répondirent, « qu'un vaillant « homme, d'une beauté singulière, prenant « en main l'autorité souveraine, apaiseroit « dans Rome les troubles et les séditions qui « l'agitoient [10] ». Il ajoute que cet homme, c'étoit lui-même ; car pour sa beauté, elle paroissoit assez par ses beaux cheveux plus blonds que l'or, et pour la valeur il ne rougissoit point de se l'attribuer après toutes les grandes et belles choses qu'il avoit faites. Mais en voilà assez sur les faveurs qu'il croyoit avoir reçues des Dieux.

Du reste, il étoit fort divers et fort inégal dans ses mœurs. Prendre beaucoup, donner encore davantage ; faire les plus grands honneurs sans raison, et les plus grands affronts de même ; ramper auprès de ceux dont il avoit besoin, et rebuter avec dédain et dureté ceux qui avoient besoin de lui, voilà son caractère. De sorte que l'on ne pouvoit dire s'il étoit naturellement plus hautain et plus superbe que bas et flatteur. Il montroit cette même inégalité dans ses vengeances : souvent pour le moindre sujet il condamnoit aux plus grands supplices, et souvent il souffroit les plus grandes injustices avec patience. Il pardonnoit les offenses les plus insupportables ; et au contraire, les fautes les plus légères, il

les punissoit par la mort ou par la confiscation des biens. On pourroit peut-être accorder cette bizarrerie, en disant qu'il étoit naturellement cruel, emporté et vindicatif; mais qu'il se relâchoit quelquefois par raison de cette cruauté et de cette sévérité pour le bien de ses affaires.

Dans cette guerre contre les alliés, ses soldats ayant assommé à coups de bâtons et à coups de pierres un de ses lieutenants, nommé Albinus, qui avoit été préteur, il négligea de rechercher les auteurs d'un si grand crime; au contraire, il le tournoit à son avantage, alléguant pour raison qu'il trouveroit ses soldats plus obéissants et plus prompts à tout entreprendre, afin d'effacer leur crime par leur valeur; et il ne se mettoit nullement en peine des reproches qu'il s'attiroit par cette négligence. Mais ayant déjà le projet de détruire Marius, et voyant la guerre des alliés presque finie, il vouloit se faire élire général contre Mithridate, c'est pourquoi il ménageoit et caressoit ses troupes.

Dès qu'il fut de retour à Rome, il fut nommé consul, avec Quintus Pompeius Rufus, à l'âge de cinquante ans (*a*), et fit un

(*a*) L'an de Rome 665, quatre-vingt-six ans avant l'ère chrétienne.

très-grand mariage ; car il épousa Cæcilia, fille de Métellus qui étoit grand pontife. Le peuple fit sur ce mariage beaucoup de chansons satiriques, et la plupart des grands en furent indignés, ne trouvant pas, dit Tite-Live, digne d'une telle femme, celui qu'ils avoient bien jugé digne du consulat. Mais ce ne fut ni la seule ni la première qu'il épousa. Étant encore fort jeune, il avoit épousé Ilie, dont il avoit une fille. Après Ilie il avoit épousé une Ælia, et après Ælia une troisième encore appelée Cœlia, qu'il répudia, l'accusant d'être stérile; et pour faire voir que c'étoit la seule raison qui l'obligeoit à se séparer d'elle, il la renvoya honorablement, en lui donnant toutes sortes de louanges et en la comblant de présents. Mais, comme peu de jours après il épousa Métella, ce mariage si précipité fit croire qu'il avoit répudié Cœlia sur un faux prétexte. Pour Métella, il l'aima et l'honora toute sa vie, et elle eut toujours un grand pouvoir sur son esprit ; jusque-là que le peuple voulant faire revenir les bannis de la faction de Marius, et Sylla s'y opposant, tout le peuple se mit à appeler à haute voix Métella, et à la prier d'intercéder pour eux. Et quand il se fut rendu maître d'Athènes, il parut traiter trop durement les Athéniens,

parce que de dessus leurs murailles, on avoit jeté quelques brocards contre Métella; nous en parlerons dans la suite.

Sylla, consul, regardoit le consulat comme peu de chose au prix des espérances dont il se flattoit. Il désiroit surtout d'avoir la conduite de la guerre contre Mithridate; mais il avoit pour concurrent Marius. Ce dernier par une ambition déréglée et par une manie de gloire, passions qui ne vieillissent jamais dans l'homme, et malgré la pesanteur de son corps, et son grand âge qui l'avoit déjà forcé de se retirer et d'abandonner d'autres expéditions, soupiroit après des guerres étrangères et d'outre-mer; et ayant saisi le moment où Sylla étoit retourné à son camp pour terminer quelques affaires, il trama dans Rome cette sédition si pernicieuse, qui fit plus de maux aux Romains que toutes les guerres qui jusque-là avoient ébranlé leur empire. Et c'est ce que les Dieux leur avoient déclaré par des signes et par des prodiges. Le feu prit de lui-même aux bois des piques qui soutenoient les enseignes, et on eut bien de la peine à l'éteindre. Trois corbeaux ayant apporté leurs petits dans la ville, les dévorèrent à la vue de tout le monde, et remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé dans un temple de l'or qui y étoit consacré, les gar-

diens de ce lieu en prirent une dans une sou-ricière où elle fit cinq petits, et en mangea trois. Et ce qui est encore plus remarquable, un jour que le ciel étoit clair, serein et sans le moindre nuage, on entendit une trompette qui rendoit un son si aigu et si lugubre, que tout le monde fut saisi de frayeur, et très-consterné d'entendre un bruit si horrible. Les devins de la Toscane, les plus sages et les plus savants, consultés sur ce prodige, répondirent qu'il annonçoit un nouvel âge et un renouvellement du monde. Car ils disent qu'il doit y avoir en tout huit races toutes différentes entre elles et dans leurs vies et dans leurs mœurs; et que Dieu a marqué à chacune le temps de sa durée qui n'est terminée que par la période qu'on appelle de la grande année; et que, quand l'une prend fin et que l'autre est prête à paroître, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque prodige merveilleux. De sorte que ceux qui ont étudié ces matières et qui les ont bien méditées, voient d'abord quand il est né sur la terre une espèce d'hommes qui ont d'autres mœurs, et dont les Dieux prennent plus ou moins de soin qu'ils n'en ont pris de ceux à qui ils succèdent. Ils ajoutent que, dans cette succession et dans ce renouvellement des races, il arrive encore de grands changements;

par exemple, que la divination est honorée et respectée de plus en plus dans l'une, et qu'elle réussit dans toutes ses prédictions, les Dieux envoyant alors des signes purs et sensibles de ce qui doit arriver; et que dans l'autre, elle est méprisée et rampante; car elle ne tire plus ses prédictions du trésor de la science, elle ne les fait que sur-le-champ, par conjecture et en suivant les caprices de l'opinion [11]; et pour arriver à la connoissance de l'avenir, elle n'a que des moyens obscurs et ténébreux, et par conséquent très-infidèles. Voilà les contes que débitoient les Toscans les plus habiles, et qui, sur ces matières, se croyoient les plus entendus.

Le sénat étant assemblé dans le temple de la déesse Bellone pour consulter les devins sur ces prodiges, tout-à-coup un passereau vola au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux. Il en laissa tomber une partie dans le temple, et emporta l'autre en s'envolant à tire d'aile. Sur cela, les devins déclarèrent qu'ils craignoient une dissension et une sédition affreuse entre le peuple de la campagne et celui de la ville [12]. Car le peuple de la ville est criard comme la cigale, et celui de la campagne se tient dans ses terres, et ne vient à Rome que les jours d'assemblée [13].

Quelques jours après, Marius prend pour son suppôt le tribun Sulpicius, qui ne cédoit à nul homme vivant en toutes sortes de méchancetés et de scélératesses les plus atroces ; de sorte qu'il ne faut pas chercher qui il surpassoit, car il n'y avoit personne qui pût lui être comparé, mais en quoi il se surpassoit lui-même. C'étoit un composé de cruauté, d'audace et d'avarice ; et toutes ces passions, il les portoit à un tel degré, que ce qu'il y avoit de plus criminel et de plus infâme, c'est ce qu'il commettoit avec le plus de hardiesse et le plus de sang froid. Il vendoit publiquement le droit de bourgeoisie romaine aux étrangers et aux affranchis, et en recevoit les deniers sur une table qu'il avoit dressée exprès au milieu de la place. Il avoit toujours autour de lui trois mille satellites en armes, et bon nombre de jeunes cavaliers romains déterminés et prêts à exécuter tous ses ordres ; il les appeloit l'*Anti-Sénat*. Il avoit lui-même proposé et fait confirmer par le peuple, une loi qu'aucun sénateur ne pourroit emprunter au-delà de deux mille drachmes (*a*), et à sa mort, on trouva qu'il en devoit trois millions (*b*).

Ce scélérat étant donc lâché contre le peu-

(*a*) Environ 1,778 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Environ 2,666,667 fr. *A. L. D.*

le par Marius, décida toutes les affaires les plus importantes par la force et par le fer et fit passer plusieurs lois très-pernicieuses, entre autres celle qui élisoit Marius général de l'armée contre Mithridate. Pour arrêter ces violences, les consuls firent fermer les tribunaux et suspendre la poursuite de toutes les affaires. Et comme ils étoient assemblés un jour devant le temple de Castor et de Pollux, Sulpicius, amenant contre eux la troupe de ses satellites, tua au milieu de la place plusieurs personnes, entr'autres le fils du consul Pompeïus qui étoit encore fort jeune; Pompeïus lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. Sylla, ayant été poursuivi jusque dans la maison de Marius, fut obligé d'en sortir et de casser le décret qui avoit ordonné la suspension de la justice. C'est pourquoi Sulpicius, ayant privé Pompeïus de sa charge de consul, la conserva à Sylla, et se contenta de tranférer à Marius la conduite de la guerre contre Mithridate, qui avoit été donnée à Sylla. En même temps il envoya des tribuns militaires à Nole pour y prendre l'armée de Sylla, et la mener à Marius. Mais Sylla ayant pris les devants, et étant arrivé le premier à son camp, ses soldats, sur les nouvelles qu'il leur apprit, lapidèrent ces officiers.

Marius et sa faction firent mourir dans

Rome par représailles les amis de Sylla, et pillèrent leurs maisons. On ne voyoit que des gens qui changeoient de place, et qui fuyoient, les uns de la ville au camp, et les autres du camp à la ville. Le sénat n'étoit plus libre, mais il étoit forcé d'obéir aux ordres de Marius et de Sulpicius. Ayant donc appris que Sylla venoit à Rome à la tête de ses troupes, il envoya au-devant de lui deux des préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre de sa part d'avancer et d'entrer dans la ville. Comme ils parloient à Sylla avec trop de hauteur, les soldats furent sur le point de les tuer. Mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux et de leur arracher leurs robes de pourpre, et les renvoyèrent après les avoir maltraités et outragés avec la dernière insolence.

Quand on les vit revenir sans les enseignes et sans les marques de leur dignité, cette vue annonça d'abord la dernière consternation, et une sédition à laquelle il n'y avoit plus de remède. Marius fait ses préparatifs pour repousser la force par la force. Sylla part de Nole avec six légions complètes, et avec son collègue Pompeïus; et voyant que son armée, déterminée à tout faire et à tout oser, ne demandoit qu'à marcher droit à Rome, il s'arrêta, balançant encore dans son esprit, et ne sachant à quoi se résoudre dans la crainte

lu danger qu'il prévoyoit. Enfin, ayant fait ın sacrifice, le devin Posthumius, qui vit les ignes très-favorables, tendit ses deux mains ı Sylla, et le pressa de le lier et de le garder usqu'après la bataille, s'offrant à souffrir le lernier supplice, s'il n'avoit bientôt tous les ıeureux succès qu'il pouvoit désirer. Et l'on Lt que la nuit suivante, il vit en songe la Déesse que les Romains honorent, et dont ils ınt reçu le culte des peuples de Cappadoce, oit que ce soit la Lune, Minerve ou Bellone. l lui sembla que cette Déesse, placée au-dessus le sa tête, lui mit entre les mains la foudre u'elle portoit; que lui nommant ses ennemis l'un après l'autre, elle lui commanda de es frapper, et qu'il les voyoit tomber et disparoître [14]. Fortifié par la promesse si formelle du devin, et encore plus par ce songe u'il raconta le lendemain à son collègue, il narcha vers Rome.

En arrivant au lieu appelé Picines [15], il reçut une seconde ambassade qui le pria de ne pas venir ainsi à main armée contre la ville, et l'assura que le sénat avoit résolu de lui accorder tout ce qui seroit trouvé juste et raisonnable. Il leur accorda leur demande, promit qu'il camperoit dans le même endroit, et en même temps il ordonna à ses officiers de marquer le camp et d'établir les quartiers

à l'ordinaire. Les ambassadeurs, ne doutant point que cet ordre ne fût exécuté comme il l'avoit dit, s'en retournèrent pleins de confiance; mais ils n'eurent pas plutôt tourné le dos, qu'il envoya Lucius Basillus et Caïus Mummius avec un détachement se saisir d'une porte et des murailles du mont Esquilin, et il les suivit en toute diligence avec son armée. Basillus s'étant emparé de la porte avec sa troupe, entre dans la ville. Le peuple qui n'a point d'armes, monte sur les toits des maisons, et à coups de pierres et de tuiles, l'empêche d'avancer et le repousse jusqu'au pied des murailles. Sylla arrive dans ce moment, et voyant l'état des choses, il crie de toute sa force qu'on mette le feu aux maisons; et prenant lui-même une torche allumée, il marche le premier, et ordonne à ses archers de se servir, au lieu de torches, de leurs dards enflammés, et de les lancer sur les toits des maisons. En quoi il ne consultoit nullement sa raison; mais abandonné à son ressentiment, il laissoit sa colère seule maîtresse de toutes ses actions, et n'avoit devant les yeux que ses ennemis; car sans égard, sans aucune pitié pour ses amis, ses parents et ses alliés, il marchoit la flamme à la main, mêlant et confondant les innocents avec les coupables.

Sur ces entrefaites, Marius, qui avoit été

poussé jusque dans le temple de la terre, fit publier à son de trompe qu'il donneroit la liberté aux esclaves qui voudroient s'enrôler. Mais les ennemis étant survenus, le pressèrent si vivement, qu'il fut obligé de sortir de la ville. En même temps, Sylla assemble le sénat, et fait condamner à mort Marius et un petit nombre d'autres, parmi lesquels étoit le tribun Sulpicius qui, trahi par un de ses esclaves, fut égorgé à l'instant. Sylla donne la liberté à ce traître, comme il l'avoit promis, mais il le fait précipiter ensuite de la roche Tarpeïenne [16]. Il met à prix la tête de Marius, acte non seulement d'une grande inhumanité, mais encore très-opposé à la bonne politique; car il proscrivoit ainsi celui entre les mains duquel il s'étoit jeté peu de jours auparavant, et qui l'avoit généreusement laissé sortir de sa maison où il cherchoit un asile. Cependant, si Marius l'eût retenu et l'eût exposé à la fureur de Sulpicius, qui vouloit le massacrer, il devenoit maître des affaires; mais il aima mieux lui sauver la vie, et Sylla, quelques jours après, ayant le même avantage sur Marius, n'usa pas de la même générosité à son égard.

Par là il offensa extrêmement le sénat qui dissimula son ressentiment; mais le peuple fit éclater sa haine et son mécontentement

par des effets, et ce fut comme une punition divine; car il rejeta et refusa avec mépris son neveu Nonius, et un de ses amis, nommé Servius, qui briguoient les premières charges; et pour rendre cet affront plus sensible, il nomma à la place ceux dont il croyoit que l'élévation l'affligeroit le plus. Mais Sylla faisoit semblant d'approuver ce qu'on faisoit, disant, « qu'il étoit ravi de voir que par son « moyen le peuple avoit une pleine et en- « tière liberté de faire tout ce qu'il vouloit ». Pour calmer la haine du peuple, il nomma consul Lucius Cinna, qui étoit de la faction contraire; mais auparavant il eut la précaution de le faire jurer avec imprécation qu'il l'aideroit et le favoriseroit dans toutes ses affaires. Cinna monte au Capitole tenant une pierre dans sa main. Là, il jure devant tout le monde et accompagne son serment d'imprécations contre lui-même, priant que, s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection et la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fût chassé de la ville comme il rejetoit cette pierre de sa main : en même temps il laisse tomber la pierre qu'il tenoit. Après cette cérémonie, il prit possession du consulat, et il n'en fut pas plutôt revêtu, que, malgré ses imprécations, il travailla d'abord à changer tout ce qui avoit été fait, et voulut intenter

un procès capital à Sylla, en lui suscitant pour accusateur un des tribuns, nommé Virginius. Mais Sylla, laissant l'accusateur, les juges et le procès, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

On rapporte que vers le temps où il s'embarqua, il arriva à Mithridate, qui étoit alors à Pergame, plusieurs présages et avertissements des Dieux; entre autres une Victoire qui portoit une couronne, et qui, par le moyen d'une certaine machine que les Perganéniens avoient faite, devoit descendre justement sur la tête de Mithridate, quand il seroit dans le théâtre, se brisa dans le moment qu'elle alloit le couronner, et la couronne tomba au milieu du théâtre tout en pièces. A ce prodige, la frayeur s'empara de l'esprit du peuple; et Mithridate lui-même tomba dans un tel découragement, qu'il commença à se défier de sa fortune, quoique ses affaires allassent aussi bien qu'il pouvoit le désirer, et au-delà même de ses espérances; car ayant ôté aux Romains l'Asie, et chassé de la Bithinie et de la Cappadoce leurs rois, il tenoit sa magnifique cour à Pergame, et là, il distribuoit les richesses, les gouvernements et les royaumes à ses favoris. De ses deux fils, l'aîné régnoit paisiblement et sans aucun trouble dans le royaume de Pont et du

Bosphore, qui étoit l'ancien domaine de ses pères, et qui s'étendoit jusqu'aux déserts des Palus-Méotides. Le second, nommé Ariarathes, à la tête d'une grande armée, faisoit la conquête de la Thrace et de la Macédoine, et ses généraux avec leurs forces remportoient pour lui des victoires considérables en plusieurs autres lieux. Archélaüs, qui étoit le plus grand et le plus distingué de ses généraux, avec une grosse flotte qui le rendoit maître de la mer, lui avoit assujetti les îles Cyclades, et toutes celles qui sont renfermées par le promontoire de Malée et l'Eubée même; et s'étant emparé d'Athènes, il faisoit de là révolter tous les peuples de la Grèce jusqu'à l'extrémité de la Thessalie. Il est vrai qu'il reçut quelques échecs près de Chéronée; car Brutius Sura, lieutenant de Sentius, qui commandoit dans la Macédoine, homme d'une grande hardiesse et d'un plus grand sens, étant allé au-devant de lui, s'opposa à ce torrent impétueux qui ravageoit la Béotie; et l'ayant battu en trois rencontres près de Chéronée, il le chassa de la Grèce, et le réduisit même à se renfermer dans sa flotte et à se contenter de la mer. Mais Lucullus étant venu lui porter l'ordre de céder la place à Sylla qui arrivoit, et de lui remettre la con-

duite de cette guerre qui lui avoit été décernée, il quitta la Béotie et s'en retourna vers son général Sentius, quoiqu'il eût mis les affaires de Rome en très-bon état, que tout lui succédât au-delà de ce qu'on auroit osé espérer, et que toute la Grèce fût disposée à changer et à se déclarer pour les Romains, à cause de sa valeur et de sa bonne conduite. Quant à Brutius, ce sont là les plus grands exploits de sa vie.

Dès que Sylla fut arrivé, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler et pour lui ouvrir les portes. Il n'y eut qu'Athènes, qui, réduite sous le joug du tyran Aristion, fut forcée de résister. Sylla y alla avec toutes ses forces, assiégea le Pirée, employa toutes sortes de machines pour le battre, et donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de temps, il prenoit, sans coup férir, la haute ville que la famine avoit réduite à la dernière extrémité : mais pressé de retourner à Rome, et craignant les changements qui pouvoient y arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépense pour hâter la fin de cette guerre; car sans compter tout le reste de l'appareil et de l'équipage de guerre, il y avoit, pour le seul service des machines et des batteries, vingt mille mulets qui travailloient sans relâche.

Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines, qui étoient souvent brisées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brûlées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie et celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les faubourgs. Et comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, il eut recours aux trésors inviolables des temples, et fit venir, tant d'Epidaure que d'Olympie, les plus beaux et les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, « qu'ils feroient mieux de lui envoyer les trésors du Dieu, qui seroient plus sûrement entre ses mains; ou que s'il étoit obligé de s'en servir, il en rendroit la valeur après la guerre ». Et en même temps, il envoya à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osoit par respect toucher à ces dons sacrés, et fondant en larmes devant les amphictyons, il déplora la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela quelqu'un des assistants ayant dit qu'il entendoit du fond du sanctuaire le son de la lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût vé-

ritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jeter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui répondit « qu'il s'étonnoit comment
« il n'avoit pas compris que le chant est un
« signe de joie, et nullement une marque de
« colère et d'indignation; qu'il n'avoit donc
« qu'à prendre hardiment ces trésors, bien
« sûr que le Dieu les voyoit prendre avec
« plaisir, et qu'il les donnoit lui-même ».

Tous ces trésors furent donc envoyés à l'insu de la plupart des Grecs. Mais il y avoit un tonneau d'argent, qui restoit encore des offrandes des rois; comme il n'y avoit point de voiture qui pût le porter à cause de sa grosseur et de son grand poids, les Amphictyons furent obligés de le mettre en pièces, ce qu'ils ne purent tenir caché. A cette vue, on rappela le souvenir de Flaminius, de Manius Acilius, et de Paul Emile, dont l'un ayant chassé de la Grèce le roi Antiochus, et les autres ayant défait les rois de Macédoine, non seulement s'étoient abstenus de toucher aux choses sacrées, mais avoient marqué le respect et la révérence qu'ils avoient pour elles, et enrichi les temples de nouveaux dons. Aussi étoient-ce des

personnages qui, élus capitaines selon les lois et dans toutes les formes, commandoient des troupes sages, disciplinées et bien instruites à exécuter les ordres de leurs chefs, et qui, par la grandeur et par la noblesse de leurs sentiments, étant véritablement rois, et par la modestie de leur train et de leur dépense, simples particuliers, ne faisoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat que les frais nécessaires et raisonnables, estimant qu'il étoit plus honteux à un capitaine de flatter ses soldats, que de craindre ses ennemis. Au lieu que les capitaines de ces derniers temps, ayant acquis la première place par la force, et non par leur vertu, et ayant plus besoin d'armes et de troupes les uns contre les autres, que contre leurs ennemis, étoient contraints de caresser ceux qui étoient sous leurs ordres, en achetant les peines et les travaux des soldats par des largesses capables de remplir leur avidité, et de fournir à leur luxe et à leurs débauches. Par cette conduite, ils ne prenoient pas garde qu'ils mettoient leur patrie comme à l'encan, et qu'ils se rendoient eux-mêmes esclaves des plus scélérats, pour parvenir à commander à ceux qui valoient mieux qu'eux. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, et qui le ramena ensuite

ontre Sylla. Voilà ce qui fit tuer Octavius ar Cinna, et qui rendit Fimbria le meurtrier le Flaccus.

Sylla fut un de ceux qui contribuèrent le lus à tous ces maux : car pour corrompre et our attirer à lui les soldats des autres, il fit ux siens des largesses avec une profusion ans bornes. De sorte qu'en portant en même emps et par même moyen ceux-là à la traaison et ceux-ci à l'intempérance et à la débauche, il eut besoin de beaucoup d'argent pour y fournir, et surtout pour achever le siége auquel il étoit engagé. Car il étoit possédé d'un si violent désir de prendre Athènes, que rien ne pouvoit l'en détourner; soit que par une vanité insensée il se fît un honneur de combattre contre l'ancienne réputation de cette ville, comme contre un fantôme, soit qu'il fût piqué des railleries et des brocards que le tyran Aristion lançoit tous les jours de dessus ses murailles contre lui et contre Métella, pour l'insulter et pour l'irriter par ses traits amers et obscènes.

Cet Aristion étoit un composé de dissolution et de cruauté, et comme l'égoût de toutes les maladies et de tous les vices les plus infâmes de Mithridate. Ainsi cette malheureuse ville d'Athènes, qui avoit résisté à tant de guerres, échappé à tant de tyrannies,

et qui s'étoit heureusement tirée de tant de séditions, fut réduite par ce tyran, comme par une maladie incurable, à la dernière extrémité. Le boisseau d'orge y valoit mille drachmes (*a*), et on y mangeoit non seulement les herbes et les racines qu'on trouvoit autour de la citadelle, mais encore le cuir des souliers, et celui des vases qui renfermoient l'huile dont on se servoit pour les exercices. Et au milieu de cette misère publique, ce malheureux plongé dans les débauches et les festins, passoit les jours et les nuits à danser, à rire et à forger des traits de raillerie contre ses ennemis. La lampe sacrée de la déesse étant venue à s'éteindre faute d'huile, il ne s'en mit nullement en peine. La grande prêtresse lui ayant envoyé demander une mesure d'orge pour s'arracher des bras de la mort, il lui en envoya une de poivre. Les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, et d'obtenir une capitulation de Sylla; il les écarta à coups de traits et les chassa de sa présence; et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se résolut avec beaucoup de peine d'envoyer deux ou trois compagnons de ses débauches à Sylla, pour lui parler de paix. Comme ces ambassadeurs ne lui faisoient aucune propo-

(*a*) Environ 889 fr. *A. L. D.*

ition ni aucune demande qui tendît à sauver la ville, et qu'ils ne cessoient de louer et d'exalter Thésée, Eumolpus, et les exploits des Athéniens contre les Mèdes, Sylla ennuyé, les interrompit, en leur disant, « grands « orateurs, retournez-vous-en, avec tous « vos beaux discours de rhétorique; car pour « moi je n'ai pas été envoyé à Athènes par « les Romains pour prendre des leçons, mais « pour châtier les rebelles ».

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hasard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique, et qui blâmoient extrêmement le tyran de ce qu'il ne gardoit pas un endroit de la muraille qui répondoit au lieu appelé *Heptachalcos*, le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. Ces gens allèrent aussitôt faire ce rapport à Sylla, qui ne le négligea point. Dès la nuit suivante, il alla lui-même reconnoître les lieux; et voyant en effet que la muraille étoit accessible par cet endroit, il commença l'attaque. Il écrit lui-même dans ses mémoires que Marcus Teïus (*a*) fut le premier qui monta sur la muraille; qu'il donna sur le casque d'un ennemi qui s'opposoit à ses efforts, un

(*a*) Des savants ont pensé qu'il falloit lire Atéius. *A. L. D.*

si grand coup de son épée, qu'elle se rompit, et que quoiqu'il fût désarmé, il ne quitta point la place, mais y demeura ferme et s'y maintint.

Athènes fut donc prise (*a*) par cet endroit, comme ces vieillards l'avoient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui étoit entre la porte du Pirée, et celle appelée Sacrée, et après qu'on eut aplani le terrein, il entra dans la ville sur le minuit dans l'appareil le plus effrayant, au bruit d'une infinité de trompettes et de clairons, et au milieu des cris menaçants de toute l'armée, à qui il avoit donné une entière liberté de piller et de tuer, et qui, l'épée à la main, se répandoit dans toutes les rues en y faisant un carnage horrible. On n'a pas conservé le nombre de ceux qui furent massacrés; mais on en juge encore aujourd'hui par les lieux jusqu'où monta le sang; car sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers de la ville, le sang qui fut versé dans la seule grande place, remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle 17. Et plusieurs assurent qu'il regorgea par les portes et se répandit dans tout le faubourg. Outre le grand nombre de ceux qui périrent de cette manière par l'épée ennemie, il y en eut pour le

(*a*) Elle fut prise quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne.

moins autant qui se défirent eux-mêmes de douleur et de regret de voir que leur ville alloit être entièrement détruite. Et ce qui réduisoit encore à ce désespoir les plus honnêtes gens, et leur faisoit craindre d'échapper à cette désolation générale, c'étoit la cruauté trop connue de Sylla, qui ne leur permettoit pas d'espérer de lui aucune modération dans sa victoire. Cependant fléchi par les prières de Midias et de Calliphon, bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, adouci par les supplications de quelques sénateurs romains qu'il avoit dans son camp, qui lui demandèrent grâce pour la ville, et d'ailleurs déjà rassasié de vengeance, il répondit enfin, en faisant l'éloge des anciens Athéniens, « qu'il « pardonnoit au grand nombre en faveur du « petit, et qu'il faisoit grâce aux vivants en « faveur des morts ».

On lit dans ses commentaires, qu'il prit la ville le jour des calendes de mars, qui se rencontre précisément avec la nouvelle lune de notre mois appelé anthestérion, jour auquel il se trouva qu'on faisoit à Athènes plusieurs cérémonies en mémoire de la désolation causée par les eaux du déluge, qu'on prétend arrivé anciennement à cette même époque[18].

La ville ayant été prise de cette manière,

le tyran se retira dans la citadelle, où il fut attaqué par Curion, à qui Sylla donna la conduite du siége. Il se défendit long-temps, mais manquant d'eau, et pressé par la soif, il fut obligé de se rendre. Le prodige fut très-évident et très-sensible: car à l'heure même que Curion emmenoit Aristion prisonnier, le ciel, qui étoit auparavant très-clair et très serein, se couvrit tout-à-coup d'épais nuages, et versa un déluge de pluie, dont la citadelle fut inondée. Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pirée, et brûla toutes les fortifications, surtout l'arsenal, qui avoit été bati par Philon, célèbre architecte, et qui étoit un ouvrage merveilleux.

Sur ces entrefaites, Taxile, général de Mithridate, arrivé de Thrace et de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux, et de quatre vingt-dix chariots armés de faulx, écrit à Archélaüs de le venir trouver. Archélaüs étoit alors dans le port de Mynichia, et ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains; mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, et à leur couper les vivres. Sylla connoissant encore mieux que lui sa position, décampa promptement de ces lieux maigres, qui n'auroient pu nourrir ses troupes même pendant

paix, et les mena dans la Béotie. La plupart de ses officiers trouvoient qu'il faisoit une grande faute, de quitter l'Attique, pays âpre et difficile aux gens de cheval, pour aller se jeter dans les vastes plaines de la Béotie, sachant que la principale force des Barbares consistoit dans leur cavalerie et dans leurs chars. Mais pour éviter la disette des vivres et la famine, comme je l'ai déjà dit, il étoit forcé de s'exposer au danger d'une bataille. D'ailleurs, il craignoit beaucoup pour Hortensius, homme de guerre, hardi et entreprenant, qui lui amenoit un grand renfort de Thessalie, et que les Barbares attendoient dans les détroits. Voilà les raisons qui obligèrent Sylla d'aller camper dans la Béotie. Mais Caphis, qui étoit de notre pays, trompant les Barbares, fit prendre un autre chemin à Hortensius, et le mena par le Parnasse jusqu'au-dessous de Tithore, qui n'étoit pas alors une ville aussi grande qu'elle l'est aujourd'hui, mais une forteresse assise sur la pointe d'une roche escarpée de tous côtés, où les peuples de la Phocide, fuyant devant Xerxès, s'étoient retirés autrefois, et y avoient trouvé leur salut. Hortensius ayant donc campé sous cette roche, passa tout le jour à repousser les ennemis; et dès que la nuit fut venue, il descendit par des lieux rudes et raboteux jusqu'à la

ville de Patronide [19], où il se joignit à Sylla, qui étoit venu au-devant de lui avec toute son armée.

Leurs troupes étant réunies, ils occupèrent au milieu de la plaine d'Elatée (*a*) une éminence très-fertile, couverte d'arbres, et au pied de laquelle couloit un ruisseau; on l'appelle *Philobœote*; Sylla vante extrêmement sa situation et la bonté de son terroir. Quand ils furent campés, leurs ennemis découvrirent facilement leur petit nombre; car ils n'avoient pas plus de quinze cents chevaux, et leur infanterie ne montoit pas à quinze mille hommes. C'est pourquoi tous les officiers des ennemis, entraînant leur général Archélaüs malgré lui, mirent leur armée en bataille, et remplirent toute la plaine de chevaux, de chariots, de targes et de boucliers. La vaste étendue de l'air ne suffisoit pas au bruit et aux cris de tant de nations, et de tant de milliers d'hommes qui prenoient leurs postes, et se préparoient au combat [20]. D'ailleurs, la pompe et la magnificence de leur appareil contribuoient à augmenter l'étonnement et la terreur de ceux qui les regardoient. Car la lueur de leurs armes enrichies d'or et d'argent, et les vives couleurs de leurs cottes d'armes médoises et scythiques, mêlées avec l'éclat de

(*a*) Au-dessus du Céphise.

l'airain et du fer, remplissoient l'air, à chaque mouvement qu'ils faisoient, d'un feu brillant comme celui des éclairs, qui en éblouissant la vue, jetoit l'effroi dans l'âme.

Les Romains épouvantés se tenoient renfermés dans leurs retranchements. Sylla, par ses discours, ne pouvant dissiper leur frayeur, et ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voyoit, étoit obligé de se tenir en repos, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les insultes des Barbares. Ce fut pourtant là ce qui lui servit le plus; car les ennemis concurent un si grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune discipline. La multitude de leurs chefs fut pour eux une cause d'insubordination; il y en eut très-peu qui restèrent dans leurs retranchements, et tous les autres, attirés par le profit qu'ils pourroient faire à piller et à saccager, se débandèrent et s'écartèrent jusqu'à s'éloigner de leur camp de plusieurs journées. On dit que dans ces courses, ils ruinèrent la ville de Panope, saccagèrent celle de Lébadie, et pillèrent le temple où l'on rendoit les oracles (*a*), sans qu'ils

(*a*) Lébadie étoit célèbre par le temple et l'oracle de Trophonius. *A. L. D.*

en eussent reçu l'ordre d'aucun de leurs généraux.

Sylla très-affligé, et au dernier désespoir de voir ruiner sous ses yeux ces villes, prit le parti de ne donner aucun repos à ses troupes, et de les obliger de détourner les eaux du Céphise, et de creuser de grands fossés. Il n'exemptoit personne de ce travail, et les surveillant lui-même, il punissoit sévèrement ceux qui se relâchoient, afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent le hasard d'un combat. Tout arriva comme il l'avoit prévu ; car après avoit travaillé trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla leur répondit, « que c'étoit là le discours de gens « qui demandoient bien moins à combattre, « qu'à ne plus travailler : si vous avez véritablement le désir d'en venir aux mains, « ajouta-t-il, prenez à l'instant vos armes, « et allez occuper ce poste ». En disant ces mots, il leur montra un endroit, où étoit anciennement la citadelle des Parapotamiens, et qui, depuis que la ville avoit été détruite, n'étoit plus qu'une cime de montagne pleine de rochers, très-escarpée, et séparée du mont Edylium par le fleuve Assus, qui coule entre

deux, et qui au pied même de la montagne se jetant dans le Céphise, et devenu plus rapide par cette jonction, rend cette cime un poste très-fort et très-sûr pour y asseoir un camp. Sylla voyant que les Chalcaspides (*a*) des ennemis marchoient pour l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier, et il y réussit par l'activité et la bonne volonté de ses troupes.

Archélaüs se voyant prévenu, tourna contre Chéronée. Quelques Chéronéens qui servoient dans l'armée de Sylla, l'ayant conjuré de ne pas abandonner leur ville, il y envoya un tribun de soldats, nommé Gabinius, avec une légion, et le fit accompagner de ces Chéronéens, qui firent tous leurs efforts pour arrriver à Chéronée avant Gabinius, mais qui ne purent y réussir, tant ce tribun se montra plus ardent et plus affectionné à sauver leur ville, que ceux mêmes qui avoient besoin d'être sauvés. L'historien Juba écrit que ce ne fut pas Gabinius qu'on envoya, mais Hirtius. Quoi qu'il en soit, notre ville échappa ainsi au danger qui la menaçoit.

Cependant les Romains recevoient tous les jours de Lébadie et de l'antre de Tropho-

(*a*) Ceux qui portoient des boucliers de cuivre. *A. L. D.*

nius, des nouvelles favorables et des oracles qui leur promettoient de grandes victoires. Les habitants du pays racontent beaucoup de choses sur ces prophéties; mais Sylla, dans le dixième livre de ses commentaires, se contente d'écrire qu'un certain Titus Quinctius, homme des plus considérables entre ceux qui négocioient en Grèce, le vint trouver après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, et lui annonça que Trophonius lui prédisoit dans peu de jours une autre bataille et une autre victoire, dans le même endroit. Qu'après celui-là il en vint un autre, nommé Salvénius, qui étoit soldat dans son armée, et qui lui vint annoncer de la part du Dieu, le succès qu'auroient ses affaires en Italie; que l'un et l'autre disoient qu'ils ne parloient qu'après la voix divine; et ils s'accordoient tous deux, en ce qu'ils rapportoient, que la figure qu'ils avoient vue, et qui leur avoit parlé, ressembloit parfaitement en grandeur, beauté et majesté, à celle de Jupiter Olympien.

Après que Sylla eut passé l'Assus, il alla camper au pied du mont Edylium vis-à-vis d'Archélaüs, qui avoit placé son camp, et s'étoit retranché entre le mont Edylium et le mont Acontium, près d'un lieu appelé *les Assiens*. L'endroit où il campa est encore aujourd'hui appelé de son nom *Archélaüs*.

Sylla se tint là un jour entier ; et le lendemain, laissant dans ce nouveau camp Murena, avec une légion et deux cohortes pour harceler l'ennemi, qui étoit en désordre, il alla sur le bord du Céphise offrir un sacrifice; et se rendit ensuite à Chéronée pour y prendre les troupes qui y étoient, et pour reconnoître le lieu appelé *Thurium*, que les ennemis avoient occupé. C'est une croupe de montagne fort rude, et qui finit en pointe comme une pomme de pin ; c'est pourquoi nous l'appelons *Orthopagus* (*a*). Au pied de cette montagne coule un ruisseau appelé *Morion*, sur le bord duquel est le temple d'Apollon Thurien. Ce Dieu a eu le nom de *Thurien*, de Thyro, mère de Charon, qui mena une colonie à Chéronée. D'autres disent que la génisse qu'Apollon Pythien ordonna à Cadmus de prendre pour guide, se présenta à lui dans ce lieu, qui de là eut le nom de Thurium ; car les Phéniciens appellent une génisse, *thor*.

Quand Sylla fut à la vue de Chéronée, le tribun qu'il y avoit envoyé pour la défendre, sortit au-devant de lui à la tête de ses troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla leur fit un très-bon accueil, et les exhorta à montrer leur courage dans l'occasion

(*a*) C'est-à-dire, *tertre pointu, élevé*.

qui alloit bientôt s'offrir. Comme il leur parloit, Homoloïchus et Anaxidamus, deux hommes de Chéronée, vinrent à lui, et lui promirent de chasser les ennemis du poste de Thurium, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis ; car il y avoit un sentier inconnu aux Barbares, qui du lieu appelé Pétrochus, passant près du temple des Muses, menoit à la cime de Thurium ; ils assuroient que lorsqu'ils seroient arrivés par ce sentier à cette pointe, ils tomberoient de là facilement sur les Barbares, et les accableroient de pierres, ou les forceroient à descendre dans la plaine.

Sur le bon témoignage que Gabinius rendit de la fidélité et du courage de ces deux hommes de Chéronée, Sylla leur donna des soldats, et leur commanda d'exécuter leur entreprise, et en même temps il mit son armée en bataille, et partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, et donnant la gauche à Muréna. Gallus (*a*) et Hortensius, ses lieutenants, étoient à la queue avec un corps de réserve, et occupoient les coteaux, pour empêcher que les ennemis ne vinssent les prendre par les der-

(*a*) Le manuscrit de la bibliothèque de St. Germain met *Galba* au lieu de *Gallus*. Je crois qu'il faut lire *Balbus*.

-rières ; car on les voyoit déjà qui commençoient à déployer leur cavalerie et leur infanterie légère, et à les étendre pour mener une pointe par un long circuit, et les envelopper.

Dans ce moment, ces deux hommes de Chéronée, à qui Sylla avoit donné Hirtius pour capitaine avec quelques soldats, et qui, sans que les ennemis s'en apperçussent, avoient gagné la cime de Thurium, se montrèrent sur les hauteurs. Les Barbares effrayés et troublés prirent la fuite, et se tuèrent les uns les autres pour la plupart. Car n'osant pas faire ferme, et fuyant en foule par le penchant de la montagne, ils tomboient sur les pointes de leurs piques ; et se poussant les uns les autres, ils se précipitoient devant l'ennemi qui fondoit sur eux de dessus le coteau, les chassoit l'épée dans les reins, et perçoit ceux qu'il trouvoit découverts, de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De tous ceux qui se sauvèrent, les uns tombèrent entre les mains de Muréna, qui étant en bataille à son aile gauche, marcha contre eux et les tailla en pièces. Les autres qui purent gagner leur camp, se jetèrent avec tant de précipitation et de confusion dans le corps de bataille où étoit leur infanterie, qu'ils y semèrent le trouble et la frayeur, et firent

perdre par là à leurs généraux un temps considérable pour réparer le mal; ce qui fut une des principales causes de leur défaite. Car Sylla, profitant de ce désordre, mena contre eux son aile droite si vivement, que franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées, il empêcha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impétuosité et la roideur à leur mouvement; au lieu qu'un espace trop court, et qui ne leur ouvre pas de carrière, les rend inutiles et sans action, comme les flèches d'un arc, dont la détente est trop courte. C'est ce que les Barbares éprouvèrent en cette occasion; leurs premiers chariots partirent si lâchement, et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains, les repoussant sans peine, demandèrent avec de grands éclats de rire, qu'on en fît venir d'autres, comme cela se voit ordinairement à Rome, dans les courses des chars qu'on fait dans le Cirque.

Un moment après, les deux corps de bataille se choquent; les Barbares présentent leurs longues piques, et se tiennent bien serrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; mais les Romains, jetant leurs javelots, et prenant leurs épées, écar-

tent leurs piques pour les joindre plutôt, et pour décharger sur eux leur première furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voyoient aux premiers rangs quinze mille esclaves, que les généraux de Mithridate leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, et qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée. Sur quoi un centurion romain dit fort plaisamment : « Que ce « n'étoit qu'aux fêtes des Saturnales que l'on « voyoit les esclaves jouir des priviléges des « libres [21] ». Mais ces esclaves, contre leur caractère ordinaire, eurent tant de fermeté et d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie. Leurs bataillons étoient si profonds et si serrés, que les Romains ne purent les rompre et les faire reculer que lorsque l'infanterie légère, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre, en les accablant par une grêle de pierres et de traits.

Archélaüs étendant son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius fit avancer les cohortes qu'il avoit avec lui pour le prendre en flanc; mais Archélaüs fit alors tourner tête à deux mille chevaux. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, s'apercevant qu'il étoit trop éloigné du corps de bataille, et sur le

point d'être enveloppé. Sylla, avec quelques troupes de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussière que ces troupes élevèrent, Archélaüs jugea ce qui en étoit; et laissant là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant surprendre cette aile droite qui se trouvoit sans chef. En même temps, Taxile mena contre Muréna ses Chalcaspides; de sorte que des deux côtés il s'élève en même temps de grands cris qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devoit se porter. Enfin, il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté. Il envoya donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes; et prenant la cinquième avec lui, il vola à son aile droite, qui combattoit alors contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son général, renversa les troupes ennemies, les mit en déroute, et les poursuivit comme elles fuyoient vers le fleuve et la montagne d'Acontium.

Après ce grand succès, il ne perdit pas un moment, et marcha au secours de Muréna; mais trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté, et défait Taxile, il se joignit à lui pour

oursuivre les fuyards. Il y eut un grand
ombre de Barbares tués dans la plaine, et
n plus grand nombre fut taillé en pièces,
omme ils couroient pour gagner leur camp;
e sorte que de tant de milliers d'hommes, il
e s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent
Chalcis. Sylla écrit que de son côté il ne
nanqua que quatorze hommes, dont deux
nême revinrent sur le soir. C'est pourquoi
ur les trophées qu'il érigea, il fit graver:
A Mars, à la Victoire et à Vénus, pour
narquer qu'il n'avoit pas moins remporté ces
grands avantages par la faveur de la fortune,
que par sa grande capacité, par sa force et
par la valeur de ses troupes. Le premier, à
l'occasion du combat gagné dans la plaine,
fut érigé dans l'endroit où Archélaüs avoit
commencé à plier, et à fuir jusque sur les
bords du Molus; et l'autre fut élevé sur le
sommet du Thurium, que l'on avoit si heureusement gagné en tournant les Barbares; et
sur ce trophée, on lisoit ces mots, en lettres
grecques: *A la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus.*

Pour célébrer une si grande victoire, il
donna à Thèbes des jeux de musique, près
de la fontaine d'Œdipe [22], où il fit dresser
un grand théatre. Il fit venir des villes grecques voisines les juges pour distribuer les

prix ; car il avoit une haine implacable contre les Thébains [23]. Il leur enleva même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que Lucius Valerius Flaccus, qui étoit du parti opposé au sien, avoit été nommé consul, et qu'il traversoit déjà la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, et en effet contre lui-même. Il marcha sans différer vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée (*a*), il reçut de tous côtés la nouvelle que les lieux qu'il venoit de laisser derrière lui étoient saccagés par une autre armée du roi, plus forte et plus nombreuse que la première. Dorylaüs étoit arrivé à Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menoit quatre-vingt mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris, et les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate ; et de là s'étant jeté dans la Béotie, il s'étoit emparé de tout le pays pour attirer Sylla à une bataille. Il ne

(*a*) Ville de la Phtiotide. D'autres ont lu d'Elatée, qui est dans la Phocide.

daignoit pas écouter les raisons d'Archélaüs, qui vouloit l'en empêcher, en lui donnant le détail du combat qu'il venoit de perdre, car il faisoit entendre que ce n'étoit pas sans quelque trahison secrète, que tant de milliers d'hommes avoient été défaits.

Cependant Sylla, retournant promptement sur ses pas, fit bientôt connoître à Dorylaüs qu'Archélaüs étoit un homme sage qui lui donnoit un fort bon conseil, et qu'il connoissoit la valeur des Romains par sa propre expérience; car Dorylaüs ayant voulu l'éprouver par quelques légères escarmouches, près du mont Tilphossion [24], fut tout le premier qui soutint qu'on ne devoit pas hasarder la bataille, et qu'il falloit traîner la guerre en longueur, et laisser les Romains se consumer par leurs grandes dépenses. Malgré cette résolution, la plaine d'Orchomène, où ils étoient campés, paroissant très-favorable pour faire combattre des gens supérieurs en cavalerie, ralluma en quelque sorte le courage d'Archélaüs. Car de toutes les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus grande, c'est celle qui commence aux portes d'Orchomène; elle est découverte et sans arbres, et s'étend jusqu'aux marais où se va perdre le fleuve Mélas, qui, naissant près des murailles d'Orchomène, est de tous les fleuves de la Grèce

le seul profond et navigable dès sa source : d'ailleurs, il s'enfle et grossit considérablement vers le solstice d'été, de même que le Nil, et il produit beaucoup de plantes semblables à celles qui se trouvent sur les bords du fleuve d'Egypte, excepté qu'elles ne profitent pas autant, et ne portent point de fruit. Il n'a pas beaucoup de cours ; car la plus grande partie se jette aussitôt dans des étangs marécageux qui n'ont point de décharge, et le reste se mêle un peu plus loin avec les eaux du Céphise, précisément dans l'endroit où naissent les plus belles cannes dont on fait les flûtes [25].

Les deux armées étant donc campées assez près l'une de l'autre, Archélaüs se tint en repos sans rien tenter ; mais Sylla fit creuser des fossés dans plusieurs endroits de la plaine, pour ôter à ses ennemis l'avantage de cette campagne ouverte et propre aux mouvements de leur cavalerie, et pour les repousser vers les marais. Les Barbares, qui voyoient ces préparatifs avec indignation, n'eurent pas plutôt obtenu de leurs généraux la permission de tomber sur les travailleurs, que courant sur eux à toute bride, ils les dissipèrent, et mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voyant cette déroute, descendit promptement de cheval, et saisissant une de ses

enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards à qui il crioit : « Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici ; « mais pour vous quand on vous demandera « en quel endroit vous avez abandonné votre « général, souvenez-vous de répondre que « c'est à Orchomène ». Ces paroles leur firent tant de honte, qu'ils se rallièrent ; et deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours, il les remena à la charge avec tant d'impétuosité, qu'ils repoussèrent les troupes d'Archélaüs. Sylla les fit retirer un peu en arrière, pour prendre de la nourriture, et ensuite ils recommencèrent les tranchées dont il vouloit environner le camp de l'ennemi. Mais les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Là fut tué Diogène, fils de la femme d'Archélaüs, combattant à l'aile droite, et se distinguant avec la dernière valeur. Leurs archers, vivement poussés, et n'ayant point d'espace libre pour se servir de leurs arcs, prenoient à pleines mains toutes leurs flèches au lieu d'épées, et tuoient plusieurs Romains. Mais enfin ils furent poussés et renfermés dans leur camp, où ils passèrent la nuit dans une extrême désolation, à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés. Le lendemain, à la pointe du jour,

Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi, pour continuer ses tranchées; et tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher et pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jetèrent l'effroi dans leur camp; de sorte que personne n'osant y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuyards, et s'en rendit maître. Dans un moment, les marais furent rougis de sang, et le lac rempli de morts; de sorte qu'encore aujourd'hui on y trouve des arcs, des casques, des morceaux de cuirasses, des épées et autres armes des Barbares, enfoncées dans la bourbe, quoiqu'il y ait près de deux cents ans que ce combat fut donné. Tels sont les événements qui se passèrent à Chéronée et à Orchomène.

Cependant Cinna et Carbon traitoient à Rome les plus honnêtes gens et les personnages les plus considérables avec toute sorte d'injustices et de cruautés. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut; de sorte qu'en peu de temps, Sylla eut autour de lui comme une espèce de sénat. Sa femme Métella, s'étant dérobée avec beaucoup de peine à leur fureur, vint avec ses enfants lui annoncer que

ses ennemis avoient brûlé sa maison et ses terres, et le prier d'aller secourir promptement ceux qui étoient restés dans Rome.

Ces nouvelles jetèrent Sylla dans un grand embarras; d'un côté, il ne pouvoit consentir à abandonner sa patrie dans le pitoyable état où elle étoit réduite, et de l'autre il ne pouvoit se résoudre à partir et à laisser imparfaite une aussi grande et aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans cette cruelle indécision, arriva auprès de lui un marchand de Delium, nommé Archélaüs, qui venoit lui parler en secret de la part du général Archélaüs, et lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec lui. Leur entrevue se fit sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Delium, où Apollon a un temple célèbre. Archélaüs parla le premier, et proposa à Sylla, « d'abandonner l'Asie et le Pont, et de s'en « retourner promptement calmer la guerre « civile qui étoit allumée à Rome », lui offrant pour cet effet de la part du roi, l'argent, les vaisseaux et les troupes nécessaires. Sylla prenant ensuite la parole, lui proposa « de « quitter le parti de Mithridate, de se faire « roi en sa place, en devenant l'allié des Ro-

« mains, et de lui livrer actuellement tous « les vaisseaux qu'il avoit en sa puissance ». Et comme Archélaüs paroissoit détester cette horrible trahison, Sylla continuant lui dit : « Archélaüs, toi qui es Cappadocien, et l'es« clave, ou, si tu veux, l'ami d'un roi bar« bare, tu ne peux seulement entendre une « proposition honteuse, qui seroit suivie de « tant de biens. Et à moi, qui suis général « des Romains, à moi Sylla, tu oses me pro« poser une trahison, comme si tu n'étois pas « cet Archélaüs qui as pris la fuite à Chéronée « avec une poignée d'hommes, reste malheu« reux de cent vingt mille combattants, et qui « t'es tenu deux jours caché dans les marais « d'Orchomène, content de défendre la Béo« tie et de la rendre inaccessible par les mon« ceaux de tes morts, dont ses campagnes « sont couvertes » !

Après cette réponse, Archélaüs changea de ton ; et s'humiliant profondément, il le pria de terminer cette guerre, et d'accorder la paix à Mithridate, à quoi Sylla voulut bien consentir. La paix fut donc conclue aux conditions suivantes : « Que Mithridate renon« ceroit à l'Asie et à la Paphlagonie ; qu'il « céderoit la Bithynie à Nicomède, et la « Cappadoce à Ariobarzane ; qu'il payeroit

« aux Romains pour les frais de la guerre « deux mille talents (*a*); leur livreroit soixante-« dix galères armées avec tout leur équipage; « et que Sylla, de son côté, assureroit à Mi-« thridate le reste de ses états, et le feroit « déclarer ami et allié du peuple Romain ».

Toutes ces conditions étant réglées et acceptées, Sylla se retira, et prit son chemin par la Thessalie et la Macédoine vers l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneurs; jusque-là qu'Archélaüs étant tombé dangereusement malade à Larisse, il y séjourna, et eut de lui le même soin qu'il auroit pu avoir de quelqu'un de ses principaux officiers, ou même de ses collègues. Cela donna sujet de calomnier sa bataille de Chéronée, comme n'ayant pas été gagnée bien nettement[26]. Et ce qui augmenta beaucoup ce soupçon, c'est qu'ayant rendu tous les prisonniers qui étoient amis de Mithridate, il fit mourir, par un breuvage empoisonné, le seul tyran Aristion, parce qu'il étoit l'ennemi d'Archélaüs. Enfin, rien ne le confirme davantage que les dix mille arpents de terre qu'il donna à ce Cappadocien dans l'Eubée, et le titre d'ami et d'allié du peuple Romain, dont il l'honora. Mais Sylla

(*a*) Environ 9,876,543 f. de notre monnoie. *A. L. D.*

dans ses mémoires se justifie de tous ces reproches.

Pendant qu'il étoit à Larisse, il reçut les ambassadeurs de Mithridate qui venoient lui déclarer que leur maître acceptoit et ratifioit tous les articles du traité, excepté celui qui le privoit de la Paphlagonie, et que pour les soixante-dix galères, il ne pouvoit, en aucune façon, les accorder. Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colère : « Que dites-vous ? Quoi, Mithridate veut « retenir la Paphlagonie, et refuse de re- « mettre les vaisseaux que je lui ai demandés, « lorsque je m'attendois qu'il viendroit à « mes pieds, me remercier si je lui laissois « seulement sa main droite avec laquelle il a « tué tant de Romains ? je suis sûr qu'il « changera de langage dès que je serai passé « en Asie. Présentement qu'il tient sa cour à « Pergame, il peut faire à son aise ses pro- « jets pour une guerre qu'il n'a pas vue ».

Les ambassadeurs effrayés n'osèrent rien répliquer ; mais Archélaüs se mit à prier Sylla, et à le conjurer d'adoucir sa colère, en lui prenant la droite qu'il arrosoit de ses larmes. Enfin, il lui persuada de l'envoyer vers Mithridate, l'assurant qu'il le porteroit à consentir à tous ces articles, ou que, s'il ne pouvoit l'obtenir, il se tueroit de sa

propre main. Sur cette promesse, Sylla le dépêcha; et sans perdre un moment, il se jeta avec son armée dans la Médique (a), et après l'avoir ravagée, il retourna dans la Macédoine.

Archélaüs, de retour, le joignit près de la ville de Philippes, et lui rapporta que tout iroit bien; mais que le roi Mithridate désiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter cette entrevue, c'étoit Fimbria, qui ayant tué le consul Flaccus, un des chefs de la faction contraire, et défait quelques généraux de Mithridate, s'avançoit à grandes journées contre le roi lui-même, qui, craignant une attaque, préféra de se lier avec Sylla. Ils se rendirent tous deux à Dardane, dans le pays de la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cents galères, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, et un grand nombre de chariots armés de faulx; et Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes et de deux cents chevaux. Mithridate étant allé au-devant de lui, et lui tendant la main, Sylla le prévint, et lui demanda s'il ne vouloit pas terminer la guerre aux conditions qu'Archélaüs avoit consenties et acceptées. Comme le roi gardoit le silence, Sylla continuant lui dit: « Mais savez-vous,

(a) Contrée de la Thrace dans la Pæonie

« Mithridate, que c'est aux suppliants à par-« ler les premiers, et que les vainqueurs n'ont « qu'à écouter en silence » ? Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejeter la cause de cette guerre en partie sur les Dieux, en partie sur les Romains; mais Sylla l'interrompant enfin, lui répliqua : « J'avois « souvent entendu dire que vous étiez un « prince très-éloquent; mais je vois aujour-« d'hui par mon expérience, que vous méri-« tez cette réputation, puisque, pour déguiser « des actions si méchantes et si injustes, vous « n'avez pas manqué de paroles qui ont de la « vraisemblance et quelque couleur ». Après quoi lui ayant fait le détail de toutes les inhumanités qu'il avoit commises, et l'en ayant convaincu, il lui demanda une seconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs avoit acceptées. Mithridate ayant répondu qu'il le vouloit, Sylla courut à lui, le salua et l'embrassa ; ensuite, lui présentant les rois Ariobarzane et Nicomède, il les réconcilia avec lui.

Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galères équipées, et cinq cents archers, se rembarqua pour le Pont. Sylla sentoit bien que ce traité de paix déplaisoit à ses troupes; car elles ne pouvoient souffrir de voir que ce roi, qui de tous les rois étoit le plus mortel

ennemi de Rome, et qui en un seul jour avoit fait égorger cent cinquante mille citoyens Romains répandus dans l'Asie, s'en retournoit chargé de richesses et de dépouilles, et qu'il partoit tranquillement des ports de l'Asie qu'il avoit pillée et accablée d'impôts pendant quatre ans. Mais il se justifioit auprès d'elles en disant qu'il n'avoit pas assez de forces pour faire la guerre en même temps contre Fimbria et contre Mithridate, s'ils s'étoient joints contre lui.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; et ayant placé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer et embrasser les soldats de Sylla, et se mirent à leur aider avec ardeur à faire leurs lignes. Fimbria voyant ce changement dans ses troupes, et craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable, dont il ne falloit attendre aucun pardon, se tua lui-même. Sylla mit sur toute l'Asie une contribution commune de vingt mille talents(*a*); et en outre, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maisons à l'insolence et à l'avidité des gens de guerre qu'il logea

(*a*) 98,765,432 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

chez eux, et qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hôte donneroit par jour à chaque soldat logé chez lui, quatre pièces de quatre drachmes (*a*), avec un souper pour lui et pour tous les amis qu'il voudroit inviter; et que chaque capitaine auroit par jour cinquante drachmes (*b*), et qu'outre cela on lui donneroit une robe pour rester dans la maison, et une autre pour paroître en public.

L'Asie ainsi châtiée, il partit d'Ephèse avec tous ses vaisseaux, et le troisième jour il entra dans le port du Pirée. Là, après s'être fait initier aux grands mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Appellicon de Teos, où se trouvoient la plupart des écrits d'Aristote et de Théophraste, qui n'étoient pas encore fort répandus. On dit que cette bibliothèque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion [28] en détourna une grande partie, et qu'Andronicus de Rhodes, ayant retiré de ses mains quelques-uns de ces manuscrits, les rendit publics, et fit les tables et les sommaires que nous avons aujourd'hui. Car les anciens Péripatéticiens ont bien été des gens de beaucoup d'esprit et de grand savoir, mais ils

(*a*) C'est-à-dire quatre tétradrachmes, qui valent un peu plus de 14 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Environ 45 fr. *A. L. D.*

connoissoient peu les Traités d'Aristote et de Théophraste ; et ceux qu'ils avoient vus, n'étoient ni bien entiers, ni bien corrects ; parce que la succession de Nélée de la ville de Scepsis, à qui Théophraste les avoit laissés par testament [29], tomba entre les mains de gens ignorants et grossiers qui n'en firent aucun cas.

Pendant le séjour que Sylla fit à Athènes, il lui vint aux pieds une douleur sourde, accompagnée d'enflure et de pesanteur, que Strabon appelle *le bégayement de la goutte*. Cela l'obligea de se faire porter par mer à un lieu appelé *Ædepsus* [30], célèbre par ses bains chauds ; là il passoit les journées entières au milieu des acteurs, des musiciens et des baladins. Un jour qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, des pêcheurs vinrent lui présenter de très-beaux poissons qu'ils venoient de prendre. Sylla, flatté de ce présent, leur demanda « d'où ils étoient. Ils répondirent, qu'ils étoient de la ville d'Alées. Eh quoi ! répartit Sylla, reste-t-il encore quelque homme vivant de la ville d'Alées » ? Car, après la bataille d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avoit ruiné trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Alées. Ces paroles firent une telle impression sur ces pauvres pêcheurs,

qu'ils demeurèrent muets. Sylla s'en étant aperçu, se mit à rire et leur dit : « Allez-« vous-en en paix et sans crainte, car « vous êtes venus avec des intercesseurs qui « ne sont pas mauvais, et qui ne méritent « pas qu'on les refuse ». Dès ce moment, les Aléens reprirent courage ; et pleins de confiance, ils retournèrent dans leur ville.

Sylla traversa la Thessalie et la Macédoine, et descendit vers la mer, à dessein de s'embarquer à Dyrrachium pour passer à Brundise avec une flotte de douze cents vaisseaux. La ville d'Apollonie est assez voisine de Dyrrachium ; près de ses murailles sur les bords de l'Anas (a), il y a un espace de terre appelé *Nymphæum*[31], parce qu'il est consacré aux Nymphes. Là, au milieu d'une campagne toute verte, et de plusieurs prairies charmantes, on voit continuellement couler des sources de feu, qui n'endommagent nullement les arbres ni les plantes. On dit que ce fut là qu'on surprit un Satyre endormi, qui étoit tel que les peintres et les sculpteurs nous les représentent [32]. On le mena à Sylla, et interrogé par plusieurs truchements qui il étoit, il répondit avec beaucoup de peine : mais il ne prononça aucune parole articulée

(a) Anas ou Anius, fleuve d'Epire au-dessous d'Apollonie.

que l'on pût entendre ; sa voix n'étoit qu'un hurlement rude et sauvage ; qui tenoit beaucoup du hennissement du cheval et du cri du bouc. Sylla étonné le fit ôter de sa présence comme un monstre, qu'on ne pouvoit voir sans horreur.

Comme il étoit sur le point d'embarquer ses troupes pour passer à Brunduse, il commença à craindre que ses soldats, dès qu'ils seroient arrivés en Italie, ne se débandassent, et ne se retirassent chacun dans leur ville. Mais ils vinrent tous d'eux-mêmes s'engager de nouveau, et lui promettre avec serment qu'ils ne le quitteroient point, et qu'ils ne commettroient volontairement aucun désordre en Italie. Ensuite, voyant qu'il avoit besoin de beaucoup d'argent, ils se cotisèrent tous selon leurs facultés, et lui apportèrent tout ce qu'ils avoient pu amasser. Sylla ne voulut pas recevoir cette contribution ; et, après avoir loué leur bonne volonté, et les avoir exhortés à bien faire, il s'embarqua et passa, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de la faction contraire qui avoient avec eux quatre cent cinquante cohortes de bonnes troupes. Mais les Dieux, par des signes certains et sensibles, lui promirent de grands succès ; car, dans un sacrifice qu'il

fit, dès qu'il fut arrivé à Tarente, on remarqua sur le foie de la victime, l'empreinte d'une couronne de laurier d'où pendoient deux bandelettes [33]. Peu de temps avant son passage, on avoit vu dans la Campanie, sur le mont Héphæon [34] deux boucs qui se battoient et qui faisoient les mêmes mouvements que des hommes qui combattent. Il est vrai que ce n'étoit qu'un vain fantôme, qui s'élevant peu à peu de la terre, se répandit dans les airs, semblable à ces spectres ténébreux qu'on voit quelquefois, et se dissipa ensuite, de manière qu'il disparut entièrement.

Peu de temps après, dans le même lieu, le jeune Marius et le consul Norbanus ayant amené contre Sylla deux puissantes armées, Sylla, sans avoir donné aucun ordre de bataille, sans avoir assigné aucun poste, les défit par la seule bonne volonté et par l'audace de ses troupes, et obligea Norbanus à se renfermer dans Capoue, après lui avoir tué sept mille hommes. Il écrit lui-même que ce premier succès fut cause que ses troupes, loin de se débander et de se retirer dans leurs villes, se maintinrent ensemble, et n'eurent plus que du mépris pour leurs ennemis, quoique fort supérieurs en nombre. Il rapporte de plus que, dans la ville de Sil-

ium (*a*), l'esclave d'un citoyen, nommé
'ontius, transporté de la fureur divine, vint
u-devant de lui, et l'assura qu'il venoit de
ι part de la déesse Bellone, lui annoncer
u'à cette guerre il seroit le plus fort et qu'il
emporteroit la victoire; mais que, s'il ne se
âtoit, le Capitole seroit brûlé; ce qui arriva
e jour même que cet esclave l'avoit prédit,
ui fut justement le 6 du mois appelé *Quin-
ilis*, et qui depuis a été appelé *Juillet*.

On raconte aussi que Marcus Lucullus,
ın des capitaines de Sylla, se trouva près de
'identia (*b*) avec seize cohórtes en présence
le l'ennemi qui en avoit cinquante. Il ne se
léfioit ni de la bonne volonté ni du courage
le ses soldats; mais comme la plupart étoient
ans armes [35], il balançoit d'engager le com-
ıat: il délibéroit donc sur le parti qu'il avoit à
ırendre, et différoit de donner le signal, lors-
u'un petit vent doux se leva tout-à-coup,
t enleva d'une prairie voisine une grande
uantité de fleurs qu'il porta sur les boucliers
t sur les casques de ses soldats où elles s'ar-
êtèrent et se placèrent d'elles-mêmes, si bien
u'ils parurent à leurs ennemis comme cou-

(*a*) Strabon place cette ville dans le pays des Peu-
éciens.

(*b*) Julia Fidentia, dans le Parmésan, entre Parme
et Plaisance.

ronnés de fleurs. Cette circonstance merveilleuse leur enfla tellement le courage, que, se regardant déjà comme victorieux, ils chargèrent fièrement les ennemis, les défirent, leur tuèrent dix-huit mille hommes, et se rendirent maîtres de leur camp. Marcus Lucullus étoit le frère de Lucullus, qui, quelques années après, vainquit Mithridate et Tigrane.

Sylla se voyant environné de plusieurs camps, et se sentant inférieur en forces, eut recours à la ruse, et tâcha de porter Scipion, l'un des consuls, à quelque accommodement, en lui faisant faire des propositions. Scipion les écouta. Il y eut entr'eux plusieurs entrevues et plusieurs conférences; mais Sylla éloignoit toujours la conclusion sur divers prétextes qu'il faisoit naître pour gagner du temps, faisant cependant pratiquer et corrompre les soldats de Scipion par les siens qui étoient faits et dressés à toutes sortes de ruses et de tromperies comme leur général. Car étant entrés dans le camp de Scipion, et s'étant mêlés avec les ennemis, ils gagnèrent d'abord ceux-ci par argent, ceux-là par promesses, et les autres par ces flatteries et ces insinuations engageantes qu'ils savoient employer. Enfin, Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluèrent les sol-

lats de Scipion, et ceux-ci leur rendirent leur salut et se joignirent à lui. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, avec ses vingt cohortes, comme les oiseleurs avec leurs oiseaux privés, en ayant attiré quarante dans ses filets, les emmena dans son camp. Sur quoi l'on rapporte que Carbon dit, « qu'il avoit à combattre en même temps le lion et le renard « qui habitoient dans l'âme de Sylla, mais « que le renard lui faisoit beaucoup plus de « mal et étoit plus dangereux que le lion ».

L'année suivante, le jeune Marius, qui étoit consul et qui avoit dans son camp quatre-vingt cinq cohortes, tâchoit d'attirer Sylla à une bataille près de la ville de Signium (*a*). Sylla, de son côté, étoit très-disposé à combattre, surtout ce jour-là, d'après le songe qu'il avoit eu la nuit précédente. Il lui sembla qu'il voyoit le vieux Marius, mort depuis quatre ou cinq ans, qui parloit à son fils Marius, et qui l'avertissoit, « de se donner « de garde du lendemain qui devoit lui être « funeste ». Brûlant donc d'impatience d'en venir aux mains, il envoya sur l'heure même à Dolabella, qui étoit campé un peu loin de lui, l'ordre de le venir joindre. Les ennemis se mirent entre deux et occupèrent le pas-

(*a*) Ville sur la voie Latine, à 13 milles de Rome.

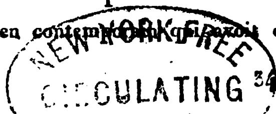
sage. Les soldats de Sylla accoururent pour les repousser et pour ouvrir des chemins à leurs camarades. Comme ils étoient déjà extrêmement fatigués de ce travail, il survint une grosse pluie qui les incommoda encore davantage. Leurs officiers allèrent alors trouver Sylla pour le prier de différer la bataille, lui montrant les soldats abattus par la fatigue, et couchés à terre sur leurs boucliers. Sylla se rendit enfin à leurs instances, quoiqu'avec beaucoup de peine, et donna l'ordre de se retrancher.

Ses soldats commençoient à peine à ouvrir les tranchées, lorsque Marius vint se présenter fièrement à cheval devant les palissades, dans l'espérance que, les surprenant en désordre, il les dissiperoit facilement. Mais dans ce moment, la fortune prit soin d'accomplir le songe de Sylla; car ses soldats animés par la colère, plantent leurs pieux sur le bord du fossé, mettent l'épée à la main, et vont charger les troupes de Marius avec de grands cris. Ces troupes ne soutinrent pas long-temps ce choc; elles furent bientôt renversées et mises en fuite avec un grand carnage. Marius lui-même s'enfuit à Preneste, où il trouva les portes fermées, mais on lui jeta de dessus la muraille une corde avec laquelle il se lia, et on l'enleva dans la ville.

Il y a pourtant d'autres auteurs, et de ce nombre est Fénestella (*a*), qui écrivent que Marius non seulement ne vit pas la bataille, mais qu'il n'en entendit pas même le bruit; car accablé de sommeil et de lassitude à cause de ses grandes veilles et de ses fatigues, il s'étoit jeté à terre sous un arbre après avoir donné le mot pour la bataille, et s'étoit si profondément endormi, qu'il ne fut réveillé qu'avec peine par le bruit que ses troupes faisoient en fuyant. Sylla écrit qu'il ne perdit que vingt-trois hommes dans ce combat, qu'il en tua vingt mille aux ennemis, et fit huit mille prisonniers. Il ne fut pas moins heureux du côté de ses lieutenants, Pompée, Crassus, Métellus, Servilius, qui tous sans aucune perte, ou du moins avec une perte très-légère, défirent de grandes armées; de sorte que le consul Papirius Carbo, qui étoit le principal chef et le plus fort appui du parti contraire, se déroba la nuit de son armée, et alla s'embarquer pour passer en Afrique.

Le dernier des combats de Sylla fut contre Télésinus le Samnite, qui, comme un athlète frais venant contre un adversaire déjà fatigué de plusieurs combats, pensa le renverser et triompher de lui aux portes mêmes de Rome.

(*a*) Historien contemporain, qui avoit écrit des Annales.



Ce Télésinus ayant ramassé assez de troupes avec un Appulien nommé Lamponius, se hâtoit de marcher à Preneste pour délivrer Marius qui y étoit assiégé. Mais voyant que Sylla et Pompée venoient à lui à grandes journées, l'un pour l'attaquer de front, et l'autre pour l'attaquer par derrière ; et ne pouvant ni avancer ni reculer sans se perdre, il prit son parti sur-le-champ en grand homme de guerre et en capitaine expérimenté, qui s'étoit souvent trouvé dans des occasions très-difficiles; car il décampa la nuit, et avec son armée il marcha droit à Rome. Il s'en fallut bien peu qu'il n'y entrât d'emblée, car elle étoit sans défense et sans gardes. Mais quand il fut à dix stades (*a*) de la porte Colline, il se contenta de passer la nuit devant ses murailles, se glorifiant en lui-même, et se promettant de grandes choses de ce qu'il avoit abusé tant de capitaines, et surtout deux généraux aussi habiles et d'une aussi grande réputation que Sylla et Pompée.

Le lendemain matin, les jeunes gens les plus distingués de Rome, montant à cheval viennent fondre sur lui. Il en tue un grand nombre, et entr'autres Appius Claudius, jeune homme plein de courage, et qui appartenoit à une des premières maisons de la

(*a*) Douze cent cinquante pas.

ville. Rome étoit remplie de trouble et d'effroi; toutes les rues pleines de femmes qui courant de tous côtés en jetant de grands cris, se regardoient déjà comme prises d'assaut.

Sur ces entrefaites, on voit arriver Balbus que Sylla avoit envoyé devant avec sept cents chevaux. Il ne s'étoit arrêté que le temps nécessaire pour faire reprendre haleine aux chevaux, et ayant rebridé sur-le-champ, il arrivoit très-à-propos pour arrêter l'ennemi. Un moment après paroît Sylla, qui ayant d'abord ordonné à ceux qui étoient arrivés les premiers de prendre un peu de nourriture, commence à les mettre en bataille. Dolabella et Torquatus le pressent et le conjurent de différer, et de ne pas s'exposer, avec des troupes fatiguées, à un danger où il y alloit de toute sa fortune. Ils lui représentent qu'il n'a pas affaire ici à un Carbon, à un Marius, mais aux Lucaniens et aux Samnites, c'est-à-dire, aux deux nations les plus mortelles ennemies des Romains, et en même temps les plus belliqueuses et les plus aguerries. Sylla les repoussa sans vouloir les écouter, et ordonna aux trompettes de sonner la charge quoique le jour fût fort baissé, car c'étoit vers la dixième heure (*a*). Dans ce combat un des plus rudes qu'on eût encore

(*a*) A quatre heures après midi.

donnés dans toute cette guerre, l'aile droite, que commandoit Crassus, eut l'avantage; mais Sylla voyant la gauche repoussée et fort maltraitée, vole à son secours, monté sur un cheval blanc plein d'ardeur et d'une vitesse extrême. Deux des ennemis l'ayant reconnu, levèrent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en apercevoit point; mais son écuyer les ayant vus, donna au cheval de son maître un coup de fouet qui hâta si heureusement sa course, que dans le moment les deux javelines rasèrent sa queue, et allèrent se planter en terre assez loin de là. On dit qu'il avoit une petite figure d'Apollon toute d'or, qu'il avoit apportée de Delphes, et qu'il la portoit dans son sein [36] à toutes les batailles; mais qu'en cette dernière, il la baisa avec beaucoup de piété, en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, après avoir élevé « l'heureux Cornélius Sylla au faîte de la « grandeur et de la gloire par tant de batailles « que vous lui avez fait gagner, l'avez-vous « remené aux portes de sa patrie pour le ren- « verser et pour le faire périr avec ses conci- « toyens » ?

Ayant ainsi imploré le secours d'Apollon, il se jeta au milieu de ses gens, conjura les uns, menaça les autres, et en retint plusieurs qui fuyoient. Mais enfin malgré ses efforts,

cette aile gauche fut entièrement défaite et mise en fuite, et lui-même obligé de gagner son camp avec les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses amis et de ses officiers les plus considérables. Un grand nombre même de ceux qui étoient sortis de la ville pour voir le combat, y périrent malheureusement, et furent foulés aux pieds par les hommes et par les chevaux; de sorte que l'on croyoit Rome déjà perdue, et que ceux qui tenoient Marius assiégé dans Preneste, furent sur le point de lever le siége; car quelques-uns des fuyards poussèrent jusque-là, et pressèrent Lucrétius Offella, qui commandoit à ce siége, de se retirer, parce que, disoient-ils, Sylla venoit d'être tué, et que les ennemis étoient maîtres de Rome. Mais la nuit étant déjà fort avancée, il arriva dans le camp de Sylla des courriers de la part de Crassus qui prioit qu'on lui envoyât à souper pour lui et pour ses soldats; parce qu'ayant vaincu les ennemis, il les avoit poursuivis jusqu'à la ville d'Antemna (*a*), et étoit campé devant eux.

Sylla apprenant cette nouvelle, avec ces circonstances que la plus grande partie des ennemis avoit péri dans le combat, et que le reste étoit investi, marcha à Antemna le lendemain à la pointe du jour. Comme il appro-

(*a*) Ville dans les pays des Sabins.

choit, trois mille des ennemis lui envoyèrent des hérauts pour lui demander quartier. Il leur répondit, « qu'il leur donneroit toute sorte de « sûreté, si, avant que de se venir rendre à lui, « ils faisoient au reste de ses ennemis quelque « mal considérable ». Ces trois mille hommes, se fiant à sa parole, se jetèrent sur leurs compagnons, et il y en eut plusieurs qui se tuèrent les uns les autres. Mais Sylla, ayant rassemblé tous ceux qui restoient, tant de ces trois mille que des autres, jusqu'au nombre de six mille, les enferma dans le Cirque, et en même temps il assembla le sénat dans le temple de Bellone.

Là il commence à haranguer, et pendant qu'il parle, ses soldats, à qui il avoit donné ses ordres, massacrent ces six mille malheureux qui étoient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes qu'on égorgeoit dans un lieu si étroit, devoient s'entendre de loin. Les sénateurs en furent effrayés, ne sachant ce que ce pouvoit être; mais Sylla, continuant son discours avec le même sang froid et le visage aussi assuré qu'auparavant, leur dit: « Qu'ils « devoient n'avoir attention qu'à ce qu'il leur « disoit, et ne pas se mettre en peine de ce « qui se passoit dehors; que le bruit qu'ils en- « tendoient venoit de quelques mauvais sujets « qu'il avoit ordonné de châtier ».

Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils ne s'étoient pas délivrés de la tyrannie, et qu'ils n'avoient fait que changer de tyran. Il y avoit même cette différence, que Marius ayant été difficile et cruel dès le commencement, n'avoit fait que se roidir davantage, sans que le pouvoir eût contribué à changer son naturel. Au lieu que Sylla, qui avoit d'abord usé avec modération de sa fortune, qui avoit donné cette opinion qu'on auroit en lui un chef qui favoriseroit les nobles, et protégeroit en même temps le peuple, qui dès sa jeunesse avoit aimé à rire et à se divertir, et qui enfin avoit paru porté à la pitié, jusqu'à verser facilement des larmes, étoit devenu tout d'un coup très-cruel. Et par ce grand changement, il donna lieu d'accuser les grands honneurs et les grandes fortunes, et de leur reprocher qu'elles ne permettent pas aux hommes de conserver leurs premières mœurs, mais qu'elles engendrent dans leur cœur l'emportement, la vanité, l'inhumanité et l'insolence. Il est vrai que, quant à ce point de savoir, si c'est un mouvement et un changement de la nature que la fortune produise, ou plutôt si ce n'est qu'un simple développement d'une méchanceté cachée, à qui la grande autorité et la grande fortune donnent la licence de se ma-

nifester, c'est dans une autre sorte de traité qu'il en faut faire la recherche.

Sylla ayant donc commencé à faire couler le sang, ne mit plus de bornes à ses cruautés. Il y eut même une infinité de gens qui, n'ayant jamais rien eu à démêler avec lui, furent les victimes des haines particulières, car il les sacrifioit au ressentiment de ses amis et de tous ceux qui l'entouroient. Sur-quoi un jeune Romain, nommé Caïus Métellus, eut l'audace de lui demander en plein sénat, « quelles « bornes il mettoit à leurs maux, et jusqu'où « il avoit résolu de les pousser, afin qu'ils « sussent au moins en quel temps ils pour-« roient espérer de voir la fin de leurs mi-« sères ; car, continua-t-il, nous ne vous de-« mandons pas de sauver ceux que vous avez « résolu de faire mourir, nous vous deman-« dons seulement de tirer d'inquiétude et de « crainte ceux que vous avez résolu de sau-« ver ». Sylla lui ayant répondu, « qu'il ne « savoit pas encore ceux qu'il sauveroit », Métellus lui répartit, « nommez-nous donc « ceux que vous voulez perdre ». C'est aussi ce que je ferai, repliqua brusquement Sylla. Mais quant à la dernière repartie, plusieurs la donnent à un certain Aufidius, un des flatteurs et des complaisants de Sylla.

D'abord Sylla fit une proscription de qua-

tre-vingts citoyens, sans la communiquer à aucun des magistrats. Comme il vit que tout le monde en étoit indigné, il laissa passer un jour, et dès le lendemain il en proscrivit deux cent vingt autres, et autant encore dans une troisième proscription. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit : « qu'il avoit proscrit « tous ceux dont il avoit pu se souvenir, et « que ceux qu'il avoit oubliés, il les proscri- « roit à mesure qu'ils lui reviendroient dans la « mémoire ». A l'égard de ceux qui avoient reçu chez eux ou sauvé un proscrit, la mort étoit le salaire de cette humanité si naturelle à l'homme, sans excepter même celui qui auroit sauvé un frère, un fils, un père ; et au contraire, ceux qui avoient tué un proscrit, recevoient pour prix de chaque homicide deux talents (*a*), fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père.

Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il déclara infâmes les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens. Et ces placards de proscription n'étoient pas seulement affichés dans Rome, mais encore dans toutes les villes d'Italie. Il n'y avoit ni temples des Dieux, ni maison paternelle, ni foyer domestique consacré à l'hospitalité qui

(*a*) Environ 9,877 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

mît à couvert du fer homicide. Tout étoit souillé de sang. On tuoit les maris dans le sein de leurs femmes, et les enfants entre les bras de leurs mères. Et ceux qui étoient sacrifiés ou à la colère ou à la haine, n'égaloient point le nombre de ceux qui étoient égorgés pour leurs richesses. Les meurtriers pouvoient fort bien dire : « Celui-ci, c'est sa « belle et grande maison qui l'a fait mourir; « celui-là, ce sont ses beaux jardins; cet au« tre, ce sont ses magnifiques thermes ».

On raconte qu'un citoyen romain, nommé Quintus Aurélius, homme qui ne se mêloit d'aucune affaire, et qui croyoit n'avoir d'autre part à ces misères publiques, que celle qu'il y prenoit naturellement par la compassion qu'il avoit de ceux qui les souffroient, étant allé un jour à la place romaine, s'arrêta par curiosité à lire dans l'affiche les noms des proscrits; qu'y ayant trouvé le sien, il s'écria : « Ah, malheureux que je suis, c'est « ma maison d'Albe qui me poursuit [37] » ! Il avoit fait à peine quelques pas, qu'il fut massacré par un homme qui le cherchoit.

Cependant Marius, ayant été pris, se tua lui-même [38]; et Sylla, étant entré dans Preneste, s'occupa d'abord à faire le procès à ses habitants l'un après l'autre, et à les faire mourir avec quelque forme de justice. Trouvant

ensuite que ces formalités étoient trop longues, et qu'il n'avoit pas le temps de les observer, il les fit tous conduire à un même lieu, au nombre de douze mille, et les fit égorger devant lui. Il n'y eut que son hôte seul à qui il voulut sauver la vie; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme digne des plus grands éloges, « que jamais il « n'auroit l'obligation de son salut au bour« reau de sa patrie »; et s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il périt ainsi volontairement avec eux. Mais une chose plus étrange et plus inouie, c'est ce que Sylla fit en faveur de Catilina. Ce scélérat avoit tué son frère avant que cette guerre civile fût terminée. Alors, voulant profiter de ces proscriptions pour couvrir son crime, il pria Sylla de mettre le défunt au nombre des proscrits, comme s'il étoit encore vivant, ce que Sylla lui accorda sans peine. Catilina pour marquer sa reconnoissance, alla sur l'heure tuer un certain Marcus Marius qui étoit du parti contraire, et lui porta sa tête devant tout le monde au milieu de la place publique où il étoit assis sur son tribunal. Après quoi, s'approchant du vase d'eau lustrale qui étoit à la porte du temple d'Apollon [39], il y lava ses mains, et les nettoya du sang dont elles étoient souillées.

Outre ces meurtres, il y avoit encore d'au-

tres choses dont tout le monde étoit fort affligé. Il se nomma et se déclara lui-même dictateur, rétablissant pour lui cette dignité qui depuis cent vingt ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, et un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de bâtir des villes, d'en ruiner et saccager d'autres, d'ôter les royaumes et de les donner à qui il voudroit. Il vendoit à l'encan les biens qu'il avoit confisqués, et y présidoit lui-même avec tant de fierté et d'insolence, assis sur un tribunal, que les adjudications qu'il en faisoit, paroissoient plus insupportables que les confiscations mêmes. Car il donnoit souvent à des femmes débauchées, à des musiciens, à des farceurs et à des esclaves qui avoient gagné la liberté par leurs crimes, des provinces ou les revenus de villes entières. Il y en avoit à qui il donnoit des femmes, et les leur faisoit épouser malgré elles. Voulant, à quelque prix que ce fût, faire alliance avec le grand Pompée, il le porta à répudier la femme qu'il avoit, et lui fit épouser Emilie, fille de Scaurus et de sa fille Métella, qu'il arracha à Manius Glabrio, quoiqu'elle fût enceinte; mais cette jeune femme mourut en couches dans la maison de ce second mari.

Lucrétius Ofella, celui qui avoit assiégé

ot pris Marius dans Preneste, demandoit et poursuivoit le consulat. Sylla lui défendit d'abord d'y prétendre; mais voyant que, malgré sa défense, se sentant appuyé et favorisé du peuple, il étoit descendu à la place où il continuoit sa brigue, il envoya un des centurions qui étoient toujours autour de lui pour exécuter ses ordres, et le fit tuer devant tout le monde, étant assis sur son tribunal dans le temple de Castor et de Pollux, et regardant d'en haut ce meurtre. Les assistants se saisirent d'abord du centurion, et le menèrent devant le tribunal avec un grand tumulte. Sylla leur ordonna de faire silence, leur déclara que ce meurtre avoit été fait par son ordre, et leur commanda de relâcher le meurtrier.

Environ vers ce temps-là, et au commencement de l'année (*a*), il triompha de l'Asie, de la Grèce et du Pont. Son triomphe fut superbe et magnifique par sa pompe et par ses richesses, et encore plus par la nouveauté des dépouilles royales qui y furent portées. Mais ce qui l'orna davantage, et qui rendit ce spectacle infiniment plus beau, ce furent les bannis; car les plus illustres et les premiers personnages de Rome suivoient son

(*a*) L'an de Rome 672, soixante-dix-neuf ans avant l'ère chrétienne.

char couronnés de fleurs, et appeloient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devoient leur retour dans leur patrie, et le bonheur de revoir leurs femmes et leurs enfants. Toute la pompe du triomphe étant passée, il se rendit à l'assemblée du peuple; et dans le discours qu'il fit selon la coutume, pour rendre compte de sa conduite, il n'étala pas avec moins d'empressement et de faste toutes les faveurs qu'il avoit reçues de la fortune, que ses actions d'éclat, et finit en ordonnant qu'à l'avenir on lui donneroit le surnom d'*heureux*. Car c'est ce que signifie en leur langue l'épithète *felix* que l'on a ajoutée à son nom. Et lui-même en écrivant aux Grecs ou en traitant avec eux d'affaires, se nommoit *Epaphrodite*, comme qui diroit *favori de Vénus*. Encore aujourd'hui dans les inscriptions des trophées qui sont parmi nous, on lit *Lucius Cornelius Sylla Epaphroditus.* Métella sa femme étant accouchée de deux jumeaux, d'un fils et d'une fille, il appela le fils, *Faustus*, et la fille, *Fausta*, parce que les Romains appellent *faustum* ce qui est heureux et de bon augure.

Mais la plus grande preuve qu'on puisse donner, qu'il avoit infiniment plus de confiance en sa fortune qu'en ses exploits, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers

d'hommes, après avoir introduit dans la république des nouveautés si étranges et des changements si inouis, il eut pourtant l'audace de se démettre volontairement de la dictature (a), et de remettre entre les mains du peuple le pouvoir d'élire les consuls. Et il ne se trouva point aux comices pour l'élection; mais il se promena dans la place comme simple particulier, se livrant à tout citoyen qui auroit voulu mettre la main sur lui pour lui demander raison de sa conduite.

Dès la première élection qui suivit sa démission, il eut le déplaisir de voir d'abord que tous les suffrages alloient contre sa volonté se déclarer en faveur de Marcus Lépidus, homme hardi et entreprenant, et son mortel ennemi. En effet, il fut nommé consul le premier, non à cause de son mérite, mais par l'appui et la protection de Pompée, que le peuple vouloit obliger. Comme Pompée s'en retournoit de l'assemblée tout fier de la victoire qu'il venoit de remporter, il l'appela et lui dit : « Jeune homme, tu viens de faire « un beau chef-d'œuvre, d'avoir fait nommer « Lépidus avant Catulus, le plus méchant, « et le plus emporté de tous les hommes, avant « le plus sage et le plus vertueux de nos con« citoyens 40. Je t'avertis qu'il n'est plus temps

(a) L'an de Rome 675.

« que tu t'endormes après avoir fortifié con-
« tre toi un adversaire si dangereux ». Ces paroles de Sylla furent une véritable prophétie ; car bientôt après, Lépidus se porta aux plus grandes insolences, et suscitant une nouvelle guerre civile, il prit les armes contre Pompée.

Sylla ayant consacré à Hercule la dîme de tous ses biens, donna au peuple des festins magnifiques. Il y avoit une si grande abondance, ou plutôt une si grande profusion de mets, qu'on étoit obligé de jeter tous les jours dans le Tibre une prodigieuse quantité de viandes, et qu'on y servoit du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances qui durèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant qu'elle fut malade, les prêtres défendirent à Sylla de la voir, et lui ordonnèrent de ne pas exposer sa maison à être souillée par un deuil ; c'est pourquoi il lui envoya une lettre de divorce, et la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Sa superstition lui fit observer en cela très-exactement et à la rigueur tout ce que la loi ordonne. Mais il viola d'un autre côté celle qu'il avoit établie lui-même pour mettre des bornes aux frais des funérailles ; car il n'épargna aucune dépense pour rendre très-magnifiques celles de Mé-

tella. Il viola encore tous les réglements qu'il avoit faits pour réformer l'excessive dépense des repas, et pour y rétablir l'ancienne simplicité, car il passoit les journées dans les festins et dans les débauches pour se consoler de son deuil.

Quelques mois après, il se donna un combat de gladiateurs ; et comme alors les places du théâtre n'étoient pas encore marquées, et que les hommes et les femmes y étoient confondus sans aucune distinction, Sylla se trouva assis près d'une jeune femme trèsbelle et d'une grande naissance. Elle étoit fille de Messala, sœur de l'orateur Hortensius, se nommoit Valerie, et venoit de faire divorce avec son mari. Cette femme s'approchant de Sylla par derrière, appuya doucement sa main sur lui, arracha un poil de sa robe, et s'en retourna à sa place. Sylla l'ayant regardée avec surprise : « Seigneur, lui dit-« elle, ce n'est pas pour vous manquer de « respect, mais c'est que je voudrois avoir « quelque part à la fortune qui vous accom-« pagne ».

Cette parole ne déplut point à Sylla, au contraire, il parut qu'elle le flatta agréablement; car il envoya lui demander son nom, sa famille et son état. Depuis ce moment, ce ne furent qu'œillades réciproques, regards

tendres et sourires d'intelligence qui se terminèrent par des conventions de mariage. En quoi Valerie ne mérite peut-être aucun reproche; mais pour Sylla, il est digne de blâme, car, quoique Valerie fût très-vertueuse, et de noble maison, le désir de l'épouser naquit en lui d'une cause peu sage et peu honnête; car il se laissa vaincre comme un jeune homme sans expérience, par des regards affectés et par des cajoleries, qui allument ordinairement dans le cœur les passions les plus honteuses et les plus brutales. Cependant, quoiqu'il eût dans sa maison une femme aussi belle, il ne laissoit pas d'entretenir toujours des commerces infâmes avec des comédiennes, des joueuses d'instruments, et des farceurs, buvant avec eux dès le matin, couché sur de simples matelas. Ceux qui avoient alors le plus de pouvoir sur son esprit, et qui le gouvernoient entièrement, c'étoient le comédien Roscius, l'archimime Sorix, et Métrobius qui jouoit les rôles de femmes [41]; et quoique ce dernier fût déjà vieux, Sylla continuoit de l'aimer, et ne rougissoit pas de l'avouer.

Cette dissolution et ces débauches continuelles augmentèrent et rendirent enfin incurable une maladie qui n'étoit dans ses commencements que très-légère. Il fut long-temps sans s'apercevoir qu'il avoit dans le corps un

abcès qui, ayant peu à peu pourri ses chairs, y engendra une si grande quantité de poux, que, quoiqu'on en ôtât jour et nuit, ce qui étoit détruit n'étoit rien en comparaison de ce qui s'en reproduisoit sans cesse. Ses habits, ses bains, les linges dont on l'essuyoit et sa table même étoient comme inondés du flux intarissable de cette vermine, tant elle sortoit avec abondance. Il étoit obligé de se jeter dans l'eau plusieurs fois le jour pour laver et nettoyer ce misérable corps; mais tout cela étoit inutile; car le changement de sa chair en cette pourriture surmontoit ses efforts par sa promptitude, et la quantité effroyable de cette vermine résistoit à tous les bains.

On dit que, parmi les anciens, Acastus, fils de Pélias, et parmi ceux qui approchent plus de notre temps, le poète Alcman, Phérécide le Théologien, Callisthène d'Olympe qui fut gardé dans une étroite prison, et Mucius qui fut si habile jurisconsulte, moururent de la même maladie. Et s'il faut en citer d'autres qui, véritablement, ne se sont distingués par rien de louable ni d'honnête, mais qui n'ont pas laissé de se rendre célèbres, on ajoutera à ce nombre cet esclave fugitif, nommé Eunus (*a*), Syrien de nation, qui le

(*a*) Florus fait un beau portrait de ce fourbe, liv. iij, chap. 19.

premier alluma dans la Sicile le flambeau de la guerre appelée *la guerre des esclaves*, et qui, ayant été pris et mené à Rome, y mourut de la maladie pédiculaire.

Pour Sylla, non seulement il prévit sa mort, mais il en écrivit et en avertit même en quelque sorte ; car deux jours avant son trépas, il acheva le vingt-deuxième livre de ses commentaires, où il dit que les Chaldéens lui avoient prédit qu'après avoir vécu très-honorablement, il mourroit dès qu'il seroit arrivé au comble de la prospérité. Il ajoute que son fils, qui étoit mort peu de temps avant Métella, lui étoit apparu en songe, vêtu d'une méchante robe ; et que s'étant approché, il lui avoit dit : « Mets fin à tes « desseins et à tes travaux, et viens avec moi « te rendre auprès de ma mère Métella, pour « vivre désormais avec elle en repos et libre « de tout soin ».

Malgré ce songe, il ne laissa pas de s'entremettre des affaires publiques. Car dix jours encore avant sa mort, il apaisa une sédition qui s'étoit élevée dans la ville de Dicéarchie (*a*), et donna à ses habitants des lois et des réglements pour leur police. La veille même du jour qu'il mourut, sur ce qu'on lui

(*a*) Ville de la Campanie, autrement Putcoli, Pozzuol.

dit que le questeur Granius différoit de payer à la république de grandes sommes qu'il lui devoit, et qu'il attendoit sa mort pour en frustrer le trésor public, il le fit venir dans sa chambre, ordonna à ses domestiques de se jeter sur lui, et de l'étrangler en sa présence; et à force de crier et de se tourmenter après lui, il fit crever son abcès, et rendit beaucoup de sang. Cet épuisement ayant entièrement abattu ses forces, il passa la nuit dans une agonie fort douloureuse, et mourut le lendemain laissant de Métella deux enfants encore fort jeunes. Après sa mort, Valérie accoucha d'une fille qui fut appelée *Posthuma*, car les Romains appellent *posthumes* les enfants qui naissent après la mort de leur père.

Dès qu'il eut rendu l'esprit, plusieurs Romains allèrent promptement trouver le consul Lépidus, et se liguèrent avec lui pour empêcher qu'on ne lui fît les obsèques honorables qui étoient dues à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût sujet de se plaindre de lui, car il étoit le seul de tous les amis de Sylla qu'il eût oublié dans son testament, écartant les uns par son crédit et par ses prières, et les autres par ses menaces, fit porter le corps à Rome, et donnant une entière sûreté à son convoi, lui fit rendre tous les honneurs et toutes les distinctions

convenables. On dit que les femmes apportèrent une si grande quantité d'aromates, que, sans toucher à ceux qu'on portoit dans deux cent dix grandes corbeilles, on fit avec du cinamome, et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle et celle d'un licteur qui portoit devant lui les faisceaux.

Le jour des funérailles, le temps fut si couvert dès le matin, qu'on attendoit à tous moments une grosse pluie, ce qui fit qu'on n'enleva le corps que fort tard, vers la neuvième heure (a). Mais il ne fut pas plutôt emporté, qu'il s'éleva heureusement un vent très-fort qui souffla le bûcher, et qui y alluma une si grande flamme, que le corps fut entièrement consumé avant la pluie. Mais dès que le feu commença à s'éteindre, et les cendres du bûcher à s'affaisser, alors il tomba une grosse pluie qui dura jusqu'à la nuit; de sorte qu'il parut que la fortune voulut demeurer avec lui jusqu'à la fin pour achever ses obsèques. Son tombeau est dans le Champ de Mars, et l'on prétend qu'il fit lui-même l'épitaphe qu'on y a mise, dont le sens est que, « Jamais ni ami ne lui a fait tant « de bien, ni ennemi tant de mal, qu'il ne « l'ait rendu avec usure ».

(a) A trois heures après midi.

FIN DE LA VIE DE SYLLA.

COMPARAISON

DE LYSANDRE ET DE SYLLA.

Après avoir écrit la vie de Sylla, comparons maintenant le Romain avec le Grec. Ils ont d'abord cela de commun, que l'un et l'autre n'ont tiré que d'eux-mêmes le commencement de leur élévation et de leur grandeur. Mais Lysandre a cela de particulier, que tous les emplois et tous les commandements qu'il a eus, il les a obtenus de la pure et franche volonté de ses concitoyens qui étoient dans un état paisible et tranquille, qu'il n'a rien emporté par la force, et qu'il ne s'est point agrandi contre les lois; car,

Dans la sédition, les plus méchants s'élèvent.

Comme cela arriva alors dans Rome, où le peuple étant corrompu, et le gouvernement fort malade, il s'éleva de tous côtés des gouverneurs qui la tyrannisèrent. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Sylla soit parvenu à la domination dans une ville où l'on voit les Métellus chassés par les Glaucias et les Saturninus, les fils des consuls égorgés

en pleine assemblée du peuple, les soldats achetés et la force des armes acquise au prix de l'or et de l'argent, et les lois établies par le fer et par la flamme, qui épouvantent et font taire les prudents et les sages qui voudroient s'y opposer.

Ce que je dis là, n'est point pour blâmer celui qui, dans un si grand désordre, a trouvé le moyen de se rendre le plus grand. C'est seulement pour faire voir que je ne prends pas pour un indice sûr de la plus haute vertu, d'avoir su devenir le premier dans une ville si dépravée; et qu'au contraire, celui qu'une ville aussi bien policée et aussi sage que Sparte envoyoit si souvent à la tête de ses armées, et à qui elle confioit les affaires les plus difficiles et les plus importantes, étoit certainement le meilleur entre les meilleurs, et le premier entre les premiers. Aussi l'un ayant remis plusieurs fois son autorité à ses concitoyens, fut forcé plusieurs fois de la reprendre, parce que la vertu, dans laquelle seule consiste toujours la prééminence, étoit toujours la même en lui. Au lieu que l'autre, ayant été nommé général d'armée une première fois, retint dix ans l'autorité militaire, se nommant lui-même, tantôt consul, tantôt proconsul, tantôt dictateur, et toujours tyran.

FIN

Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, tâcha aussi de changer la forme lu gouvernement à Sparte; mais ce fut avec plus de douceur que Sylla, et plus confornément aux lois de sa patrie. Car il n'employa pas les armes, mais la persuasion; et il ne chercha point à tout bouleverser et à tout enverser à la fois, comme Sylla, mais il âcha de corriger et de redresser l'établissenent des rois qui lui paroissoit avoir besoin l'une grande réforme; et peut-être étoit-il plus juste et plus naturel, que le plus ver-ueux parmi les vertueux régnât dans une ville qui commandoit à toute la Grèce, non i cause de la noblesse, mais à cause de sa vertu. Car, comme le chasseur ne cherche pas ce qui vient d'un chien, mais le chien nême, ni l'écuyer ce qui vient d'un cheval, nais bien le cheval; car si d'un cheval il en venoit un mulet, qu'en feroit-il? de même le politique s'éloigneroit entièrement de son out, et commettroit une faute capitale, si, ur le roi qu'il veut donner à son peuple, il s'informoit non pas quel il est né, mais seuement de qui il est né. Aussi les Spartiates ont-ils chassé du trône plusieurs rois, parce qu'ils n'avoient pas les vertus royales, et qu'ils étoient vicieux et d'une nullité absolue. Car plus le vice se trouve avec la noblesse,

plus il est honteux et difforme ; et la vertu ne tire pas son lustre et son éclat de la naissance, mais de son propre fond.

Pour ce qui est des injustices, ils en commirent tous deux de fort grandes ; mais l'un pour ses amis, et l'autre contre ses amis ; car on convient que Lysandre commit les plus grandes fautes pour favoriser ses créatures, et qu'il ne se porta à tant de meurtres que pour leur procurer les plus grands établissements, et pour les rendre rois, ou plutôt tyrans de leur patrie. Au lieu que Sylla, par envie et par jalousie, tâcha d'ôter à Pompée son armée, et à Dolabella le commandement des troupes de mer, qu'il lui avoit donné lui-même ; et parce que Lucrétius Ofella, après lui avoir rendu de très-grands services, briguoit le consulat, il le fit égorger à ses yeux, inspirant ainsi à tous les hommes, par le meurtre de ses amis, une crainte et une terreur inexprimable.

De plus, l'empressement qu'ils ont témoigné l'un et l'autre pour les voluptés et pour les richesses, marque dans l'un le bon prince, et dans l'autre le tyran. Car Lysandre, dans une aussi grande puissance, dans une autorité aussi pleine que la sienne, ne paroît pas avoir commis aucune intempérance ni aucune dissolution de jeune homme ; mais au contraire,

a évité autant qu'aucun autre ce reproche
ui ne trouve que trop souvent son appli-
ation,

Lions dans leur maison, et renards en public.

'ant la vie qu'il mena toujours étoit tempé-
ante, sage et véritablement digne de Sparte.
u lieu que Sylla ne put jamais être forcé à
onner aucunes bornes à ses plaisirs, ni dans
es jeunes années par la pauvreté, ni dans ses
ieux jours par son grand âge; mais il don-
oit les plus belles ordonnances à ses conci-
oyens sur le mariage et sur la continence, lors-
ue, comme Salluste l'écrit, il passoit sa vie
ans les amours les plus infâmes et dans les
dultères les plus criminels.

Par ses débauches, il épuisa tellement le
résor public, et rendit Rome si pauvre, qu'il
ut obligé de vendre aux villes amies et alliées
es Romains, le privilége de se gouverner par
eurs propres lois, et d'être entièrement libres
t indépendantes, quoique dans le même
emps il confisquât les biens des maisons les
lus grandes et les plus riches, qu'il vendoit
ous les jours à l'encan.

Mais ces grandes dépenses, qu'il faisoit
our ses débauches, n'étoient encore rien au
rix de ce qu'il donnoit et jetoit à ses bouf-
ons et à ses flatteurs. Car, quel compte,

quelle modération, quelle épargne peut-on attendre de lui, dans ses festins particuliers et dans ses largesses privées, lorsqu'en public et au milieu du peuple qui l'environne, faisant vendre les biens d'une des plus riches maisons de Rome, on voit qu'il les fait adjuger presque pour rien à un de ses amis, et qu'un autre y ayant mis une enchère, comme le crieur la publioit, il s'en fâcha très-fort, et s'écria : « Citoyens, c'est me faire le dernier « outrage, et me traiter trop tyranniquement, « que de m'empêcher de distribuer à qui il me « me plaît des dépouilles qui m'appartien- « nent ». Bien loin de cela, Lysandre, en envoyant à ses concitoyens l'argent du butin qu'il avoit fait, y ajouta celui qu'il avoit reçu en son particulier. Ce n'est pas que je loue cette action; car peut-être qu'il fit plus de mal à Sparte par tout l'argent dont il la remplit, que Sylla n'en fit à Rome par tout celui dont il l'épuisa. Je donne cela comme une preuve du peu de cas que ce personnage faisoit des richesses. Mais ils ont chacun quelque chose de bien singulier par rapport à leur ville. Car Sylla, qui étoit d'une intempérance effrénée et d'une dépense sans bornes, rendit pourtant les Romains sages et réglés. Et Lysandre remplit sa ville des vices dont il étoit exempt : de sorte qu'ils firent tous deux une

très-grande faute, l'un en se rendant moins bon que ses propres lois, et l'autre en rendant ses concitoyens moins bons que lui-même; car il enseigna à Sparte à avoir besoin des choses dont il avoit fort bien appris à se passer. En voilà assez pour ce qui regarde la politique.

Quant aux expéditions de guerre, aux combats, aux grands exploits, au nombre des trophées et à la grandeur des périls, Sylla est sans doute hors de toute comparaison. Car Lysandre n'a gagné que deux batailles navales; je veux bien lui tenir compte encore de la prise d'Athènes; car, quoique cette affaire n'ait pas été fort difficile dans l'exécution, la gloire en a été pourtant fort éclatante. Et pour ce qui se passa dans la Béotie et à Haliarte, il y eut peut-être un peu de malheur; mais ce fut certainement une grande imprudence de n'avoir pas attendu le gros renfort des troupes du roi qui lui venoit de Platée, et qui étoit sur le point d'arriver, et de s'être laissé emporter mal à propos à sa colère et à son ambition, en donnant tête baissée contre les murailles d'une ville, où il fut défait honteusement par quelques méchantes troupes qui vinrent à faire une sortie. Il fut tué en cette occasion, mais ce ne fut ni comme un Cléombrotus qui mourut

à la bataille de Leuctres, en faisant tête aux ennemis qui le pressoient fort vivement, ni comme un Cyrus (*a*), ni comme un Epaminondas qui reçut un coup mortel en ramenant à la charge ses gens qui avoient été repoussés, et en leur assurant la victoire. Ces grands hommes moururent comme doivent mourir les rois et les capitaines. Au lieu que Lysandre mourut comme un enfant perdu et comme un aventurier; et par sa mort, il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raison de ne vouloir jamais combattre contre des murailles[42] d'où l'homme le plus brave peut être tué, je ne dis pas par le plus vil soldat, mais par un enfant ou par une femme, comme on dit qu'Achille fut tué aux portes de Troie par l'efféminé Pâris. Mais tant de batailles rangées où Sylla a remporté les plus glorieuses victoires, tant de milliers d'hommes qu'il a tués, peuvent à peine se nombrer. Il a pris par deux fois Rome même, et il s'est rendu maître du Pirée, non par la famine, comme Lysandre, mais par la force, en chassant de la terre ferme Archélaüs par plusieurs grands combats, et en le réduisant à sa flotte et à ses troupes de mer.

Que si l'on considère les ennemis qu'ils ont

(*a*) Cyrus le jeune, tué dans la bataille qu'il livra à son frère Artaxerxe. *A. L. D.*

eus tous deux à combattre, ils ne peuvent non plus être comparés. En effet, ne regardera-t-on pas toujours comme un ébattement et comme un jeu le combat naval où Lysandre battit un Antiochus qui n'étoit que le pilote d'Alcibiade, et peut-on lui tenir grand compte d'avoir trompé et abusé un Philoclès, harangueur des Athéniens, « homme sans « nom, et dont la langue bien affilée faisoit « tout le mérite » ; un Antiochus, un Philoclès, dis-je, que ni Mithridate n'auroit daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses licteurs? Au lieu que, pour ne pas nommer ici tous les rois, princes, consuls, préteurs, capitaines et tribuns, que Sylla eut à combattre, qui jamais a été plus terrible et plus redoutable parmi les Romains que Marius; plus puissant parmi les rois que Mithridate; plus brave et plus belliqueux parmi les peuples d'Italie que Lampronius et Télésinus? Sylla cependant chassa le premier, subjugua le second, et tua les deux autres.

Mais ce qui, à mon avis, est au-dessus de tout, et qui est infiniment plus glorieux à Sylla, c'est que Lysandre ne fit tous ses exploits, et n'eut tous ses grands succès qu'avec le secours de sa patrie, au lieu que Sylla banni, persécuté de ses ennemis, dans le

temps qu'on chassoit sa femme, qu'on brûloit et qu'on détruisoit sa maison, et que l'on mettoit à mort ses amis, combattoit au milieu de la Béotie contre une multitude innombrable d'hommes, exposoit sa personne aux plus grands dangers pour le service de son pays, et élevoit un trophée que le temps a abattu, mais dont il n'effacera jamais la mémoire. Mithridate eut beau lui offrir son alliance et le presser d'accepter des troupes et de l'argent pour aller s'opposer à ses ennemis, jamais il ne lui dit une parole gracieuse, jamais il ne daigna lui parler ni lui prendre la main, qu'il n'eût entendu de sa bouche qu'il abandonneroit l'Asie, qu'il livreroit ses vaisseaux, et qu'il rendroit la Bithynie et la Cappadoce à leurs rois légitimes : action la plus grande que Sylla ait jamais faite, et qui procède d'un grand fonds de générosité et de magnanimité; car il préféra l'intérêt public à son propre intérêt, et comme ces chiens nobles et généreux, il ne voulut jamais lâcher prise que son ennemi ne se reconnût vaincu; et c'est ensuite qu'il courut venger ses injures particulières.

Ce qu'ils firent encore l'un et l'autre à Athènes, est d'un poids considérable pour faire juger de leurs mœurs. Sylla s'en étant rendu maître lorsqu'elle lui faisoit la guerre

pour l'accroissement de la grandeur et de la puissance de Mithridate, lui rendit pourtant sa liberté et ses lois; et Lysandre, la trouvant dépouillée de l'empire glorieux qu'elle exerçoit, non seulement n'en eut point pitié, mais lui ôta son gouvernement populaire, et la soumit aux plus cruels et aux plus injustes de tous les tyrans. Enfin, il paroît que nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité, quand nous dirons que Sylla a fait de plus grandes actions, et a eu de plus grands succès, et que Lysandre a fait de moins grandes fautes; et que nous donnerons au Grec le prix de la tempérance et de la sagesse, et au Romain celui de la capacité pour la guerre, et de la valeur.

FIN DE LA COMPARAISON DE LYSANDRE ET DE SYLLA.

NOTES.

[1] Il s'agit de P. Cornélius Rufinus, qui fut en effet deux fois consul, la première fois l'an de Rome 463, deux cent quatre-vingt-huit ans avant l'ère chrétienne, et la seconde, treize ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 476; il fut chassé du sénat deux ans après par les censeurs Q. Fabricius Luscinus et C. Æmilius Papus. Velleius Paterculus assure que Sylla étoit le sixième descendant de ce Rufinus. *Sextus à Cornelio Rufino, qui bello Pyrrhi inter celeberrimos fuerat duces*; et cela peut fort bien être; car du premier consulat de Rufinus jusqu'à la première campagne de Sylla, il y a cent quatre-vingt-huit ans.

[2] C'est ce que Velleius a voulu faire entendre lorsqu'il a écrit, *cum familiæ ejus (Syllæ) claritudo intermissa esset.* Chose assez remarquable, qu'une faute, qui nous paroît aujourd'hui si légère, ait tenu dans la bassesse, pendant six générations, les descendants d'un homme qui avoit été deux fois consul, et qui avoit été honoré de la dictature.

[3] *Sylla* signifie *couperosé, boutonné.* Ce nom fut apparemment tiré de quelque ancien mot latin, qui signifioit un rouge blanchâtre; mais j'avoue que ce mot m'est inconnu.

[4] Les éditeurs d'Amyot observent que ce n'est pas le caractère mais la personne ou le physique dont Plutarque parle, en disant que pour le peindre il doit être permis d'emprunter de pareils traits, quand il s'agit d'un homme tel que Sylla. *A. L. D.*

[5] Ce passage est important. Il y a dans le texte, ἔτι δὲ ἡγούμενος ἔλαττον αὐτοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν.

« Cependant faisant réflexion que Sylla étoit moins « envié que lui ». Ce qui paroît de très-mauvais sens; car de ce que Sylla auroit été moins envié que lui, il ne s'ensuivoit pas de là qu'il ne pût lui être suspect. Sylla auroit fort bien pû être moins envié que lui, et lui faire pourtant de l'ombrage. Plutarque dit une chose bien plus sensée, et j'ai suivi la correction du savant Petau, qui, dans ses notes sur la vingt-unième oraison de Thémistius, a corrigé, ἔτι δὲ ἡγούμενος ἐλάττονα τοῦ φθονεῖσθαι τὸν Σύλλαν. « Cependant faisant réflexion que Sylla étoit trop petit pour être « envié ». L'envie ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé : Marius se reproche donc de porter envie à Sylla, qui n'étoit pas un homme assez considérable pour être envié. En effet, il y avoit de la bassesse et de la honte pour un homme comme Marius, de porter envie à Sylla, qui n'avoit encore rien fait de bien grand, et qui dût lui attirer l'envie.

6 Le passage d'Euripide que Plutarque désigne ici, est dans ses *Phœnisses*, v. 534. Les vers sont si beaux, que le lecteur sera bien aise de les trouver ici. C'est Jocaste qui parle à son fils Etéocle.

Τί τῆς κακίστης δαιμόνων ἐφίεσαι.
Φιλοτιμίας, παῖ, μὴ σύγ', ἄδικος ἡ θεός.
Πολλοὺς δ' ἐς οἴκους καὶ πόλεις εὐδαίμονας,
Εἰσῆλθε, κ'ἀξῆλθ' ἐπ' ὀλέθρῳ τῶν χρωμένων.

« Pourquoi te livres-tu, mon fils, à l'ambition, la « plus pernicieuse de toutes les déesses? Ne le fais « pas, je t'en conjure, c'est un démon très-injuste. « Elle est entrée dans plusieurs maisons et dans plusieurs villes heureuses et florissantes, et elle n'en est « sortie qu'après avoir ruiné de fond en comble ceux « qui s'y sont abandonnés ».

7 Il fut nommé préteur l'an de Rome 657, quatre-

vingt-quatorze ans avant l'ère chrétienne, sans avoir passé par l'édilité. Ainsi la raison qu'il alléguoit de son premier refus n'étoit pas fondée. Mais on pourroit répondre à Plutarque que le peuple, après lui avoir refusé la préture pour l'obliger à être édile, afin qu'il leur donnât des jeux magnifiques, se laissa ensuite gagner par son argent, qu'il aima encore mieux que ses jeux. Et cela paroît bien vraisemblable.

8 Ceci ne peut être entendu de Jules-César; car lorsque Sylla fut préteur, Jules-César n'avoit que quatre ans. Plutarque parle donc sans doute de Sextus Julius César, qui fut consul quatre ans après la préture de Sylla.

9 Voilà une différence bien sensée que Plutarque marque ici, pour faire voir les différents effets que les mêmes actions produisent dans l'esprit des hommes qui en jugent. Sylla est regardé comme un grand général par ses concitoyens, qui lui rendent justice; comme un très-grand général par ses amis, car les amis outrent toujours les choses en faveur de ceux qu'ils aiment; et comme un général heureux par ses ennemis, parce que les ennemis veulent diminuer et affoiblir les avantages de celui qu'ils haïssent, et qu'ils aiment mieux attribuer ses exploits à sa fortune qu'à son expérience et à sa valeur.

10 Il faut une merveilleuse sagacité pour trouver ce sens dans ce prodige. Cela n'est fondé que sur ce que le feu étoit toujours d'un bon augure.

11 De tous ces contes, voici le seul endroit d'où nous pouvons tirer une leçon très-importante. C'est que dans les explications qu'on donne, non seulement dans la divination, mais encore dans toutes les autres choses, il faut tirer ce que l'on dit, non du caprice de l'opinion, mais du trésor de la science;

autrement il n'y a rien de sûr, et ce ne sont que des conjectures vaines fort sujettes à tromper.

[12] Voilà une explication qui, pour me servir des termes que Plutarque vient de fournir, paroît bien plutôt tirée du caprice de l'opinion, que du trésor de la science. Comment un passereau qui tient en son bec une cigale dont il laisse tomber la moitié dans le temple, et emporte l'autre aux champs, peut-il marquer une dissension entre le peuple de la ville et celui de la campagne? Sur quelle régle de divination cela étoit-il fondé? Voyons la raison que Plutarque en rapporte.

[13] Pour venir à la raison que les devins donnoient de leur explication, la cigale devroit plutôt marquer le peuple de la campagne, et le passereau celui de la ville; car la cigale n'est jamais dans les villes, et on y voit très-communément des passereaux. Voici, à mon avis, la cause de cette décision si profonde : Homère a comparé les vieillards de Troie à des cigales, et les premiers Athéniens portoient des cigales d'or dans leurs cheveux. Sur cela ces devins prétendoient que les cigales représentoient les gens de la ville, qui ne font que causer et que disputer tous les jours dans les assemblées, comme ces vieillards sur la tour de Troie; au lieu que le passereau va et vient, et qu'il est tantôt aux champs, et tantôt à la ville. Voilà, à mon avis, le fondement de l'explication de ces devins.

[14] Je ne trouve nulle part aucun vestige de ce fait que les Romains aient reçu des peuples de Cappadoce le culte d'aucune de ces trois déesses, la Lune, Minerve, ou Bellone; ces divinités étoient adorées à Rome avant que les Romains connussent la Cappadoce. M. de la Grive, fort savant en grec, croit qu'au lieu de Σελήνην, *la Lune*, il faut corriger Σεμέλην, *Semèle*, ce qui est très-vraisemblable. Mais comment les Romains auroient-ils pu être dans ce doute sur cette

déesse, et la prendre pour l'une ou pour l'autre de ces trois déesses si différentes? Je croirois que Plutarque étoit mal instruit de la religion des Romains sur cet article. D'un autre côté, je ne crois pas que jamais ni les Romains, ni les Grecs, aient attribué la foudre ni à la Lune, ni à Semèle, ni à Bellone. Cela ne peut convenir tout au plus qu'à Minerve, dont les païens ont dit qu'elle jouissoit des mêmes honneurs et des mêmes priviléges que Jupiter. La déesse donc qui apparut en songe à Sylla, ne pouvoit être que Minerve.

15 Il faut que ce lieu fût entre Nole et Rome. Mais comme il est inconnu, le P. Lubin croit que ce mot est corrompu, et qu'au lieu de περὶ Πικίνας, il faut lire, περὶ Πικτὰς; car *Pictæ*, Pictes, étoit une hôtellerie dans la voie Latine, à deux cents stades, c'est-à-dire à vingt-cinq milles de Rome; Strabon en parle dans son cinquième livre, καὶ Πικτὰς πανδοχεῖα, et il en est fait mention dans l'*Itinéraire d'Antonin*. La situation rend cette conjecture très-vraisemblable, et s'accorde parfaitement avec la marche de Sylla.

16 Cet esclave qui avoit trahi son maître, méritoit bien cette punition. Il ne laisse pas de paroître étonnant que Sylla le punisse, lorsque l'état de ses affaires sembloit demander le secours d'un tel traître. Que n'auroit-il point donné à un esclave qui auroit trahi Marius?

17 Le Dipyle étoit une des portes d'Athènes, au nord ouest de la ville, du côté qui regarde Colone, bourg que le nom d'Œdipe a rendu fameux; il étoit environ à dix stades d'Athènes, suivant Thucydide, livre viij, chap. 67. Le savant Meursius prétend qu'il faut lire à quatre stades, d'après un passage de Cicéron, *de Finib. boni et mali*, livre v, chap. 1. Cependant Tite-Live, d'accord avec Thucydide, compte

mille pas de la porte Dipyle à l'Académie, à l'extrémité de laquelle étoit le Tertre, appelé Colone, comme on peut le voir dans les *Attiques* de Pausanias. Cette porte, qui subsiste encore, attire l'admiration des voyageurs. *A. L. D.*

[18] Particularité assez remarquable. Du temps de Sylla, on faisoit encore à Athénes, le premier jour de Mars, des cérémonies et des expiations pour le déluge d'Ogygès, arrivé dans l'Attique près de dix-sept cents ans auparavant.

[19] Caphis, dont il est question plus haut, étoit de la Phocide, où est Chéronée, la patrie de Plutarque. Tithore, ou Tithorée, se trouvoit dans la Phocide sur le mont Parnasse. Quant à la ville de Patronide, on n'en trouve aucune mention ailleurs.

[20] Quand un récit peut être orné et enrichi, Plutarque ne manque jamais l'occasion de déployer tous ses trésors. Il semble qu'il entre en lice contre Homère. Toute cette description est très-homérique.

[21] Ce centurion parle ainsi pour faire entendre qu'il n'étoit pas permis à ces esclaves de se mêler avec les troupes; car les esclaves ne pouvoient porter les armes, ni faire aucune fonction de soldats. « On sait « d'ailleurs que les esclaves jouissoient de la plus « grande liberté pendant les fêtes des Saturnales. *A. L. D.*

[22] Pausanias nous apprend que cette fontaine fut appelée *la fontaine d'Œdipe*, parce que ce fut dans ses eaux qu'Œdipe lava le sang dont il étoit couvert après avoir tué son père.

[23] Plutarque ajoute ceci pour rendre raison de ce qu'il vient de dire, que Sylla fit venir des villes voisines les juges des prix des jeux qu'il donnoit à Thèbes. Naturellement il devoit prendre ces juges dans Thèbes

même; mais la haine qu'il avoit pour les Thébains, le porta à leur faire cet affront, en leur marquant par là qu'il les trouvoit trop grossiers pour bien juger de la poésie et de la musique.

[24] Strabon, dans son neuvième livre, parle de la ville de Tilphosium et d'une montagne du même nom, qui étoit près de la ville d'Alalcomène. Il dit que cette montagne est un lieu très-fort, et qu'au pied est la fontaine Tilphosa et le tombeau de Tirésias, qui mourut là dans sa fuite. Et cette dernière particularité est expliquée par Pausanias, qui rapporte que Tirésias s'enfuyant avec les Thébains, et étant accablé de lassitude et de soif, voulut se désaltérer dans cette fontaine, et mourut en buvant. On dressa son tombeau sur le lieu même.

[25] Dans la vie de Lysandre, Plutarque, en parlant de ce même endroit, dit que c'est là où naissoient les cannes dont on faisoit les javelots. Et ici il dit qu'il y naissoit les plus belles cannes ou roseaux dont on faisoit les flûtes ou chalumeaux. A ce dernier passage, s'accorde ce que Strabon écrit dans son neuvième livre; et ce qu'il dit sert même à éclairoir cet endroit de Plutarque : « On prétend, dit-il, que près de la « ville d'Orchomène, la terre s'entr'ouvrit et reçut le « fleuve Mélas, qui, courant par les terres d'Haliarte, « y fait un grand lac ou marais, qui produit les cannes « dont on fait les flûtes, ou les chalumeaux, et que « ce fleuve est perdu, soit que cette fondrière l'ait « dissipé en lui ouvrant des conduits souterrains, soit « que ce lac et ce marais, qui sont près d'Haliarte, « l'aient entièrement absorbé ». Ce lac est le même qu'il appelle plus bas *lac Copaïde*, et qu'il dit que Plutarque nomme Céphisside, à cause du fleuve Céphise, qui y mêle ses eaux. Et il répète encore que ce lac produit les cannes propres à faire des flûtes. Voilà donc deux endroits où Strabon parle de ces

cannes pour les chalumeaux, et nulle part il ne fait mention de celles dont Plutarque nous parle dans la vie de Lysandre, et dont on faisoit les javelots. S'il y avoit de ces deux sortes de cannes, comment Strabon a-t-il oublié ces dernières?

[26] On prenoit tous ces égards que Sylla avoit pour Archélaüs, et tout ce qu'il fit pour lui, pour autant de marques de la reconnoissance qu'il avoit de ce que ce Cappadocien avoit trahi son maître pour lui faciliter ce grand succès.

[27] C'est un reproche très-sanglant. Sylla veut faire entendre que si Mithridate avoit vu cette guerre de ses propres yeux, et qu'il se fût trouvé à ces batailles, il passeroit des articles encore plus onéreux.

[28] Tyrannion le jeune, disciple de Tyrannion l'ancien, qui lui donna ce nom, au lieu de celui de Dioclès, qu'il portoit auparavant. Il fut fait prisonnier dans les guerres d'Auguste et d'Antoine, et devint ensuite esclave de Terentia, femme de Cicéron, qui lui donna la liberté. Il avoit composé plusieurs ouvrages. Strabon nous apprend lui-même qu'il avoit été un de ses disciples. On traduit ordinairement que Tyrannion détourna une grande partie de cette bibliothèque d'Apellicon de Teos; mais les éditeurs d'Amyot croyent que l'imputation de vol est très-mal fondée, et qu'il faut traduire d'après de savantes conjectures : il mit en ordre, et éclaircit les livres d'Aristote, qui étoient remplis de fautes, comme le même Strabon nous l'apprend dans son treizième livre. *A. L. D.*

[29] Théophraste avoit laissé ses manuscrits et ceux d'Aristote, à Nélée de Scepsis. Diogène Laërce nous a conservé son testament, où ce legs est exprimé.

[30] C'est ainsi qu'il faut lire, comme Xylander a

corrigé, et non pas Adipsus, comme il y a dans le texte. Strabon parle des eaux chaudes d'AEdepsus. Τά τε θερμὰ τὰ ἐν Αἰδηψῷ. « Et les bains chauds qui « sont à AEdepsus. Livre I.

[51] Dion a fort bien décrit cet endroit dans le livre xlj. « Apollonie, colonie de Corinthe, dit-il, est fort bien « située, tant pour la terre que pour la mer, et pour « les rivières. Et ce que j'y ai le plus admiré, c'est « que du fleuve Anas il sort continuellement des « sources de feu qui ne se répand point aux environs, « et qui ne brûle pas les lieux où il coule, et ne les « dessèche pas même. Au contraire, tout cet endroit « est plein d'herbes, d'arbres et de plantes qui vien- « nent fort bien, et que les pluies nourrissent et font « croître. C'est pourquoi on appelle ce lieu-là Nym- « phæum ». Il ajoute une plaisante sorte d'oracle qui se rendoit en ce lieu-là ; celui qui consultoit l'oracle prenoit de l'encens ; et après avoir fait ses prières, il jetoit cet encens dans le feu, en le priant d'y porter ses vœux. Si l'on devoit obtenir ce que l'on souhaitoit, l'encens que l'on jetoit étoit d'abord embrasé ; et si par hasard il ne tomboit pas dans le feu, ce feu le poursuivoit et le consumoit ; et si on ne devoit pas l'obtenir, l'encens n'approchoit point du feu ; et quand il tomboit même au milieu de la flamme, il s'en retiroit et la fuyoit. Cela arrivoit de même sur tout ce qu'on pouvoit demander, excepté sur la mort et sur le mariage ; car sur ces deux articles il n'étoit permis à personne de rien demander. Elien, dans son histoire diverse, a fait aussi une description très-élégante de cet endroit ; et Strabon en parle dans son septième livre, où il dit que ce *Nymphæum* est une roche d'où il sort du feu, et au dessous de laquelle coulent des sources de bitume ardent. Tout auprès est un tertre où il y a une mine de métal, et celui qu'on en tire est réparé avec le temps, toute la terre étant convertie en bitume.

32 C'est une pure fable. La nature ne fait point de ces monstres. Il est arrivé quelquefois qu'on a vu des hommes qui avoient une corne à la tête, témoin celui qui fut trouvé dans le pays du Maine en 1599, et qui fut mené à Henri IV. Sur quelque pareille aventure, l'imagination, qui va toujours au prodigieux, a feint qu'il y avoit véritablement des Satyres, des Pans, des Ægipans; ce qui est très faux.

33 On sait de quel artifice les prêtres se servoient pour faire paroître sur le foie des victimes tout ce qu'ils vouloient. Ils traçoient ces figures sur la main; et prenant ensuite le foie et le serrant bien fort, l'empreinte passoit de la main sur le foie, qui étant tout chaud et tendre, la recevoit facilement.

34 Le mont Héphæon est inconnu, aucun auteur n'en parle, et le livre de Tite-Live, où la défaite de Norbanus par Sylla étoit décrite, est perdu. Mais comme Sylla contraignit Norbanus de se retirer dans Capoue, le P. Lubin a cru que Plutarque parle ici d'une montagne qui étoit dans le voisinage de cette ville, et sur cela il conjecturoit qu'au lieu du mont Hephæon, il falloit lire : *le mont Tiphæon*. Car Tite-Live parle d'une montagne appelée Tifata, qu'il place près de Capoue. *Tifata, imminentes Capuæ colles quum præsidio firmo occupassent, descendunt inde quadrato agmine in planitiem quæ Capuam Tifataque interjacet.* vij, 29. Il en est aussi parlé dans Festus, qui nous explique même ce mot. *Tifata*, dit-il, *iliceta, Romæ autem Tifata Curia. Tifata etiam locus circa Capuam.* « TIFATA sont des bois. D'où l'on a « appelé *Tifata Curia*, les bois qui ornent la maison « de Curius à Rome; et de là on a aussi appelé *Tifata*, « un lieu près de Capoue ». C'est-à-dire que cette montagne avoit eu ce nom à cause des bois dont elle étoit couverte. Elle s'étendoit vers le midi, entre Capoue et Nole, et séparoit la Campanie des Samnites. On la nomme à présent *monte di Capua.*

35 Les nouveaux éditeurs d'Amyot observent qu'il falloit traduire que la plupart n'avoient pas d'armure complète, c'est-à-dire, le javelot, le bouclier et l'épée; car, disent-ils, avec assez de fondement, comment peut-on supposer que dans seize cohortes de troupes Romaines, actuellement en campagne, la plupart n'eussent pas d'armes?

36 Cela est remarquable. Les Païens portoient quelquefois sur eux de petites figures de leurs Dieux, pour se procurer leur secours. C'est l'équivalent des reliquaires.

37 Les environs de l'ancienne ville d'Albe étoient ornés de superbes maisons de plaisance, entre lesquelles on distinguoit particulièrement celles de Pompée et de Domitien. *A. L. D.*

38 Marius ne fut pas pris; mais voulant échapper par un souterrain, comme il vit qu'il étoit environné des troupes de Sylla, et qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il ordonna à un de ses esclaves qui le suivoit, de le tuer: ce qu'il fit.

39 Les Païens avoient à la porte de leurs temples des fonts remplis d'une eau qu'ils appeloient sacrée dans laquelle ceux qui entroient dans le temple lavoient leurs mains, et dont on aspergeoit l'assemblée pour la purifier de ses souillures. C'étoit parmi les Grecs une sorte d'excommunication, que d'être privé de cette eau lustrale. C'est pourquoi dans Sophocle, act. ij, sc. 1, Œdipe défend de faire aucune part de ces eaux sacrées au meurtrier de Laïus.

40 Il n'y avoit ni primauté ni distinction entre les deux consuls, ils étoient égaux en dignité et en autorité. Mais c'étoit un honneur d'être nommé le premier; car le peuple marquoit plus d'empressement et de zèle pour celui qu'il nommoit le premier, que

r celui qu'il nommoit ensuite. C'est pourquoi la reproche à Pompée, non seulement d'avoir fait nmer Lépidus consul, mais encore de l'avoir fait nmer avant Catulus. Celui qui étoit nommé le preer, avoit si peu d'avantage sur l'autre, qu'il ne preit pas même les faisceaux le premier s'il n'étoit plus é, ou s'il n'avoit un plus grand nombre d'enfants, s'il n'entroit dans un second consulat.

41 Roscius étoit le fameux comédien pour qui Ciéron a fait un plaidoyer que nous avons. Sorix étoit : chef des pantomimes, et Métrobius un de ces aceurs, qui faisoient les rôles de femmes, en habit l'homme; car c'est l'explication que donne Athénée, lu terme employé par Plutarque. *A. L. D.*

42 Les Spartiates n'étoient point accoutumés à faire les siéges, et ils n'y étoient nullement propres, ils l'aimoient qu'à se battre en plaine campagne; et Plutarque trouve que la mort de Lysandre montra qu'ils avoient raison. Mais, quoi qu'en dise Plutarque, c'est un défaut considérable à des troupes, de n'être propres qu'aux batailles et d'être inutiles aux siéges. Une place les arrêtera au milieu de leurs succès.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.



